

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE LA FIN DES TEMPS



LE
LIVRE
POUR
TOUT

PRÉFACE

DES SIÈCLES, DES ANNÉES-LUMIÈRE, DE LA VIE

Grâce à sa *Machine à explorer le temps*, le Voyageur anonyme de H. G. Wells arriva en l'année 802701 de notre ère. C'est là une des premières dates d'un futur lointain indiquées explicitement et avec précision dans une œuvre de science-fiction pure. Sous sa forme devenue célèbre, le roman de Wells fut publié en 1895.

Auparavant, Jules Verne avait raconté – avec la large complicité de son fils – *La Journée d'un journaliste américain en 2889*.

Parmi ceux qui avaient devancé dans cette direction temporelle les deux pères de la science-fiction moderne, Sébastien Mercier et Edward Bellamy avaient indiqué un millésime dans leurs titres, le premier en écrivant *L'An deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais* (1771), et le second avec *Looking backward, 2000-1887*. Parmi ceux qui les suivirent, George Orwell donna en 1949 pour titre à une mordante anti-utopie un simple millésime, *1984*. De tels chiffres sont devenus célèbres en tant que lettres.

Évidemment, l'indication d'une date, d'un élément technologique ou d'un trait culturel permet de préciser, ou le cas échéant de suggérer, l'époque dont l'auteur entend parler. Pendant longtemps, les auteurs d'anticipation qui entendaient peindre une société future (ou simplement en avance sur la leur) ne se souciaient guère de telles précisions ou suggestions : un avenir rapproché ou un endroit éloigné faisaient indifféremment leur affaire. En 1960 encore, un Theodore Sturgeon devait exploiter cette ambiguïté comme élément de l'effet de chute dans son roman *Venus plus X*.

Entre-temps, toutefois, l'utilisation d'une date ou d'une époque éloignée dans le futur était devenue un élément utile, voire nécessaire, dans le décor devant lequel beaucoup d'actions de science-fiction se déroulaient. L'utilisation du facteur temporel fit apparaître une différence de substance.

Alors que les récits placés dans un avenir proche avaient souvent l'allure d'un avertissement (déguisé en satire par exemple), ceux qui parlaient d'un futur lointain prenaient habituellement le caractère de spéculations auxquelles les auteurs ne cherchaient guère à attacher de message moral ou autre. Voici William Hope Hodgson brochant, dans *The house of the borderland* (1908), un tableau désolé mais nullement moralisateur de fin du monde. Voici Olaf Stapledon évoquant, dans *Last and first men* (1930), dix-huit races humaines se succédant au cours des prochains deux mille millions d'années.

Une fresque comme celle de Stapledon est assez exceptionnelle dans le domaine de la science-fiction par la distanciation qu'elle impose entre les derniers événements racontés, d'une part, et, d'autre part, ceux que le lecteur perçoit dans son présent et entrevoit dans son avenir immédiat. Plus exactement, l'ouvrage de Stapledon, qui a la forme d'un roman continu, impose cette distanciation au fur et à mesure que les siècles passent : la seconde moitié du vingtième siècle y est racontée de façon détaillée, tandis que les millénaires lointains s'y trouvent comprimés en quelques pages, ou en quelques paragraphes. Bien que la narration y soit faite par un homme de la dix-huitième et dernière race, l'optique reste celle d'un individu de la première, et même celle d'un Anglais de l'entre-deux-guerres. La fin des temps se distingue mal dans un contexte historique qui englobe le présent.

C'est la raison pour laquelle les auteurs qui ont voulu écrire une Histoire du Futur – Robert A. Heinlein, Poul Anderson, Larry Niven, Cordwainer Smith, Michel Demuth notamment – ont préféré le faire par des récits disjoints, lesquels ont ultérieurement été intégrés en des tableaux chronologiques détaillés par les auteurs eux-mêmes ou par des exégètes enthousiastes. C'est aussi la raison pour laquelle dans le cycle de la *Fondation* le nombre moyen des années par page augmente, sous la plume d'Isaac Asimov, au fur et à mesure qu'on s'éloigne du début. Et cela est d'autant plus remarquable que le point de vue de la narration est ici celui d'un historien omniscient, pour lequel tous les événements racontés appartiennent au passé.

Quel que soit le point de vue choisi, l'auteur qui se propose de raconter une histoire se déroulant dans un avenir lointain doit faire sentir à son lecteur les différences qui séparent l'époque évoquée du

présent. Ou, s'il n'y a pas de différences, il doit trouver de bonnes raisons pour concilier cette ressemblance avec le passage postulé de nombreux siècles. Une des ressemblances généralement acceptées – on peut parler de constante, à d'assez rares exceptions près – concerne l'homme : il est habituellement admis, pour la clarté du récit, que l'apparence et la psychologie de notre espèce resteront inchangées, ou pratiquement inchangées, au cours des millénaires. Est-ce là un postulat justifié ? Notre Histoire passée paraît le suggérer ; mais notre Histoire est souvent beaucoup plus courte que celle dont l'auteur nous crédite pour l'avenir.

Il est également admis que les connaissances actuelles de l'homme en matière de sciences exactes et biologiques resteront reconnues dans l'avenir comme valables, comme correspondant à des faits naturels. Elles pourront être précisées, complétées, approfondies et nuancées, mais non démenties. Ou, si elles devaient être démenties, les raisons de ce bouleversement apparaîtront dans le récit, que ce soit comme élément fondamental ou comme donnée secondaire. Le respect de telles règles permet une distinction entre la science-fiction et le fantastique pur, dans lequel des lois naturelles peuvent être violées sans qu'il soit nécessaire d'expliquer le pourquoi ou le comment du processus.

Cette acceptation des faits scientifiques et des lois naturelles apparaît clairement dans ce qui touche l'astronomie. Au fur et à mesure que nos connaissances concernant les autres astres du système solaire s'enrichissaient, il devenait de plus en plus clair que les planètes voisines et leurs satellites sont des mondes hostiles, inhabitables pour l'homme démuné de systèmes de protection élaborés dont le scaphandre spatial est devenu le symbole. Si la planète Mars dépeinte par Edgar Rice Burroughs pouvait apparaître vraisemblable à l'époque où Percival Lowell se faisait le chantre astronomique d'héroïques Martiens luttant contre le dessèchement de leur monde, elle n'était plus compatible avec ce que les procédés d'investigation astrophysique (puis, *a fortiori*, les sondes spatiales) révélaient de son atmosphère, de ses températures, de la pression régnant à sa surface, etc. Des hostilités aussi marquées, bien que dues à des facteurs différents, apparaissaient à l'étude de la Lune, de Vénus, des planètes

géantes.

Dès lors, les mondes accueillants pour l'homme se trouvaient rejetés hors des astres voisins, au-delà du système solaire dans lequel la planète Terre faisait figure d'asile d'exception. C'était sur des planètes d'autres soleils que l'aventure avec extraterrestres restait concevable. L'ordre de grandeur des distances en jeu subissait un bouleversement : quelques heures-lumière pour le domaine du Soleil, plus de quatre années-lumière pour l'étoile la plus proche de ce Soleil, donc pour le premier milieu planétaire peut-être accueillant.

Bien entendu, la théorie de la relativité intervenait alors. Elle impose, ainsi qu'on le sait, la vitesse de la lumière comme maximum admissible pour des objets matériels ; et aucune constatation expérimentale n'a motivé, jusqu'à présent, la remise en question des conclusions auxquelles elle conduit. Il devint donc nécessaire de contourner Einstein en quelque sorte, d'où le recours à des espaces courbes ou tordus, à la quatrième dimension, à des équivalences contrôlables entre la matière et l'énergie, et à bien d'autres procédés similaires qui étaient tous destinés à mettre les systèmes planétaires lointains à la portée des astronautes de l'avenir. Cette ouverture à l'homme de notre Galaxie – puis, par la suite, des autres galaxies – peut être rattachée au roman que E. E. Smith avait commencé à écrire pendant la première guerre mondiale, et dont la publication débuta dans le numéro d'août 1928 dans *Amazing Stories* sous le titre de *The skylark of space*. Quelque désuets qu'apparaissent de nos jours certains éléments de son écriture et de son intrigue, ce roman possède une importance historique considérable, car c'est de son impact que sont nés tous les récits dans lesquels des hommes explorent, parcourent ou habitent des astres étrangers à notre système planétaire.

Il y avait, pour E. E. Smith, une certaine audace à imaginer des voyages vers des planètes extra-solaires au moment où il travaillait à *The skylark of space*. Pendant les premières décennies de notre siècle, en effet, les astronomes étaient à peu près unanimes à penser qu'un système solaire comme le nôtre devait être quelque chose de tout à fait exceptionnel dans l'univers. Les théories développées principalement par deux savants américains, le géologue Thomas Chamberlin et

l'astronome Forest Moulton (puis affinées par les astronomes anglais James Jeans et Harold Jeffreys) présentaient le système solaire comme le résultat d'événements cosmiques extrêmement improbables : le passage, au voisinage d'une étoile double, d'une troisième étoile ayant « arraché » à l'une des deux autres des fragments de matière qui s'étaient ultérieurement solidifiés pour donner naissance aux planètes.

Mais d'autres hypothèses allaient bientôt être proposées, en particulier par l'astronome américain d'origine russe Otto Struve et par l'astrophysicien allemand Carl von Weizsäcker. Se fondant en partie sur une image modifiée de la nébuleuse envisagée jadis par Kant et Laplace, la principale de ces nouvelles théories offrait, comme conséquence, une multiplicité de systèmes planétaires dans l'univers : exactement l'opposé de l'hypothèse « catastrophique » de Chamberlin et Moulton.

Entre une hypothèse et l'autre, y avait-il place pour une vérification expérimentale ? Il n'était évidemment pas question (il n'est d'ailleurs toujours pas question, à l'heure actuelle) de distinguer visuellement au télescope l'existence de planètes au voisinage d'étoiles qui ne nous apparaissent elles-mêmes que comme de simples points lumineux. Struve avait fondé son hypothèse en constatant que beaucoup d'étoiles ont une rotation lente, tout comme notre propre Soleil : cette lenteur, estimait-il, résultait de la perte de moment angulaire provoquée par la naissance de planètes.

Mais en 1943, l'astronome américain d'origine hollandaise Peter Van de Kamp détecta la présence d'un gros compagnon planétaire autour d'une étoile assez proche de nous, 61 du Cygne. Cette détection ne fut pas effectuée visuellement, bien entendu, mais indirectement, à travers les irrégularités qu'un compagnon massif imprimait aux mouvements de l'étoile. Depuis lors, des compagnons planétaires ont été détectés autour de plusieurs autres étoiles voisines. Une de celles-ci, l'étoile de Barnard, dans la constellation d'Ophiucus, paraît même posséder – selon l'interprétation des résultats – au moins deux ou trois planètes massives, comparables à Jupiter ou à Saturne.

Toutes ces planètes ont été décelées auprès d'étoiles appartenant à « notre » petit coin de la Galaxie – à moins de trente années-lumière

de nous. Or, ce petit coin ne paraît aucunement être exceptionnel, astronomiquement parlant ; il semble dès lors logique de considérer que les systèmes planétaires sont très probablement nombreux dans l'univers.

Les astronautes de l'avenir auront donc des terres à explorer. Auront-ils de la vie à découvrir sur certaines de ces terres ? Là aussi, la réponse semble devoir être affirmative.

Un des plus solides arguments dans ce sens est celui apporté, en 1952, lors d'une expérience effectuée par un chimiste américain, Stanley Miller, qui travaillait à l'époque sous la direction de Harold Urey. Miller prépara un milieu reconstituant les conditions de l'atmosphère terrestre primitive – c'est-à-dire un milieu composé principalement d'hydrogène, avec de l'eau, du méthane et de l'ammoniaque. Il y fit passer des décharges électriques, représentant l'apport énergétique du rayonnement ultraviolet arrivant du Soleil dans l'atmosphère terrestre de jadis. Au bout d'une semaine, il analysa les substances présentes dans la solution : il y trouva quelques composés organiques simples, ainsi que quelques-uns des plus simples parmi les acides aminés. Or, les acides aminés sont des composants des protéines, substances essentielles à la vie. Miller n'avait pas créé de la vie, mais il avait montré le lien menant à elle à partir des conditions qui régnèrent jadis dans l'atmosphère terrestre. D'autres travaux effectués depuis lors, par l'astrophysicien américain Carl Sagan et par d'autres, ont donné des résultats allant dans le même sens, et tendant à indiquer que la vie ne doit pas représenter un phénomène exceptionnel dans l'univers.

Le thème de l'exploration interplanétaire peut par conséquent être transposé dans le contexte interstellaire. Cependant, la grande diversité des âges qu'auront atteints les civilisations en présence amène à élargir ce thème, à l'enrichir des notions de contact sous toutes sortes de formes. Le facteur temporel intervient ici.

Dans l'histoire de l'humanité, la période au cours de laquelle cette humanité a eu une conscience cosmique ne représente qu'une très faible fraction : quelques dizaines de siècles sur un million d'années. Avant les derniers de ces siècles, nos lointains ancêtres n'eussent pas été en mesure de reconnaître un visiteur extra-terrestre

comme tel ; et ce visiteur n'eût probablement pas accordé grande attention aux descendants futurs des anthropoïdes pré-civilisés qu'il voyait sur la planète. C'est pourquoi un contact d'échanges entre humains et extra-terrestres galactiques implique, presque nécessairement, une scène se déroulant dans un lointain avenir : il faut que les civilisations en présence, très éloignées dans le temps par la naissance, aient eu le temps d'acquérir la maturité qui leur permettra de se reconnaître, au moins en partie, pour ce qu'elles sont.

Cela étant admis, on pourra causer – ou tout au moins essayer de communiquer. Puis, avec le temps, on pourra passer au stade des échanges, des tentatives de collaboration, ou au risque des conflits (la nature humaine étant supposée inchangée). On pourra rêver de recommencements, d'adaptations culturelles, de repli sur soi. Ces différentes préoccupations seront modifiées par l'approche d'intelligences nées dans d'autres galaxies, en d'autres millénaires (pour autant que l'on tienne à mesurer le temps selon des unités d'origine terrienne ; on pourra aussi se référer au fait que le Soleil met quelque deux cent cinquante millions d'années pour accomplir une révolution autour du centre de notre Galaxie ; des unités moins provinciales se dégageront sans doute des échanges culturels).

Ce sont ces lointaines projections de préoccupations humaines sur un fond cosmique qu'illustre, dans le contexte de la science-fiction, cette plongée de l'humanité dans cette double mer du temps et de l'espace.

Demètre IOAKIMIDIS.

LE DERNIER TERRIEN - Lester del Rey

Compte tenu du motif sous lequel sont groupés les récits du présent volume, il semble tout indiqué de commencer par la fin. La fin de quoi ? Ici celle des habitants de la planète Terre : une fin en decrescendo, sans brutalité, presque tranquille ; et qui pourrait annoncer, pourquoi pas, un prochain da capo.

Egon attacha la roue du gouvernail mais laissa le petit propulseur atomique continuer de pousser lentement la lourde pirogue vers le point de l'horizon où apparaissait le soleil. Il se redressa et aspira une ample gorgée d'air. Il sentit ses muscles frémir sous son vêtement en peau de daim.

La brise lui apportait une riche odeur marine et le fumet délectable des poissons que Cala faisait frire sur un brasier. Il en avait presque l'eau à la bouche quand il gagna l'avant pour se faire servir.

Le vieil Herndon grignotait avec un sourire gourmand qu'on ne lui avait pas vu depuis bien longtemps. Les signes d'une mort prochaine creusaient profondément ses traits émaciés, mais le visage du dernier Terrien était à présent détendu, comme si la souffrance liée de la rancœur avait fini par disparaître. Il fit place à Egon tout en coupant son poisson avec une fourchette de bois de saule.

« L'océan est redevenu fertile comme la terre. Mais nous... » Il soupira, puis haussa les épaules d'un mouvement où l'on sentait sa lassitude extrême. « Je te le demande, Egon : peut-on imaginer un monde plus beau, plus prodigue de ses fruits que notre mère-planète ?

— Non, Herndon. Certainement pas. » Mais ce fut au tour d'Egon de soupirer, en évoquant les vents rouges qui balayaient les plaines de Dale et, au-delà, les forêts dont les arbres s'argentaient dans le double clair de lune. Et il avait connu les cités sous abris, et leurs habitants dont la civilisation précédait de dix siècles les plus grands progrès

accomplis par les Terriens. Néanmoins, il ne mentait pas : Dale ne s'était jamais montré généreuse, pas plus que les autres planètes colonisées. Elle avait tué les semences apportées par l'homme avant que celui-ci eût pu trouver le moyen de les adapter. Et les plantes indigènes empoisonnaient ceux qui essayaient de les consommer, quand elles ne les rebutaient pas par un goût infect. Il fallait recourir à des aliments synthétiques.

Et maintenant, vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour où Egon avait pu se dégager des débris de son petit spationef de reconnaissance, après que son moteur eut fait explosion. Et ses rêves étaient encore pleins des grandes cités de Dale et des festins synthétiques que l'on servait à la table de sa mère.

Herndon avait cessé de chipoter dans son assiette. Il regardait vers l'arrière, contemplant le sillage tracé par la petite barque qui bondissait sur les vagues au bout de sa remorque. « Et tu prétends, Egon, que les hommes de là-bas ont oublié la Terre ? Qu'ils ont perdu le souvenir du monde où leur race est née ?

— Il existe une légende qui parle d'une mère-planète, expliqua Egon pour la centième fois peut-être. Mais on nous disait toujours qu'elle avait été détruite. Je suppose que ses coordonnées ont été perdues dans les premiers siècles de colonisation des nouveaux mondes. »

Le vieillard se retourna pour faire face à l'avant et promener son regard sur la mer déserte. Il hocha la tête. « Oui..., murmura-t-il tristement, ils ont dû oublier. S'ils se souvenaient, ne serait-ce qu'un peu, ils reviendraient. »

Egon alla reprendre la barre, tandis que les mouettes s'abattaient en piqué et se disputaient les restes jetés par Cala. Le propulseur atomique ronronnait régulièrement. C'était une des rares choses qu'il avait pu récupérer après la perte de son vaisseau spatial. Derrière lui, le rivage se réduisait maintenant à une ligne estompée – et droit devant, il croyait déjà reconnaître les ruines de l'Ember Stake émergeant de cette mer qui l'avait englouti jadis.

Cependant, Herndon narrait des bribes du passé à Cala l'éternelle silencieuse. Ces bribes Rajoutant à d'autres maintes fois

entendues, Egon comblait ainsi, peu à peu, les lacunes.

Les récits qui dataient de son enfance reposaient sur des bases historiques. Dix siècles plus, tôt, une découverte capitale avait permis d'atteindre des vitesses supérieures à celle de la lumière. Les voyages spatiaux devenaient plus faciles que celui d'une fusée envoyée vers la Lune, et la même découverte montrait le moyen simple de convertir directement la masse en énergie. Un million de colons partirent pour les astres en moins de vingt ans, et ce fut le début du Grand Âge.

Il prit fin bientôt. Un conflit éclata – une guerre mondiale à laquelle nul n'aurait pensé, rendue plus terrible que les autres par l'emploi de l'énergie matérielle. Sa violence fut assez grande pour modifier définitivement les climats : les glaces polaires fondirent et les anciennes côtes des continents se trouvèrent à cent mètres au-dessous du niveau de la mer.

Mais, contrairement aux légendes de Dale, la Terre survécut. Presque tous ses êtres vivants se perpétuèrent. Seuls, les hommes vinrent à manquer. Il n'en resta plus que quelques dizaines de milliers qui se rassemblèrent pour tenter un nouveau départ. Mais c'en était fait de la vieille fécondité de la race : elle avait subi une mutation dont on ne comprit les effets que peu à peu, lorsque les femmes mirent au monde de trop rares enfants viables.

Quand Egon arriva, il ne restait que neuf adultes et une fillette nommée Cala – dix humains pour l'accueillir. À présent, il n'y avait plus que Cala.

Le soleil montait au-dessus de l'horizon à mesure que la pirogue se rapprochait des ruines submergées de l'Ember Stake. Egon voyait les sommets d'autres maisons géantes qui dominaient jadis une cité appelée New York. Cala ouvrit la bouche, comme si elle allait entonner une de ses vieilles plaintes, puis elle se mit à faire des genuflexions.

C'était la marque de respect traditionnelle due au Gardien, et elle ne semblait pas se rendre compte que le vieillard assis auprès d'elle était justement l'homme vivant si longtemps adoré par les siens. Herndon... le Dormeur laissé par les savants pour survivre à l'holocauste, celui qui devait sortir un jour de son hibernation, tout en haut de l'Ember Stake, et rendre à la race humaine sa gloire passée.

Herndon, l'homme qui avait dormi dix siècles, jusqu'au jour où Egon, accompagnant le pèlerinage annuel, eut découvert et réparé le mécanisme défaillant. Et maintenant, après vingt ans de futilités, Herndon regagnait son ancien lieu de repos, mais seulement pour mourir.

Il était le dernier Terrien, assis à côté d'une femme stérile.

Egon arrêta le propulseur et laissa la pirogue continuer sur son erre, puis s'immobiliser à peu de distance de la tour en ruine dont la masse imposante dominait l'embarcation. Il n'osait s'en approcher davantage, car des poutrelles brisées dardaient peut-être leurs arêtes à fleur d'eau. Il resta un moment assis, contemplant cette masse de métal et de ciment, essayant de se la représenter telle qu'elle était décrite dans les textes anciens.

Jadis, songeait-il, la Terre avait connu l'orgueil. De telles constructions n'existaient nulle part ailleurs, pas même sur des planètes où une plus faible pesanteur aurait facilité le travail des bâtisseurs.

Il amena la petite barque et se retourna pour aider Herndon à s'y installer. Mais le Terrien secoua la tête en désignant Cala, dont les yeux brûlaient d'impatience fanatique.

« Qu'elle y aille d'abord, dit-il. Maintenant que nous sommes arrivés, rien ne presse. Et ma présence ne servirait qu'à la rendre ridicule dans ses prosternations. »

Egon acquiesça. « Passe la première, Cala. »

Elle enjamba aussitôt le bord de la pirogue, serrant précieusement le paquet où elle avait mis ses offrandes. Puis elle se dirigea vers le trou béant par lequel on pénétrait à l'intérieur de l'Ember Stake – et sa cadence pour manœuvrer la pagaie était lente, comme si elle observait un rythme consacré depuis des siècles. Elle s'arrêtait de temps en temps et inclinait le buste en récitant des invocations silencieuses. Elle sembla mettre une éternité à franchir la moitié de la distance.

Le vieil homme la suivait du regard, avec un sourire ému qui le faisait cependant grimacer. « Je ne suis peut-être pas meilleur, Egon. Mais la sentimentalité s'accroît à mesure que les heures vous sont de plus en plus strictement comptées. Moi aussi, à ma façon, je suis

revenu pour adorer le passé, et mourir au milieu de mes reliques.

— Je comprends », murmura Egon. Mais il se disait que nul ami ne serait là à l'heure de sa mort, que personne ne recueillerait ses cendres pour les déposer un jour devant les autels de ses dieux, près de celles de ses pères, sur Dale la Rouge. Nulle pirogue capable de voguer dans l'espace ne serait là pour recevoir son urne funéraire.

Il bannit ces pensées et gagna l'avant, où était son harpon. Lorsque Cala reviendrait, tous trois auraient de nouveau faim. Il vérifia machinalement le fil de métal qui fixait la pointe, et la tige bien graissée, et plongea.

Au début, nager avait été pour lui un véritable supplice, une chose dont on n'aurait même pas eu idée sur la planète desséchée d'où il venait. À présent, il retenait son souffle sans y penser et descendait dans les profondeurs vertes, ses jambes le propulsant avec force et aisance. L'eau glissait sur son corps, elle lui résistait et le portait en même temps, comme jamais n'aurait pu le faire l'apesanteur. Il remonta pour respirer et plongea de nouveau. Ce fut seulement après plusieurs minutes de détente qu'il se mit en chasse.

L'océan était riche. Il n'eut pas à aller loin pour faire son choix : un moment plus tard, il se hissait dans la pirogue avec une belle pièce.

Il vit la chose avant que le cri poussé par Herndon eût frappé ses oreilles. L'engin était très haut au-dessus de l'Ember Stake, descendant obliquement, avec un reflet métallique provoqué par le plein soleil.

Un vaisseau spatial – un transport de pionniers, ici, sur la Terre !

La pirogue démarra en direction de la tour avec une embardée si brutale, qu'Egon faillit passer par-dessus bord. Il reprit son équilibre et vit Herndon marteler fébrilement les boutons de commande tout en sacrant. Mais le vieillard ne regardait pas le vaisseau spatial. C'était le sommet de la tour qui retenait son attention.

Là-haut, en effet, quelque chose remuait. Un objet long et pointu surgissait d'une ouverture jusqu'alors ignorée, et oscillait comme s'il cherchait à viser le spatonef. Puis, ayant situé l'objectif, ce tentacule s'immobilisa.

Rien, à vue d'œil, ne sembla sortir de l'engin de mort. Mais les

propulseurs du vaisseau explosèrent tout à coup, projetant des fragments de métal dans toutes les directions. Le grand appareil amorça un mouvement de glissade vers la mer avant que les petits réacteurs atmosphériques aient eu le temps d'intervenir.

« Un destructeur automatique ! haleta Herndon, tandis qu'Egon prenait les commandes. Prévu pour repérer et viser n'importe quel moteur à énergie matérielle... C'est ma faute, Egon, ma faute !

— Mais ils ne sont pas encore morts ! Pas tous, du moins. » Egon se dirigeait droit vers la tour, sans se soucier des périls qui pouvaient exister à fleur d'eau. Le spatonef ne faisait plus maintenant qu'osciller, mais il allait se poser beaucoup trop à l'ouest : il serait impossible de situer exactement son point de chute, sinon du sommet de la tour.

Egon comprenait soudain ce qui avait causé la perte de son propre vaisseau – bien qu'il se fût trouvé à plus grande altitude quand la chose lui était arrivée. Il savait donc, par expérience personnelle, que l'arme cachée était inoffensive pour les êtres vivants.

Il amarra la pirogue à la hâte et sauta dans la brèche de l'Ember Stake, un trou par lequel on atteignait l'escalier que les pèlerins utilisaient jadis. Il cria à Herndon d'attendre, mais entendit bientôt le vieillard souffler péniblement derrière lui. Quand il déboucha dans la Chambre du Gardien, il scruta tout de suite l'océan en direction de l'ouest. Ce fut à cet instant précis que le vaisseau spatial toucha la surface. Egon distingua le gigantesque éclaboussement, puis il sentit qu'on lui fourrait une paire de jumelles dans les mains.

Le spatonef flottait – mais pour combien de temps ? Toutefois, comme la plupart des transporteurs de pionniers, il était mieux équipé que les gros cargos. Grâce aux jumelles, Egon vit des radeaux pneumatiques que l'on mettait à la mer, et de minuscules silhouettes sortir par le sas. Quand le vaisseau sombra, il y avait une vingtaine d'embarcations qui faisaient force de rames pour atteindre la terre dont le rivage s'estompait au nord.

« Ils s'en sont tirés... articula Egon. Du moins, presque tous. »

La respiration de Herndon devint un halètement saccadé, et le vieillard cessa de s'appuyer contre son compagnon. « Dieu soit loué ! » entendit Egon.

Quand il se retourna, détachant son regard des embarcations qui portaient les rescapés, le dernier Terrien était mort. Le vieillard souriait toujours à travers une écume sanglante, effondré contre la machine dont le mécanisme l'avait conservé en hibernation pendant dix siècles. Et Cala qui venait de les rejoindre restait immobile, ses yeux fixes exprimant la douleur et le doute.

Egon pouvait bien peu de chose, à présent, pour l'homme qui s'était montré le plus solide, le plus constant des amis. Il essuya le visage émacié, allongea les bras et les jambes inertes et commença d'introduire le défunt dans le sarcophage-hibernateur. Voyant cela, Cala sembla se ressaisir, et elle s'approcha pour l'aider. Quand ils eurent fini, Egon mit l'appareil en marche. Puis, courbant la tête, il eut un sanglot muet – son seul adieu à Herndon. Cala sortait à reculons de la salle. Il la rejoignit. D'instinct, sans réfléchir, il imita sa gémissement avant de franchir la porte.

Après cela, il ne songea plus qu'aux radeaux et aux hommes qui s'y étaient réfugiés. Saisissant Cala par la main, il l'obligea à regagner la pirogue. Refaire le chemin en sens inverse parmi les ruines plus ou moins émergées prit davantage de temps à Egon que le trajet aller, effectué sans grand souci de précaution. Il fallut compter un bon quart d'heure avant que la pirogue pût filer à pleine vitesse en direction de l'ouest, vers le point où avait sombré le spatonef. Le soleil se couchait. Une brise soufflait, venant de la terre et apportant une faible senteur de résine qui enrichissait celle de l'océan.

Il ne restait pour ainsi dire aucune trace du vaisseau spatial qui gisait probablement à présent par quarante ou cinquante brasses de fond. Seuls, flottaient encore de petits objets qui ne pouvaient guère renseigner Egon. Cala se pencha tout à coup pour repêcher un de ces vestiges de la catastrophe. Il vit qu'il s'agissait d'un sac de matière plastique. Il le lui prit (à son grand étonnement) et l'ouvrit. Un des pionniers avait dû le remplir à la hâte, puis le laisser tomber. Egon y trouva un doreur pour les dents, une boîte et un petit livre d'images en couleurs.

Dale ! Toutes les images représentaient des scènes de la vie sur Dale ! Puis son émotion fit place à l'étonnement, presque au doute.

Reconnaissait-il bien le coucher de soleil sur les plaines rouges... et ces hommes, ces femmes, dans ce décor urbain pourtant familier ? Dale ne semblait plus la même. On aurait dit que les gens étaient plus chétifs, plus tristes, malgré la somptuosité de leurs vêtements à la dernière mode. Il comprit son erreur et se moqua de lui-même. En vingt ans, ses images mentales s'étaient déformées. Il avait ajouté des barbes et des muscles saillants à l'aspect des amis dont il gardait le souvenir, influencé par les conditions de vie qu'il avait été obligé d'accepter sur cette planète.

Cala feuilleta le livre, puis le lança par-dessus bord avant qu'il eût pu prévenir son geste. Elle ouvrit la boîte dont elle flaira le contenu avec méfiance.

« Pour manger, lui dit Egon. C'est bon, très nourrissant. Tu peux goûter. »

Elle obéit aussitôt, tandis qu'il prenait lui-même une des pastilles nutritives en forme de losange dont il avait si longtemps désespéré de retrouver un jour la saveur. Un bref instant, quand elle commença à fondre sur sa langue, il redevint l'enfant de jadis.

Cala fit la grimace, cracha et prit un peu d'eau de mer pour se rincer la bouche. Et la boîte suivit le livre dans l'Atlantique.

Egon voulut protester, puis haussa les épaules. Fallait-il admettre que les adultes ne peuvent jamais retrouver intactes les sensations de leur enfance ? Ce losange avait une saveur douceâtre, presque écœurante. Il le suçait encore avant de le laisser tomber dans la mer.

Les premières étoiles scintillaient quand il atteignit le rivage, et la lune se levait à l'est. Egon eut une pensée émue pour le vieil homme, son ami, dont le corps restait seul dans la tour en ruine – mais il chassa ces pensées lugubres et fit pénétrer la pirogue sous le petit abri qu'ils avaient bâti pour l'embarcation. Il retira son arc et ses flèches de leur étui de cuir huilé et, suivi de Cala, se dirigea vers les bois qui bordaient la minuscule plage en cet endroit.

Naturellement, aucune trace des radeaux.

Ils avaient été guidés à la rame par des mains maladroitement, et les courants avaient dû les faire dériver à un bon mille de l'abri.

Au moment où il retrouva l'ancienne piste qui menait à la crique suivante, Egon respira la senteur acre des feuilles de chênes mouillées

et celle plus faible des grands érables, apportées par la brise. Un peu plus loin, ils découvrirent des fraises des bois et il se baissa comme Cala pour en cueillir quelques-unes, laissant leur chair savoureuse parfumer sa langue.

Dans les frondaisons un hibou ulula, tôt réveillé et probablement affamé. Puis, venant des collines, une toux qui ne pouvait être que celle d'un puma se glissant à travers les taillis avec une grâce féline. Egon sentit son cœur battre plus vite, et ses pieds foulèrent sans bruit le sol embaumé quand il approcha de la trouée par où les daims allaient quelquefois boire au ruisseau. Les pionniers naufragés allaient avoir besoin de nourriture – mais cela ne posait pas de problème sur la Terre.

La chance était pour lui. Un chevreuil se désaltérait, et l'homme mettait tant de soin à ne pas rompre le silence que l'animal ne broncha pas. L'arc se cambra comme un être vivant, la corde vibra et la flèche fendit l'air sans dévier d'une ligne. Le chevreuil fit un seul bond avant que Cala ne l'eût rejoint pour lui trancher la gorge. Egon le dépouilla à la hâte et chargea le lourd fardeau sur ses épaules. Il repartit d'un pas rapide et régulier dont le rythme concordait avec celui de sa respiration.

Les hommes du spationef étaient campés là où il l'avait prévu. Une centaine de pionniers peut-être, et deux fois plus de femmes – nombre suffisant pour fonder une colonie sur une planète lointaine. Les costumes, d'une élégance ridicule, montraient que tous venaient de Dale.

Ils regardaient l'orée des bois avec crainte, mais n'avaient pas posté de guetteurs. Aucun ne repéra Egon ou Cala entre les arbres. La plupart étaient allongés sur le sol. Ils se plaignaient d'être exténués – pour avoir ramé deux ou trois heures ! – et manifestaient leur désespoir de naufragés privés de tout. Ils semblaient avoir déjà renoncé à lutter.

Mais un petit nombre, dont certains en uniforme, avaient allumé un maigre feu à la flamme vacillante et, selon toute apparence, dressaient une liste des provisions dont ils disposaient. Ce fut vers eux qu'Egon se dirigea, et son arrivée arracha des cris de stupeur à ceux

qui le virent. Il passa entre les premiers groupes pour arriver devant un homme en vareuse de capitaine qui s'était mis debout à son approche.

« Il va vous falloir un feu meilleur que celui-là, et de quoi manger convenablement, lui dit Egon. Voici toujours de la viande. Cala vous montrera comment la faire rôtir pendant que je partirai en chercher d'autre. Mais vous pouvez cesser de vous tourmenter : vous ne mourrez pas de faim sur cette planète. »

Le capitaine laissa retomber dans son étui l'arme qu'il avait à moitié dégainée. Il se rapprocha d'Egon, les yeux fixés sur le chevreuil avec une expression d'espoir où se mêlait une certaine répugnance. « Où sommes-nous ? demanda-t-il. Et qui êtes-vous ?

— Vous êtes sur la Terre », répondit Egon. Et un sourire lui vint tout à coup, tandis que son regard se tournait vers la masse sombre de la forêt, en direction de l'océan baigné de lune. « La Terre. Quant à moi, je suis le dernier Terrien. Soyez les bienvenus sur votre mère-planète ! »

Traduit par René Lathière.
The last Earthman.

© Galaxy Publishing Corp., 1965.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

L'ULTIME RENCONTRE - Harry Harrison

La Galaxie est le système stellaire dont notre Soleil, avec son cortège de planètes et de corps plus petits, est un membre somme toute parfaitement moyen. Le diamètre de la Galaxie est d'environ 100 000 années-lumière et sa plus grande épaisseur, au centre, de l'ordre de 20 000 années-lumière. Il y a plus d'étoiles dans la Galaxie que d'êtres humains sur notre planète – 100 milliards environ. Et c'est encore par milliards que les plus puissants télescopes permettent de découvrir d'autres galaxies. Tels sont quelques éléments du décor devant lequel se déroule la recherche racontée ici.

1

HAUTAMAKI avait posé le vaisseau sur un affleurement rocheux, une ancienne coulée de lave craquelée qui se trouvait sur le mauvais côté du glacier. Tjond avait pensé, à part elle, qu'ils auraient pu se poser plus près. Mais Hautamaki était le maître-de-vaisseau et il prenait toutes les décisions. Elle pensa aussi, encore une fois, qu'elle aurait pu rester dans le vaisseau. Personne ne l'avait obligée à participer à cette horrible marche sur la glace crevassée. Mais, bien sûr, il était hors de question qu'elle demeurât en arrière.

Il y avait une balise-radio sur cette planète inhabitée, dans cette région. Elle émettait des craquements et des sifflements sur une douzaine de fréquences. Tjond *devait* être là lorsqu'ils la découvriraient.

Gulyas l'aida à franchir un passage difficile et elle le récompensa d'un baiser furtif sur sa joue hâlée.

Il était difficile de penser que ce pût être autre chose qu'une balise humaine. Pourtant, leur vaisseau traversait actuellement une zone inexplorée. Il subsistait malgré tout une chance infime pour que *d'autres*, quels qu'ils fussent, aient construit cette balise. L'idée de ne pas être présente au moment de la découverte était insupportable. Depuis combien de temps l'humanité cherchait-elle ? Depuis combien de siècles ?

Il lui fallait se reposer ; elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'effort physique. Elle était encordée entre les deux hommes et, lorsqu'elle s'arrêtait, ils s'arrêtaient tous. Hautamaki stoppa et se retourna quand il perçut la traction sur la corde. Il la regarda sans mot dire. Son corps parlait pour lui, son corps arrogant, grand, musclé, bronzé et nu sous la tenue atmosphérique transparente. Il respirait normalement, avec aisance, et son visage ne changea pas d'expression tandis qu'il la regardait. Elle cherchait désespérément à reprendre son souffle.

Hautamaki ! Quelle sorte d'homme es-tu, Hautamaki, pour faire preuve d'un si mortel dédain envers une femme ?

Pour Hautamaki, ç'avait été la plus dure expérience de sa vie. Quand les deux étrangers avaient franchi la passerelle du vaisseau, il avait ressenti comme une offense.

Ce vaisseau était à lui, à lui et à Kiiskinen. Mais Kiiskinen était mort et l'enfant qu'ils avaient tant désiré était mort aussi. Mort avant de naître, avant d'avoir été conçu. Mort parce que Kiiskinen avait disparu et que Hautamaki ne voudrait plus jamais d'enfant. Pourtant, il restait le travail. Ils étaient à peine à mi-chemin de leur parcours de surveillance lorsque l'accident s'était produit. Pour regagner la base, il aurait fallu des quantités prodigieuses de carburant et beaucoup de temps. Il avait donc demandé des instructions. Et le résultat était là : un autre équipage de surveillance, inexpérimenté, maladroit.

Ils attendaient leur première mission. Ce qui signifiait au moins qu'ils avaient de l'entraînement, sinon de l'expérience. Physiquement, ils pourraient faire le travail nécessaire. Il n'aurait pas d'ennui de ce côté. Mais c'était un couple et lui n'était que la moitié d'un couple. La solitude peut être une chose terrible.

Ils auraient été les bienvenus si Kiiskinen avait été encore là. À

présent, il les maudissait.

L'homme apparut le premier et tendit la main. « Je suis Gulyas, comme vous le savez. Voici ma femme, Tjond. » Il la désigna du menton et sourit, la main toujours tendue.

« Bienvenue à bord de mon vaisseau », dit Hautamaki. Et il croisa les mains derrière son dos. Si cet imbécile ignorait les coutumes des Hommes, il n'allait pas les lui apprendre.

« Excusez-moi, j'avais oublié que vous ne touchez jamais un étranger. » Gulyas souriait toujours. Il s'écarta pour laisser entrer sa femme.

« Comment allez-vous, commandant ? » dit Tjond. Puis ses yeux s'agrandirent et elle rougit en s'apercevant qu'il était complètement nu.

« Je vais vous montrer vos cabines », dit Hautamaki. Il fit demi-tour et s'éloigna, certain qu'ils le suivaient. Une femme ! Il en avait vu auparavant sur diverses planètes. Il lui était même arrivé de leur parler. Mais il n'aurait jamais cru en voir une à bord, un jour. Comme elles étaient laides, avec leur corps bouffi ! Pas étonnant que, sur les autres mondes, chacun portât des vêtements. Il était nécessaire de dissimuler toute cette graisse en excédent.

« Mais... il ne portait même pas de *chaussures* ! » lança Tjond avec indignation en refermant la porte. Gulyas se mit à rire.

« Depuis quand la nudité te choque-t-elle ? Tu ne paraissais pas y faire attention lors de nos vacances sur Hie. Et tu connais les coutumes des Hommes.

— C'est différent. Sur Hie, tout le monde était habillé, de la même façon. Mais ça, c'est presque indécent !

— L'indécence d'un homme est la décence d'un autre.

— Je parie que tu ne pourrais pas répéter cela trois fois à toute vitesse.

— Et pourtant, c'est vrai. Si tu réfléchis bien, il pense certainement, comme tu le penses à son égard, que nous avons tort.

— Je ne le pense pas, je le *sais* ! » dit-elle en se dressant sur la pointe des pieds pour venir lui mordre l'oreille de ses dents minuscules, blanches et lisses comme des grains de riz. « Depuis combien de temps sommes-nous mariés ?

— Six jours, dix-neuf heures standard et quelques affreuses minutes.

— Affreuses simplement parce que tu ne m’as pas embrassée durant tout ce temps. »

Il sourit en regardant son visage mince, adorable. Il posa les mains sur le crâne lisse et tiède de sa femme puis les fit glisser au long de son corps gracile.

« Tu es belle », dit-il. Et il l’embrassa.

2

Dès qu’ils furent au milieu du glacier, la marche devint plus facile sur la neige tassée. En une heure, ils eurent atteint la base de l’aiguille rocheuse. Elle se dressait au-dessus sur le ciel vert. Elle était noire, crevassée. Tjond la contempla de bas en haut et eut envie de pleurer.

« C’est trop haut ! *Impossible* de grimper. Avec la graviluge nous y serions arrivés.

— Nous avons déjà discuté de cela auparavant », dit Hautamaki. Comme chaque fois qu’il parlait pour Tjond, il regardait Gulyas. « Il ne faut aucune source de radiation à proximité de cet appareil jusqu’à ce que nous ayons déterminé exactement sa nature. Les photos aériennes ne nous ont rien appris, sinon qu’il s’agit d’une machine isolée. Je grimperai le premier. Vous pourrez suivre. Ce n’est pas difficile sur ce genre de roche. »

Ce n’était pas difficile. C’était tout simplement impossible. Elle essaya de grimper, retomba et ne parvint plus à s’élever de nouveau. Finalement, elle dénoua la corde. Dès que les deux hommes furent au-dessus d’elle, elle se mit à pleurer de désespoir, le visage entre ses mains. Gulyas avait dû l’entendre ou bien il devinait son désarroi, car il l’appela d’en haut.

« Je t’enverrai une corde dès que nous serons au sommet. Je ferai une boucle au bout. Tu n’auras qu’à passer tes bras dedans et je te hisserai. »

Elle était certaine qu'il ne pourrait y arriver. Mais elle devait quand même essayer. Cette balise... elle ne *pouvait pas* être d'origine humaine !

La corde lui scia le corps mais, de façon assez surprenante, Gulyas parvint à la hisser. Elle fit de son mieux pour éviter de venir frapper la paroi ou de s'entortiller. Puis Gulyas se pencha pour l'aider. Hautamaki tenait la corde... et elle comprit que c'était la force de ses bras nouveaux qui l'avait montée si rapidement, et non pas son mari.

« Hautamaki, merci pour... »

Il l'interrompit : « Nous allons examiner l'appareil, maintenant. » Il regardait Gulyas tout en parlant. « Vous resterez ici avec mon sac. N'approchez pas jusqu'à ce que je vous en donne l'ordre. »

Il pivota sur ses talons et, d'un pas décidé, se dirigea vers l'affleurement rocheux où se trouvait la machine. Il s'arrêta à moins d'un pas de distance et s'agenouilla. Son corps leur cacha l'appareil. Il resta ainsi durant de longues minutes.

« Que fait-il ? » souffla Tjond. Elle avait agrippé le bras de Gulyas. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'a-t-il vu ?

— Venez par ici ! » lança Hautamaki en se relevant. Il y avait dans sa voix une note d'émotion qu'ils ne lui avaient jamais connue jusqu'à présent. Ils coururent jusqu'à lui, dérapant sur le sol gelé. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il étendit les bras devant eux.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il. Ses yeux n'avaient pas quitté la machine trapue fixée au rocher devant eux.

Il y avait une structure centrale, une demi-sphère de métal jaunâtre étroitement fixée au sol, ses contours épousant les irrégularités de la roche. Des bras courts en sortaient, sur toute sa circonférence. Ils étaient du même métal que la sphère, de longueur et de forme diverses, pourvus d'appendices pointés vers le ciel comme autant de doigts. Un câble de la grosseur d'un bras sortait de la demi-sphère. Il courait sur le sol jusqu'à une saillie rocheuse. Là, il devenait subitement droit et montait dans le ciel au-dessus de leurs têtes. Gulyas le désigna du doigt.

« Je n'ai pas la moindre idée de la fonction des autres parties,

mais je jurerais que ceci est l'antenne qui émet les signaux que nous avons captés en entrant dans ce système.

— Cela se pourrait, admit Hautamaki. Mais tout le reste ?

— L'une de ces choses pointées vers le ciel ressemble à un télescope, dit Tjond. Je crois même vraiment que c'en est un. »

Elle s'agenouilla. Avec un cri de colère, Hautamaki tendit le bras vers elle. Mais il était trop tard. Elle avait déjà un œil à l'extrémité du tube. Elle ferma l'autre, essayant d'apercevoir quelque chose.

« Eh bien... oui, c'est un télescope ! » Elle ouvrit l'autre œil et examina le ciel. « Je vois très nettement le bord de ces nuages. »

Gulyas l'écarta, mais il n'y avait aucun danger. C'était bien là un télescope comme elle l'avait dit, rien de plus. Ils regardèrent à tour de rôle. Ce fut Hautamaki qui remarqua que le télescope se déplaçait lentement.

« En ce cas... tous les autres appareils devraient tourner aussi, puisqu'ils sont parallèles », dit Gulyas en désignant les appendices métalliques à l'extrémité de chaque bras. L'un d'eux possédait un objectif peu différent de celui du télescope. Mais, quand Gulyas regarda, il ne vit que du noir. « Là-dedans, dit-il, je ne peux rien voir.

— *Vous, peut-être* », dit Hautamaki. Il se caressa la joue tout en contemplant l'étrange machine. Puis il alla fouiller dans son sac. Il prit un analyseur multi-radiations dans une boîte et revint le placer devant le tube où Gulyas avait essayé d'apercevoir quelque chose. « Radiation infrarouge seulement. Tout le reste est éliminé. »

Un des autres tubes ne percevait que l'ultraviolet, alors que des plaques métalliques striées concentraient les ondes radio. Ce fut Tjond qui émit à haute voix ce qu'ils pensaient tous. « J'ai regardé dans un télescope... peut-être tous ces objets sont-ils aussi des télescopes ! Ils sont faits pour des yeux non humains, comme si les créatures qui ont conçu cet appareil ne savaient pas qui, ou quoi, viendrait ici. Ils ont prévu toutes sortes de télescopes sur toutes les longueurs d'ondes possibles. Notre quête est finie ! Nous... l'humanité... nous ne sommes plus seuls dans l'univers ! »

« Gardons-nous de tirer des conclusions hâtives », dit Hautamaki. Mais son ton démentait ses paroles.

« Pourquoi pas ? » cria Gulyas. Il attira sa femme tout contre lui, dans son émotion. « Pourquoi ne serions-nous pas les premiers à découvrir les Autres ? S'ils existent, nous savions bien que nous devions les rencontrer forcément un jour ! La galaxie est immense, mais finie. *Cherchez et vous trouverez*. N'est-ce pas ce que l'on nous a dit à l'entrée de l'Académie ?

— Nous n'avons pas encore de preuves », dit Hautamaki. Il essayait de dissimuler son propre enthousiasme qui allait grandissant. Il était le chef et se devait d'être l'avocat du diable. « Cet appareil a pu être construit par des humains.

— Premier point, dit Gulyas en comptant sur ses doigts, ceci ne ressemble à rien que nous ayons déjà vu. Second point, cet alliage est inconnu, très dur. Troisième point, nous sommes dans une portion d'espace qui, pour autant que nous le sachions, n'a jamais été visitée auparavant. Nous nous trouvons à des siècles-lumière du plus proche système habité. Les vaisseaux qui sont capables de faire ce voyage aller-retour sont encore très récents.

— Et voici une preuve *réelle*, irréfutable ! » cria Tjond. Ils coururent vers elle.

Elle avait suivi le câble épais qui se transformait en antenne. À sa base, à l'endroit où il était plus épais et rivé au rocher, il y avait une série de caractères gravés. Il devait y en avoir une centaine. Ils commençaient là pour se poursuivre jusqu'au-dessus d'eux. Chaque caractère était parfaitement distinct.

« Ils ne sont pas humains, dit Tjond d'un air triomphant. Ils n'offrent pas la moindre ressemblance avec aucun caractère d'aucun langage connu de l'homme. Ils sont totalement *nouveaux* !

— Comment pouvez-vous en être sûre ? » dit Hautamaki. Il était assez ému pour s'adresser directement à elle.

« Je le sais, commandant, parce que ceci est ma spécialité. J'ai étudié la philologie comparée et je suis spécialisée en abécédologie, qui est l'étude de l'histoire des alphabets. Notre science est la seule à être en contact avec la Terre...

— C'est impossible !

— Non, seulement très lent. La Terre doit être actuellement de l'autre côté de la galaxie par rap port à notre position actuelle. Si mes

souvenirs sont exacts, un voyage circulaire prendrait quatre cents ans. L'abécédologie n'existe que sur la bordure extérieure. Tout repose donc sur une vérité inaltérable. Les alphabets de la vieille Terre font partie de son histoire ; ils ne peuvent être modifiés. Je les ai tous étudiés, chaque caractère, chaque détail. J'ai observé leurs transformations au fil des millénaires. On constate que les alphabets gardent leurs éléments d'origine, quels que soient les changements et modifications qu'ils subissent. Voici la lettre L adaptée pour ordinateur. » Elle gratta le rocher de la pointe de son couteau. Puis elle traça un autre caractère sinueux à côté du premier. « Et ceci est le *lamedh* hébreu où vous pouvez observer la même forme. L'hébreu est un proto-alphabet incroyablement ancien. Pourtant, ces deux lettres ont le même angle droit. Mais ces caractères... nous n'avons jamais rien vu de semblable auparavant. »

Il y eut un instant de silence. Hautamaki regardait Tjond comme si la confirmation des mots qu'elle avait prononcés pouvait être inscrite sur son visage. Finalement, il sourit.

« Je me contente de votre parole. Je suis certain que vous connaissez parfaitement votre domaine. »

Il retourna jusqu'à son sac et sortit de nouveaux instruments d'examen.

« As-tu vu cela ? murmura Tjond à l'oreille de son mari. Il m'a *souri*. »

— Impossible. C'était sans doute un rictus de colère. »

Hautamaki avait accroché un poids au fût du télescope et il calculait son mouvement par rapport au sol. « Gulyas, demanda-t-il, vous souvenez-vous de la période de rotation de cette planète ?

— Environ dix-huit heures standard. Le calcul n'était pas très exact. Pourquoi ?

— C'est suffisant. Nous sommes à peu près à 85 degrés de latitude nord, ici, ce qui est conforme à l'angle de ces bras rigides, alors que le mouvement de ces télescopes...

— Va à l'encontre du sens de rotation planétaire, et à la même vitesse. Bien sûr, j'aurais dû m'en apercevoir !

— De quoi parlez-vous, tous les deux ? demanda Tjond.

— Ils sont perpétuellement braqués sur le même point du ciel, dit Gulyas. Sur une étoile.

— Ce pourrait être une autre planète de ce système », dit Hautamaki. Puis il secoua la tête. « Non, il n’y a aucune raison pour cela. C’est plutôt quelque chose qui se trouve au-delà du système. Nous verrons cela cette nuit. »

Ils étaient à l’abri dans leurs tenues atmosphériques et ils disposaient de nourriture et d’eau en quantité suffisante. La machine fut photographiée et examinée sous tous les angles. Ils émirent des hypothèses quant à sa source d’énergie. Les heures leur parurent longues, malgré tout, jusqu’au crépuscule. Il y avait quelques nuages qui disparurent au coucher du soleil. Lorsque la première étoile apparut dans le ciel qui s’assombrissait, Hautamaki se mit à l’oculaire du télescope.

« Je ne vois que le ciel. Il y a encore trop de lumière. Mais il y a comme une grille lumineuse dans le champ, avec cinq lignes qui partent de la circonférence. Au lieu de se croiser, pourtant, elles disparaissent vers le centre.

— Et elles désignent l’étoile qui devrait se trouver au milieu du champ... sans la masquer ?

— Oui. Les étoiles apparaissent, maintenant. » C’était une étoile de septième magnitude, isolée au bord de la galaxie. Elle était ordinaire en tout point, hormis sa situation à l’écart de tout voisin stellaire. Ils l’observèrent à tour de rôle, la repérant soigneusement afin de ne pas la confondre avec une autre.

« Est-ce que nous y allons ? » demanda Tjond. Mais c’était là une constatation plutôt qu’une question.

« Bien sûr », dit Hautamaki.

3

Dès que le vaisseau eut quitté l’atmosphère, Hautamaki envoya un message à la station-relais la plus proche. En attendant la réponse,

ils analysèrent ce qu'ils avaient emporté.

À chaque résultat, leur enthousiasme augmentait. Le métal n'était pas plus dur que la plupart des alliages résistants qu'ils utilisaient, mais sa composition était totalement différente. La densité des molécules de surface avait été accrue par quelque procédé inconnu. Les caractères n'offraient vraiment aucune ressemblance avec quelque alphabet humain que ce fût. Et l'étoile sur laquelle les instruments avaient été pointés était située bien au-delà des limites d'exploration galactique.

Dès que le message *Signal enregistré* fut arrivé, ils lancèrent le vaisseau sur la route qu'ils avaient soigneusement calculée. Leurs instructions permanentes étaient de chercher partout et de faire un rapport sur tout. C'était ce qu'ils faisaient à présent. Ils allaient établir le premier contact avec une race étrangère. *Eux*. Ils avaient déjà découvert un objet qu'elle avait fabriqué. Quoi qu'il puisse arriver, à présent, tout l'honneur leur reviendrait. Le repas à bord prit une allure de fête et Hautamaki fut assez tolérant pour autoriser d'autres alcools que le vin. Les résultats furent presque désastreux.

« Un toast ! » criait Tjond. Elle se leva en vacillant légèrement.
« À la Terre et à l'humanité... qui n'est plus seule !

— *Plus seule* », répétèrent-ils.

Le visage de Hautamaki perdit une partie de la gaieté qu'il avait mis si longtemps à refléter.

« Je vous demande de porter un toast avec moi, dit-il, à quelqu'un que vous n'avez pas connu et qui aurait pu être ici, avec nous.

— À Kiiskinen », dit Gulyas. Il avait lu les rapports et il était au courant du drame, toujours présent dans l'esprit de Hautamaki.

« Merci. À Kiiskinen. » Ils burent.

« J'aurais aimé le rencontrer », dit Tjond. Une pointe de curiosité féminine la chatouillait.

« Un homme merveilleux », dit Hautamaki. Il semblait désireux de parler maintenant que le sujet était abordé pour la première fois depuis l'accident. « L'un des meilleurs. Nous avons vécu douze ans dans ce vaisseau.

— Avez-vous eu... des enfants ? demanda Tjond.

— Ta curiosité est déplacée, intervint Gulyas. Je pense que nous ferions mieux de nous verser... »

Hautamaki leva la main. « S'il vous plaît. Je comprends votre intérêt bien naturel. Nous, Hommes, n'habitons guère plus d'une douzaine de planètes et j'imagine que nos coutumes vous semblent assez curieuses ; nous sommes une minorité. Mais, s'il y a quelque embarras, c'est bien de votre côté uniquement. Le fait d'être deux sexes vous embarrasse-t-il ? Embrasseriez-vous votre femme en public ?

— Avec plaisir », dit Gulyas. Et il le fit.

« Vous comprenez donc ce que je veux dire. Nous éprouvons la même chose et, parfois, nous agissons de même, bien que notre société ne comporte qu'un seul sexe. C'est le résultat naturel d'une ectogenèse.

— Ce n'est pas naturel », dit Tjond. Ses joues étaient colorées. « L'ectogenèse nécessite un ovule fertile. L'ovule provient de la femelle. Une société ectogénétique devrait donc être femelle, logiquement. Une société entièrement mâle n'est pas naturelle.

Rien de ce que nous faisons n'est naturel, dit Hautamaki sans colère apparente. L'homme est un animal qui modifie son milieu. Tout être vivant loin de la Terre vit dans un milieu non naturel. L'ectogenèse, dans ces conditions, n'est pas moins naturelle que le fait de vivre, comme à présent, dans une coque de métal, à l'intérieur d'une projection irréaliste de l'espace-temps. Que l'ectogenèse combine le plasma du germe de deux cellules mâles plutôt que celui d'un ovule et d'un spermatozoïde n'est pas plus choquant que vos vestiges de seins.

— Vous êtes insultant, dit-elle en rougissant.

— Pas le moins du monde. Vos seins ont perdu leur fonction. Ils dégénèrent donc. Vous autres, bisexués, êtes aussi naturels – ou non naturels – que nous, les Hommes. Nous ne pourrions survivre sans le milieu « non naturel » que nous avons créé. »

Ils étaient encore excités par leur récente découverte et peut-être les stimulants et la colère diminuaient-ils le contrôle de Tjond. « Quoi... comment osez-vous me qualifier de non naturelle... vous qui...

— Vous perdez la tête, femme ! tonna Hautamaki en se levant brusquement. Vous prétendez fouiller les détails intimes de ma vie et vous m'insultez lorsque j'aborde un de vos tabous. Les Hommes valent mieux que votre espèce ! »

Il prit une profonde inspiration, tourna les talons et quitta la pièce.

Tjond demeura dans sa cabine pendant presque une semaine standard après cette soirée. Elle travaillait l'analyse des caractères étrangers et Gulyas lui apportait ses repas. Hautamaki ne parlait jamais des événements et il interrompit Gulyas lorsque celui-ci essaya d'excuser sa femme. Mais il ne protesta pas lorsqu'elle reparut à la section de contrôle.

Il avait repris néanmoins son ancienne habitude de ne parler qu'à Gulyas, sans jamais s'adresser à elle.

« Il faut vraiment que je vienne aussi ? » demanda Tjond. Elle referma sa pince à épiler sur un unique et minuscule cheveu, à la surface d'ivoire de son crâne lisse. Elle l'arracha et toucha son arcade sourcilière. « As-tu vu qu'il a de vrais sourcils ? juste là. De grandes choses toutes ébouriffées. On dirait des cicatrices. Il a même des cheveux à la base du crâne. Répugnants. Je te parie que les Hommes sont hirsutes à cause de leurs gènes. Ce ne peut être un accident. Tu ne m'as pas répondu... Est-ce qu'il veut vraiment que je vienne ?

— Tu ne m'as pas laissé le temps de répondre », dit Gulyas. Un sourire adoucissait ses paroles. « Il n'a pas prononcé ton nom. Ce serait trop demander. Mais il a bien dit que l'équipage devrait être au complet à dix-neuf heures. »

Elle mit une touche de rose sur les lobes de ses oreilles et le bord de ses narines, puis elle referma son nécessaire à maquillage. « Je suis prête à aller n'importe où. Faut-il aller nous enquérir des désirs du commandant ?

— Dans vingt heures, nous ressortirons dans l'espace normal, leur déclara Hautamaki à la section de contrôle. Il y a de fortes chances pour que nous rencontrions ce peuple, ces étrangers qui ont construit la balise. Jusqu'à ce que nous découvriions qu'il en est autrement, nous devons admettre que leurs intentions sont

pacifiques. D'accord, Gulyas ?

— Commandant, il y a eu de nombreuses controverses quant aux intentions d'une hypothétique autre race. Jamais il n'y a eu de véritable accord...

— C'est sans importance. Je suis le maître de ce vaisseau. Jusqu'ici, il est évident que cette race recherche un contact, et non la conquête. Je vois les choses ainsi. Notre culture est très riche et très ancienne. Tout en cherchant une autre espèce intelligente, nous avons aussi fait des connaissances avec des vaisseaux comme celui-ci. Une culture inférieure serait limitée par le nombre de ses vaisseaux. Elle placerait donc des balises. Un seul vaisseau pourrait en placer plusieurs dans une large portion d'espace. Sans aucun doute, il y en a d'autres. Elles servent toutes à attirer l'attention sur une seule étoile. Une sorte de point de rendez-vous.

— Cela ne prouve pas leurs intentions pacifiques. Ce pourrait être un piège.

— J'en doute. Pour satisfaire des besoins guerriers, il y a mieux à faire que de mettre au point des pièges si retors. Je *crois* que leurs intentions sont pacifiques, et c'est le seul facteur qui importe. Jusqu'à ce que nous les rencontrions, tous nos actes seront basés sur cette hypothèse. J'ai donc désarmé tout le vaisseau...

— Vous avez...

— Et je vous demanderai d'abandonner toute arme personnelle qui serait en votre possession.

— Vous risquez nos vies sans nous avoir consultés, s'écria Tjond avec colère.

— Pas du tout, répondit-il sans la regarder. Vous avez risqué votre vie en entrant dans le Service et en prêtant serment. Vous obéirez à mes ordres. Je veux toutes les armes ici dans une heure. Il faut que le vaisseau soit complètement net avant que nous repassions en espace normal. Lorsque nous rencontrerons les étrangers, nous serons armés de notre seule humanité... Peut-être pensez-vous que les Hommes vont nus pour quelque raison perverse, mais c'est faux. Nous avons abandonné les vêtements en signe de complète communion avec notre milieu. C'est un acte pratique et symbolique en même temps.

Vous n'insinuez pas que nous devrions ôter nos vêtements,

non ? » demanda Tjond. Elle était toujours aussi furieuse.

« Pas du tout. Faites comme il vous plaira. J'essaie seulement de vous expliquer mes raisons afin que nous ayons une unanimité d'action lors de la rencontre avec les créatures intelligentes qui ont bâti la balise. La surveillance sait maintenant où nous sommes. Si nous ne revenons pas, un autre équipage arrivera avec tout l'arsenal de mort dont dispose l'humanité. Nous allons donc donner à ces étrangers toutes les chances de nous tuer, si c'est ce qu'ils désirent. Les représailles suivront. S'ils n'ont pas d'intentions belliqueuses, notre contact sera pacifique. Ceci est une raison suffisante pour risquer cent fois sa vie. Je n'ai pas à vous expliquer l'importance énorme d'un tel contact. »

Le moment du retour à l'espace normal approchait. La tension montait. La boîte contenant les revolvers, charges explosives et poison du labo – y compris les grands couteaux de cuisine – était enfermée depuis longtemps. Ils se trouvaient tous dans le poste de contrôle quand la cloche tinta et qu'ils revinrent dans l'espace normal. Ici, en bordure de la galaxie, la plupart des étoiles étaient rassemblées sur un côté. Devant eux, il y avait un puits de ténèbres où brillait une étoile solitaire.

« C'est cela, dit Gulyas en quittant l'analyseur spectral, mais nous ne sommes pas assez près pour une bonne observation. Est-ce que nous faisons un autre bond ?

— Non, fit Hautamaki. Il faut d'abord que nous procédions à une observation détaillée. »

La pression monta dans les écrans sensibles. Ils entrèrent en fonction, s'assombrissant lentement. De brefs éclats de lumière apparaissaient à leur surface quand les molécules d'air isolées venaient les frapper pour s'éteindre ensuite. L'écran de proue montrait les ténèbres de l'espace avec, au centre, l'image de l'étoile.

« C'est impossible ! » s'écria Tjond. Elle était sur le siège d'observation, derrière eux.

« Non, ce n'est pas impossible, dit Hautamaki. Impossible à l'état naturel seulement. Ce qui prouve que ce que nous voyons a été construit. Nous allons nous avancer. »

L'image de l'étoile scintillante était irréaliste. Au centre, l'astre lui-même était normal. Mais comment expliquer les trois anneaux qui l'entouraient et se croisaient ? Ils avaient la dimension d'une orbite planétaire. Même s'ils étaient aussi ténus qu'une queue de comète, leur construction avait dû être un travail incroyable. Et quelle pouvait être la signification des lueurs colorées qui, sur ces anneaux, orbitaient comme des électrons fous ?

L'écran étincela et l'image s'évanouit.

« Ce ne peut être qu'une balise, dit Hautamaki en ôtant son casque. Elle se trouve, là pour attirer l'attention. Tout comme la balise-radio qui nous a attirés sur la première planète. Quelle race, assez curieuse pour avoir construit des astronefs, serait capable de résister à cela ?

Gulyas glissa les corrections de course dans l'ordinateur. « Il reste un problème, dit-il. Puisqu'ils avaient les possibilités techniques pour une telle construction, pourquoi n'ont-ils pas construit une flotte d'exploration ? Pourquoi n'ont-ils pas pris contact avec nous... au lieu de chercher à nous attirer ?

— Nous aurons bientôt la réponse, je l'espère. Mais elle réside sans doute dans leur psychologie étrangère. Pour eux, ce processus est sans doute la solution la plus évidente. Et vous devez admettre qu'ils ont réussi. »

4

Cette fois, lorsqu'ils eurent fait le bond, les cercles lumineux occupaient tous les hublots avant. Les récepteurs radio étaient branchés, sondant automatiquement les ondes.

Le son éclata soudain sur plusieurs fréquences. Gulyas diminua le volume.

« C'est le même genre d'émission que nous avons avec la balise, dit-il. Très directionnelle. Toutes les émissions viennent de cette espèce de planétoïde doré. Il est grand, mais il n'a tout de même pas le

diamètre d'une planète.

— Nous sommes sur la bonne route, dit Hautamaki. Je vais prendre les commandes. Regardez si vous ne pouvez pas capter une image sur le circuit vidéo.

— Rien que des interférences. Mais j'envoie un signal. Une vue de cette cabine. S'ils ont l'équipement nécessaire, ils pourront l'analyser et répondre... Regardez l'écran ! Ils ont fait vite ! »

Des couleurs striaient maintenant l'écran. Une image apparut, vacilla puis se stabilisa. Tjond régla la netteté et l'image devint parfaitement claire. Les deux hommes regardèrent. Derrière eux, Tjond s'écria :

« Ni serpent, ni insecte. Nous avons de la chance ! »

L'être qui apparaissait sur l'écran les fixait lui aussi avec intensité. Ils n'avaient aucun moyen d'estimer sa taille relative, mais il était absolument humanoïde. Il possédait trois longs doigts palmés, avec un pouce opposable. Seule la partie supérieure de son corps était visible. Et il était vêtu de telle façon qu'aucun détail physique ne pouvait apparaître. Son visage était très net sur l'écran, de couleur dorée, sans cheveux, avec des yeux larges, presque circulaires. Son nez, s'il eût été humain, aurait été qualifié de « cassé ». Il était large, avec des narines palpitantes. Avec sa lèvre supérieure très mince, cela lui conférait une apparence sinistre.

Mais de tels critères ne pouvaient être utilisés. D'un point de vue étranger, il pouvait être très beau.

« S'bbsic », dit l'être. Les récepteurs radio captaient maintenant le son. La voix était haut perchée, semblable à un piaillement.

« Je vous salue aussi, dit Hautamaki. Nous possédons un langage parlé et nous devons apprendre à converser. Nous venons en paix.

— Nous, peut-être, dit Gulyas, mais je ne puis dire la même chose de ces étrangers. Regardez le troisième écran. »

Celui-ci montrait une vue immense du planétoïde dont ils approchaient. Un groupe de constructions sombres se dressait sur sa surface dorée, couronnée d'une forêt d'antennes. Des structures circulaires entouraient ces bâtiments. Des appareils trapus et tubulaires étaient visibles. Ils évoquaient des armes de gros calibre. La similitude était accrue par le fait qu'ils tournaient tous ensemble,

braqués sur le vaisseau qui approchait.

« Je coupe la vitesse », dit Hautamaki. Il appuya sur les boutons de contrôle en quelques gestes rapides. « Placez un écran-duplicateur ici et agrandissez cette image. Nous allons découvrir immédiatement leurs intentions. »

Ils stoppèrent finalement leur mouvement en direction du planétoïde doré. Hautamaki fit pivoter l'écran-duplicateur et désigna les armes. Puis il se désigna lui-même en posant un doigt sur sa poitrine. Il étendit ensuite ses mains vides devant lui, grandes ouvertes. L'étranger avait observé cette curieuse démonstration de ses yeux dorés et brillants. Il pencha la tête de droite et de gauche, puis il répéta les gestes d'Hautamaki. Il se désigna lui-même de son grand doigt du milieu, puis il montra l'écran.

« Il a compris aussitôt, dit Gulyas. Ces armes... elles disparaissent. Nous allons reprendre notre approche. Est-ce que tout ceci a bien été enregistré ?

— Image, son, avec les indications de chaque instrument. Tout a été enregistré depuis que nous avons observé l'étoile pour la première fois. Les rubans ont été ensuite placés dans la soute blindée, comme vous l'avez ordonné. Je me demande ce qu'ils vont faire, à présent ?

— Ils ont déjà commencé... regardez. » L'étranger avait quitté l'écran. Il reparut, tenant avec aisance une sorte de sphère de métal. De cette sphère, sortait un tuyau muni d'un levier à mi-longueur. Lorsque l'étranger pressa ce levier, ils perçurent un sifflement.

« Une cartouche de gaz, dit Gulyas. Je me demande ce que cela peut bien signifier ? Non... ce n'est pas du gaz. Ce doit être une pompe, sur la table. » L'étranger continua de presser le levier jusqu'à ce que le sifflement s'éteigne.

« Ingénieux, dit Hautamaki. Nous savons maintenant qu'il y a un échantillon de leur atmosphère dans ce réservoir. »

Aucun mécanisme de propulsion n'était visible sur la sphère. Pourtant, elle s'élança vers le vaisseau, en orbite au-dessus du planétoïde doré. Elle s'arrêta à proximité, parfaitement visible par les hublots. Elle oscillait selon un arc réduit.

« C'est une sorte de rayon de force, dit Hautamaki, quoique rien n'apparaisse sur les instruments. C'est une chose que nous

découvrirons bientôt, je l'espère. Je vais maintenant ouvrir la porte extérieure de la grande écoutille. »

Dès que la porte fut ouverte, la sphère s'élança hors de vue. Ils l'aperçurent à nouveau sur l'écran du sas. Elle se posait doucement sur le pont. Hautamaki referma la porte et tendit le doigt vers Gulyas.

« Prenez une paire de gants stérilisés et emmenez ce réservoir au labo. Procédez aux examens habituels sur son contenu, comme nous le faisons pour les atmosphères planétaires. Dès que vous aurez prélevé l'échantillon, remplissez la sphère de notre propre atmosphère et rejetez-la par le sas. »

Les analyseurs se mirent au travail sur l'échantillon d'air étranger. Sans nul doute, les étrangers faisaient de même sur l'échantillon d'atmosphère du vaisseau. L'analyse n'était que pure routine et, très vite, le rapport s'inscrivit en code sur le panneau de contrôle.

« Irrespirable, dit Gulyas, pour nous du moins. Il semble qu'il y ait assez d'oxygène, plus qu'il n'en faut. Mais n'importe lequel de ces composants sulfurés creuserait des trous dans nos poumons. Pour respirer cela, ils doivent avoir un métabolisme coriace. Une chose est certaine, nous ne serons jamais en compétition pour les mêmes mondes...

— Regardez ! L'image change ! » dit Tjond, ramenant leur attention sur l'écran.

L'étranger avait disparu. À sa place, apparaissait maintenant une image de l'espace, quelque part au-dessus du planétoïde. Un dôme transparent emplissait l'écran. Ils virent un étranger y pénétrer. L'image se déplaça encore. Ils observaient maintenant l'étranger de l'intérieur d'une salle aux murs transparents. L'étranger s'avancait dans leur direction. Mais il s'arrêta soudain et parut s'appuyer contre l'air.

« Il y a une paroi transparente qui divise le dôme en deux parties, dit Gulyas. Je commence à comprendre leur idée. »

L'image fit le tour de l'étranger et montra la direction opposée. Dans la matière transparente de la paroi, il y avait une porte ouverte sur l'espace.

« C'est assez clair, dit Hautamaki en se levant. Ce mur central est

étanche. La pièce peut servir pour une conférence. Je vais y aller. Enregistrez tout.

— Cela semble un piège », dit Tjond. Elle gardait les doigts crispés en regardant la porte ouverte, sur l'écran. « Il y a un risque... »

Pour la première fois depuis qu'ils le connaissaient, Hautamaki se mit à rire tout en enfilant sa tenue pressurisée. « Un piège ! Croyez-vous vraiment qu'ils auraient fait tout cela uniquement pour me tendre un piège ? Une telle idée est absurde. Et si cela était... croyez-vous que nous pourrions nous échapper ? »

D'un bond, il s'éloigna du vaisseau. Sa silhouette flottante devint de plus en plus petite.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre sans en avoir vraiment conscience et, en silence, observèrent la rencontre, sur l'écran. Ils virent Hautamaki franchir doucement la porte du dôme. Ses pieds touchèrent le sol et il se retourna comme la porte se refermait. La radio transmit un sifflement. Très faible tout d'abord, il devint de plus en plus fort.

« On dirait qu'ils pressurisent la pièce », dit Gulyas.

Hautamaki approuva. « Oui. J'entends, maintenant. Et ma jauge de pression atmosphérique l'indique également. Dès qu'elle atteindra la normale, j'ôterai mon casque. »

Tjond voulut protester mais son mari la fit taire d'un geste. Cette décision appartenait à Hautamaki.

« L'air semble parfaitement respirable, dit Hautamaki, bien qu'il y ait une odeur métallique. »

Il posa son casque et ôta sa combinaison. L'étranger attendait de l'autre côté. Hautamaki s'avança jusqu'à ce qu'ils se trouvent face à face. Ils étaient à peu près de même grandeur. L'étranger posa sa paume plate contre la paroi transparente et l'humain fit de même. Ils étaient tout près l'un et l'autre, séparés seulement par un centimètre de matière. Leurs yeux se rencontrèrent et ils restèrent ainsi un long moment, essayant de lire leurs pensées, de communiquer. L'étranger bougea le premier. Il marcha jusqu'à une table encombrée d'objets divers. Il prit le premier qui était à sa portée et le montra à Hautamaki. « Kilt », dit-il. Cela ressemblait à un fragment de pierre.

À cet instant seulement, Hautamaki aperçut la table qui se trouvait de son côté. Dessus, il y avait les mêmes objets que sur l'autre table et le premier était un morceau de pierre ordinaire. Il le prit.

« Pierre », dit-il. Puis il se tourna vers l'objectif de télévision, vers les invisibles spectateurs du vaisseau. « Une leçon de conversation semble primordiale. C'est évident. Enregistrez cela séparément.

— Nous pourrions ainsi programmer l'ordinateur et obtenir une traduction mécanique au cas où les étrangers ne le feraient pas de leur côté. »

Lorsque les noms simples avec référence physique furent épuisés, la leçon se poursuivit lentement. Il y eut des films, certainement préparés depuis longtemps, qui montraient des actes simples. Peu à peu, des verbes et leur conjugaison furent échangés. L'étranger n'essayait pas d'apprendre leur langage. Il veillait seulement à préciser les détails de chaque mot. Il enregistrait lui aussi. Tandis que la leçon se poursuivait, l'expression de Gulyas devint soucieuse et il commença à prendre des notes. Puis il fit une liste qu'il vérifia. Finalement, il interrompit la leçon.

« Hautamaki... ceci est très important. Vérifiez s'ils sont en train d'accumuler du vocabulaire ou s'ils fournissent tout cela à un traducteur automatique. »

Ce fut l'étranger lui-même qui répondit. Il tourna la tête, comme s'il écoutait quelque voix lointaine. Puis il parla dans un appareil en conque rattaché à un fil. Un instant plus tard, ils entendirent le timbre de la voix d'Hautamaki. Elle était dépourvue d'intonation, chaque mot ayant été enregistré séparément.

« Je parle par une machine... je parle mon langage... la machine parle votre langage à vous... Je suis Liem... la machine doit avoir plus de mots avant de parler bien...

— Cela ne peut attendre, dit Gulyas. Dites-leur que nous désirons un échantillon d'une cellule de leur corps, n'importe quel genre de cellule. C'est difficile, mais essayez d'obtenir cela. »

Les étrangers se montrèrent obligeants. Ils ne réclamèrent aucun échantillon en échange mais en acceptèrent un, simplement. Un container scellé apporta au vaisseau une fine lamelle dorée qui semblait être un tissu musculaire. Gulyas gagna le laboratoire.

« Surveille l'enregistrement, dit-il à sa femme. Je ne pense pas que cela me prenne beaucoup de temps. »

5

Cela ne lui prit en effet pas beaucoup de temps. Moins d'une heure après, il était de retour. Il entra en silence. Tjond, toute à la leçon de langage, ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut à côté d'elle.

« Pourquoi ce visage ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'as-tu trouvé ? »

Il lui sourit tristement. « Rien de bien terrible, je puis te l'assurer. Mais les choses ne sont pas du tout comme nous le supposions.

— Qu'y a-t-il ? » demanda Hautamaki, sur l'écran. Il les avait entendus et s'était tourné vers l'objectif.

« La leçon a-t-elle progressé ? demanda Gulyas. Pouvez-vous me comprendre, Liem ?

— Oui, dit l'étranger, tous les mots sont à peu près clairs, à présent. Mais la machine ne peut travailler que sur un millier de mots tout au plus. Parlez donc simplement.

— Je comprends. Ce que j'ai à dire est très simple. Et d'abord, une question. Votre peuple vient-il d'une planète appartenant à une étoile proche ?

— Non. Nous avons fait un très long voyage d'exploration jusqu'à cette étoile. Notre monde natal se trouve là-bas, parmi ces étoiles.

— Tout votre peuple vit-il sur ce monde ?

— Non, nous vivons sur de nombreux mondes. Mais nous sommes les enfants des enfants des enfants d'une race qui vivait sur un seul monde il y a très longtemps.

— Notre peuple, lui aussi, occupe de nombreux mondes mais vient d'un seul », dit Gulyas. Puis il abaissa les yeux sur le papier qu'il tenait. Il sourit à l'étranger sur l'écran. Mais, dans son sourire, il y

avait quelque chose de terriblement triste. « Nous sommes venus à l'origine d'une planète appelée Terre. Votre peuple aussi. Nous sommes frères, Liem.

— Quelle est cette histoire insensée ? » cria Hautamaki. Son visage était tendu, frémissant de colère. « Liem est un humanoïde, pas un humain ! Il ne peut respirer notre air !

— Il, ou elle, ne peut effectivement pas respirer notre air, répondit calmement Gulyas. Nous ne manipulons pas les gènes, mais cependant nous savons qu'il est possible de le faire. Je suis certain que nous parviendrons à découvrir comment la race de Liem fut conditionnée afin de vivre dans les conditions actuelles. Il se pourrait que ce soit là le résultat d'une sélection naturelle, d'une mutation normale, quoique le changement soit trop grand pour être expliqué ainsi. Mais ceci est sans importance. *Voici* ce qui compte. » Il brandit les feuillets et les photographies qu'il tenait. « Voyez vous-même. Ceci est la chaîne de l'A.D.N. ^[1] du noyau d'une de mes propres cellules. Voici celle de Liem. Sa race est aussi humaine que la nôtre.

— C'est impossible ! » Tjond secoua la tête, bouleversée. « Regarde Liem. Il est si différent. Et leur alphabet. Qu'en dis-tu ? Je n'ai pu me tromper.

— Il y a une éventualité que tu n'as pas envisagée, celle d'un alphabet complètement indépendant. Tu m'as dit toi-même qu'il n'existait pas la moindre ressemblance entre les idéogrammes chinois et les lettres occidentales. Suppose que la race de Liem ait connu un désastre culturel qui l'ait forcée à réinventer un alphabet, tu possèdes alors l'explication de cet alphabet étranger. Tout comme pour leur apparence... Considère seulement les milliers de siècles qui se sont écoulés depuis que l'humanité a quitté la Terre. Tu verras alors que ces différences physiques sont en fait minimales. Certaines sont naturelles, d'autres ont pu être créées artificiellement. Mais le plasma ne peut mentir. Nous sommes tous fils de l'homme. »

« C'est possible, dit Liem, intervenant pour la première fois. On m'informe que nos biologistes sont d'accord avec vous. Nos différences sont minimales lorsqu'on les compare à nos ressemblances. Où est

située cette Terre dont vous êtes venus ? »

Hautamaki désigna le ciel au-dessus d'eux, le ruban de la Voie Lactée où scintillaient des amas d'étoiles. « Là-bas, dit-il. Loin, de l'autre côté du centre de la Galaxie, à peu près à mi-distance des bords.

— Le centre explique en partie ce qui a dû se produire, dit Gulyas. Il mesure des milliers d'années-lumière et sa température est supérieure à 5 000 degrés. Nous avons exploré les franges. Aucun vaisseau ne peut pénétrer dans le centre, ni même en approcher à cause des nuages de poussière qui l'entourent. Nous nous sommes donc dirigés vers l'extérieur, faisant lentement le tour de la périphérie galactique, nous éloignant toujours de la Terre. Si nous avions pris le temps d'y réfléchir, nous aurions réalisé que l'humanité se déplaçait aussi de l'autre côté, dans le sens opposé.

— Et nous devons nous rencontrer un jour, dit Liem. Je vous salue, maintenant, mes frères... Et je suis triste, car je sais ce que cela signifie.

— Nous sommes seuls, dit Hautamaki en regardant les milliards d'étoiles rassemblées. Nous avons fermé le cercle et n'avons rencontré que nous-mêmes. La Galaxie nous appartient, mais nous y sommes seuls. » Il se retourna, sans s'apercevoir que Liem, l'étranger doré, l'homme, faisait de même à cet instant précis.

Ils regardèrent au-dehors, vers les profondeurs infinies et noires de l'espace intergalactique, vide d'étoiles. Ils virent les points de lumière, infimes et lointains, éclats microscopiques sur le noir de l'espace qui n'étaient pas des étoiles mais des univers-îles, semblables à celui qui était derrière eux.

Il y avait là deux êtres qui différaient en de nombreux points : l'air qu'ils respiraient, la couleur de leur peau, leur langage, leurs coutumes, leur culture. Ils étaient différents comme le jour et la nuit. La trame souple de l'humanité avait été travaillée par les siècles innombrables jusqu'à ce qu'ils ne puissent se reconnaître. Mais le temps, la distance ou les mutations ne peuvent rien changer. Ils étaient toujours des hommes, des êtres humains.

« Il est maintenant certain », dit Hautamaki, que nous sommes seuls dans la Galaxie.

— Seuls dans cette galaxie. »

Ils échangèrent un regard, puis leurs yeux revinrent à l'espace. En cet instant, ils pouvaient mesurer leur humanité avec la même règle. Ils étaient égaux.

Car, au même instant, ils s'étaient tournés vers l'espace intergalactique, vers les lieux infiniment lointains qui étaient d'autres galaxies.

« Il va être difficile d'y aller », dit quelqu'un.

Ils avaient perdu une bataille. Mais ils n'étaient pas battus.

Traduit par Michel Demuth.
Final encounter.

© *Galaxy Publishing Corp. Inc.*, 1964.

© *Nouvelles Éditions Opta*, pour la traduction.

AUTODAFÉ - Damon Knight

Au lieu d'être marquée par des interrogations et des recherches, la fin des temps pourrait s'imprégner d'une lassitude, d'une volonté fatiguée de repli sur soi-même. Égoïstes et vieilliss, l'individu et l'espèce renieraient alors leur passé et se refuseraient tout futur.

Le roi du monde était assis sur le balcon, écoutant le vent qui soufflait sur la tour. Il était soûl. Il le serait de plus en plus, jusqu'à en être malade, jusqu'à ce que les chiens s'occupent de lui. Dès l'après-midi du lendemain, il serait de nouveau soûl, puis malade.

Le chien Roland se tenait près de lui, à distance suffisante pour être hors de portée d'un éventuel coup de pied. L'homme éprouvait son regard patient comme une démangeaison, comme l'irritation d'une blessure mal cicatrisée qu'il ne pouvait gratter.

Il regarda le chien, détailla la fourrure grise au-dessus des yeux injectés de sang, les babines pendantes et les crocs jaunes. Mon gaillard, tu es trop vieux, pensa-t-il avec une amère satisfaction. Tu ne passeras pas un autre siècle.

Hommes et chiens, tous mouraient à leur tour. Les chiens vivaient tout au plus cinq cents ans ; toute la science de leurs maîtres n'était pas parvenue à leur accorder plus longtemps. Mais la race des chiens n'était pas encore éteinte. Celle des hommes l'était.

Il restait cinquante-neuf chiens, cinquante-huit femelles et un mâle.

Il ne restait qu'un seul homme, qui pouvait se donner le titre de roi du monde, ou Dalai-Lama, ou tout autre qui lui aurait convenu. Personne ne viendrait lui disputer cet honneur.

Il était âgé de neuf mille et quelques centaines d'années. Longtemps auparavant, durant la première partie de sa vie, on lui avait donné les catalyseurs organiques qui avaient ralenti et presque

supprimé le processus de maturité et de vieillissement... Presque, mais pas vraiment. À mille ans, il était comme un homme de trente ans et à deux mille il en paraissait à peu près quarante. Les années d'or de la maturité, de la pleine puissance, avaient été multipliées jusqu'à sembler ne jamais devoir finir.

Mais les années de vieillesse furent, elles aussi multipliées. Pendant plus d'un millénaire, il avait été un vieil homme. Il agonisait depuis un autre ; millier d'années.

Les chiens le gardaient en vie. Ils surveillaient les machines, le servaient et accomplissaient le travail pour lequel il était devenu trop faible. Les chiens intelligents et fidèles qui seraient encore là bien vivants, lorsqu'il serait mort.

Avec un regret amer, il songea à sa mère. Il se souvenait vaguement d'elle ; elle était morte quatre mille ans auparavant. Il se dit qu'elle aurait aussi bien pu avoir une fille. Elle n'avait pas besoin de le laisser partir seul !

Peut-être avait-elle essayé. Il croyait se le rappeler. Elle avait eu des fausses couches. Les facultés humaines s'affaiblissaient et se détérioraient dans le confort excessif. Il avait lui-même été incapable de procréer lors de ses années de pleine puissance.

Pour les chiens, ce n'était pas la même chose, se dit-il sombrement. Ils se reproduisaient par obligation, et non pour leur propre plaisir. *Je ne voulais pas d'enfant, lorsque j'étais jeune. Eux, ils ne pensent à rien d'autre.*

À nouveau, il regarda Roland, et la queue du chien se mit à battre sur le sol dallé.

L'homme ressentit brusquement une douleur qui nouait sa poitrine. Il imaginait parfaitement les petits chiots avec leur grosse tête rassemblés autour du feu, le soir, écoutant leurs aînés tandis qu'ils leur parlaient de l'Homme. Il imaginait leurs grognements de désespoir en apprenant qu'il n'existait plus aucun homme dans le monde...

Siècle après siècle... Peut-être oublieraient-ils à la longue qu'il avait existé une race de maîtres. Peut-être leur désarroi et leur tristesse deviendraient-ils un vague chagrin, un besoin persistant qui les emmènerait en une quête sans fin, à l'image de l'Homme. À leur

tour, ils pourraient être grands.

Et alors, toutes les œuvres de l'Homme seraient oubliées, perdues à jamais. Elles ne représenteraient plus que l'insignifiant prélude au règne du Chien.

Cette pensée accrut son chagrin jusqu'à le rendre intolérable. Il saisit le pot frais qui se trouvait sur la table, près de lui, et but une longue gorgée. La liqueur, maintenant, était un poids au fond de lui. Bientôt, il allait être malade.

Il but encore et aspira une bouffée d'air. D'un geste soudain, il jeta le pot vers la balustrade. « Il est vide, dit-il. Va m'en chercher un autre. »

Immédiatement, Roland fut debout, agitant sa queue de façon comique. « Oui, maître. » Et il s'éloigna, tenant le pot entre ses doigts maladroits.

Roland se hâtait, ignorant l'étroite zone douloureuse au bas de son échine et les élancements dans ses pattes. Le corps des chiens, bien que grandi et amélioré, n'était pas fait pour marcher debout. On accepte un cadeau et l'on s'en fait une joie, mais il faut payer pour cela. Et c'était là que l'âge frappait d'abord : les très vieux chiens ne pouvaient pas du tout se tenir debout et ils rampaient misérablement sur leurs quatre pattes. La honte qu'ils éprouvaient alors, pensa Roland, abrégait leur vie.

La douleur véritable surgissait quand le devoir impliquait deux directions différentes dans le même instant. Tout le reste avait bien peu d'importance. C'était une chose que de savoir ce qui était bien pour le maître – et même de comprendre, en un recoin caché de son esprit, que le maître était stupide, amer, jaloux et cruel. Et c'en était une autre que de faire le bien quand le maître ordonnait le contraire. L'obéissance était une joie et une nécessité primordiale ; si le maître ordonnait ; « Tue-moi ! », alors, bien que le cœur du chien fût plein de remords, il devait obéir.

Ainsi, il éprouvait de la joie à remplir le pot et à le servir, mais aussi de la douleur car la liqueur était un poison lent. Et même cela n'était rien. Il y avait la question de la reproduction qui, maintenant, devrait être résolue très vite. Roland était le dernier mâle de sa lignée.

Il savait comment les autres chiens étaient morts. Un par maladresse, un autre parce qu'il avait la queue trop grosse, d'autres encore par plaisanterie, ou parce que les taches de leur pelage étaient mal placées, voire simplement parce que le maître était en colère.

Mais Roland atteignait le terme de son temps de fertilité et l'ordre de reproduction n'avait toujours pas été donné. La machine-nourrice glissait toujours dans chaque bouchée de nourriture l'agent chimique qui continuait de rendre stérile.

La plus jeune des chiennes encore en vie ne pourrait guère vivre plus de trois cents ans encore. Le maître, bien assisté, pouvait passer un autre siècle.

Comme tant d'autres fois, l'esprit de Roland se mit à tourner autour de la pensée inexprimée de la mort du maître. La mort solitaire, misérable, d'un exilé dégénéré...

Les chiens devaient se reproduire. – Le maître devait en donner l'ordre.

Il remplit le pot et remonta la rampe, ses pattes fatiguées se dérobant sous l'effort. Près du seuil, une des femelles l'attendait. Elle ne dit rien, mais dans son regard anxieux il y avait une question.

Roland secoua tristement la tête et passa son chemin.

Il déposa le pot sur la petite table et l'approcha de la main du maître. Le maître ne sembla pas le voir. Effondré dans les coussins qui garnissaient le trône d'argent et d'ébène, il contemplait le ciel. Son visage amer était détendu, presque paisible.

Peut-être songeait-il aux jours de sa jeunesse, lorsqu'il parcourait le vaste monde qui lui était échu ! Peut-être méditait-il sur la grandeur qu'avaient connu ses ancêtres, sur les machines qui tournaient autour du globe, les puissantes cités, la profondeur et l'audace de l'intelligence qui avait résolu les ultimes secrets de l'univers.

C'était un moment favorable. Roland ne pouvait se permettre d'attendre plus tard. Son cœur battait douloureusement et sa gorge était sèche lorsqu'il dit : « Maître, puis-je parler ? »

L'homme tourna lentement la tête et ses yeux cernés de rouge se fixèrent avec surprise sur le visage de Roland. « Tu es revenu ? demanda-t-il d'une voix épaisse. Où est le pot ? »

— Ici, maître », dit Roland en avançant le pot. Il attendit pendant que l'homme s'en saisissait et buvait. Puis il répéta : « Maître, puis-je parler ? »

L'homme rota et essuya ses lèvres gercées d'un geste de la main. « D'accord. Qu'y a-t-il ? »

Les mots se pressèrent sous l'effet de l'émotion. « Maître, je suis le dernier des chiens mâles. J'approche du terme de ma fécondité. Si nous ne nous reproduisons pas, vous resterez sans soins après la mort de cette génération. »

L'homme le regarda. Il y avait une franche hostilité dans ses yeux rétrécis. « Eh bien, reproduis-toi donc, dit-il. Ne viens pas me demander la permission pour faire tes petites saletés. »

La gorge de Roland était brûlante de honte. « Maître, pour me reproduire, il faut arrêter la drogue qui est dans la nourriture.

— Arrête-la. »

Roland comprit qu'ils jouaient. La mémoire du maître était faible, mais pas à ce point. Ses pensées se firent plus vives, bien qu'il eût peu d'espoir. Si c'était là un jeu, cela procurait donc du plaisir au maître. Il dit : « Maître, cela est dirigé par une machine automatique. Le cylindre de contrôle est placé sous votre sceau. »

Pendant un instant, l'homme le contempla en silence, puis il gratta les poils de son menton d'une main maigre, osseuse. « C'est ça, n'est-ce pas ? dit-il. Tu veux que j'ouvre le cylindre afin que tu puisses faire une autre génération de sales petits chiots gémissants.

— Oui, maître.

— Tu veux que tes chiots me survivent.

— Non, maître ! »

Des choses innombrables, inexprimables, se pressaient dans l'esprit de Roland. Il ressentait de la honte, de l'horreur et un désespoir sans fin. Dans le même temps, il savait que c'étaient là des choses qu'il se devait d'éprouver, et il en était heureux. Car un chien, si bon qu'il soit, reste un chien, et un homme, pour vil qu'il devienne, est un homme.

Le maître dit lentement : « Que veux-tu donc, Roland ?

— Je veux que vous viviez », dit le chien, et sa voix se brisa. Les larmes de sa race, rares et lentes, coulèrent sur ses joues.

L'homme demeura silencieux pendant un moment encore, puis il se retourna. « Très bien, apporte-le », dit-il.

La femelle l'attendait à mi-chemin de la rampe. Derrière elle, il y en avait deux autres. Elles s'écartèrent timidement à son approche, mais leur anxiété les retenait. Il n'eut pas le cœur de les réprimander comme elles le méritaient.

« A-t-il... ?

— Oui ! » dit Roland. Il s'éloigna rapidement au long de la rampe et les femelles le suivirent. Il en vint d'autres, à chaque étage, certaines courant à son avance, d'autres se rassemblant derrière lui. Le couloir était plein de leurs cris involontaires et de leurs gémissements de satisfaction.

Dans la salle de nutrition, elles étaient une douzaine à l'attendre, groupées autour de la cabine, près du mur opposé. Comme il approchait, elles se rangèrent en ligne et précautionneusement, avec cérémonie, il ouvrit la boîte et prit le long cylindre autour duquel se trouvait un fil avec le sceau de cire du maître.

De son trône d'argent et d'ébène, le roi du monde contemplait la face pâle, sans expression, du ciel. Derrière lui, au bas de la rampe qui sentait perpétuellement le chien quoi qu'il fût pour la désinfecter, il percevait les échos de l'allégresse canine.

Roland leur avait tout dit, pensa-t-il. Il se sentait revigoré, excité par la décision à prendre. Puis il cessa de songer à cela. Il était nécessaire de donner une vie nouvelle, il le savait. Autrement, il allait souffrir et mourrait dans la douleur et la solitude.

Mais il ne pouvait prolonger sa vie sans les épargner. Et c'était là une chose amère comme le fiel. Mieux valait tout achever en une seule fois, les chiens et l'homme.

Roland revint, haletant, la joie se lisant dans ses yeux. Il tenait le cylindre avec précaution. Sans un mot, il le lui tendit.

L'homme le prit. C'était un mince tube de métal argenté, avec les rainures et les saillies des divers éléments. Il était entouré du fil et de la cire rouge de son propre sceau.

Combien de temps auparavant avait-il fait cela ? Cent, deux cents

années ? Il avait su alors que ce jour viendrait.

Il regarda le chien qui attendait et il se souvint avec étonnement du temps de sa jeunesse où l'ancêtre de ce chien avait été son plus cher ami. Ils avaient été alors plus unis que des frères. Durant des années, il avait redouté la mort des chiens.

Comment les choses avaient-elles pu changer à ce point ? Il contempla de nouveau Roland, ses larges sourcils froncés, ses yeux pleins d'adoration. Rien n'avait changé en lui. Il était incroyable de songer à quel point cette race avait été fidèle. Millénaire après millénaire, de l'aube de l'histoire jusqu'à ce jour, tous ces bouts de bois rapportés, ces maisons gardées et ces coups acceptés sans colère. Le poids de cette loyauté lui parut soudain devenir écrasant. Qu'avait bien pu faire son espèce pour être ainsi servie ? Et comment pourrait-elle jamais les récompenser ?

Les chiens valaient bien mieux...

Et ils survivraient.

En un instant, cette vision d'un monde de chiens ayant oublié l'Homme lui revint et son désir de meurtre reparut, se tordit en lui pour devenir une colère sourde, amère.

Il serra le cylindre de contrôle entre ses mains, comme si ses forces déclinantes pouvaient lui permettre de le briser.

« Maître..., dit Roland en hésitant. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

— Quelque chose qui ne va pas ? dit-il. Pas pour toi. Tes chiots hériteront la Terre. Une bande de sales chiens galeux pleins de puces. »

Les mots n'étaient pas suffisants. Ils devinrent le gémissement chevrotant et impuissant d'un vieil homme. Il leva le cylindre, peut-être pour frapper ; il ne savait pas ce qu'il avait l'intention d'en faire.

« Maître ? Vous allez desceller le cylindre ? »

Des larmes de rage jaillirent au coin de ses yeux. Il dit sèchement : « Le voilà, ton sale cylindre. Attrape-le et tu l'auras ! »

Et il fit la chose : il lança son bras avec toute son énergie défaillante et le cylindre tourbillonna dans l'air, au-delà de la balustrade.

Roland agit sans réfléchir. Ses pattes griffèrent les dalles, tous ses

muscles tendus pour un acte aussi vieux que sa race. Puis il sentit pendant un instant le doux contact de l'ivoire de la balustrade sous ses pattes.

Il essaya une fois, vainement, de happer entre sa mâchoire le cylindre comme celui-ci décrivait un arc au-dessus de lui. Puis il n'y eut plus que le souffle du vent autour de lui.

Le roi du monde demeura assis sur son trône, écoutant le hurlement des chiennes.

Traduit par Michel Demuth.
Autodafé.

© *Galaxy Publishing Corp., 1961.*

© *Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.*

UNIVERSITÉ - Peter Phillips

Le passage d'un niveau familial à un niveau supérieur, dans le contexte d'une organisation sociale, religieuse, professionnelle ou éducationnelle, s'accompagne de rites, de cérémonies ou de formalités, aux désignations dissemblables : avancement, initiation, promotion ou examen. Dans le domaine de l'exploration cosmique, il y aura vraisemblablement une discontinuité similaire, lors du passage de l'humanité d'une conscience solaire à une conscience sidérale – sur le plan concret, au moment où il s'agira de passer de la navigation interplanétaire (dont les voyages à la Lune marquent les premiers pas) à des déplacements incomparablement plus vastes, vers d'autres systèmes stellaires.

Imaginez six petites fourmis ivres enfermées dans un baril de soixante-quinze litres lancé dans l'espace quelque part entre la Terre et Mars...

J'ai effacé l'enregistrement et j'ai recommencé. Le concept d'espace n'était pas à l'échelle, de toute manière. Six bactéries dans une spore serait plus juste. Il me fallait exprimer les notions d'espace, de temps et de lieu d'une façon qui soit compréhensible pour le grand public quand, et au cas où, nous reviendrions à notre point de départ.

C'était difficile – peut-être impossible – et le vacarme n'arrangeait rien. M'Bassi avait improvisé un tambour avec une corbeille à papiers renversée et Brodcuzynski s'efforçait de grimper sur le bureau pour exécuter un numéro de claquettes.

Je n'avais quand même pas envie de chercher le silence dans ma cabine. Le vaisseau était trop vaste, la compagnie trop peu nombreuse. Être seul vous donnait la sensation que les ténèbres hostiles allaient se glisser derrière vous, allonger des doigts tentaculaires...

J'étais tenté de me joindre à Lao pour une de ses parties habituelles de « lève-des-doigts-devine-combien-tu-te-trompes-bois-en-un-autre » que deux caractères chinois et pas plus suffisent à définir et qui est peut-être le plus ancien de tous les jeux à boire.

Mais je suis resté devant le magnétophone à essayer de réfléchir, de mettre en ordre mes souvenirs pour expliquer pourquoi, à ce moment précis de la plus grande aventure de l'humanité, il était nécessaire que ces pionniers soient aussi imbibés d'alcool qu'un sextuor de pêches à l'eau-de-vie.

Nécessaire ? Naturellement. Sam avait donné les instructions et le conditionnement depuis longtemps...

Cette phrase émergea de mon subconscient. Elle paraissait signifier quelque chose mais, quand j'ai voulu la retenir pour l'analyser, elle s'est évaporée – sens et structure ensemble – comme une poignée de neige carbonique dans une main chaude. Cela m'a laissé avec le sentiment d'être à l'écart des autres, la septième fourmi du baril – le hors-jeu.

C'est ce que j'avais éprouvé tout à l'heure quand ces six s'étaient pris à la gorge au lieu de se passer mutuellement le bras autour du cou.

Six marmots. Six satanés marmots égoïstes et brailards. Six marmots remuants et babillards mais loin d'être mignons.

Cinq mois plus tôt, sur Mars, ils avaient été des hommes bien intégrés, ayant le sens des responsabilités, les meilleurs des nations, estimés au-delà des frontières de leurs propres pays.

Les ennuis ont commencé un « mois » après que l'étrange propulsion du *Boomerang* eut réduit un hémisphère entier de cette planète morte à une aridité vitreuse et nous eut projetés hors du Système Solaire.

La première querelle a éclaté entre Aventos et Brodcuzynski. Les pièces du jeu d'échecs jonchaient le sol du mess. Quand je leur ai dit de cesser de se conduire comme des gamins, Aventos, sarcastique, s'est tourné vers moi.

« Écoutez donc l'International ! Occupe-toi plutôt de ton journal

de bord, fiston. Tu l'as vendu d'avance, non ? Le seul qui se fera de l'argent avec ce dingue de voyage. Si jamais nous en revenons, bien entendu. »

Je suis retourné à mon bureau. Je n'essayais jamais de discuter, seulement de calmer. Cela devenait de plus en plus difficile de ramener d'une phrase bien sentie les uns et les autres à la conscience qu'ils étaient des hommes de science adultes et non des écoliers énervés par une trop longue journée au grand air.

Nous ne pouvions pas rester seuls dans nos cabines et nous ne pouvions pas rester ensemble au mess. Voilà où nous en étions.

Et nous ne pouvions pas nous promener seuls sur les passerelles et dans les couloirs déserts et sonores du vaisseau spatial qui mesurait plus de quinze cents mètres. C'était le moyen le plus rapide pour devenir fou.

Borg alluma l'explosion suivante. Le mystère extérieur avait réveillé une fibre poétique dans son âme Scandinave. Un « jour », il s'est planté à côté de l'écran de contrôle extérieur et il s'est mis à déclamer à voix haute. Très haute – claire et tonnante.

De sa propre inspiration ou bien une traduction d'une des sagas :

*Les démons de la mer tonnent et trompent nos oreilles
Avec des cris de femmes et d'enfants aveuglés ;
Mais nous devons garder les yeux sur la proue
Où se tient Erik le Chauve
Pour défier les vagues hautes comme des montagnes.
La glace nous scelle les lèvres...*

Braithewaite poussa un ululement de sirène d'usine.

« La ferme, damné Danois ! J'essaie de lire !

— Alors va dans ta cabine. Tu n'apprécies pas la belle poésie, espèce de rustre du Yorkshire. »

J'ai réussi à rattraper Braithewaite avant qu'il se lance dans une attaque-suicide contre Borg qui aurait pu le tuer d'un seul coup de poing tant il était grand et fort.

M'Bassi se débrouillait pour demeurer en dehors des querelles, mais son visage jovial devenait un masque d'ébène figé et sa

conversation habituellement abondante se réduisait aux syllabes de base rauques de sa langue natale. Et du dédain et un froid repli sur soi apparaissaient dans le regard de Lao T'Sung.

Moi ? Ils m'appelaient l'International, par plaisanterie amicale d'abord, puis avec ironie et un vif ressentiment. C'étaient tous des universitaires. Je n'étais qu'un journaliste nommé chroniqueur officiel par la vertu purement fortuite d'une origine raciale on ne peut plus mixte, d'une absence d'allégeance envers une nationalité quelconque et du statut de citoyen du monde.

Quand la stabilité émotionnelle de ces hommes éminemment pondérés s'ébranla, je suis devenu arbitre officieux. Pas chef. Il ne pouvait pas y avoir de chefs pendant cette expédition.

Le vaisseau était semi-automatique, sans équipage, réglé photoniquement pour plonger dans l'espace normal à distance d'observation planétaire d'un soleil, puis pour revenir.

En dépit de tous les critères de sélection imaginables, le risque existait qu'un capitaine soit partisan. Qu'il tente d'atterrir s'il voyait une planète adéquate et la revendique – avec le *Boomerang* – pour sa propre nation, en provoquant des accidents pour les membres de l'équipage qui protesteraient.

Il n'y avait donc pas d'équipage.

Le *Boomerang* n'aurait pas pu être construit par une seule nation. Il avait mobilisé les ressources financières de la Terre entière. Et le gouvernement fédéral de la Terre avait pris ses précautions pour que le vaisseau revienne en tant que vaisseau fédéral – s'il revenait.

La poussière lumineuse qui formait à présent un halo autour de la Terre, marquant l'orbite de la lune disparue, rappelait que jamais plus une seule nation ne pouvait être autorisée à faire une conquête extra-terrestre.

Le gouvernement fédéral, imposé et maintenu par la crainte mutuelle d'une guerre qui réduirait la Terre elle-même à un semblable état de poussière, n'avait pas diminué les rivalités nationalistes dans toutes les sphères. Une saine concurrence économique et culturelle demeurait, mais sous un contrôle extrêmement sévère.

En ce moment, mieux que jamais, je comprenais pourquoi. Nous

sommes encore des enfants. La preuve en est dans les querelles après la construction du *Boomerang* quand la « représentation proportionnelle » fut réclamée à cor et à cri. Ces réclamations soulevèrent un contre-tollé qui les étouffa et la décision fut prise d'organiser la représentation non par États mais par principaux groupes raciaux, sur une base géopolitique.

Et pourtant, sous l'effet de la tension du voyage ces six étaient devenus un microcosme du monde toujours divisé.

Mais ils ne pouvaient rien faire de plus que se quereller. Nous étions toujours sous l'égide du gouvernement qui nous avait embarqués et enfermés à bord de ce fabuleux engin pour aller, observer, revenir et faire notre rapport. Notre destinée était toujours entre les mains d'hommes restés dans le Système Solaire, aussi sûrement que si ces mains nous avaient poussés en avant.

Peut-être est-ce la conscience de cette complète impuissance qui était en partie responsable de leur effondrement psychologique. Ces hommes étaient des théoriciens. Aucun n'était capable de diriger le vaisseau. Deux d'entre eux seulement – Aventos et Lao – avaient les connaissances mathématiques nécessaires pour comprendre la théorie de distorsion de l'espace sur laquelle se fondait le système de propulsion. Mais ni l'un ni l'autre n'aurait su quoi faire d'une clef à molette si on leur en avait mis une entre les mains.

Sauf se l'asséner mutuellement sur le crâne.

C'est ce qui a failli arriver. Dans les circonstances présentes, je voyais des hommes mûrs se laisser aller à des moqueries, des piques, des sarcasmes, une conduite infantile, mais je pensais que leur formation les empêcherait de recourir à la violence.

Puis j'ai dû me cramponner à Braithewaite pour le retenir. Et peu après cet épisode, Lao Tsung – le plus âgé et le plus sage d'entre nous – heurta mon bureau et s'effondra à mes pieds.

Brodcuzynski regarda ses phalanges éraflées. « Je dois être fou », a-t-il marmotté. Il semblait encore plus secoué que Lao qui se redressait sur son séant et massait son menton meurtri.

Pendant un instant, j'ai cru que le cosmologiste allait fondre en larmes sous le coup du remords. Au lieu de cela, il aida le mathématicien sexagénaire à se relever.

« T'Sung, je voudrais me couper le poing, dit-il gauchement. Quelque chose a craqué dans ma tête. Comment m'excuser... »

Lao T'Sung prit les deux mains de l'homme qui venait de le frapper et répliqua :

« Je suis plus surpris que blessé. Mieux vaut te pardonner toi-même, Brod, que requérir mon pardon. »

Et Brodcuzynski dégagea brutalement ses poignets en hurlant :

« Pour l'amour du Ciel, ne sois pas magnanime ! Laisse-moi montrer mes regrets à ma façon ! »

Je me suis levé de mon bureau. « C'était moche de ta part, Brod.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Tiens, tape. » Il tendit son menton mal rasé. « Vas-y, fiche-moi un coup de poing. Mais pas de sermon ! »

Lao esquissa de ses mains fines couleur d'ambre de gracieux gestes de dénégation.

« Lao, tu disais que j'étais plus sage qu'on ne l'est d'ordinaire à mon âge. N'est-ce pas le moment d'utiliser la sagesse de tous pour résoudre le problème actuel ? »

Lao me regarda.

« Je transmets la question à celui qui vient d'illustrer le problème. Quel est ton avis, Brod ? »

Brodcuzynski repassa la balle d'un air soucieux à M'Bassi.

« C'est toi le psychologue. Pourquoi ai-je assommé Lao ? Qu'est-ce qui nous est arrivé ? »

M'Bassi se concentra avec détermination sur la projection d'une bande stéréo des Jeux Olympiques. Il haussa les sourcils.

« Tu as entendu, ai-je dit.

— Je feins d'ignorer ce contre quoi je ne peux rien. » Il extirpa sa longue silhouette noire d'un fauteuil-relax. Il ne portait qu'un short de toile. « Je vous cognerais volontiers à tous vos têtes de bois l'une contre l'autre... en sachant que ma propre tête mérite le même traitement énergique. Mes circuits nerveux s'entrecroisent en un cycle de névrose. Nous sommes sous l'influence de quelque chose qui dépasse notre entendement. Quelque chose qui dépasse l'expérience humaine. Ça, dehors. »

Il indiqua d'un mouvement de tête le noir mat de l'écran de contrôle. N'y vivait que la tache blanc bleuté de la Galaxie dont à la fois nous nous approchions et nous éloignons – en y existant.

« Dans notre propre système solaire, notre esprit ne risque rien. Les distances et les vitesses qu'implique un déplacement sont directement perceptibles à notre compréhension. Mais notre vitesse et notre mode de propulsion présents échappent à la conception directe ou intuitive.

« Pratiquement, nous sommes dans un univers étranger. Mais nos esprits, éduqués à percevoir et à établir des corrélations, s'efforcent instinctivement de comprendre l'inconnaissable. Il naît ainsi un conflit dans l'inconscient.

— Mais des hommes ont déjà accompli par l'imagination ce genre de voyage, protesta Lao, et l'imagination est une fonction des centres supérieurs. Notre ami Statlen – il eut un geste dans ma direction – a un plein tiroir de photocopies de vieilles revues dans lesquelles le concept du voyage interstellaire est tenu pour acquis. »

M'Bassi s'efforça de sourire.

Sam avait eu, une fois, le même genre de sourire contraint avant de me soumettre au conditionnement. Le projet même était h'glien – une plaisanterie, une amulette pour enfants – mais je devais l'oublier et me conduire comme un enfant... Qui était Sam ? Une image mentale fugitive, un demi-rêve...

« L'imagination, déclara M'Bassi, a la possibilité de se soustraire à l'extrapolation de son propre fonctionnement. Mais notre esprit fait l'expérience de l'inconnaissable. Nous ne pouvons pas nous en abstraire. Notre destinée ne repose pas entre nos propres mains. Et c'est la source d'un autre conflit. Une partie de notre esprit est chez nous et enregistre les références familières, l'autre est ici. »

M'Bassi était assis sur le rebord devant l'écran de contrôle de l'extérieur. Brodcuzynski vint s'asseoir le buste bien droit à côté de lui, masquant la vision incroyable.

« Résultat final ? questionna Brod.

— Une xénophobie croissante, répondit M'Bassi. L'inconscient

lutte pour conserver son intégrité contre les demandes impossibles des centres supérieurs. » Il sortit une cigarette de la poche de son short. « La névrose se déclenche. Finalement, à moins que le conflit ne soit sublimé ou résolu... »

Il leva la cigarette, crispa les doigts. Nous avons regardé avec attention cette chose fragile. Elle se rompit sous la pression. Il en jeta les deux bouts sur le sol du mess.

Il y eut un silence, puis Lao demanda :

« Pourquoi Statlen n'est-il pas touché aussi gravement que nous ?

Un esprit jeune, plein de ressort. Et avec tout le respect dû à notre jeune ami, c'est parce que son cerveau n'a pas une formation scientifique très poussée. Plus on en sait, mieux on comprend qu'on ne sait rien.

Merci, ai-je répliqué. Veux-tu dire par là qu'ils auraient dû envoyer une bande d'imbéciles ? Et Borg, alors ? Il se conduit peut-être d'une façon un peu folle, mais il n'a témoigné d'aucune tendance homicide. Qu'on le laisse en paix et il passera sa journée bien tranquillement à débiter de la poésie.

— C'est difficile de croire que vous êtes tous si naïfs ou si peu observateurs. » M'Bassi esquissa un sourire fugitif. « Avez-vous senti l'haleine de Borg ? Il tient bien le coup, mais il est ivre depuis des jours. Il a neutralisé ses centres supérieurs avec de l'alcool. »

Borg ronflait doucement dans un fauteuil.

« Pourquoi n'en a-t-il pas parlé ? Pourquoi ne l'a-t-il pas partagé ? »

M'Bassi haussa les épaules.

« Nous ne nous sommes guère montrés sociables ces derniers temps. Il a peut-être honte de ses beuveries secrètes. Et il n'a peut-être pas une réserve très importante.

Est-ce que cela donnerait des résultats ?

Éventuellement le même effet sédatif qu'un barbiturique.

Je ne suis pas d'accord, protesta Aventos. Cela dépend de la personne.

Réveille Borg, dis-je. J'aime mieux voyager avec un groupe

d'ivrognes qu'avec une bande de schizophrènes homicides. »

Lao fut surpris.

« Mon cher Statlen, aie un peu de respect pour tes aînés. Te proposes-tu de nous administrer de l'alcool comme tu administrerais du sirop calmant à un bébé ? »

M'Bassi leva vers le groupe sa main à la paume rose dans un geste significatif.

« Bébés, déclara-t-il, je le prescris. Il nous faut essayer quelque chose et vite. Nous n'avons pas de solution de rechange en dehors des narcotiques de notre réserve de pharmacie, à forte dose. Si le stock est suffisant, nous risquons de devenir des toxicomanes enragés.

— Nous ne savons pas s'il y a suffisamment d'alcool, fit remarquer Braithewaite. Borg n'a pas pu en dissimuler beaucoup. »

J'ai secoué Borg par les épaules sans ménagement. Sa tête oscilla mollement et il ouvrit des yeux striés de rouge.

« Où est-il ? Où ranges-tu ton alcool ? »

Il eut un faible sourire.

« Tu aimerais bien le savoir, hein, fiston ? Va au diable.

— Combien en as-tu caché ? Nous avons envie de boire, nous aussi. »

Il se redressa et nous regarda à la ronde d'un œil trouble.

« C'est différent. Je m'imaginai que vous étiez tous des abstinentes parce que j'étais le seul à en avoir apporté à bord. Celui-là, je l'ai fini depuis longtemps, mais j'en ai d'autre. En abondance. Plus que vous ne pourriez en absorber même si vous faisiez la tournée des bars pendant un an. »

Bien sûr qu'il y en avait en abondance. C'était prévu par Sam depuis longtemps. Il ne s'agissait pas d'une expédition de masse ni de faibles d'esprit mais de quelques-uns des meilleurs – dont les centres nerveux supérieurs étaient temporairement engourdis.

Borg franchit le seuil de la porte en zigzaguant, avec de grands gestes amicaux d'ivrogne nous invitant à le suivre.

J'eus l'idée farfelue qu'il le distillait peut-être. C'était réalisable, en utilisant les plaquettes de rations de fruits. Où ? Pratiquement

n'importe où en dehors de l'endroit où nous vivions. La place ne nous manquait pas. Le *Boomerang* était un vrai dédale. Il aurait accueilli sans peine un équipage de quelques centaines d'hommes et nous n'étions que sept.

La machinerie installée pour remplacer l'équipage – des machines-robots d'une omniscience, d'une compétence et d'un prix fantastiques – n'occupait que relativement peu d'espace. Il pouvait très bien y avoir une distillerie complète installée quelque part dans les kilomètres de circonvolutions d'acier qui constituaient les entrailles du vaisseau.

Celui-ci avait été conçu à l'origine pour transporter plusieurs générations. Une communauté entière de colons parfaitement autonome devait s'y embarquer, avec l'espoir que leurs arrière-arrière-arrière-petits-enfants parviendraient à une étoile grâce à la propulsion atomique directe.

Cela aurait peut-être mieux valu. Le temps et un destin commun, assumé, leur auraient donné une homogénéité raciale et politique. Mais quand on a découvert la nouvelle propulsion, il s'est révélé moins coûteux de la loger dans cette vaste coque presque vide plutôt que d'en construire une autre. La notion de masse n'entraîne pas en ligne de compte avec ce mode de propulsion qui était capable de remuer ou « transférer » une montagne avec autant d'aisance qu'une taupinière.

N'empêche que le *Boomerang* pouvait transporter des centaines de gens, au lieu de sept cobayes politiques et scientifiques en tout et pour tout.

Six cobayes – et toi-même, Statlen, dit un murmure jailli du fond des temps.

J'ai trébuché sur les talons de M'Bassi quand nous nous sommes engagés dans un autre couloir désert rempli d'échos. Il se retourna à demi avec un sourire d'indulgence.

« Tu as là de quoi exercer au maximum tes facultés de description, Statlen. Nous voici sept représentants en pleine maturité d'une race qui cherche à embrasser l'Univers et nous renonçons à notre présomption. Nous renonçons aux étoiles... pour aller chercher

de quoi boire un coup. »

Aventos, juste derrière moi, dit calmement et sans intention de blasphème :

« ... et le sixième jour Dieu s'arrêta de créer pour filer au bar le plus proche avaler un verre de whisky.

— Tu penses que nous jouons à être Dieu ? dit Lao T'Sung.

— Nous jouons à être des hommes. En ce moment, nous voulons tous revenir à la maison auprès de notre mère. Nous nous croyons des adultes qui faisons notre chemin dans le monde. Mais nous sommes toujours cramponnés à ses jupes. »

La voix de M'Bassi se répercuta dans le couloir.

« Notre Mère la Terre, hein ? Une application étonnamment neuve de l'antique psychologie de Jung. »

Borg s'immobilisa devant une porte coulissante peinte en rouge, manipula une fermeture compliquée. « Sésame, ouvre-toi ! »

À l'intérieur, des bidons étaient entassés en piles solidement arrimées.

« Le *Boomerang*, déclara Borg, est un vaisseau complet. On n'aura peut-être jamais à utiliser les réacteurs chimiques de secours. Si le cas se présentait, les réservoirs contiennent de quoi assurer cinq minutes de propulsion. Et si cela ne suffisait pas, voici du supplément. »

Brodcuzynski examina les symboles sur les bidons et proféra quelques jurons d'étonnement.

« Regardez donc ce que ce Danois a bu ! Que personne ne donne de cigarette à Borg, sinon il va être éjecté de ses souliers !

— Pas pur, évidemment, concéda Borg. La recette est un tiers d'alcool anhydre, un tiers d'eau, un tiers de jus de fruits. Pas d'alcool amylique ou autre tord-boyaux obtenus par distillation. Rien que du simple alcool éthylique pur. Cela donne des cocktails formidables. J'ai déjà essayé avec du citron, des feuilles de laurier, de la sauce tomate, de l'anis et du lait. Ça fait tourner le lait. Mais continuons les expériences. »

Cela se passait il y a quatre heures, en temps du vaisseau.

Il n'a pas fallu longtemps à ces hommes qui n'avaient

manifestement pas l'habitude de l'alcool pour devenir pompettes. Et ils n'étaient pas en forme physique éblouissante, encore qu'on ne l'aurait pas dit en voyant la façon dont Brodcuzynski et M'Bassi se démenaient.

Leurs réactions étaient ralenties, leurs hémisphères cérébraux neutralisés.

Bien calculé. D'ici une heure d'après l'horloge dans ma tête – la seule méthode possible de mesure dans ce cas – ils atteindront le stade passif, de la gaieté paisible ou de l'humeur larmoyante selon leur tempérament. Et réceptif.

Réceptif à quoi ?

M'Bassi abandonna son tam-tam, s'approcha de mon bureau et s'y cramponna pour garder son équilibre.

« Tu n'as pas la mine bien réjouie, fiston. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'aimerais le savoir », ai-je répliqué en toute sincérité. Je me suis frotté l'occiput. « Il y a là quelque chose qui tictaque sans arrêt, et le tic-tac s'accélère de plus en plus. »

Il rit.

« Un sonarscope, peut-être. Ou c'est un œuf et tu as couvé là-dedans quelque chose qui s'apprête à sortir. Ne te tracasse pas, mon garçon. Bois encore de ce lait de serpent. »

J'ai avalé d'un coup le liquide avec une grimace. Mais le tic-tac a persisté, irritant, irrégulier, s'accélégrant comme un compteur de Geiger qui se rapproche d'une source radioactive.

En moins d'une heure, c'est devenu un susurrement continu.

Quelques secondes après que le signal d'alarme eut vibré dans le mess, il se tut brusquement.

L'écran d'observation devint tout blanc et vide, la pseudo-gravité cessa avec l'interruption du champ : de propulsion et les instruments simples qui entouraient l'écran montrèrent l'impossible : côtes zéro partout.

Le *Boomerang* était immobile.

J'ai compris alors la nécessité de l'alcool relaxateur.

Deux milliards de tonnes de métal transférées à une vitesse supérieure à celle de la lumière ne : peuvent pas s'arrêter pile.

Mais le *Boomerang* s'était arrêté.

Et l'alcool protégeait l'esprit contre ce fait. Et contre d'autres choses.

« Les éléphants roses », murmura Aventos. Il se campa lentement sur ses mains devant l'écran dans le mouvement de la roue et contempla solennellement les cadrans, la tête en bas. « Je n'y crois pas. »

Braithewaite désigna la chose qui se développait peu à peu au milieu de la salle du mess.

« Che n'est pas rose, énonça-t-il avec soin, et che n'est pas un éphélant. »

Sam se stabilisa à la moitié de sa taille ordinaire et jeta un coup d'œil à la ronde. Il me vit et sourit.

« Tu t'amuses ? » demanda-t-il vocalement en anglais.

J'avais attendu quatre mille ans ce déclic. Maintenant je me souvenais.

« Très bien, ce corps, approuva Sam. Sais-tu encore te matérialiser ?

— Donne-moi du temps, ai-je dit. Ça date vraiment.

— Nous allons descendre tout le bataclan sur le... Quel est le mot ?

— Campus, ai-je soufflé.

— ... le campus et donner à ces bonnes gens un peu de pesanteur avant qu'ils ne perdent leur dernier repas. »

À l'autre extrémité du hall, la statue d'Athéna n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vue. La Lumière Éternelle brillait toujours avec la même intensité à travers l'albâtre de ce front haut et large. Rien de surprenant puisqu'elle avait une demi-vie de deux millions d'années.

Je l'ai saluée d'un signe de tête pour la forme en esquissant un clin d'œil. Nous révérons la sagesse, pas ses symboles. Mais elle impressionne les gens.

Sam, s'adressant à moi, directement : *Pas le grec ?*

L'anglais est maintenant la langue universelle.

Barbare.

Tu te débrouilles avec ?

Ça va. Tu m'aideras pour certains termes.

Vocalement, aux six :

« Messieurs, en tant que... »

Président.

« ... président de cet établissement, je vous souhaite la bienvenue et j'aime à croire que votre séjour sera agréable. Mr. Statlen continuera à vous servir de mentor et de guide et je serai à votre disposition en permanence si vous désirez de plus amples renseignements et... »

Eclaircissements.

Fichue concaténation de syllabes, ça. N'aime pas.

« ... éclaircissements.

— Si c'est le Walhalla, je ne reconnais pas les dieux », marmotta soudain Borg.

Je crus à un sens mal placé du dramatique avant de comprendre qu'il faisait une citation. Il s'avança à grands pas et planta un doigt dans l'épaule de Sam.

« Je suis bien présent de corps et d'esprit, déclara Sam avec courtoisie.

— C'est plus que je n'en puis dire pour moi, monsieur.

— Et mon nom n'est pas... »

Ce portier barbu mythologique ?

Saint Pierre.

« ... n'est pas saint Pierre. Je conçois que vous soyez ; émus et déconcertés par la soudaineté de ce surgissement, mais nous jugeons malavisé du point de vue psychologique de laisser la raison intervenir en agissant plus graduellement.

— Émus ? » Braithewaite eut un rire bref. « C'est l'euphémisme suprême. »

Leur ivresse se dissipait rapidement, mais l'alcool dispensait toujours un brouillard protecteur autour de leurs facultés intellectuelles.

« Si c'est vrai, commenta M'Bassi, je vais avoir une gueule de bois

galactique.

— Où sommes-nous ? » questionna sans détour Lao.

Boire du vin de riz dans sa jeunesse lui avait fait la tête solide et intensément réaliste. « Sur une planète, répliqua Sam.

— Impossible. Notre retour dans le continuum normal n'aurait pas pu se faire si près d'une masse planétaire.

— Si près ? Vous étiez à un mois-lumière de distance quand notre champ vous a englobés.

— Nous a arrêtés et amenés ici en dix minutes ?

— Mesure de temps arbitraire.

— Quel est ce système ?

— Il est très éloigné du vôtre.

— Notre rayon d'action était de cinq années-lumière. Centaure...

— Votre rayon d'action était bien plus grand qu'il ne vous a été permis de l'imaginer. Même s'il avait été moindre, vous auriez été amenés jusqu'à cet établissement. Et maintenant, messieurs, veuillez avoir l'obligeance de suivre Mr. Statlen qui vous conduira à vos chambres. Il sera temps de poser des questions et de travailler quand vous aurez pris du repos. »

Sam se matérialisa subitement ailleurs et me laissa affronter la tempête qui s'amassait.

J'ai le regret de dire qu'Aventos a été le premier à montrer du chauvinisme terrestre ainsi qu'un lamentable manque de maîtrise intellectuelle.

« Je suppose que tu peux disparaître comme ça, espèce de satané espion ? »

L'emploi de ce terme me fit rire.

« J'ai presque oublié, mais je vais de nouveau m'y exercer. Le mot « espion » implique un conflit. Il n'y a pas de conflit ici. Vous êtes en sécurité et il sera pourvu à votre confort. »

Brodcuzynski parla pour la première fois. En dépit de ses cheveux argentés, il était le plus jeune de cœur. Il se trouvait toujours dans un état d'ivresse euphorique. Il s'était éloigné pour examiner la décoration des panneaux muraux. Il avait même adressé la parole à une étudiante qui traversait le hall à petits pas pressés pour aller regarder le *Boomerang*. Elle avait souri, prestement sondé sa psyché,

tapoté sa tête d'un geste provocateur et hâté le pas pour rejoindre ses collègues qui l'attendaient dans un silence amusé sur le seuil. Aucun d'eux ne s'était attardé à jeter un coup d'œil sur notre groupe.

Brod était revenu vers nous.

« Bel endroit, commenta-t-il. Mixte, aussi. Hum, hum. Ne le dites pas à ma femme. »

J'ai rendu grâce à Athéna qu'il y ait eu un Brod à ce moment-là.

L'allègement momentané de l'atmosphère de suspicion me permit de les conduire à leurs chambres qui étaient voisines.

« Faites un somme, un brin de toilette, puis nous mangerons », ai-je dit.

Aventos s'assit au bord de son lit. Son teint d'ordinaire olivâtre était blême. « Où est-ce ?

— Dans le couloir à gauche. Marqué d'un symbole évident.

— Nous ne sommes pas prisonniers ?

— Va où tu veux, Juan. Mais je te conseillerais de te reposer. »

Il se prit la tête à deux mains, l'air malade et malheureux.

Quand je suis allé ensuite faire mon rapport à Sam, il donnait des instructions pour que le *Boomerang* soit garé ailleurs.

Directement : « Ça encombre. Quelle fusée ! Un marteau-pilon pour casser une noisette. Un vaisseau colonisateur à l'origine ?

— Oui.

— Tu t'en es bien tiré, Stat.

— Je n'y suis pour rien. Est-ce que le conditionnement tient compte de tout, de toutes les déviations imaginables ?

— Non. Tu corriges automatiquement.

— Interférence ?

— Bien sûr que non. Participation inconsciente à un but honorable. Ne te rappelles-tu aucun exemple ? »

J'ai réfléchi.

« Un philosophe-homme d'État, Francis Bacon... oui, j'ai amorcé une tendance.

— Parvenue à terme ?

— Non. Il y a toujours bifurcation entre matière et esprit. »

Sam : « C'est évident, à voir cette lourde carcasse de métal. S'en sortiront-ils ? »

Doute. Espoir.

« Je les aime bien. »

Sam, *amusement* : « Eux ne t'aiment pas. Ils t'aimeront moins encore après. Pénible boulot. »

Moi, *concept d'excuse* : « Effectivement, si je le faisais consciemment.

— Tu y retournerais en cas de nécessité ?

— Certainement. J'écrivais des œuvres d'imagination. Cela aide un peu, je pense. »

Les allées et venues des six qui avaient toute liberté d'action furent mises en observation. Moi-même y ai participé. Je les ai étudiés au cours d'une période de repos dont ils ont passé la plus grande partie dans la chambre de Lao T'Sung, à élaborer des questions. Aventos appelait cela un « conseil de guerre ».

Au commencement du jour suivant, je les ai conduits au Rassemblement dans le hall. En dépit de la kinésithérapie, ils montraient encore des signes de fatigue mentale et d'épuisement physique. Mais Brodcuzynski avait toujours le diable au corps.

Il regarda un groupe d'étudiants de Mizra III, grands, uniformément blonds, en tunique pourpre. « Magnifiques ! »

M'Bassi me surprit.

« Ne te fais pas d'illusion, Brod. Ils te considèrent probablement comme un sauvage mentalement retardé provenant d'une planète immonde.

— L'admettre a été dur, n'est-ce pas, M'Bassi ? ai-je demandé à mi-voix.

— C'est l'évidence même. L'unique conclusion possible, étant donné les faits. Les autres ne sont pas d'accord, mais... — il haussa ses massives épaules noires — ma branche de la race a subi une infériorité imposée pendant si longtemps que mon ego n'est pas offensé par cette hypothèse, au contraire de Juan Aventos et de Lao T'Sung qui paraissent vouloir assumer la dignité de la race tout entière. »

La véritable dignité ne peut jamais être pitoyable, même quand elle manque de substance pour s'affirmer.

Mais j'ai souri intérieurement quand Lao s'est avancé jusqu'à la

tribune au-dessous de la représentation d'Athéna pour interpeller Sam :

« Cessons cette comédie ! Pourquoi sommes-nous ici ? Où se trouve cet endroit ? Quel est le but de ce rassemblement ? Si c'est une forme de cérémonie religieuse... »

Un murmure de surprise vocal monta des étudiants tandis qu'ils dirigeaient des palpés psychiques vers Lao et saisissaient – ou ne parvenaient pas à saisir – ce qu'il voulait dire.

Tout en l'ayant pressenti, Sam était un peu embarrassé. Rares avaient été les interruptions de ce genre au cours du million d'années de sa présidence.

« Je regrettable... », commença Sam.

Vite, le mot. Celui-ci est incorrect.

Dis simplement que tu es désolé.

« Je suis désolé que vous choisissiez ce moment précis pour me questionner, Mr. Lao. Je vous ai dit que vous pouviez venir me trouver n'importe quand. Et ceci n'a rien à voir avec la religion. Je devine vaguement votre concept. Vous ne... »

Sam fouilla mon esprit avec impatience. *Renoncez pas*, lui ai-je dit. *C'est une vocalisation apaisante.*

« ... renoncez pas à une once de votre superstition personnelle individuelle ou raciale... »

Attention, Sam. Ce n'est pas le terme à utiliser. Dis croyance.

« ... de vos croyances en assistant à cette petite cérémonie. Nous ne faisons que consacrer cette nouvelle journée à la poursuite de la connaissance. »

Sam m'avait emprunté les mots avant que j'aie eu le temps d'en indiquer l'usage correct et s'essayait à des métaphores dans une langue inconnue – entreprise risquée.

Quête de la sagesse.

Peu importe. Il comprend ce que je veux dire.

Lao comprenait en effet. Il revint à notre groupe, s'assit en silence, le visage figé, jusqu'à ce que la brève cérémonie soit finie, que les étudiants se soient dispersés et que les sièges devenus inutiles se soient de nouveau enfoncés dans le sol.

Quand Sam s'approcha de nous, cette vieille tête grise de

Braithewaite rit à un souvenir soudain revenu.

« Par la démarche et l'allure générale, déclara-t-il, on croirait voir le frère jumeau de mon directeur d'études à Oxford. »

Une université spécialisée dans l'enseignement des humanités.

Sam sourit à son tour.

« Je prends cela comme un compliment. Vous avez étudié le grec ?

— Sans beaucoup de profit.

— Mais vous reconnaissez notre emblème ?

— J'ai vu des représentations similaires d'Athéna prise allégoriquement comme symbole de la sagesse. »

« Une fantaisie des membres de notre première expédition. Ils l'ont rapportée il y a environ quatre mille de vos années. Elle a remplacé un symbole plus ancien provenant d'un autre système solaire et, depuis, elle a gardé notre faveur, bien que nous ayons un choix de plus de cinq cents symboles similaires dans les mythologies d'autres planètes. Notre seconde expédition a placé Mr. Statlen parmi vous.

— Vous voulez nous faire croire qu'il est si vieux que ça ? » s'exclama Aventos en me dévisageant d'un regard froid et soupçonneux.

Réponds, Stat.

« Considérablement plus vieux, en fait, ai-je dit. Mais jusqu'à hier ma mémoire n'allait pas au-delà des quelque trente années que j'ai passées dans ce corps-ci ; et je ne savais pas que j'étais autre chose que ce que je paraissais être.

— L'essence de ce qu'on appelle couramment esprit ou ego a été, dans le cas de Mr. Statlen, rendue transférable, expliqua Sam. Cette faculté était inconsciente, de même que le souvenir de son existence et des perspectives qu'elle ouvre. Ce dont un observateur est conscient devient un facteur dans ses observations, par conséquent cette notion a été supprimée.

« Quand une intervention a été finalement nécessaire, Mr. Statlen est devenu le transmetteur inconscient de certaines impulsions qui ont subtilement influencé le cours des événements.

« Méthode tortueuse pour obtenir le résultat voulu, mais une

action plus directe aurait été à l'encontre de notre but.

— Et quel est ce but ? questionna Aventos.

— Vérifier sans qu'elle s'en rende compte si une race est parvenue à un degré de civilisation correspondant à ses progrès matériels et scientifiques. La civilisation est le fait du cœur et de l'esprit des hommes, non de leurs œuvres. Vous avez découvert le moyen d'accomplir des voyages interstellaires, mais êtes-vous dignes de vous en servir ? Êtes-vous dignes... d'en obtenir le diplôme ? »

Les narines épatées de M'Bassi se dilatèrent.

« Puisque Statlen est à vos ordres et qu'il a tant d'expérience, pourquoi ne pas le lui demander ?

— Ni Mr. Statlen ni ses innombrables collègues ne sont en mesure de communiquer avec nous, ou nous avec eux. Ce serait la négation du principe de non-intervention. Leur unique tâche – pratiquement inconsciente – est d'assurer que des représentants valables de la race postulante soient conduits ici pour subir un examen quand ils ont mis au point la propulsion interstellaire.

— Et dans le cas où ils échouent ?

— Qu'arrive-t-il dans votre propre système d'éducation si bizarrement diversifié quand un élève rate l'examen d'entrée ? Nous ne pouvons guère pousser trop loin l'analogie, mais ne retourne-t-il pas à l'école primaire, secondaire ou élémentaire ? »

Aventos s'avança.

« Cessez de tourner autour du pot. Vous dites que tout ceci se fait sans que la race soit au courant. Mais nous avons été amenés ici. Donc nous savons. Alors qu'advient-il de nous et de notre vaisseau spatial ? »

La peur de la mort qui étreignait Aventos se traduisit presque comme une souffrance physique dans l'esprit de Sam et dans le mien.

Sam lui adressa vivement une projection apaisante.

« Vous êtes renvoyés chez vous, dit-il avec douceur. Vos souvenirs de cette période sont effacés et remplacés par la conviction que votre expédition a échoué, que votre fusée n'est jamais sortie du stade de la probabilité dans le continuum normal.

« Vous n'êtes allés nulle part, vous n'avez rien vu. Votre vitesse

sera modifiée pour vous mettre sur une trajectoire mathématique fallacieuse et infiniment complexe. Cela et le coût élevé des expérimentations, joints à des influences subtilement paralysantes transmises inconsciemment par le mentor délégué sur votre planète, garantiront qu'aucune tentative future importante ne sera faite avant plusieurs siècles. »

Sam commençait à se servir de ce nouveau langage d'une façon positivement pédante.

Directement : *cette langue offre plus de ressources que je ne le supposais. Possible de composer de belles phrases sonores.*

Borg, qui était resté relativement tranquille dans son coin à caresser sa barbe blonde en contemplant Athéna, dit soudain de sa voix de basse :

« De quel droit vous arrosez-vous ces pouvoirs, qui que vous soyez ?

— Du simple droit d'exclusion qui n'a pas de base légale, morale ou éthique mais qui procède du bon sens. Statlen m'informe que vous êtes professeur de philologie comparée à l'université de Harvard.

« Supposez qu'un enfant de cinq ans, élève dans une école de village, réclame le droit d'entrer dans vos salles, d'assister à vos cours, de se servir de votre bibliothèque. Vous ne vous demanderiez même pas s'il en tirerait quelque profit. Vous le saisissez fermement par l'oreille, vous le raccompagnez dehors et lui diriez de revenir quand il aurait fini ses classes, le lycée et le collège ou tout autre niveau d'études dans votre système d'instruction.

« Même s'il protestait qu'en dépit de sa conduite, ses bagarres avec d'autres gamins et vos carreaux qu'il casse avec sa fronde, il est vraiment un adulte, un génie ignoré et fasciné par la philologie comparée, le croiriez-vous sur parole ?

— Analogie grotesque et infamante, dit froidement Lao. Vous ne pouvez pas mettre en parallèle une race et un individu d'une façon aussi incroyablement cavalière.

— Mais nous le pouvons et le faisons », répliqua Sam.

Il s'était donné la physionomie d'un empereur romain de l'Antiquité pour le bénéfice des six. Il frota son nez busqué en

reprenant la parole :

« D'après nos critères, vous êtes une race jeune. Il est possible que vous ayez suffisamment évolué pour être au moins autorisés à étudier ici. C'est ce dont nous devons nous assurer.

« Comme je l'ai indiqué, l'indice d'empathie compte plus pour nous que le quotient intellectuel. Je crois comprendre que vos sciences psychiques et physiques sont encore largement séparées. Ce n'est pas de bon augure pour vous.

« Jusqu'à ce qu'une race ait réalisé une synthèse, un système intégré reconnaissant l'indivisibilité des concepts de la matière et de l'esprit, son chauvinisme naturel ne peut être sublimé. Elle demeure l'enfant de la guerre.

« Cette attitude est utile, nécessaire même, dans l'enfance de la race, quand la survie est le seul critère. Mais si la race conserve la même attitude dans sa maturité, elle devient dangereuse pour elle-même – et malheureusement pour les autres parce que son intransigeance a les moyens d'agir par les armes de la maturité matérielle.

« Nous ne prétendons pas connaître le dessein de l'Univers sinon peut-être que son dessein est de deviner son propre dessein. Mais nous savons que le feu et l'épée ne sont pas les instruments qui conviennent à cette recherche fondamentale. »

Attention, Stat. Le test commence. Analysez leur esprit à tous les six et recoupez avec moi.

Paré. Surveillance Broduczynski ou il y aura risque de traumatisme.

Brod était toujours en train de songer vaguement dans une perspective délicieusement païenne aux gens de Mizra.

Sam reprit vocalement à l'intention des six :

« Vous trouvez ceci difficile à comprendre. Une démonstration est plus efficace que beaucoup de paroles. »

Sam, directement, à A'hig Unequatre, qui se trouvait à la droite d'Athéna et regardait les six Terrestres avec une fascination amusée :
Venez.

Une grande étudiante blonde de Mizra qui se tenait avec les autres à la droite d'Athéna traversa le hall en direction de notre

groupe. Elle s'arrêta en souriant dans le demi-cercle que nous formions.

En termes de la Terre : Aphrodite sortie des vagues caressantes couronnées d'écume laiteuse, une Hélène amazone, une Psyché audacieuse, une Pompadour en tunique sportive laissant aux membres leur libre jeu, un ange sexué, un ensemble de désirs impossibles mais pourtant accessibles, une nymphe déchaînée, le summum de la sensualité, une tangible aura de concupiscence...

A'hig Unequatre jouait bien son rôle.

Broduczynski : *Mon Dieu, quelle poupée !*

Braithewaite : *Sylvia – qu'est-elle donc que tous ses soupirants la célèbrent, bienheureusement belle et sage elle est... un million de navires pour cette Hélène !*

Borg : *Ericka, qui a goûté le sang sur l'épée de bronze de son maître et s'est élancée la lèvre rouge dans la bataille éternelle... Freyja, aimée des dieux forts.*

Aventos : *Les provinces du nord de l'Espagne et de l'Italie produisent de ces merveilles blondes aux membres longs. Jamais froides.*

M'Bassi : *La fermeté des seins... Intelligence claire, profonde, efficace... divan, cabinet de consultation... Du diable si ce n'est pas elle qui me psychanalyserait... Censure.*

Lao T'Sung : *D'après n'importe quels critères esthétiques humains, de l'Orient ou de l'Occident... ou équatoriaux... Comment est-ce possible ?... Sûrement le développement parallèle d'un type humanoïde imposé par les conditions de formation initiale ? Je ne vois pas...*

Sam, vocalement et s'adressant à A'hig :

« Voudriez-vous avoir l'obligeance de reprendre votre forme naturelle, Miss A'hig, dépouillant celle que vous et vos collègues avez adoptée pour le confort psychique de ces messieurs ? »

Mal exprimé, Sam. Connotation grossière.

Peu importe. Analyse leur esprit. Je retiens Brod.

Et la blonde, la blonde aux longues jambes, la blonde voluptueuse, se désintégra lentement pour devenir

— transcrit en termes universels —

... un thase brachialifère multisexué remarquablement bien développé, avec ses quinze bras spécialisés en position déployée, comprenant l'électropode, l'analyseur biométrique, le spectroscope, l'ultra-micro, l'ergot sensitif d'accouplement organisé, l'enregistreur de radiations, le matérialiseur, le style de vibrations et de distractions mathématiques, le détecteur de curiosités psychologiques, le régulateur génétique, le contrôle télékinésique...

Tous émanant d'un sphéroïde aplati pas désagréable dans sa bizarrerie ; une disposition délicatement esthétique de nécessité fonctionnelle. Son essence même de vérité-dans-sa-destination était belle... Ce langage est vraiment limité dans sa terminologie conceptuelle.

La tempête psychique des autres me frappa comme le tourbillon irrésistible d'une trombe, m'écrasa presque.

Je fus écoeuré, ulcéré, ravagé de terreur, tremblant de haine jusqu'à ce que Sam me dépêche une pensée calmante.

Tu t'identifies, Stat. Prends tes distances. Aide-moi à analyser et à classer.

Je me suis reculé et je n'ai pris contact qu'avec ce qui venait à la surface.

Broduczynski : *Hurlément mental... C'est un cauchemar... Je suis devenu fou... Mon Dieu, fais que je regarde ailleurs... Peur... Haine... Tuez-le.*

Braithewaite : *Une répugnance atroce, à vomir... Méduse, un monstre démoniaque, ignoble, contre nature... Persée ! Un bouclier, une arme... frapper... Sa couleur... Boue, ordure, puanteur, haïr, tuer, nettoyer... Feu.*

Borg : *Delirium tremens... Ce damné alcool... N'aurais pas dû l'apporter avec moi... Ou bien est-ce de l'hypnose ?... Le Kraken... Ça ne peut pas exister... Cela ne devrait pas exister... Le ver qui ne meurt pas... Beowulf l'a tué... Abomination... À mort.*

Sam intervint de sa voix musicale rarement utilisée. Elle trancha sur ce tumulte proche de la folie. Si intense était ma propre préoccupation que je n'en entendis que des bribes : « ... la forme de vie la plus évoluée sur quatre planètes d'un système... spécialisation...

magnifique, n'est-ce pas ? »

Aventos : Christ, des planètes grouillantes de ça !... la propulsion stellaire... nettoyer ça par le feu... Cautériser, brûler... horreur monstrueuse... Jamais l'intelligence ne s'est incarnée de cette façon... Le tonnerre d'une batterie de canons, la chair étrangère fracassée qui vole en morceaux.

M'Bassi : La jungle, la nuit... La peur... Une créature bondissante, une lance, tuer ou être tué... Brûlante ardeur et jouissance folle.

Lao TSung : Contrôle rapide, mais image nette d'un talon écrasant un serpent avant reprise en main, et une autre image, obscène, informulée.

C'était comme si toute la haine raciale et la peur de ce qui est différent, dont l'humanité est obsédée depuis toujours, avaient jailli soudain de leurs esprits tel un flot de pus.

La curiosité scientifique et donc le bon sens revinrent en quelques secondes. Mais à Sam et à moi cela parut des heures. Sam dit :

« Je suis navré de vous soumettre à cela, messieurs, mais nous voulions des réactions inconscientes immédiates. Si vous aviez été prévenus, certains d'entre vous auraient peut-être conservé le contrôle de leur raison, selon votre degré de dépassement de la xénophobie atavique. Mais ne nous intéresse que le degré du rapport emphatique avec d'autres intelligences. »

Sam fit monter du sol du hall un fauteuil dans lequel il s'assit sans façon. Notre groupe était seul à présent dans le hall immense. A'hig, moi-même et les six hommes restés debout.

Sam frotta de nouveau son nez romain et tenta d'expliquer :

« Supposez que votre fusée de colonisation ait atterri sur une des planètes habitées par les compatriotes d'A'hig, et qu'ils se soient matérialisés à côté de vous, la main contrôlant vos armes serait-elle arrêtée par la raison ? C'est possible. Mais la peur risquerait de faire partir l'arme, même si vous étiez bien protégés d'autre part.

« Supposez qu'ils s'approchent de vous avec lenteur et circonspection, apparemment subjugués par votre maîtrise du temps

et de l'espace, avec ce que vous prendriez pour une juste humilité devant vos réalisations techniques, pourriez-vous apprendre à vivre en paix et en coopération avec ces... monstres ? Et à plus forte raison quand vous apprendriez qu'ils vous sont infiniment supérieurs en ce qui concerne les sciences mentales ? Oui, dites-vous, mais j'en doute. Et en pareille matière il ne doit pas y avoir de doute. Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, semble-t-il. – Il soupira. – Une leçon tellement simple, si longue à apprendre.

– Absolument déloyal ! s'exclama Aventos. Un test de farce, présenter une chose comme ça. Non pas que nous admettions que vous ayez le moindre fichu droit de faire passer un test quelconque, d'ailleurs.

– Vous confirmez mon opinion. L'orgueil est un tigre et la vanité ses crocs. » Sam, satisfait de la rapide maîtrise de soi de Lao T'Sung, avait plongé en son tréfonds et y avait découvert ce proverbe. « Déloyal » et « admettre » ne signifient rien pour nous. »

Directement : *Je file maintenant, Stat. Je vais faire mon rapport à la direction. Pas mécontent, mais il y a encore un long, long chemin à parcourir. Emmène-les. Je désapprends leur langue. Je la trouve à présent un peu déplaisante.*

« La question, messieurs, murmura Sam, n'est pas de savoir si l'Univers convient à l'Homme mais si l'Homme convient à l'Univers. Vous y avez répondu. Il n'en est pas là... pas encore. »

Il eut un geste vers l'Athéna étincelante.

« Connaissez-vous vous-mêmes. Puis revenez. »

Il s'en alla se matérialiser dans sa chambre.

La pauvre A'hig Unequatre s'était mise à éprouver un léger embarras. J'ai dépêché une preste gamme de plaisir au style vibreur de sensation mathématique distrayante de cet être-neutre-mâle-femelle. Pas tellement éloignée, ne riez pas, du sifflement admiratif. Magnifique créature.

Directement : *Mes remerciements. C'est tout. Vous pouvez vous dématérialiser. Restez toujours aussi mignonne.*

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Appréciation esthétique ?

Pardon. Oui. Sexuelle terrestre. Une habitude. Merci encore.

A'hig se dématérialisa.

Braithewaite gratta son crâne grisonnant.

« À quand ce prétendu examen ?

— Vous le passez depuis votre arrivée. Vous venez de rater les épreuves finales. Alors... il faut retourner à l'école, les gosses. »

Ah ! fiche-moi le camp, espèce de sale nègre. Tu pues.

Jim, Jim, il y a une araignée dans la baignoire ! Beuh ! quelle dégustation, tue-la ! (des pattes délicates, des palpes sensibles frémissants, mille facettes pour yeux, un sphéroïde aplati à la silhouette plaisamment insolite pour corps, une luisance de pourpre et de vert chatoyants. Une tache de sang sombre sur la porcelaine blanche).

Sale vaurien de métis.

Je regrette que notre offre généreuse d'un compromis pour rétablir la balance commerciale ait été reçue avec ce qu'on peut seulement décrire comme du mépris. Si cette provocation scandaleuse devait continuer...

Tu vois, tu lui arraches les ailes et i' doit ramper, i' doit ramper su' ce crayon, tu vois ?

Bas les pattes, salaud, ou je te casse la figure.

Tiens, une souris ! Vite, vite, elle s'échappe !

J'ai vu rouge comme qui dirait. J'avais pas l'intention de le tuer, je vous assure.

Satanés étrangers.

Traduit par Arlette Rosenblum.

University.

© Gold an Crown, Inc., 1954.

© Librairie Générale Française, 1981, pour la traduction.

FORTERESSE - Fred Saberhagen

Faute de communication, nous ignorons ce qu'il en est des autres espèces ; mais nous savons que la nôtre est capable de distinguer ses faiblesses et ses défauts. Parmi ces derniers, son agressivité à l'égard de son environnement et d'autres formes de vie – animale et végétale – a plus d'une fois été dénoncée. Il serait possible – il est en tout cas concevable – de programmer systématiquement une agressivité de ce genre dans des mécanismes extrêmement perfectionnés, de façon que ceux-ci s'attaquent à tout être vivant dès l'instant où ils auraient distingué qu'il est vivant : ainsi serait créée une xénophobie pré-programmée qui traverserait les millénaires en conservant intacte toute sa virulence...

La machine était une vaste forteresse qui n'abritait aucune forme de vie, mais elle avait été programmée une fois pour toutes par ses maîtres, morts depuis bien longtemps, à détruire tout ce qui vivait. Elle et une centaine d'autres semblables étaient ce que la Terre avait hérité de quelque guerre menée entre des empires interstellaires inconnus, en une époque qu'il eût été difficile de déterminer sur un calendrier terrestre quelconque.

Une seule de ces machines pouvait rester suspendue au-dessus d'une planète colonisée par les hommes et, en deux jours, en bombarder la surface de façon à la transformer en un nuage inerte de poussière et de vapeur d'une épaisseur de cent cinquante kilomètres. C'était précisément ce que venait de faire cette machine.

Elle n'adoptait pas de tactique prévisible dans sa guerre inconsciemment vouée à l'anéantissement de toute vie. Les antiques belligérants l'avaient construite en tant que facteur de hasard à lâcher en territoire ennemi pour y causer le plus de dommages possibles. Les

hommes pensaient que ses plans de bataille étaient élaborés par des désintégrations fortuites d'atomes au sein d'un bloc d'isotope à longue vie profondément caché à l'intérieur, et par conséquent étaient également et théoriquement imprévisibles pour les cerveaux antagonistes, qu'ils fussent humains ou électroniques.

Les hommes la qualifiaient de « berserker ».

Del Murray, auparavant spécialiste des ordinateurs, lui avait attribué d'autres appellations, mais, pour le moment, il était bien trop occupé pour gaspiller ses paroles, tandis qu'il se déplaçait par sauts hésitants autour de la petite cabine de son chasseur monoplace, branchant des appareils de remplacement pour le matériel endommagé par un petit projectile du berserker qui avait manqué de peu pulvériser l'engin. Un animal qui ressemblait à un grand chien, avec des bras de singe sur le devant, se déplaçait aussi dans la cabine, portant dans ses mains quasi humaines un approvisionnement de tampons étanches pour bloquer les fuites de la coque. L'air de la cabine était plein de brume. Partout où la turbulence de la brume signalait une fuite en un point non pressurisé de la coque, le chien-singe accourait pour appliquer adroitement un de ses tampons.

« Allô ! Foxglove ! » cria l'homme, dans l'espoir que sa radio était de nouveau en état de fonctionner.

« Allô ! Murray, ici Foxglove ! fit soudain une voix nette dans la cabine. Jusqu'où êtes-vous allé ? »

Del était trop las pour manifester beaucoup de soulagement à savoir ses transmissions rétablies. « Je vous en informerai dans une minute. En tout cas, il a cessé de me tirer dessus depuis un moment. Écarte-toi, Newton ! » L'étrange animal, à la fois favori et allié, que l'on appelait un *aiyan*, s'éloigna des pieds de l'homme pour continuer de lui-même à rechercher les fuites.

Encore quelques minutes de travail, et Del put de nouveau boucler le harnais du fauteuil de pilotage à l'épais capitonnage, avec, sous les yeux, un tableau à peu près en état d'opérer. Ce dernier coup rasant avait cinglé la cabine d'une multitude de petits éclats pénétrants. Il était étonnant que l'homme et l'*aiyan* en soient sortis indemnes.

Son radar fonctionnant également, Del put annoncer : « Je suis environ à cent cinquante kilomètres de lui, Foxglove. En opposition par rapport à vous. » C'était la position exacte qu'il cherchait à occuper depuis le début de la bataille.

Les deux vaisseaux terrestres et le berserker étaient à une demi-année-lumière du soleil le plus proche. Il était impossible au berserker de bondir hors de l'espace normal en direction des colonies sans défense établies sur les planètes de ce soleil tant que les deux chasseurs maintenaient la distance. Il n'y avait que deux hommes à bord de Foxglove. Bien qu'ils eussent davantage de machinerie à leur disposition que Del, les deux nef à commande humaine n'étaient que mouchérons en comparaison avec leur adversaire.

Si une machine en folie comme celle-là, d'un diamètre à peu près égal à la largeur de l'État de New Jersey, était arrivée par hasard un siècle auparavant pour trouver toute l'humanité entassée sur une planète unique, il n'y eût pas eu de véritable combat, il ne fût pas resté un seul survivant. Maintenant, bien que les ennemis inconscients eussent essaimé dans toute la galaxie, une nuée d'hommes pouvaient se lancer à leur rencontre.

Le radar de Del lui révélait une antique ruine de métal étalée à plus de cent cinquante kilomètres devant lui. Des hommes y avaient percé des trous grands comme l'île de Manhattan et créé à sa surface des mares de mâchefer fondu grandes comme des lacs.

Mais la puissance du berserker restait énorme. Jusqu'à présent, aucun des hommes qui l'avaient combattu n'avait survécu. Maintenant encore, il eût écrasé le petit vaisseau de Del comme un moustique ; mais il gaspillait sur lui ses subtilités imprévisibles. Pourtant son indifférence même causait une forme particulière de terreur. Les hommes étaient à jamais dans l'incapacité d'effrayer cet ennemi comme il les effrayait eux-mêmes.

La tactique des Terrestres, adoptée après d'amères expériences contre d'autres berserkers, exigeait une attaque simultanée par trois vaisseaux. Foxglove et Murray en représentaient deux, et le troisième était censément en route, mais encore à huit heures de distance, se déplaçant à une vitesse de C +, hors de l'espace normal et par conséquent sans possibilité de communiquer avec les autres. Jusqu'à

son arrivée, Foxglove et Murray devaient tenir le berserker à distance tandis qu'il combinait des plans que personne n'eût imaginés.

Il pouvait à tout instant attaquer l'un ou l'autre des bâtiments, ou chercher à décrocher. Il attendrait peut-être des heures pour laisser les hommes prendre l'initiative – bien qu'il fût certainement prêt à combattre à tout instant si les hommes l'attaquaient. Il avait appris le langage des Terrestres... il tenterait peut-être de leur parler. Mais en fin de compte et dans tous les cas, il s'efforcerait de les détruire comme toute autre forme de vie qu'il percevrait. C'était là l'ordre fondamental que lui avaient donné les antiques seigneurs de guerre.

Un millier d'années auparavant, il aurait facilement balayé de son chemin des vaisseaux tels que ceux de ses opposants, armés ou non d'engins fission. Maintenant, sans nul doute, ses circuits électroniques avaient conscience de son propre affaiblissement en raison des dommages accumulés. Et peut-être aussi, au cours de ses longs siècles de bataille dans la galaxie, avait-il acquis des notions de prudence.

Et soudain, les détecteurs de Del lui révélèrent que des champs de force se dressaient en arrière de son vaisseau. Tels les bras refermés d'un grand ours, ils lui bloquaient la retraite. Il attendait quelque coup mortel, la main frémissante au-dessus du bouton rouge qui déclencherait la salve d'engins atomiques contre le berserker... mais s'il attaquait seul, ou même en compagnie de Foxglove, la machine infernale parerait leurs coups, anéantirait leurs vaisseaux et poursuivrait sa course errante pour détruire quelque autre planète sans défense. Il fallait trois chasseurs pour mener l'attaque. Le bouton rouge n'était qu'une ressource ultime et désespérée.

Del signalait les champs de force à Foxglove quand il sentit en son esprit la première indication d'une nouvelle attaque.

« Newton ! » appela-t-il sèchement, laissant ouvert le micro de transmissions avec Foxglove. On l'entendrait et on comprendrait ce qui allait se passer.

L'aiyan bondit instantanément sur sa couche de combat et se tint devant Del, comme hypnotisé, toute son attention concentrée sur l'homme. Del se vantait parfois : « Montrez à Newton un schéma de

lumières diversement colorées, persuadez-le que cela représente un certain tableau de commandes, et il poussera des boutons ou fera tout autre geste nécessaire jusqu'à ce que le tableau réel devienne identique au schéma. »

Mais aucun *aiyan* n'avait la faculté humaine d'apprendre et de créer au niveau abstrait ; voilà pourquoi Del allait maintenant laisser à Newton le commandement du vaisseau.

Il débrancha les ordinateurs du vaisseau – ils seraient aussi inutiles que son propre cerveau devant l'attaque qu'il sentait se préparer – et dit à Newton : « Situation Zombie. »

L'animal réagit instantanément comme il y avait été exercé, saisissant les mains de Del avec une ferme insistance et les abaissant l'une après l'autre le long du fauteuil de commande jusqu'aux points où étaient fixées les menottes.

De pénibles expériences avaient enseigné aux hommes pas mal de choses sur l'arme mentale du berserker, bien que les principes de son fonctionnement restassent encore inconnus. Son assaut était mené avec lenteur et ses effets ne pouvaient se maintenir à la même intensité au-delà d'environ : deux heures, après quoi le berserker était visiblement dans l'obligation de l'interrompre pour une durée égale. Mais pendant que son action se faisait sentir, elle privait tout cerveau humain ou électronique de la faculté de dresser des plans ou d'établir des prévisions... tout en le laissant inconscient de sa propre incapacité.

Il semblait à Del que tout ceci lui fût déjà arrivé auparavant, peut-être même plus d'une fois. Newton, ce drôle de personnage, avait poussé la farce un peu trop loin ; il avait abandonné les petites ; boîtes de perles colorées qui constituaient ses jouets préférés pour tripoter les commande : autour du tableau éclairé. Ne voulant pas partager ses distractions avec Del, il l'avait attaché dans son fauteuil d'une façon ou d'une autre. Une telle conduite était vraiment intolérable, surtout qu'en principe une bataille était en cours. Del s'efforça de se libérer les mains et appela Newton.

Celui-ci gémit sur le ton sérieux et resta au tableau de commandes.

« Newt, espèce de cabot, viens me détacher. Je sais ce que je dois dire : quatre-vingt-sept... Hé Newt ! où sont tes jouets ? Fais voir tes

jolies perles. » Il y avait des centaines de ces petites boîtes de pacotille, marchandises oubliées par quelque trafiquant, que Newton aimait tripoter et trier, Del lança un regard circulaire autour de la cabine, en gloussant de joie devant sa propre astuce, pousserait Newton à s'amuser avec les perles alors... l'idée vague se confondit avec d'autres fantaisies grotesques dans sa cervelle en détresse.

Newton gémissait de temps à autre mais restait au tableau, agissant sur les commandes selon la longue séquence qui lui avait été enseignée, faisant exécuter au vaisseau les manœuvres de feinte et d'évasion qui pouvaient faire croire au berserker qu'il était toujours conduit de main compétente. Newton n'approchait jamais du gros bouton rouge. Uniquement s'il éprouvait lui-même une douleur mortelle ou s'il voyait mourir l'homme dans le fauteuil, tenterait-il de s'en servir.

« Oui, bien reçu, Murray », disait de temps à autre la radio comme pour accuser réception de quelque message. Parfois Foxglove y ajoutait quelques mots ou des nombres qui signifiaient peut-être quelque chose. Del se demandait de quoi on parlait ainsi.

Il finit par comprendre que Foxglove tentait de l'aider à entretenir l'illusion qu'il y avait toujours un cerveau en état de guider le vaisseau de Del. La réaction de peur le prit quand il commença à se rendre compte qu'il venait une fois de plus de subir les effets de l'arme mentale. Le sombre berserker, mi-génie mi-idiot, s'était abstenu de pousser l'attaque alors que le succès aurait été certain. Peut-être avait-il été trompé, peut-être respectait-il la stratégie qui lui avait été inculquée d'éviter à n'importe quel prix, ou presque, que l'on puisse prévoir son action.

« Newton. » L'animal se retourna, notant la différence du ton. Maintenant Del était en mesure de prononcer les paroles qui indiqueraient à Newton qu'il pouvait sans danger libérer son maître, une succession de mots trop longue pour que quiconque pût la réciter sous la pression d'une arme mentale.

« ... ne périront pas sur la Terre », acheva-t-il.

Avec un jappement joyeux, Newton ôta les menottes des poignets de Del. Celui-ci se pencha immédiatement sur la radio.

« Il est évident que les effets ont cessé, Foxglove », dit la voix de Del dans la cabine du vaisseau plus grand.

Le commandant laissa fuser un soupir. « Il a repris les commandes ! »

Le second officier – il n’y en avait pas de troisième – répondit : « Ce qui veut dire que nous avons encore une chance pendant les deux heures à venir. À mon avis, attaquons dès maintenant ! »

Le commandant secoua la tête, lentement mais sans hésiter. « Avec deux vaisseaux, nous n’avons pas de vraie chance. Dans moins de quatre heures, Gizmo nous aura rejoints. Il faut gagner du temps si nous voulons réussir.

— Il attaquera la prochaine fois qu’il embrouillera l’esprit de Del ! Je ne pense pas que nous l’ayons trompé un seul instant... nous sommes ici hors de portée du faisceau mental, mais Del ne peut plus se replier. Et il ne faut pas espérer que son *aiyan* mène le combat à sa place. Nous n’aurons plus l’ombre d’une chance une fois Del disparu. »

Les yeux du commandant se déplaçaient sans cesse sur son pupitre. « Nous allons attendre. Nous n’avons aucune certitude qu’il attaque dans les... »

Le berserker parla soudain, sa voix claire sur la radio des deux chasseurs.

« J’ai une proposition à vous faire, petit navire. » La voix avait une tonalité incertaine, adolescente, car elle enfilait en succession des mots et des syllabes enregistrés d’après les voix de prisonniers humains des deux sexes et d’âges différents, d’après lesquelles le berserker avait appris la langue. Il n’y avait pas de raison de croire qu’ils fussent restés en vie par la suite.

« Alors ? » La voix de Del paraissait dure et assurée par comparaison.

« J’ai inventé un jeu que nous allons mettre en pratique, dit le berserker. Si vous jouez suffisamment bien, je ne vous tuerai pas immédiatement.

— Maintenant j’aurai tout entendu ! » murmura l’officier en second.

Au bout de trois secondes lourdes de réflexion, le commandant frappa du poing le bras de son fauteuil. « Il veut mettre à l’épreuve sa

capacité d'apprendre, et effectuer un contrôle continu du cerveau de Del pendant l'application de la puissance du faisceau mental, et il va essayer des modulations différentes. S'il acquiert la certitude que le faisceau mental opère, il attaquera immédiatement. J'en parierais ma vie. Voilà son jeu, cette fois.

— Je vais réfléchir à votre proposition, répondit froidement la voix de Del.

— Très bien », acquiesça le berserker.

Le commandant déclara : « Il n'est pas pressé de commencer. Il ne sera pas en mesure de redéclencher le faisceau mental avant près de deux heures.

— Mais il nous faut encore deux heures de plus. »

La voix de Del dit : « Décrivez le jeu que vous proposez.

— C'est une version simplifiée d'un jeu que les humains appellent les dames. »

Le commandant et le second s'entre-regardèrent, incapables d'imaginer que Newton soit capable de jouer aux dames. Ils ne doutaient pas non plus que l'incapacité de Newton entraîne leur mort en quelques heures, laissant une planète de plus exposée à la destruction.

Au bout d'une minute de silence, la voix de Del demanda : « Qu'allons-nous utiliser comme damier ?

— Nous nous annoncerons nos coups par radio », dit le berserker d'un ton courtois. Il décrivit ensuite un jeu analogue aux dames, qui se déroulait sur un damier réduit, avec un nombre de pions inférieur à la norme. Cela n'avait rien de très profond ; mais naturellement le jeu semblait exiger un cerveau fonctionnel, humain ou électronique, capable de faire des plans et de prévoir.

« Si j'accepte de jouer, fit lentement Del, comment déciderons-nous de qui fera le premier mouvement ?

Il cherche à gagner du temps, observa le commandant en se rongant l'ongle du pouce. Nous ne pourrions même pas lui donner de conseils avec cette chose à l'écoute. Oh ! garde ta présence d'esprit, mon gars Del !

Pour simplifier la procédure, dit le berserker, c'est moi qui exécuterai le premier mouvement pour toutes les parties. »

Del pouvait compter sur une heure encore avant d'être soumis de nouveau au faisceau mental quand il termina l'agencement du damier. Au déplacement des pions à tenons, des signaux appropriés seraient transmis par radio au berserker ; des cases éclairées montreraient à Del où l'autre portait ses pions. Si le berserker lui parlait pendant l'activité de l'arme mentale, la voix de Del, enregistrée sur bande, répondrait par des phrases vaguement agressives telles que : « Allons, jouez ! » ou « Préférez-vous abandonner la partie maintenant ? »

Il n'avait pas dit à l'ennemi où il en était de ses préparatifs parce qu'il s'affairait encore à quelque chose qui devait rester ignoré de lui... le système qui permettrait à Newton de jouer aux dames selon une méthode simplifiée.

Del eut un petit rire silencieux tout en travaillant et en jetant un coup d'œil à Newton, allongé sur le divan, ses jouets serrés dans ses mains comme s'il y eût puisé un réconfort. Ce jeu allait pousser *l'aiyan* à la limite de ses possibilités, mais Del ne voyait pas de raison pour que cela ne marche pas.

Il avait analysé à fond le jeu de dames en miniature et dressé sur de petits cartons les diagrammes de toutes les situations devant lesquelles Newton pourrait se trouver – en n'opérant que des mouvements de chiffre pair, spécification bénéfique du hasardeux berserker ! Del avait négligé quelques possibilités qui auraient découlé de déplacements malheureux de Newton au début, lui simplifiant encore la tâche. Puis, sur une carte montrant toutes les autres positions possibles parmi celles qui restaient, Del indiqua le coup le plus favorable au moyen d'une flèche. Il était à présent en mesure d'enseigner rapidement le jeu à Newton, qui n'aurait qu'à consulter la carte appropriée et à exécuter le coup indiqué par la flèche. Le système n'était pas parfait, mais...

« Oh ! oh ! » fit Del tandis que ses mains s'immobilisaient et que son regard se fixait sur le vide. Newton gémit en percevant le ton de sa voix.

Une fois, Del s'était assis à une table lors d'une exhibition simultanée de jeu d'échecs, où il était l'un des soixante joueurs opposés au champion du monde, Blankenship. Del avait tenu bon

jusqu'au milieu du jeu. Puis, quand le grand homme s'était de nouveau immobilisé en face de lui, Del avait poussé un pion en avant, pensant avoir acquis une position invulnérable d'où il pouvait déclencher sa contre-attaque. Blankenship avait alors porté une tour sur une case d'apparence innocente, puis était passé à l'échiquier suivant. Et Del avait vu l'échec et mat qui se dessinait, à quatre mouvements de distance, mais à un déplacement trop tard pour qu'il y puisse quoi que ce soit.

Le commandant prononça soudain une phrase grossière d'une voix forte et claire. Comme c'était une rareté, le second se retourna, étonné. « Comment ?

— Je pense que nous sommes foutus. » Le commandant s'interrompt un instant. « J'espérais que Murray réussirait à organiser un système quelconque permettant à Newton de jouer le jeu... ou du moins d'en donner l'impression. Mais cela ne marchera pas. Quel que soit le système adopté, Newton jouera par cœur, et il pensera toujours au même mouvement dans une même position. Un système a beau être parfait... aucun homme ne joue de cette façon, que diable ! Il commet des erreurs, il change de tactique. Même dans un jeu aussi simple, il y a place pour ces incertitudes. Et surtout l'homme *apprend* le jeu en le jouant. Il s'améliore progressivement. C'est cela qui trahira Newton, et c'est cela que cherche notre pirate. Il a sans doute entendu parler des *aiyans*. Maintenant, il va acquérir la conviction qu'il a affaire à un simple animal et non à un homme ou à un ordinateur. »

Au bout d'un moment, l'officier en second annonça : « Je reçois des signaux relatifs à leurs mouvements. Ils ont commencé à jouer. Nous aurions peut-être dû dessiner un damier pour suivre les coups.

— Soyons plutôt prêts à intervenir quand le moment sera venu. » Le commandant jeta un morne regard à son bouton de salve, puis à l'horloge, qui montrait qu'il s'en fallait encore de deux bonnes heures avant l'arrivée probable de Gizmo.

Bientôt le second reprit : « On dirait la fin de la première partie. Et Del a perdu si j'interprète correctement leurs échanges de signaux. » Il se tut un instant. « Commandant, voici le signal que nous

avons capté la dernière fois que le berserker a déclenché le faisceau mental. Del doit de nouveau commencer à le ressentir. »

Le commandant ne trouva rien à répondre. Les deux hommes attendaient en silence l'attaque de l'ennemi, espérant seulement être en mesure de l'endommager pendant les quelques secondes avant qu'ils soient vaincus ou tués.

« Del joue actuellement la deuxième partie, fit le second intrigué. Et je viens de l'entendre dire : « Allons, jouons donc ! »

— Il a pu enregistrer sa propre voix. Il a dû préparer pour Newton un plan à suivre ; mais le berserker ne s'y trompera pas longtemps. Il ne peut pas. »

Le temps fuyait, échappant aux normes d'évaluation.

Le second annonça : « Il a perdu les quatre premières parties. Mais *il ne fait pas* les mêmes mouvements chaque fois. Je regrette que nous n'ayons pas de damier...

— Bouclez-la avec votre damier ! C'est lui que nous regarderions au lieu du tableau de commandes. Et tenez-vous sur le qui-vive, mon ami ! »

Après ce qui parut un silence prolongé, le second laissa échapper : « Ça alors, je veux bien être...

— Quoi encore ?

— Les nôtres viennent de faire partie égale dans ce jeu.

— Alors le faisceau n'agit pas sur lui. Êtes-vous certain... ?

— Le faisceau est en activité ! Regardez, ici, la même indication que la dernière fois. Il le subit depuis près d'une heure déjà, et l'action se renforce encore. »

Le commandant n'y croyait pas, mais il connaissait bien les capacités de son second et lui accordait toute confiance. Et les signes du tableau étaient convaincants. Il déclara : « Dans ce cas, quelqu'un – ou quelque chose – bien que dépourvu de cerveau fonctionnel est en train d'apprendre à jouer, là-bas. Ha ! ha ! » ajouta-t-il comme s'il se fût efforcé de se rappeler ce qu'était le rire.

Le berserker gagna encore une partie. Puis partie nulle. Encore un gain pour l'ennemi. Et alors trois parties nulles en succession.

Une fois, le second entendit la voix de Del demander froidement :

« Préférez-vous abandonner maintenant ? » Il perdit encore une partie. Mais la suivante fut de nouveau nulle. Il était évident que Del mettait plus de temps à jouer que son adversaire, mais pas au point de l'impatisser.

« Le berserker essaie des modulations différentes du faisceau mental, annonça le second. Et il a poussé la puissance très haut.

— Ah ! oui ? » fit le commandant. Il avait à plusieurs reprises été sur le point d'envoyer un message radio à Del, pour lui dire quelque chose d'encourageant... et aussi se soulager de son inaction fiévreuse en tentant d'apprendre ce qui pouvait bien se passer à présent. Mais il se refusait à courir ce risque. Toute interférence pouvait empêcher le miracle.

Il ne parvenait pas à croire que ce succès inexplicable pût durer, même en constatant que la partie de dames se transformait peu à peu en une succession interminable de parties nulles entre deux joueurs parfaits. Il y avait des heures que le commandant avait fait ses adieux à l'espoir et à la vie, et il attendait toujours l'instant fatal.

Et il attendait.

« ... ne périront pas sur la Terre ! » dit Del Murray, et les mains promptes de Newton volèrent pour lui libérer le bras droit de la menotte.

La partie inachevée sur le petit damier devant lui avait été abandonnée quelques secondes auparavant. En même temps, le faisceau mental avait été levé, quand Gizmo avait surgi dans l'espace normal, juste en position, avec cinq minutes seulement de retard ; et le berserker avait été obligé de regrouper toute son énergie pour faire face à l'attaque totale immédiate de Gizmo et de Foxglove.

Del vit ses ordinateurs, délivrés des effets du faisceau, amener son écran de visée en plein sur le centre enflé et couvert de marques du berserker, tandis qu'il tendait brusquement le bras droit en avant, balayant les pions du damier.

« Échec et mat ! » rugit-il d'une voix rauque en abattant le poing sur le grand bouton rouge.

« Je suis heureux qu'il n'ait pas choisi de jouer aux échecs,

expliqua plus tard Del, s'adressant au commandant dans la cabine de Foxglove. Je n'aurais jamais pu monter mon petit stratagème. »

Les hublots étaient maintenant dégagés et les hommes pouvaient contempler le nuage de gaz en expansion, encore vaguement lumineux, qui avait été le berserker ; du métal purgé par le feu de son antique héritage de mal.

Mais c'était Del que le commandant observait. « Vous avez fait jouer Newton grâce à des diagrammes, je le comprends bien. Mais comment a-t-il bien pu *apprendre* à jouer de lui-même ? »

Del sourit. « Newton en était incapable. Mais ses jouets le pouvaient. Attendez, avant de me frapper ! » Il appela *l'aiyan* et prit des mains de l'animal une petite boîte. Quelque chose roula dans la boîte quand il la leva. Sur le couvercle était collé le diagramme d'une position possible dans le jeu de dames simplifié, avec une flèche de couleur différente pour indiquer tout déplacement possible des pions de Del.

« Il m'a fallu deux cents de ces boîtes, expliqua Del. Celle-ci figurait dans le groupe que Newt a examiné pour le quatrième coup. Quand il a découvert une boîte dont le diagramme était conforme à la position des pièces sur le damier, il a ramassé la boîte et a pris à l'intérieur une de ces perles, sans la regarder... c'est ce que j'ai eu le plus de mal à lui enseigner aussi vite, soit dit en passant, observa Del, tout en démontrant l'action. Ah ! celle-ci est bleue. Ce qui signifie : exécuter le mouvement indiqué dans le coin par une flèche bleue. Maintenant la flèche orange conduit à une position défavorable. Vous voyez ? » Del secoua dans sa main toutes les perles qui restaient dans la boîte. « Plus de perles orangées. Il y en avait six de chaque couleur au départ. Mais chaque fois que Newton prenait une perle, il avait ordre de la laisser hors de la boîte jusqu'à la fin de la partie. Et alors si le tableau des résultats annonçait que notre côté avait perdu, il revenait en arrière et rejetait toutes les perles qu'il avait utilisées. Ainsi les déplacements défavorables se trouvaient progressivement éliminés. Et en quelques heures Newton et ses boîtes ont appris à jouer à la perfection.

Eh bien... » fit le commandant. Il réfléchit un moment, puis tendit la main pour gratter Newton derrière les oreilles. « C'est une

idée qui ne me serait jamais venue à l'esprit.

— J'aurais dû moi-même y songer plus tôt. L'idée fondamentale est vieille de deux siècles. Et, en principe, les ordinateurs c'est mon affaire.

— Cela pourrait devenir un élément capital..., dit le commandant. Je veux dire que votre idée fonda mentale aurait sans doute son utilité pour toute force d'intervention qui devrait affronter l'arme mentale d'un berserker.

Oui... » Del était songeur. « Et aussi... Je pensais à un type que j'ai rencontré autrefois. Un nommé Blankenship. Je me demande si je serais en mesure d'imaginer un système... »

Traduit par Bruno Martin.
Fortress ship.

© Digest Production Corp, 1962.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

DU DANGER DES TRAITÉS - Katherine MacLean et Tom Condit

Il y a à nouveau, ici, de l'agressivité ; dans ce cas particulier, ce trait apparaît chez les extraterrestres. Mais il est bien connu que l'on a tendance à attribuer à l'étranger, à l'inconnu, ses propres travers, ses propres préoccupations. Un peuple hospitalier tend à traiter comme des invités prévenants les étrangers qui le visitent. Confrontée à des inconnus, une race conquérante et militariste interprétera chaque action de ceux-ci en termes de recherche de domination. De là, pour les « autres », un danger réel ; mais aussi une ressource importante pour ceux qui savent bien utiliser leurs atouts. Autant de facteurs qui pourront intervenir lors de l'événement qui marquera une discontinuité profonde de l'Histoire – en fait, de deux Histoires au moins : la rencontre entre espèces pourvues d'intelligence.

Le troisième officier Llyllw, de quart sur l'éclaireur *Wllyll'n*, examinait l'étrange objet dessiné sur l'écran, avec une expression vaguement intriguée sur son visage velu. La forme de l'objet ne concordait avec aucun des vaisseaux figurant dans le manuel des silhouettes, et pourtant, c'était incontestablement un vaisseau.

Il tendit le bras vers le circuit en phonie pour alerter un supérieur, mais arrêta son geste. Sa pensée était en général lente, mais ses conclusions étaient d'une extrême justesse et, comme le disait sa citation de l'an précédent, « des plus appropriées ».

Vaisseau non identifié ? Toutes les nefs de l'Empire d'Erdig le Tout-Puissant se conformaient à des modèles normalisés. Ce spatonef ne pouvait provenir d'aucune partie déjà conquise de l'Empire. Cela révélait une espèce inconnue, encore à dominer, un nouveau monde à

faire entrer dans l'Ordre. Moment historique. Sans bruit, avec l'espoir que son officier supérieur n'apparaîtrait pas derrière lui, il braqua les appareils de poursuite et les amplificateurs du radar sur le vaisseau inconnu, puis enregistra l'événement dans le journal de bord, y ajoutant son nom et l'heure exacte. Ce serait avantageux que son nom soit lié à cette découverte. Cela contrebalancerait bien la réprimande, qu'il voyait déjà venir.

Il se retourna vers l'écran pour un rapide coup d'œil. Le bâtiment, après agrandissement de l'image, était plus distinct, et sa conception était évidemment étrangère. Il imagina des êtres à l'intérieur, suivant leur route en toute innocence, sans savoir que leurs vies indisciplinées étaient condamnées à se voir ramener à l'Ordre. Il se rappelait l'humilité et l'obéissance délicieuses des esclaves qui avaient ravitaillé son vaisseau sur le Trente-deuxième Monde ramené à l'Ordre. C'était bon pour l'homme d'avoir des esclaves autour de lui. L'accomplissement de la mission sacrée de Nll'ni. Tirer l'Ordre du Chaos, répandait en lui un sentiment chaleureux.

* * *

Le Télépathe Itinérant Martin Jukovsky, de la nef d'exploration *Kemal Ataturk*, à cinq mois de Pluto et en route vers l'intérieur de la galaxie, redressa soudain le buste et laissa tomber son magazine. Le perroquet vert perché sur son épaule en perdit l'équilibre et s'envola en caquetant d'indignation.

« Hooorrrk ! Trisection angulaire ! Kooorrrk ! Au secourrrs ! Au secourrrs !

— Ta gueule », fit distraitement Jukovsky en cherchant le fil des pensées étranges qui lui avaient si brièvement traversé l'esprit. Quelque chose voir avec l'Ordre du Chaos... Quelqu'un était-il devenu fou à bord ? La pensée s'était teintée d'un ; très étrange sentiment de pouvoir sur *les gens*, et d'un mélange de terreur et de triomphe... retrouva la piste et réfléchit très rapidement au long de la trace évanescence de pensée, s'efforça de s'y adapter, de s'accorder, pour établir l'empathie. Soudain, l'accord se fit, la personnalité de l'autre pénétrant en tourbillon dans son esprit, vrai coup de masse

d'émotions de frayeur mêlées à des pensées froidement calculatrices.

/ *Esclaves* (plaisir)... *Vaisseau inconnu sur l'écran...*
Réprimande ? (Peur) *Promotion* (Peur)... *Guerre...* *Amener à l'Ordre...* Que diable cela voulait-il dire ? Où était – *Vaisseau inconnu...* (émotions) /

« Par les derviches sacrés ! » souffla Jukovsky en courant nu-pieds jusqu'au poste de commande où il pressa le bouton d'alerte immédiate.

Des sonneries retentirent dans tout l'*Ataturk*. Le pilote bondit sur ses pieds.

« Hé ! mais c'est l'alerte générale ! cria-t-il par-dessus le vacarme. Hé ! Jukovsky, qu'est-ce qui te prend ?

— Un spatonef ! » Jukovsky esquissa un geste d'inquiétude et se laissa choir dans un fauteuil pour entamer la tâche délicate d'accorder les autres télépathes du bord sur les pensées qu'il suivait à la trace. Ils s'annoncèrent... d'abord Tewazi, Zorn et Candleman en un flot de curiosité, puis Hahn, se dégageant de quelque pensée lointaine pour se joindre en souplesse aux autres. Il connaissait chacun et sentait venir son « contact » : Tewazi, froidement analytique, qui organisait les renseignements ; Zorn, avide de chercher et de repérer ; Candleman, ardent à comprendre, Hahn qui observait tandis que les émotions – alors qu'il était si calme qu'on l'en aurait cru dépourvu – s'infiltraient dans sa pensée. Ils s'accrochèrent et poursuivirent la piste de pensée.

À bord du *Wllylin*, le troisième officier Llyllw commençait à sentir son poil se hérissier sous la sensation insolite qu'on l'observait. Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule et ne vit personne. Il s'approcha du cordon d'alerte générale. Il aurait dû le tirer dès qu'il avait identifié l'autre nef comme étrangère, mais il risquait l'exécution s'il déclenchait l'alarme sans en avoir reçu l'ordre. Il était temps d'appeler le second ou même le commandant. On pourrait s'étonner de son retard. Llyllw rassembla son courage et fit un pas de plus dans l'insubordination. D'une main ferme, il abaissa le levier qui éveillait l'ordinateur principal du bord.

L'ordinateur, Règlements et Conseils Infaillibles, servait d'ordinaire pour la navigation et les atterrissages, mais il constituait également l'autorité du bord en ce qui concernait les disciplines

militaires, les précédents, ainsi que tous les édits de Sa Divine Toute-Puissance Erdig, Maître Suprême de Nll'ni et Seigneur de la Création. L'Infaillible pouvait examiner et reconnaître sur son écran les images de tous les vaisseaux connus et devait être en mesure de savoir ce qu'il fallait faire en présence d'une nef inconnue. Après tout, il existait une quantité de règles et de précédents traitant du Rappel à l'Ordre des espèces non connues.

Il attendit. Les écrans de bord clignotèrent tandis que le grand ordinateur en prenait charge et commençait ses études. Il attendit encore un instant, demandant si l'ordinateur allait réagir. Sa vie était dans la balance.

Les vibreurs d'alerte se déclenchèrent en un rugissement assourdissant. L'ordinateur avait reconnu un état d'alerte. Une voix enregistrée se mit à aboyer des ordres dans le système de haut-parleurs. Llyllw ne risquait plus rien.

Il inspira profondément l'air et le garda en lui pendant qu'il faisait ses calculs. Maintenant, il avait passé par-dessus la tête du deuxième officier, du second, du commandant et du Capitaine de Stratégie. Ils seraient tous furieux et voudraient sa tête. Il pesa ce risque contre le fait que le Code Infaillible avait enregistré ses actes. S'il parvenait éviter d'être exécuté, sous un prétexte quelconque jusqu'au retour à la base, les Hauts Chambellans de Sa Divine Toute-Puissance seraient satisfaits de lui... ils aimaient que les officiers supérieurs sachent que l'on pouvait consulter l'Infaillible que celui-ci pouvait procéder à des enregistrement sans leur consentement... cela leur instillait la peur d'Erdig, comme il le fallait. Une promotion sur autre vaisseau...

La voix de l'ordinateur rugissait dans les haut-parleurs.

« Alerte Militaire Totale. Alerte Militaire Totale. Nef inconnue en vue. Ne tirez pas. Attendez les ordres. Nous répétons. Ne tirez pas. Attendez les ordres. Que tous les experts et linguistes diplômés ainsi que le personnel ayant l'expérience des contacts avec les espèces non Nll'niennes se tiennent prêts pour instructions s'ils ne sont pas de service. Ordre au commandement navigateur de laisser toute autorité au Capitaine de la Stratégie. Tout le personnel doit consulter le règlement écrit RMZZ947 sur la manière de Ramener à l'Ordre les

Espèces Étrangères. »

Le second arriva le premier sur la passerelle, bien qu'il n'eût pas été le plus proche. Il escalada l'échelle au sortir de ses quartiers, les yeux embrouillés et la fourrure en désordre. De toute évidence, il avait dormi pendant la période d'Auto-Amélioration.

« Qui a fourni des données à l'Infaillible ? gronda-t-il en jetant autour de lui des regards furibonds. Vous, vous êtes officier de quart ! Qu'est-ce que cette idée idiote ? »

Llyllw dissimula l'équivalent Nll'ni d'un sourire, et se fit poliment tout petit contre une cloison en se cachant la tête.

« Mes excuses les plus humbles, Votre Autorité. L'objet a été aperçu à une telle distance qu'il n'y avait pas de certitude que ce soit vraiment un vaisseau. Je ne voulais pas déranger mes Excellents Supérieurs pour une affaire qui risquait de n'être qu'une criminelle erreur de jugement de ma part, alors j'ai, communiqué le problème à l'Infaillible, pour être sûr d'agir correctement, même au prix de mon exécution méritée si j'ai pris un objet naturel pour une nef. »

Il y eut un silence pendant que le second réfléchissait à l'affaire. Le règlement permettait au plus insignifiant des membres de l'équipage de consulter l'Infaillible à tout moment où il n'avait pas d'autre problème à résoudre. C'était une insulte envers ses supérieurs que de prendre une pareille initiative, mais ce n'était théoriquement pas une intervention personnelle, seulement une consultation à propos des règlements.

« Vous pouvez montrer votre visage ! » Le second avait maintenant le contrôle de son expression et son pelage se lissa quand Llyllw se tourna vers lui. « Très bien. Un acte fort patriotique, le complimenta sèchement le second. Parfaitement correct... selon le règlement. »

Le troisième officier Llyllw se raidit et salua réglementairement. Derrière leurs masques dénués d'expression, chacun pouvait sentir la haine et l'ambition de l'autre. C'est une longue grimpe que de devenir commandant d'un vaisseau, et les autres officiers se mettent toujours en travers.

* * *

À plusieurs milliers de kilomètres de là, le Maître Télépathe Tewazi marmonnait à moitié hystériquement en feuilletant le *Manuel de Sociologie Comparée*. « Diu ! Il y a sûrement quelque chose comme cela dans ce bouquin ! »

Les quatre jeunes Télépathes Itinérants enregistrèrent à toute vitesse sur des sténoscriteurs, en faisant parfois une grimace au passage des pensées qu'ils recueillaient...

* * *

Le silence régnait sur la passerelle du *Wllyll'n* et tous se tassaient contre les cloisons quand le Capitaine de la Stratégie Bryllw se hissa par l'écouille. Gras et grisonnant, il portait la casquette violette qui indiquait un commandant à la retraite. Les autres le voyaient rarement car il passait son temps à regarder des bandes historiques et à jouer des parties de logique contre l'ordinateur, en privé. Les commandants en retraite riches d'expérience et de réussite étaient seuls admis au poste de Capitaine de la Stratégie sur les vaisseaux de guerre. Pour un vieux militaire, c'était une formule de retraite agréable, puisqu'il n'avait la plupart du temps rien à faire, sinon regarder des bandes enregistrées et s'occuper de ses passe-temps favoris.

« Qui a repéré le spationef ? » grogna-t-il.

Llyllw leva la main, gardant la face contre la paroi.

« Hum ! Remuez-vous, vous autres ! Vous avez mieux à faire que de vous coller aux murs comme un troupeau de Moragais ! »

Officiers et matelots tremblèrent et se mirent au garde-à-vous tandis que Bryllw les inspectait. Il avait commandé trois vaisseaux et s'était fait une réputation de peau de vache.

« Nous sommes en état d'alerte et j'exige de vous de l'intelligence et de l'habileté. Je sais que c'est beaucoup demander, mais vous allez pour commencer faire un effort et appliquer vos cervelles de petits pois au problème que soulève cette nef inconnue. »

Les poils du commandant et de ses officiers se hérissèrent sous l'insulte, mais ils ne changèrent pas d'expression, le regard braqué

droit devant eux.

« *Vous !* » Le stratège grisonnant pointa un doigt sur l'officier-navigateur qui frémissait à son rang derrière le commandant. « Toutes les cartes stellaires sont-elles prêtes pour destruction ou brouillage dans les quatre secondes ? »

Le malheureux navigateur déglutit et toussota. « Non, Excellence.

— Elles devraient l'être. » Bryllw laissa passer un moment, sans quitter de ses yeux interrogateurs le malheureux navigateur.

L'officier, qui s'attendait à l'exécution immédiate, se rendit peu à peu compte que Bryllw espérait quelque chose. « En vous priant de me pardonner, Excellence, puis-je me retirer pour préparer la destruction ou le brouillage des routiers spatiaux ?

— Une idée remarquable, ronronna Bryllw. Allez. »

Il attendit que le pauvre navigateur fût au bas de l'échelle. Puis il s'adressa à tout le groupe : « Croyez-le ou non, Assemblée de Sagesse, il existe une très faible possibilité que nous ayons rencontré une espèce capable de nous détruire et qui voudrait peut-être savoir où se trouvent nos planètes d'origine. »

Il braqua ses yeux furibonds sur le commandant, au garde-à-vous comme les autres. « Inférieur, notre bâtiment gagne à présent sur le vaisseau inconnu. Que ferons-nous quand nous serons à portée ?

— Nous ouvrirons le feu, répondit instantanément le commandant en fusillant des yeux la cloison.

— Brillant, Votre Sagesse. J'ose espérer que vous ne vous êtes pas abîmé la cervelle irrémédiablement. » C'était un ricanement, à peine caché sous le sourire. Le sourire disparut et le Stratège grisonnant recula d'un mètre pour pousser un beuglement qui les fit tous sursauter.

« Bande de malheureux imbéciles ! Ce vaisseau représente la seule chance que nous aurons jamais de découvrir une espèce nouvelle et d'ajouter une planète de plus à l'Empire d'Erdig. S'ils nous ont repérés, il se peut qu'ils aient déjà détruit toutes leurs cartes. Et vous, idiots congénitaux que vous êtes, vous voulez les aider en vous exerçant au tir sur leur nef pour la réduire en miettes, si bien que les morceaux ne nous apporteront plus aucun renseignement. »

Il baissa le ton, pour parler simplement, en adulte qui donne des explications à des enfants. « Il faut parler avec eux, nous assurer qu'ils n'ont pas peur de nous, comprenez-vous ? Nous devons... »

Il pivota brusquement vers l'officier canonnier. « Inférieur, vos pièces à longue portée sont déjà pointées sur l'objectif, prêtes à fracasser ce précieux vaisseau. Est-ce exact ? »

Le canonnier eut apparemment du mal à répondre : « Euh... euh... oui, Autorité. L'alerte au combat... »

— Je suis heureux de votre efficacité, ronronna Bryllw. Les équipes de pièce ont-elles ordre de tirer automatiquement si les boucliers de défense indiquent des radiations inhabituelles ?

— Pas sans nouveaux ordres, Autorité.

— Merveilleux ! Ainsi cette précieuse source de renseignements ne disparaîtra pas de l'espace pendant que je vous enseigne à paraître amicaux. C'est sans danger, même s'ils nous appellent sur une fréquence inusitée. Formidable. Ce doit être par accident. »

Il sourit, de façon naturelle, cette fois, et les officiers tremblants osèrent reprendre un peu haleine et se considérer eux-mêmes comme hors de danger. « Nous devons y aller en douce pour entrer en relation avec ces créatures. Nous ne pouvons pas nous présenter en bâtiment de guerre, mais en tant que civils, comme un vaisseau de commerce. Veuillez donc vous exercer à vous conduire en civils. Que tous ceux qui ont connu des civils ou ont fait des achats dans des établissements civils montrent aux autres comment les civils se comportent. Nous apprendrons leur langue humblement de façon à commercer avec eux, vous comprenez, et quiconque apparaîtra sur l'écran de vision devra avoir l'air d'un civil : beaucoup d'humilité et de politesse. Vous avez compris ? » Il regarda les visages impassibles et y discerna des indices de résistance. Il recula et beugla de nouveau :

« Pas d'orgueil, pas le moindre signe de la supériorité des Nll'niens. Est-ce clair ? Le premier qui donnera l'impression que nous sommes un bâtiment de combat, ou qu'il est lui-même homme de guerre et habitué aux armes, sera exécuté... immédiatement ! »

Il jeta un coup d'œil satisfait sur les officiers raides et tremblants. Il reprit le ton de la conversation.

« Je regagne mes quartiers et vous laisse le soin pour les

premières manœuvres, commandant. Rappelez-vous que ces êtres ne savent rien de nous et offrez-leur n'importe quel mensonge, le moins inquiétant possible. N'interrogez pas l'Infaillible et ne modifiez en rien les plans sans m'avoir d'abord consulté. »

Il sourit au groupe figé. « Pour nous éviter la peine et l'embarras de trop d'exécutions, je vous ôterai toute possibilité d'erreur en me chargeant en personne des premières négociations. Avertissez-moi dès que vous disposerez d'une traduction approximative du langage de ces inconnus et faites fonctionner la machine à interpréter. »

Il descendit gauchement l'échelle, mais il n'avait pas l'air ridicule.

Le commandant Rablyn quitta son garde-à-vous rigide et suivit le Capitaine de la Stratégie d'un regard rageur.

* * *

À bord de *l'Ataturk*, le Maître Télépathe Tewazi tenait conférence. Bien adossé, les yeux clos, il attendait les réponses des autres télépathes de l'équipage à son appel et accordait sa perception sur leurs ondes.

[Oh ! là ! là ! Comme ils s'aiment entre eux ! « Comme un nœud de serpents à sonnettes !

« C'est un drôle de dur, ce vieux Bryllw. »

« Mettons un peu d'ordre dans tout ça. Que l'un de vous commence à traduire verbalement pour Chang. C'est son domaine : il doit nous servir de coordonnateur. » « Dommage qu'il ne soit pas télépathe... » « Quelle civilisation de dingues ! » « ... je m'y mets. » « Des brutes, comme nos ancêtres. » « Il faut convaincre Bryllw que nos intentions sont pacifiques, alors il... » « Quoi ? » « ... nous laissera tranquilles. »

« Nous laisser tranquilles ? Vous n'étiez pas branché quand... » « Oui, renseignez-vous sur ces dingues. Inutile d'essayer de communiquer... » « Les Autoritaires, selon » « ... pour les faire changer d'avis... » « le manuel » « Ils ne changeront jamais. »

« Mais Ghandi... » « Inexact », (Hahn) « psych... »

« Ça lui plairait. Bryllw aimerait bien une nouvelle orientation... ologique. Aucune résistance... l'encourager à... mais cela demande du

temps. » « ... attaquer. »

« Curieuse attitude ? » « Du temps !... (un mot obscène)... »
« Avez-vous remarqué cette affaire Ordre-Chaos ? Consultez... » « Pas le temps » « Expert en efficacité. *Ils* ne changeront jamais. ... le changer. Être plus malins que lui. » « Ses officiers ne l'aiment pas. » « Comment » « Le trouver en lui. Mais l'équipage très favorable... qu'est-ce qui le ferait Peut-être une bonne idée... comme de... Laissez-nous tranquilles. » « Le *Bounty*, mais avec des différences. » « Je n'ai pas du tout réussi à le suivre. » « Quel *Bounty*... » « (une image, des impressions) » « Étrange at-« Oh ! » titude. Oui. » Il nous acceptera, à un cer-« Il s'inquiète de... » tain degré « Pouvons-nous négocier ? dans ces rapports – je ne comprends pas – pourrions être plus puissants. S'il le pense... cette conception d'esclaves) » « Ôte-toi de mes « Il reculera et se sauvera. » « genoux, chat ! » « *Notre* » vaisseau « Chang dit qu'il est possible de faire peur dominer le *Wllyll'n* ? » Bryllw. « Bon Dieu, chat ! » « Avec quoi ? Son bâtiment est une machine à détruire. « Qu'est-ce qui et il est rapide. On ne peut pas les battre. » « L'esclave de Chang ? » conversation. » « Chang dit bluffer comme au poker. » « Hein ? » « Aïe ! » « Qu'est-ce, le poker ? » « Qu'est-ce qu'un esclave ? » « Pourquoi aïe ? »

« Jeu de cartes non télépathique qui dépend de « Le chat m'a... sans connaître les cartes que les autres griffé. » ont dans la main. Les cartes font la force. « Un esclave c'est quelqu'un. On parie, sur la donne, on fait semblant d'avoir de fortes cartes qui obéit aux ordres. Il faut effrayer l'ennemi pour qu'il qui les exécute. « Pourquoi exécuter les ordres si vous reconnaissez sans lutte que vous n'êtes pas d'accord avec eux ? » pour vous mettre à l'épreuve. C'est ça le bluff. » « La force. (Image d'une tête qui se « Mais s'il sait que vous bluffez ? » détache.) Voilà pourquoi. » « Trop gros à perdre s'il « Des droits ? » « Aucun droit. Les esclaves sont consi – demande à voir que vous ne bluffiez pas. – dérés comme une espèce inférieure. » Il n'osera pas le risquer. » « Comme un animal familier ? » « Non. »

« Répétez cela au bénéfice de Chang ! » « Mais il m'a dit. » « Espèce inférieure et obéissante. » « Comme le chat ? » « Qu'est-ce que le chat a de si (grossièreté) obéissant ? »

« J'ai une idée ! »]

* * *

Environ cinq heures après le contact vidéo, Bryllw sortait de la salle d'instruction avec une connaissance approximative du Terrestre et savait que le bâtiment qu'il affrontait était le patrouilleur *Vengeance* de la Garde Frontière de la Fédération Terrestre. Son commandant s'appelait Chang et il était très reconnaissant aux Nll'ni de s'être chargés des travaux linguistiques nécessaires à l'établissement des relations. Bryllw ébaucha lentement un sourire meurtrier. Il voyait en mémoire avec une netteté savoureuse tous les gestes idiots des Terrestres pour lui communiquer les mots clefs : jeter des balles en l'air, sourire, froncer les sourcils, grincer des dents, lever un, deux, trois, quatre doigts... Avec de pareils clowns, ce devrait être du gâteau.

Il s'approcha de l'écran pour examiner le visage de Terrestre qui s'y encadrait. Il se mit à parler, formulant avec soin sa pensée selon cette langue insolite. « J'est Bryllw, capitaine vaisseau ici. Nous désire comerce vec vous. Nous veut grandir rhhézo comerce Nll'ni. Voulez comerce ? Beaucoup profit nos gens..., vous et je. Comerce, conclut-il par une phrase qu'il avait apprise par cœur, est sansg vivvant d'indushtriie. »

Chang prit son expression la plus neutre et sa voix mélodieuse coula du haut-parleur. « En qualité de Gardes Frontières, nous avons naturellement mission d'assurer la sécurité et le bien des citoyens de notre pacifique Fédération. Toutefois, étant donné les circonstances objectives et compte tenu de facteurs historiques tels que les Lois agraires, l'assassinat de Boris Stambouli et le succès partiel des Wafds, il nous semble, à l'examen dialectique de cette situation,... » L'ordinateur Nll'ni bourdonnait crachant ligne après ligne de symboles de hasard. « ... à l'examen dialectique de cette situation, disais-je, il semblerait qu'à la lumière du point de vue de Thomas Jefferson sur la liberté du commerce, il nous incombe de poser les deux épaules sur le sol, de mettre le pied à la roue, et d'étudier la question plus profondément... avec diligence, pour ainsi dire. Si vous aviez la bonté d'envoyer une délégation à notre bord pour vous identifier plus complètement, nous serions heureux d'entreprendre les débats sur la

question à laquelle il a été préalablement fait allusion. Sinon – et Li fit une pause – nous serons dans l’obligation, à notre grand regret, de vous anéantir. »

Dès que l’image eut disparu de l’écran, Bryllw se tourna vers l’officier chargé de la linguistique. « Alors, qu’est-ce qu’il a dit ? rugit-il.

– Il semble y avoir quelques difficultés de traduction, Votre Extrême Sapience, mais on dirait que nous sommes invités à envoyer une délégation à bord de leur vaisseau pour négocier.

– Excellent ! » ronronna Bryllw, et il partit, laissant le linguiste plongé dans la contemplation désespérée du ruban qu’il avait en main.

Quand la vedette de Bryllw accosta au flanc du *Vengeance/Ataturk*, amenant le Capitaine de la Stratégie et cinq autres officiers, dont le troisième Llyllw, ce dernier avait presque réussi à dissiper son sentiment d’être observé. En réalité, il n’était plus sous surveillance depuis des heures, puisqu’il n’avait plus aucune importance. C’était le Capitaine de la Stratégie Bryllw qui devait maintenant faire effort pour dissimuler son impression de malaise... Il l’attribuait à l’étrange apparence de ces choses maigres et sans poils appelées Terrestres. Et, après tout, c’était bien la première fois qu’il ramenait une espèce nouvelle à l’Ordre, bien qu’il doutât que quiconque dans l’équipage en eût l’idée... On pouvait s’attendre qu’un homme soit un peu nerveux dans une circonstance pareille, non ? Son esprit se reportait à une campagne qu’il avait manquée de justesse, alors qu’il était deuxième officier... Une race primitive qui respirait du chlore sur la planète solitaire d’une jeune et ardente étoile. La planète était invivable pour les Nll’ni et sa population incapable d’accepter l’Ordre, aussi l’avait-on exterminée pour prévenir toute possibilité qu’elle bouleverse un jour l’Ordre de l’Univers. La planète avait même été débarrassée de toute forme de vie pour empêcher une nouvelle évolution, et on y avait entamé des exploitations de minerai. Un travail pénible et onéreux, mais ç’aurait été très désordonné de ne pas l’entreprendre.

À bord de l’*Ataturk*, Tewasi chancelait, étourdi et nauséux ; il en lâcha même le Manuel de Sociologie Comparée.

[« Diu ! »

« Pouah... Avez-vous lu dans Bryllw à l'instant ? » « Non, que... oh ! il... prévenez Chang. » « Je le fais. »

Une pensée calme émanant de Hahn : « Peut-être devrions-nous faire sauter notre bâtiment dès maintenant... Dites à Chang de prendre les dispositions, ou... Candleman, vous êtes dans la salle des machines ? Tâchez d'improviser quelque chose, au cas où... Il ne faut pas que ces êtres découvrent la Terre. »

« Une espèce entière, toute une planète... » Je ne crois pas que j'ai très envie de continuer à lire les pensées de Bryllw. »

Hahn, de nouveau : « Gardez l'esprit clair, mon vieux... Il faut que nous le possédions. »

« Chang dit que si nous nous suicidons, nous devons les emporter avec nous. Nous suivions une orbite à peu près normalisée hors de notre système quand ils nous ont découverts. Il leur suffirait de consulter le journal de bord pour remonter notre orbite. »

« Bryllw n'y a pas pensé. » « Il y pensera, et il ne faut pas non plus oublier cet ordinateur. »

« Tenons-nous-en au plan... »]

* * *

Bryllw pénétra dans le vaisseau terrestre un tant soit peu hérissé par le traitement qu'il avait subi dans le sas étanche. Il avait été fouillé, vivement, par des êtres impassibles, et on lui avait pris ses armes cachées ainsi que sa caméra. Les « fouilleurs » n'avaient pas été impolis, mais ils n'avaient pas non plus été respectueux ; ils l'avaient manipulé comme une pièce de mobilier.

« Humble, se marmonnait-il en Nll'ni. Sois humble, commerçant. » Il examinait la scène qui s'offrait à lui, les yeux écarquillés comme une bleusaille. Les Terrestres étaient aussi moches que sur l'écran de vidéo, sinon plus : la peau obscène parce que lisse et sans poils, en diverses nuances de brun clair et foncé. Ils paraissaient maigres et fragiles. Il serait sans doute facile d'arracher à l'un d'entre eux des renseignements ; on les briserait entre ses mains.

[« Pouah ! » « Diu ! (Hahn-« Qu'on me donne seulement un *schlager* et je vais lui montrer, à ce grand singe, qui on peut briser

entre ses mains... toute réflexion faite, c'est vrai qu'il me suffit de mes mains ! ») « Assez, mon vieux, vous êtes aussi mauvais que lui. » « Et vous, vous êtes trop moderne, Zern, vous n'admettez pas le combat. »]

Ils ne portaient presque pas de vêtements, qui auraient dissimulé leur manque de poils... un harnais autour des reins, et quelques-uns avec un grand ornement vert sur l'épaule. Des six Terrestres rassemblés pour l'accueillir, quatre arboraient l'ornement vert... le plus grand avait à peine un pied de haut... peut-être les dimensions indiquaient-elles le degré d'autorité, l'importance relative des Terrestres devant lui.

Alors qu'il examinait l'ornement, celui-ci bougea, dit quelques mots en terrestre, ouvrit de grandes ailes vertes et sortit de la pièce en volant. Bryllw sursauta. Il n'avait nullement été question de créatures volantes vertes pendant qu'il apprenait la langue.

Un des Terrestres s'avança. « Je m'appelle Chang, Coordonnateur pour ce jour. »

Bryllw prit le temps d'étudier ce titre étrange, puis n'y pensa plus et y alla de son petit discours. « J'est Bryllw. Vous moi parler écran. J'est dirrekteurr bizznesh et arithmétichien de navire commercial *Wlyll'n*. » Il parlait rapidement, convaincu de connaître la langue à la perfection. « Nous commercer. Je dirr chef serrviteurrs moi. Nous envoie vaisseaux monde à vous. Apporrter beaucoup bonn choz. Vous prend. Quoi vous pas avons nous avez. Montrer me carte étoile planète vous. Où vous gens planète ? Nous envoie marchande nef. »

Heureusement que Chang n'avait pas besoin de le comprendre. Chang avança de nouveau, s'efforçant à la dignité. Il prit une profonde inspiration, arrondit sa parole, et commença : « Nous, de la Fédération, sommes toujours heureux d'établir des relations avec une espèce différente. Nous espérons que nos rapports seront amicaux, et nous espérons encore que ces rapports amicaux s'épanouiront finalement, ou même immédiatement, en compréhension et interdépendance. Dans les dossiers de l'histoire, cette rencontre historique pourra s'inscrire comme vraiment historique et marquera peut-être même la première étape dans une longue histoire d'amitié et de relations amicales entre nos espèces, et même de fraternité et de fédération. »

L'attention de Bryllw se perdait. Il n'avait pas entièrement compris ce qu'on lui disait, mais cela ressemblait bien aux préliminaires officiels habituels.

« Vous partonner petimoi, Autorité, quoi est Fédération ?

— Ah !... la Fédération, ce sont de nombreuses planètes qui s'entraident mutuellement. »

Chang reprit le fil de son discours et l'attention de Bryllw se dispersa de nouveau. La prétention de disposer de nombreuses planètes était soit le bluff le plus banal pour le faire partir de frousse, ou c'était peut-être la vérité. Il observait avec satisfaction que l'intérieur du vaisseau semblait primitif, désarmé, et muni seulement de quelques instruments de sécurité. Si ce rafiote représentait ce que la *fédération* pouvait faire de mieux en matière de garde-frontière, il vaudrait mieux pour elle avoir bon nombre de planètes. Il serait facile de les enlever à une flotte aussi méprisable. Plus il y aurait de planètes, mieux ce serait.

[« Oh ! Ce n'est pas la réaction que nous souhaitons ! » « Il sait ce qu'est le bluff ! » « Nous ne lui faisons pas peur. »]

Oublieux des difficultés, Chang continuait d'ânonner...

« ... et, comme je l'ai souligné lors de notre conversation précédente, à la lumière de notre respect envers les points de vue sur la liberté du commerce émis par des personnages historiques tels que Thomas Jefferson et Al Capone, il paraîtrait inévitable qu'au cours de l'histoire nous soyons conduits... »

Pendant que le Terrestre pérorait, les cinq autres membres de l'équipe de visite Nll'ni étaient arrivés par le sas, un à un. Ils avaient le souffle lourd et leurs armes leur manquaient, mais c'était quand même une bonne force combattante. Bryllw se demandait si les Terrestres en avaient peur. Dans l'affirmative, cela indiquerait que les Terrestres – à moins d'être d'insolents froussards – se considéraient de toute façon comme relativement faibles et sans défense.

Il tenta une feinte. Il se mit brusquement à tousser en un violent grondement et avança d'une secousse soudaine, puis s'immobilisa en portant la main contre son hublot facial, comme pour s'excuser, en même temps que stopper une autre quinte de toux, et enfin il recula. Cela avait pris, il avait vu ce qu'il souhaitait. Toutes ces créatures à

deux pattes maigres avaient fait un geste craintif ou s'étaient figées lors de son rugissement et de son mouvement inattendus, et maintenant, raidies, elles s'efforçaient désespérément de prendre l'air nonchalant et de retrouver leur attitude d'avant, en auditeurs intéressés par le discours de leur chef.

Si ce n'étaient pas des capons, cela signifiait qu'ils se savaient inférieurs à lui. Bryllw décida qu'il serait peut-être possible de prendre leur vaisseau à ces minces Terrestres, à mains nues, avec une solide discipline. Une fois le vaisseau en sa possession, il serait aisé de déchiffrer leurs routiers stellaires et de découvrir la position de leurs planètes d'origine. Toutefois, s'il continuait à se faire passer pour un honnête commerçant, ils iraient peut-être même jusqu'à lui indiquer d'eux-mêmes la position des planètes, ce qui éliminerait toute nécessité de livrer combat.

« Llyllw, murmura-t-il dans le minuscule micro d'intercommunication de son casque, tenez-vous prêt à agir et tâchez de repérer leurs armes. Ils en ont certainement, et probablement braquées sur nous en ce moment, mais je ne les ai pas découvertes. Il se peut que j'essaie de m'emparer de cette nef dès que j'aurai appris ce que sont ces choses vertes qui volent. »

[« Que Taylor nous fabrique en vitesse de fausses armes portatives. » « Pourquoi ne pas nous servir de celles que nous avons prises à ces gorilles ? » « Ils les reconnaîtraient de toute évidence et sauraient du même coup que nous n'en avons pas du tout. Il ne faut pas nous battre contre ces personnages. » « Pourquoi les avons-nous reçus à notre bord ? » « Pour les effrayer, mon vieux. »]

« Autorité, fit la voix inquiète de Llyllw dans l'intercom du casque de Bryllw, un de ces animaux verts me parle en privé. Je ne sais pas ce qu'il me raconte. »

Bryllw jeta un coup d'œil en arrière et vit que Llyllw se tenait raide, le visage de bois, avec une créature verte perchée sur son épaule. La bête l'examinait, tournant la tête pour le fixer d'un seul œil à la fois, avec l'air discourtois de ne pas croire à ce qu'elle voyait.

« Hwrrark ! hurla soudain la créature d'un ton de commandement. Bordée de tribord ! Bordée de tribord ! »

Llyllw fit en l'air un bond de trente centimètres et retomba, plus

raide que jamais. La créature ouvrit ses vastes ailes et s'envola par la coursive. Dans de grands battements et froissements d'ailes, les autres quittèrent les épaules des Terrestres et s'élancèrent à la suite de leur congénère, pour disparaître bientôt.

« Il faut excuser les Wraxtax, dit Chang. Leur peuple n'a pas l'habitude de se montrer courtois envers les inconnus. Mais vous n'avez pas à obéir à ses ordres. Nous le lui expliquerons.

— Qui es-tu-il, Autorité ? demanda Bryllw, en se rappelant qu'il fallait rester humble. Ass-t-il un commandement ou un pouvoir à borrrd de votre grrrand vaisseau ? » Qui donc commandait la nef ? L'attitude des Terrestres entre eux était ambiguë, ne manifestant ni ordre ni obéissance, et il était encore plus difficile d'interpréter leur comportement vis-à-vis des choses vertes avec des ailes. Cela l'inquiétait.

« Il n'a personne à commander, expliquait Chang d'un ton solennel. Nous sommes égaux. Les Wraxtax sont la quinzième espèce qui soit entrée dans notre Glorieuse Fédération. Je n'ai moi-même pas d'autorité vraie sur eux. Aimerez-vous visiter notre nef ? »

Des égaux ? Des égaux, cela signifiait des unités interchangeables, ou des quantités identiques. Comment un Bipède pouvait-il constituer une unité interchangeable ou une quantité identique avec un Oiseau Vert ? Et qui était le chef ? Bryllw fronçait les sourcils en scrutant les traits du Bipède qui lui avait dit être le commandant. Était-ce réellement un officier, cet être hésitant que ses compagnons ne saluaient même pas ? Il repassa en mémoire la déclaration et se rappela la question. C'était donc un point éclairci et il savait ce qu'il voulait.

« Nous esschanger choz de sscience. Désirrrons voir schambre pilote et sscchambrrre masschchine, sssi plaize à Vous autorité. »

Le Terrestre découvrit les dents et inclina la tête en un geste que Bryllw reconnaissait comme amical. « Avec grand plaisir. Veuillez me suivre. »

Bryllw fit signe à ses cinq Nll'niens en scaphandre spatial de le suivre aussi, en s'étonnant de la stupidité dont faisaient preuve les espèces non Nll'niennes. Ils longèrent une étroite coursive et franchirent des écoutes pour aboutir au poste de commandes, où le

Terrestre leur montra d'un air solennel les divers instruments.

« Voici le feeblevetzer, ce bouton et ce cadran. Il n'est utile que dans les moments où l'on veut dépasser la vitesse de la lumière et où on n'attache pas d'importance à la direction où l'on va. Le Fort Allerton Bilatéral est ici... ce cadran... et ce levier... »

Bryllw était confondu, dans l'incapacité de suivre les explications du Terrestre. Il était clair que cette langue était beaucoup plus compliquée qu'ils ne l'avaient pensé. Les cadrans et les boutons et les écrans du tableau de commandes ressemblaient exactement à des cadrans, des boutons et des écrans, et ne donnaient aucune idée de leur rôle. Peut-être que s'il lui était permis d'examiner les machines...

« Ssschchambrrre massschchine. Voir sssch-chambrrre massschchine, Vous Oberseigneur ? »

Cette fois encore, pas d'objection. Tout en le suivant, de plus en plus ahuri d'une telle idiotie, Bryllw parla très bas dans son micro pour commander halte à ses hommes. « Ne me suivez pas tous. Que quatre d'entre vous restent dans le poste de commande, à poser des questions, l'air bien innocent, pour essayer de voir où ils cachent leurs armes et être prêts à les tuer pour nous emparer du vaisseau quand j'en donnerai l'ordre. »

[Hahn : « ... oh !... malin, notre ami. »]

« Je ne vois pas d'armes, Autorité, signala Llyllw, sa voix faible et métallique dans les écouteurs. Je suis le dernier de la file et un des Terrestres nous suit en braquant sur nous une armature de fils métalliques. Cela peut avoir deux mains de large, en carré, et cela ressemble simplement à des fils. La chose verte vient juste d'arriver en volant.

— Pas de mouvements brusques, idiot ! Ayez l'air tranquille et posez-leur des questions sur leur langue et leur système numérique. Feignez de ne pas voir qu'il braque quelque chose sur vous. Que l'un de vous s'arrange pour passer derrière le Terrestre et se tienne prêt à le tuer à mon commandement. »

[« ! »]

« Hé ! Taylor ! lança Hahn dans le poste de commande, d'un ton enjoué. Vous connaissez le javanais ? Mavettavez lave davos cavontraive lava cloivasavon, davaccavord ? »

* * *

Bryllw était contrarié en suivant la coursive. Un cadre avec des fils autour était une *arme* ? D'où tirait-elle son énergie ? Et pourquoi la majorité des Terrestres ne portaient-ils ni uniforme ni arme ? Ils n'avaient que leur peau et leur harnais, insuffisants pour dissimuler des armes, et aucun insigne de grade. Comment le vaisseau pouvait-il fonctionner de façon ordonnée s'il n'y avait pas moyen de distinguer qui commandait quoi ?

[« Qu'est-ce qui le tarabuste, maintenant ? Nous savons très bien qui fait quoi dans l'équipage, alors pourquoi porterait-on des étiquettes ? » « C'est la coutume des autoritaires que d'en arborer, cela les rend plus heureux. » « J'ai lu ça dans le Manuel, en effet, mais il semble persuadé que c'est *pratique* ! Je veux dire... » « Exprimez-vous clairement, vieux... suivons sa pensée. »]

On ne peut pas faire naviguer un vaisseau sans au moins une distinction de rang et d'autorité. Les pensées de Bryllw le mettaient mal à l'aise et il avait de nouveau ce picotement de la peau, comme s'il se sentait observé. Peut-être les Terrestres avaient-ils quitté leurs uniformes et leurs galons pour cacher quelque renseignement essentiel à leur égard. Peut-être n'étaient-ils pas sans défense au point où ils le paraissaient et jouaient-ils une partie d'une profondeur et d'une obscurité considérables.

[« Hou... le voilà qui commence à s'inquiéter un peu. » « Mais pourquoi ? » « Notre véritable apparence, il pense que c'est un mensonge. » « Alors notre réalité serait le Bluff ? » « Comment ? » « Maintenant c'est *moi* que *vous* inquiétez ! »]

Bryllw s'engagea avec prudence sur une voie différente de logique. La présence des grandes créatures volantes signifiait que les Terrestres s'étaient répandus au moins sur deux systèmes solaires, car ils n'auraient pas pu trouver une atmosphère identique dans leur propre système solaire. Or, ces « Wraxtax » ne portaient de toute évidence aucune combinaison étanche. Selon les lois de probabilité, il fallait explorer au moins cinq systèmes pour découvrir une planète avec une atmosphère identique. Il semblait donc que les Terrestres se

soient livrés à de nombreuses explorations avant de rencontrer les Wraxtax. Celui qui parlait avait affirmé qu'ils avaient été la quinzième espèce à entrer dans la « Fédération » Terrestre. (Par l'espace ! Qu'était-ce donc qu'une fédération ?) La question se posait : quelle espèce dominait l'autre ? Il fallait bien que l'une d'elles soit dominante, sinon l'Ordre et la stabilité devenaient une impossibilité. Les créatures vertes n'avaient accompli aucun travail en sa présence et elles n'avaient donné qu'un seul ordre, lequel n'avait pas eu de suites. Tout cela était bien embarrassant.

« Quelle une vos planètttes féderrraschion est sscentrale, Autorrité ?

— Je ne comprends pas, répondit Chang. Les soleils sont centraux, pas les planètes. Bien sûr, on peut concevoir qu'il existe un système où...

— Moi dire quelle fait gouverrrnement, fait lois ?

— Le gouvernement ? Les lois ? » Chang réfléchit un moment, en regardant la silhouette massive dans le scaphandre. « Eh bien, disons... »

Un des autres Terrestres s'avança en hâte pour lui murmurer à l'oreille. Chang sourit.

« Voyons, nous avons une fédération. Tous les mondes sont centraux.

— Tous mondes centraux ? » répéta correctement Bryllw, tout en cherchant à paraître tout simplement stupide. Un brouillard rouge s'amassait devant ses yeux et il se tenait menaçant, au-dessus du Terrestre, les mains ouvertes, pendantes. Il dut faire effort pour se retenir de le soulever comme une vulgaire poupée pour lui arracher les membres. Depuis une demi-vie qu'il s'était haussé au rang de Stratège, il n'avait plus à accepter d'insultes de quiconque hormis des Grands Chambellans ; d'Erdig lui-même. Il y avait de quoi enrager d'entendre cette petite caricature dépourvue de poils, destinée à l'esclavage, lui débiter avec insolence tissu de mensonges évidents, ce qui était une insulte à son intelligence... et en plus la créature moquait de lui.

« Tous les mondes sont centraux, Votre Sagesse ! » Il se forçait à l'humilité, mais sa voix tremblait. « Mais je aime sssavoirrrr quel monde plus pouvoir que autrrres.

— Pas un seul monde n'exerce de pouvoir sur autre, répéta Chang d'un ton neutre. Pourquoi une planète ferait-elle pareille chose ? Cela nécessiterait une dépense d'énergie et de ressources sans aucun profit pour personne, et cela conduirait probablement à l'hostilité. Puisque nous sommes ici, vous plairait-il de jeter un coup d'œil à notre secteur de contrôle de l'atmosphère ? » Il passa par une écoutille, hors d'atteinte.

Bryllw passa lourdement derrière lui, s'obstinant à conserver son attitude modeste. S'il perdait la tête tout d'un coup, ses subordonnés le prétendraient sénile. Peut-être auraient-ils raison. Il tremblait, mais il se dominait. Tewazi s'écarta sans bruit de sa position derrière lui.

[« Wouf ! Avez-vous senti cette fureur ? » « Cela m'a écrasé... j'ai bien failli étrangler moi-même quelqu'un. » « Moi aussi... lui. » « Inutile de dire à Chang quel danger il a couru. »]

Bryllw se retrouva dans une petite pièce encombrée de matériel, avec des réservoirs de liquide le long des parois. Le Capitaine de la Stratégie affectait d'examiner les appareils alors qu'il tâchait de reprendre son calme.

Quand sa respiration fut revenue à la normale et qu'il eut cessé de trembler, il concentra son attention sur les réservoirs. Ils dégageaient une luminosité intense et assuraient ainsi l'éclairage indirect du reste de la salle. Dans chacun des réservoirs se voyait une forme différente de végétation et dans le liquide, de petites créatures dorées nageaient en tous sens, piquant parfois du nez les diverses plantes. Au flanc de chacun des réservoirs et à *l'intérieur* se voyait un tableau miniaturisé de leviers et de cadrans.

Bryllw regardait les minuscules commandes et les créatures qui nageaient. Qui donc se servait de ces commandes ? Les poissons eux-mêmes ?

Il toussota, et commença : « Que arrafp... » Puis il se rappela la langue terrestre dans laquelle il faisait tout de même des progrès : « Que font ces crréa-turres, Autorité ?

— À ce sujet, je suis en effet une autorité. Ce sont nos experts du contrôle de l'atmosphère, des membres de la vingt-cinquième espèce à se joindre à notre fédération glorieuse.

— Pardonnez demande, Autorité, mais... vouloirrr prrésenterr

moi ? Si belles créatures... » Les pensées de Bryllw marchaient vite. Ces choses nageantes étaient peut-être des captifs, des esclaves mécontents. Diviser pour régner...

Chang arbora un vague sourire. « Je crains qu'elles ne parlent guère. »

Bryllw jeta un coup d'œil sur la table. Une paire d'écouteurs y était posée, reliée par des fils à un des réservoirs. De toute évidence, les Terrestres conversaient avec ces choses-poissons. Il hésita.

Le Terrestre se rapprocha de la porte. « Allons-nous voir les machines, à présent ? »

Bryllw le suivit. L'idée de communiquer avec de petits poissons était pure folie. Pourtant, logiquement... logiquement quoi ?

(« Qui a eu l'idée de ce truc des écouteurs ? ») (« Moi. ») (« Beau travail, Jukovsky, il est stupéfait. ») (« Dites aux gars de se hâter avec le machin-chouette, le mec de la Stratégie rapplique. »)

Alors qu'ils longeaient la coursive, un homme fonça d'une écoutille pour parler rapidement à Chang. Cet entretien n'avait pas l'air naturel, pas plus que toutes les façons d'agir de ces Terrestres !) Bryllw se rendit compte de la raison de cette bizarrerie : ils n'échangeaient jamais de salut et les uns ni les autres ne se mettaient au garde à-vous pendant les conversations. Ils tenaient chacun secrète leur position à bord, en jouant leurs ; rôles à la perfection.

Le Terrestre qui l'accompagnait (le commandant ?) se retourna vers lui, après quelques mots échangés, découvrant de nouveau ces dents blanches et régulières qui ne pouvaient guère servir qu'à manger des légumes. Son apparence pacifique avait quelque chose de rassurant. Cela dissipait les fantasques imaginations de Bryllw au sujet de complots mortels, sinon le brouillard qui se formait dans son esprit.

« Je viens d'apprendre, dit le Terrestre, que ma Fédération aimerait procéder à des échanges commerciaux avec votre... euh... gouvernement, mais qu'elle ne juge pas le moment opportun pour que vos vaisseaux approchent de nos planètes... des difficultés avec des maladies inconnues et aussi d'autres problèmes du même ordre. En conséquence, nous aimerions choisir une planète morte, totalement isolée, pour y rencontrer vos nefes et échanger nos produits. »

La proposition n'avait rien de stupide. Bryllw posa sur le

Terrestre un regard calculateur, en se demandant quand l'affectation d'innocence allait prendre fin. La proposition était sage pour des ennemis en puissance. Mieux vaudrait l'accepter... Tout le temps supplémentaire que l'on passerait à négocier augmenterait ses chances de repérer les systèmes d'étoiles de la Fédération. Il aurait aussi le loisir de reconnaître le véritable commandant, car ce pitre ne parlait pas en son propre nom, et ils n'avaient pas eu le temps de communiquer avec leur « Fédération », même s'ils venaient de l'étoile la plus proche des deux vaisseaux. Quelqu'un lui donnait donc des conseils et ce quelqu'un en savait assez pour être précieux. Il fallait le dénicher et le maintenir en vie pour un interrogatoire.

[« Pouah ! Son idée d'un *interrogatoire* ! Et il s'y complait ! »
« Non, pas du tout... pas d'émotion... ce n'est qu'un concept purement mécanique... Autant que cela puisse déplaire, à vous, les civilisés, je crains bien que nous soyons forcés de faire quelque chose à ces gens. J'ai calculé la position de leur planète d'origine. Grâce à l'excès de centralisation de ces Autoritaires, nous pouvons les anéantir en un seul raid... les races qu'ils ont soumises finiront le boulot... hein ? »
« Un beau plan, Hahn, mais si vous en dressiez un pour que nous survivions à cette visite de leur petit groupe d'inspection ? Nous ne paraissions guère avoir de succès. »]

La voix de Llyllw parvint dans le casque de Bryllw alors qu'il peinait à suivre le petit groupe de Terrestres qui lui montrait le vaisseau. Il se rappelait avoir laissé Llyllw dans le poste de commandes, il se le rappelait avec difficulté, arrachant sa pensée aux brumes des hypothèses. La voix de Llyllw avait un accent de triomphe.

« Il semble qu'un accident des plus déplorables soit arrivé, Votre Autorité... je me suis heurté par accident au Terrestre avec son arme. Il l'a lâchée et j'ai par ma grande maladresse marché dessus. Pour le moment, je lui présente mes excuses les plus abondantes. Oh !... oui, je crois bien voir un routier stellaire. Il est peint sur une cloison, pour la décoration, visiblement, mais il semble tout à fait ! lisible. »

« Excellent » murmura Bryllw dans le micro du casque, et se souvenant que c'était précisément cet officier qui avait aperçu le vaisseau inconnu et activé l'Infaillible sans en avoir reçu l'ordre.
« Naturellement, c'est une insubordination, punissable de mort, que

d'agir sans ordres, à moins que je n'approuve officiellement votre acte. » Un silence, tendu de celui qui écoutait. Bryllw le laissa souffrir un moment, puis il ajouta : « J'approuve. Toutefois je recommanderai une promotion pour vous... on n'a pas droit à l'insubordination en bas de l'échelle ! » Il reprit d'un ton plus calme. « Soyez prêt à vous emparer de la salle de commandes quand j'en donnerai le signal. Et tuez aussi les oiseaux. »

Bryllw s'adressa au Terrestre près de lui : « Nous commerce, planète morte, arrêter et commerce là. Je dire nous gouvernement envoyer vaisseaux. Où planètes vous vivre ? Vous dire moi. Je choisir bon étoile entre. »

Chang sourit « Nos cartes stellaires sont dans le poste de commandes. Vous y indiquerez où se trouvent vos étoiles, et notre machine calculatrice cherchera dans les dossiers la meilleure étoile ayant des planètes inhabitées pour nous servir de centre d'échanges commerciaux. »

Bryllw irradiia un grondement mental qui secoua les télépathes terrestres. Les Terrestres voulaient savoir la position de ses mondes ! Peut-être l'avaient-ils invité à leur bord dans le but de le capturer et de l'interroger. Mais si les choses tournaient mal pour la délégation négociatrice, et que le commandant du *Wllyll'n* le soupçonne, il réduirait immédiatement en atomes la nef terrestre ainsi que Bryllw du même coup. Ce serait la première décision qu'il prendrait. Bryllw imaginait sans peine le plaisir qu'aurait le commandant Rablyn à donner l'ordre qui le débarrasserait de son Capitaine de la Stratégie, et le laisserait de nouveau seul maître à son propre bord.

« Grrrand rregrrret, Autorité et Sage Personne, mais je sseulement commerçant, faire arithmettic sur vaisseau commerce, déclara-t-il d'un ton obstiné, sachant bien qu'on ne le croirait pas. Je ne lirre cartes sstellairres, pas sssavoirr où Nll'ni est de issi. »

Chang lui adressa un sourire, exhibant des dents qui semblaient soudain menaçantes. « Peut-être que cela peut s'arranger. » Il se tourna vers un panneau ouvert qui donnait dans une sorte d'atelier. Il y avait des pièces de rechange sur les établis aussi bien que dessous.

« L'atelier de réparation », expliqua Chang. C'était assez évident puisque quatre hommes s'affairaient avec précision à ajuster un

appareil pris dans la cloison tandis qu'un cinquième se tenait penché près d'un fauteuil de commande installé devant un viseur, une main posée sur un bouton de grandes dimensions. Tout en travaillant, les autres levaient fréquemment les yeux sur un écran de vision encastré au milieu de leur appareil. L'écran comportait deux lignes qui se croisaient perpendiculairement, le découpant en quatre carrés égaux, tout comme une lunette de visée pour une batterie à longue portée. Au centre de l'écran aux fines lignes croisées, en plein milieu, un vaisseau se dessinait et Bryllw reconnut lentement le *Wllyll'n*.

« Avec votre parrdon, Autorité ? » Il s'approcha des hommes au travail, en respirant difficilement. Ils étaient à bonne portée pour qu'il leur défonce le crâne. « Votre parrdon, mais ce sssemble une arme. Vous voulllez explliquer prrincipe ? »

Celui qui avait la main sur le bouton était plus éloigné, hors d'atteinte, remarqua Bryllw, il faudrait le frapper quand les autres seraient abattus.

« Certainement, fit Chang, toujours souriant. C'est ; notre armement principal, le Régurgitateur Cosmique. Il fonctionne sur le principe de Tsoin-Tsoin, la jargonophonie réciproque, et peut briser les liens atomiques de tout objet sur lequel il est pointé. Sauf bien entendu les grosses planètes et les étoiles... à cette distance, il ne pourrait causer que de légers dommages à une planète, par exemple, à peine détruire son atmosphère. Les astrophysiciens ; se sont posé de nombreuses questions sur les effets qu'il aurait sur une étoile... le bidulzinzin que voici détermine la jargonophonie réciproque de tout objet sur lequel il est réglé et indique par des couleurs différentes... » Il désigna de la main un tournoiement rapide de lumières colorées.

« Cet ensemble de couleurs, par exemple, nous donne la jargonophonie réciproque de votre vaisseau. Nous sommes malheureusement dans l'obligation de le mettre au point sur quelque chose pour terminer certaines réparations. Les canonnières effectuent des essais de mise au point sur votre nef, parce qu'elle est l'objet de grandes dimensions le plus proche. Toutefois, votre vaisseau ne court aucun danger... le bouton que voilà, celui que presse Jukovsky, empêche l'arme de Régurgiter automatiquement quand elle est pointée sur l'objectif. Naturellement, il prend grand soin de ne pas le

relâcher. Passons dans la salle des machines, voulez-vous ? »

Sans rien dire, Bryllw examina de nouveau le *Wllyll'n* bien centré dans le réticule de l'arme, puis le Terrestre, nonchalamment adossé qui maintenait le bouton de la main gauche. Il recula lentement pour ne pas effrayer le Terrestre.

En sortant, il adressa un petit geste au Nll'nien en scaphandre qui les avait suivis humblement et discrètement. « Restez ici quand je partirai, dit-il dans le micro du casque. S'il y a des difficultés, vous maintiendrez ce bouton enfoncé ! » Il jeta un coup d'œil en arrière à son homme d'équipage ralenti par l'énorme combinaison spatiale, et au Terrestre vif et nerveux qui, maintenant tourné vers eux, continuait de presser le bouton et surveillait le Nll'nien d'un air soupçonneux. Il en eut l'humeur assombrie. S'il y avait la moindre difficulté, le *Wllyll'n* serait totalement régurgité. Tristement, il suivit Chang dans la salle des machines.

Chang s'assit sur un coffrage en plastique aux lignes pures. Puis il se mit à parler avec entrain : « Et si nous en revenions aux échanges commerciaux ? C'est dans ce domaine que je suis le mieux qualifié pour négocier un traité, étant donné mon ascendance mongole. Nous autres, Mongols, avons toujours eu la réputation de nous montrer sympathiques envers les commerçants. Toutefois, le problème se pose toujours des planètes trop développées et des planètes sous-développées. J'ai la certitude que vous-même et vos distingués collaborateurs le connaissez très bien, ainsi naturellement que les problèmes concomitants du commerce entre les régions coloniales et les planètes-mères, comme l'a si magnifiquement exprimé Wilberforce Bottom dans son inoubliable « Ballade du Thé de Boston », ouvrage que mon peuple considère comme immédiatement second en excellence à notre « Tarzan Roi des Singes » national. Mais, pour en revenir à l'essentiel, tous ces facteurs et d'autres encore doivent entrer en ligne de compte dans toute discussion commerciale, et je présume que vous avez fait comme nous. En conséquence, et à la lumière de ce qui précède, nous en arrivons à une question qui pourrait être – et l'a déjà été souvent – fondamentale... Qu'avez-vous à offrir et que vous faut-il ?

— Euh... euh... nous avoir matièrrres prrremièrrres de toutt

sorrtes...

— Nous aussi.

— Nous avoir beaucoup industrries... » Mentalement, Bryllw égrenait des jurons. Qu'est-ce que ce pitre facétieux s'imaginait faire ? Il se rappela le bouton et eut un frisson. Est-ce qu'ils préparaient quelque chose de pire encore ?

« Peut-être y a-t-il là une possibilité d'accord. Il semblerait également que l'on puisse s'entendre sur une sorte d'échanges culturels, par exemple, la verroterie, les hachettes et autres articles d'artisanat.

— Quoi ?

— Je disais que peut-être mieux vaudrait concentrer nos échanges sur des produits manufacturés de divers genres, à choisir, ainsi que sur des articles culturels et scientifiques qui refléteraient les divers aspects de nos deux formes de société.

— Oh ! oh ! oui... culturrels et... euh », ssscientifiques. Certainement les arrrticles ssscientifiques. Grrrand... euh... bénéfice mutuel. » Comme cette machine infernale dans la salle voisine, songeait-il. Échangeons donc cela ! Mais le Terrestre cherchait à gagner du temps d'une façon ou d'une autre... il y avait quelque chose qui clochait dans son attitude.

[Hahn : « Mes potes, vous ne savez tout simplement pas mentir, voilà tout. »]

« Et quant à la planète comme centre d'échanges... je proposerais une planète morte d'une des étoiles voisines d'ici. C'est naturellement en territoire... euh... Terrestre, mais nous serions heureux... »

« LE CHAT ! »

Tous les travailleurs de la salle des machines se redressèrent et restèrent respectueusement silencieux. Une petite créature au pelage noir et lisse, marchant sur quatre pattes, se promenait en reniflant les jambes des hommes ; elle grimpa sur une étagère pour contempler un écran lumineux, marcha de long en large pendant cinq minutes environ, puis s'en alla. Les hommes se décontractèrent. L'un d'eux vint examiner l'écran, apparemment pour s'assurer que tout allait bien.

« C'était le Chef, dit Chang à voix basse. Il vient de temps à autre jeter un coup d'œil pour avoir la certitude que tout est en ordre.

— Il êtrrrre bien petit », observa Bryllw. Il aurait dû s'attendre à quelque chose de ce genre. Ces bouffons de Terrestres n'avaient pas de rang, ils faisaient seulement semblant d'occuper des fonctions. Cette créature, quelle qu'elle fût, avait visiblement conscience de sa propre supériorité ; c'était un officier, ou plus encore.

[« Heureusement que le cher Gorille de la Stratégie n'était pas dans l'atelier quand le chat y est venu... il a fallu le chasser d'une table pour qu'il ne s'emmêle pas dans tout ce micmac électronique. »]

Le Terrestre qui était derrière Chang s'avança et murmura des mots que Bryllw ne saisit pas. Quelque chose comme « Accroché ».

Chang sourit et poursuivit : « Il descend de la plus ancienne race intelligente que nous ayons jamais rencontrée, ce sont des natifs de la planète Avanjamet. Nous trouvons leurs conseils des plus précieux. »

Des conseils ? songea Bryllw. Qui croient-ils donc tromper... eux-mêmes ?

[« Gentil minet... viens ici, mon joli... là, c'est bien. Allez prévenir Chang, tout est prêt. »]

Un Terrestre apparut à l'écoutille de la chambre des machines. « Le Chat dit qu'il est maintenant prêt à recevoir l'étrange bête. »

Bryllw se hérissa, mais il suivit le messenger dans un petit compartiment qu'il n'avait pas encore vu. Ce foutu vaisseau paraissait creusé d'un tas de trous invraisemblables. La pièce comportait un écran de vision et un petit tableau de commandes sur un panneau noir, une petite bibliothèque à un bout, et une quantité de coussins soyeux éparpillés un peu partout. Tout d'abord, l'endroit paraissait désert, mais il perçut du coin de l'œil un léger mouvement et pivota brusquement.

Le Chat était là, le regardant d'un air dédaigneux du haut d'une colonne de plastique surmontée d'un coussin de velours.

Bryllw attendait qu'il parle. Le Chat l'examina d'un regard insolent, puis bâilla et détourna les yeux en affectant l'indifférence, pour scruter l'écran. On y voyait le poste de commande et les hommes de Bryllw.

Ce dernier se rendait compte que l'on attendait de lui qu'il prenne la parole le premier. Les manières de cette créature ne valaient guère mieux que celles des Grands Chambellans d'Erdig. Et même

elles étaient extrêmement semblables... Eh bien, il avait une certaine expérience des entretiens avec les aristocrates, bien qu'il dût se féliciter d'y avoir survécu. Maintenant cela allait enfin lui servir.

« Très Puissante Excellence », commença-t-il. Les yeux du Chat revinrent à lui avec une faible lueur d'intérêt. Ainsi encouragé, il continua : « Nous gouvernement quand savoir vaste zone sous contrôle à vous aimerait envoyer nef avec présents et choses pour commerce, avantage pour nos deux chefs. Vous demander vos esclaves me dire où aller vaisseau pour meilleur commerce ? Plaît ce à vous, Très Sage Excellence ? »

Le Chat s'étira et bâilla avec élégance, puis reporta ses grands yeux lumineux sur Bryllw, qui trouva ce regard inquietant. L'expression était calme, presque amicale, chargée d'une confiance trop profonde pour n'être qu'arrogance.

« Qrrrrlw ? Prrup ? »

— Sa Sagesse demande s'il vous plairait qu'il escorte avec son propre bâtiment le vôtre jusqu'à votre monde, car il serait heureux de connaître davantage de gens de votre admirable espèce. »

Le Chat se dressa, agité, regardant l'interprète avec une inquiétude accrue. « Miiiiiaaououourrr, miiaaouourr. » Après son affectation d'insouciance, ce passage à la crainte et à la prière réveillèrent le cynisme de Bryllw. Il observa soupçonneusement le Chat.

« Le Chat souhaite vous informer que vous ne devez pas avoir peur. Aucune race n'a jamais rien perdu à s'associer avec les Chats. Les Chats sont très humbles et faciles à satisfaire. Ils ne profitent pas de leur supériorité et ne s'offensent pas quand une personne n'accepte pas leurs conseils. Les Chats sont rationnels au plus haut point. »

Le Chat se frotta à son coussin d'un mouvement tendre, presque féminin, tout en fixant Bryllw de ses grands yeux ronds et lumineux, avec une expression de souci affectueux. C'était une attitude surprenante et merveilleuse, bien qu'un peu surfaite pour être convaincante. Bryllw recula, mal à l'aise, se découvrant le désir inattendu d'avoir une créature tendre et avisée comme celle-là pour le conseiller et le protéger contre les complots des jeunes et rudes officiers de son entourage.

Comment cette créature issue d'ailleurs, sur quatre pattes, arrivait-elle à le charmer avec tant d'aisance ? Certes, c'était un gracieux animal, avec le pelage soyeux que même la plus belle des femmes de sa jeunesse aventureuse aurait envié et souhaité sur ses propres joues et ses épaules. Et, naturellement, tous les aristocrates sont dotés de tact n'ayant guère autre chose à faire qu'à converser entre eux. C'était typique des aristocrates, le tact de cet animal. Mais que cette créature, en quelques gestes, ait pu donner à Bryllw l'impression qu'il *aimerait* se soumettre à elle ! Il fallait bien que ce soit un mensonge. Sous la patte de velours se cachaient les griffes d'acier... la sagesse et l'habileté de cet être étaient des armes redoutables. Bryllw fit encore un pas en arrière et vit soudain un reflet s'accrocher dans les yeux déjà lumineux qui devinrent des puits de flammes vertes. Avec ces yeux qui irradiaient la lumière, la créature ne ressemblait plus à rien de réel. La peur de l'hypnose lui causa un choc physique et il se détourna pour ne plus voir les yeux éclatants si étranges, se retenant difficilement de les frapper ou de se sauver en courant.

« Krrrrroulll. Mrrroulll miaaaaarrrouhouh. » La voix du Chat était proche, intime. Celle de l'interprète paraissait lointaine.

« Il dit que ceux qui vivent sous ses directives à bord de notre petit vaisseau sont très heureux de ses conseils avisés. Vous pouvez le demander à n'importe lequel d'entre eux. »

Ce qui expliquait bien les faibles dimensions de la nef. Ce n'était que le bâtiment de plaisance personnel du Chat, avec un équipage formé de ses serviteurs. Les Terrestres se faisaient des illusions avec leurs bavardages sur l'égalité et la « Fédération ». C'était sans doute une invention du Chat, une tromperie pour qu'ils se sentent satisfaits.

Il comprit soudain. Les Chats étendaient de plus en plus leur empire déjà vaste, avec un pouvoir plus absolu qu'aucun autre à la connaissance de Bryllw, en employant les autres espèces comme esclaves et en les maintenant sous une telle domination hypnotique qu'ils se croyaient libres. Quelle révolte à craindre quand les esclaves sont persuadés d'être libres et certains de diriger leur propre destin, simplement en vous demandant conseil ?

Bryllw fut traversé d'un violent frisson. Loués soient les Anciens

qu'il n'ait pas chargé de cette mission le commandant en titre. Cet idiot serait revenu avec le Chat sur l'épaule pour une « visite » et ils auraient été tous perdus.

« Miourrr », dit le Chat sur un ton de confiance, en reprenant la position couchée et en fixant Bryllw de ses grands yeux affectueux.

« Il souhaite savoir s'il peut visiter votre vaisseau. »

Bryllw en trembla malgré ses efforts. « Moi essayer arranger », répondit-il, tout en craignant que le Chat ne se rende compte qu'il mentait.

Le Chat se pencha soudain sur le flanc et contempla le plafond d'un air languide en émettant un son continu et apaisant comme un faible feulement de tendresse. Ce son évoqua chez Bryllw vieillissant des souvenirs de jeunesse. La tonalité rauque l'enchantait. Oh ! comme ces aristocrates avaient le don de charmer tout en conservant leur tact en toutes circonstances ! Mais ils vous tueraient aussi bien sans même prendre la peine de se mettre en colère.

« Il dit que son petit vaisseau n'est pas assez rapide pour accompagner le vôtre, et il considérerait comme une faveur que vous rentriez chez vous assez lentement pour qu'il puisse vous suivre. » Le doux bourdonnement de tendresse continuait. « Il dit qu'il admire votre esprit combatif et l'intelligence que vous apportez à saisir sa pensée. Il s'est pris d'une affection personnelle envers vous et vous prendrait sous sa protection pour vous accorder toutes les faveurs en son pouvoir quand son peuple occupera les postes influents dans votre empire. Il sait bien, à votre comportement, que vous n'êtes pas un commerçant, mais bien un guerrier très expérimenté et sans grands scrupules, et il irait même jusqu'à vous prendre dans son Cabinet Personnel. »

Le Chat se roulait sur le dos, fixant le plafond d'un regard lointain mais aimant.

Bryllw se sentait à l'instant de la crise la plus périlleuse de toute sa vie, et il était fasciné. Comme l'aristocrate avait bien présenté son offre, avec quelle gentillesse il avait appliqué la pommade, et comme il avait sournoisement pointé sa dague !

Un oui ou un non n'étaient pas des réponses à lui garantir la sécurité. Avec une hâte qu'il arrivait à peine à dissimuler, il avança des

excuses en parlant de la réduction de sa réserve d'air et regagna rapidement le poste de commande. « Venez, grommela-t-il à ses hommes qui s'y trouvaient, nous partons.

— Mais...

— Taisez-vous et bougez pendant que vous le pouvez encore ! Sortons d'ici et ne perdez pas de temps en questions ! »

Le vaisseau terrestre était plus lent. Mieux valait s'enfuir que de combattre.

Rentré à bord du *Wllyll'n*, Bryllw amusa les Terrestres sur l'écran de vision tandis que l'on préparait le bâtiment pour l'accélération maximale. Puis tout fut paré et le *Wllyll'n* accéléra soudain à pleine puissance et disparut.

Tandis que Bryllw perdait connaissance sous l'effet d'une accélération à écraser les os, il s'estimait néanmoins heureux de s'en être tiré à si bon compte.

* * *

Chang, allongé sur un matelas, s'épongeait mollement le visage. « Je n'aurais jamais cru que nous réussirions. Vous autres pouviez lire ses pensées et ses réactions, mais j'en étais réduit à les deviner. Diu ! Je suis crevé.

— Nous le sommes tous... nous n'avions jamais encore joué au bluff. Nous ne nous en sommes d'ailleurs pas tellement bien acquittés. Le seul qui ait une vraie tête de joueur de poker, c'est Ombre.

— LE CHAT ! » s'écria Hahn.

Ils se levèrent tous d'un bond, puis se décontractèrent. « Oh ! ça suffit, Hahn !

— Ombre mérite quand même bien un bol de lait ou une friandise !

— Comment se fait-il que les Nll'niens ne possèdent pas d'animaux familiers ?

— Je n'en sais rien... mais comment se fait-il que *nous* en ayons ? »

Traduit par Paul Hébert.

Trouble with Treaties.

© *Ballantine Books, Inc., 1959, et Katherine MacLean, 1975.*

© *Librairie Générale Française, 1981, pour la traduction.*

LE PAPILLON DE LUNE - Jack Vance

Une fois établi le contact entre espèces intelligentes, des relations pourront de développer : culturelles, commerciales, scientifiques, pour ne considérer que les plus souhaitables. À la découverte, succédera la familiarité, peut-être la routine. Mais les différences subsisteront, et ce seront-elles qui engendreront des problèmes nouveaux. Les subtilités et les nuances des traditions « acquises » par les autres créeront à la longue des embûches auxquelles il faudra rester attentifs. Le problème alors n'est plus celui du pionnier ; il est devenu celui du résident, du consul, du diplomate, voir de l'enquêteur. Jusqu'à la fin des temps, certains aspects de l'Histoire se répéteront, à quelques détails d'apparence près.

1

La maison flottante avait été construite selon les critères Siréniens les plus rigoureux – c'est-à-dire aussi proches de l'absolu qu'il était possible à l'œil humain de le discerner. Aucun joint n'apparaissait entre les planches de bois noir et cireux qui en constituaient le bordage. Pour l'assemblage, on avait employé des rivets de platine chanfreinés qui avaient ensuite été arasés par polissage. Le bateau lui-même était massif et ventru, aussi solide que la terre ferme elle-même, sans lourdeur ni mollesse dans ses lignes. Sa proue était bombée comme la poitrine d'un cygne et sa haute étrave se recourbait pour supporter une lanterne de fer. Les portes avaient été taillées dans des billes de bois d'un vert sombre et marbré. Les fenêtres étaient composées de multiples carreaux de mica rosé, bleu, vert pâle et violet. L'avant était réservé aux dépendances et aux

quartiers des esclaves ; au milieu se trouvaient deux cabines, une salle à manger et un salon sur le pont d'observation, à la poupe.

Telle était la maison flottante d'Edwer Thissel, qui n'avait cependant ni plaisir ni fierté à la posséder. Elle était délabrée. Ses tapis perdaient leurs poils, les vers s'étaient mis dans les écrans sculptés, la lanterne du bossoir était mangée de rouille. Soixante-dix ans plus tôt, le premier propriétaire, en acquérant le bateau, avait honoré son constructeur et en avait été pareillement honoré. La transaction (qui représentait beaucoup plus que le simple fait de donner et de recevoir) avait accru le prestige de l'un et de l'autre. Il y avait bien longtemps de cela. À présent, la maison flottante n'avait plus rien de prestigieux.

Edwer Thissel, qui résidait sur Sirène depuis trois mois seulement, était conscient de cette dévalorisation, mais il ne pouvait rien y faire : cette demeure était la meilleure qu'il avait pu se procurer. Assis à l'arrière, il jouait du *ganga*, une sorte de petite cithare guère plus large que la main. À une centaine de mètres de là, le ressac soulignait la bande blanche de la plage. Au-delà s'étagaient la jungle et de petites collines escarpées dont la silhouette noire se dessinait contre le ciel. Le soleil Mireille brillait à la verticale dans un halo de brume, comme à travers le lacis d'une toile d'araignée ; l'océan trouble se creusait, lustré et nacré. Le décor était aussi familier – pour ne pas dire ennuyeux – que le *ganga* nasillard sur lequel Edwer Thissel s'escrimait depuis deux heures, montant des gammes siréniennes, plaquant des accords, s'essayant à des harmoniques simples. Finalement, il abandonna son *ganga* et prit le *zachinko*, une petite boîte à musique garnie de touches que l'on manœuvrait de la main droite. La pression chassait l'air vers les anches avec lesquelles elles communiquaient. Le son ressemblait à celui de l'accordéon. Thissel exécuta une dizaine de gammes rapides. Il ne fit que très peu d'erreurs. Des six instruments qu'il avait entrepris d'étudier, le *zachinko* était celui auquel il se montrait le moins réfractaire (à l'exception, bien entendu, de *l'hymarkin*, assemblage de bois et de pierre qui produisait des claquements, des cliquetis et des crépitements ; on l'utilisait exclusivement avec les esclaves).

Au bout de dix minutes, Thissel reposa le *zachinko*. Depuis son arrivée, il avait consacré tout le temps où il ne dormait pas à *l'hymarkin*, au *ganga*, au *zachinko*, au *kiv*, au *strapan* et au *gomapard*. Il avait monté des gammes à vingt-quatre tons, exécuté des accords sans nombre, obtenu des dissonances inconnues des Planètes Mères. Trilles, arpèges et liaisons, coups de langue et nasalisations, changements d'harmoniques, vibratos et altérations, concavités et convexités – il avait tout pratiqué. Avec entêtement, avec un zèle si implacable que sa conception première de la musique comme source de plaisir était morte depuis longtemps. Thissel considéra ses instruments, luttant contre le désir de les jeter tous les six à l'eau.

Il se leva, traversa le salon et la salle à manger, enfila un couloir, dépassa les cuisines et émergea sur le gaillard d'avant. Il s'accouda au bastingage, contemplant le parc sous-marin où les esclaves Toby et Rex harnachaient les poissons de trait en vue du voyage hebdomadaire à Fan, à huit milles au nord. Le plus jeune, pour badiner ou par esprit de contradiction, fit un écart et plongea. Sa gueule noire et effilée surgit hors de l'eau et Thissel éprouva une sorte d'étrange haut-le-cœur : le poisson ne portait pas de masque !

Il eut un rire contraint et caressa le sien, qui était à l'image du Papillon de Lune. Vraiment, il s'acclimatait à Sirène ! Si la vue de la gueule nue d'un poisson lui causait un choc, c'est qu'il avait franchi un grand pas !

Le poisson fut finalement attelé. Toby et Rex remontèrent à bord. Leurs corps rouges scintillaient. Des cagoules noires dissimulaient leurs traits. Sans prêter attention à Thissel, ils refermèrent les cages et levèrent l'ancre. Les poissons bandèrent leurs muscles, les harnais se tendirent et la maison flottante cingla vers le nord. Thissel regagna le pont arrière et s'empara de son *strapan*, une boîte à sons ronde, de huit pouces de diamètre. Du moyeu rayonnaient quarante-six fils se terminant soit par une clochette, soit par une lame vibrante. Quand on les pinçait, les clochettes et les lames résonnaient ; quand on frappait sur l'instrument, il produisait un son sec et cliquetant. Ceux qui savaient jouer avec compétence tiraient du *strapan* des assonances plaisamment acides ; dans des mains moins habiles, l'effet n'était pas

aussi heureux. Ce pouvait même n'être que des bruits anarchiques. Le *strapan* était l'instrument qui donnait le plus de fil à retordre à Thissel. Il s'exerça consciencieusement pendant toute la durée du voyage.

Le bateau arriva à l'heure prévue en vue de la cité flottante. Les poissons de trait furent mis à l'attache et le navire gagna le mouillage. Sur le quai, conformément à la coutume en vigueur chez les Siréniens, une file d'oisifs étudiaient avec une attention soutenue chacun des aspects de la maison flottante, examinaient les esclaves et Thissel lui-même. Ce dernier, qui n'avait pas encore pris l'habitude de cette intense curiosité, se sentait gêné. L'immobilité des masques rendait cette inspection d'autant plus pénible. D'un geste emprunté, il ajusta le sien sur son visage et descendit l'échelle de coupée.

Un esclave assis à croupetons se leva, toucha du dos de la main l'étoffe noire à la hauteur de son front et chanta sur un air interrogatif à triple ton : « Le Papillon de Lune qui se tient devant moi exprime-t-il l'identité de Ser Edwer Thissel ? »

Thissel tapota sur l'*hymarkin*, qui pendait à ceinture et chanta à son tour :

« Je suis Ser Edwer Thissel.

— On m'a honoré d'une mission, chanta l'esclave. Depuis trois jours, de l'aube au crépuscule, j'attends sur ce quai. Depuis trois nuits, du crépuscule à l'aube, je couche dans un radeau au bas du même quai, écoutant les pas des Nocturnes. Enfin, il m'est donné de contempler le masque de Ser Thissel. »

Ce dernier émit de son *hymarkin* un cliquetis impatient.

« Quelle est la nature de cette mission ?

— Je suis porteur d'un message à votre intention, Ser Thissel.

Thissel tendit la main gauche tout en continuant à jouer de la droite.

— Donne-le-moi.

— À l'instant, Ser Thissel. »

Le message portait en lettres grasses la mention :

COMMUNICATION URGENTE

Il déchira l'enveloppe. Le texte portait la signature de Castel Cromartin, directeur du Bureau politique Intermondes. Après les formules de politesse d'usage Thissel lut ceci :

PRIORITÉ ABSOLUE. Les ordres qui suivent sont à exécuter sans délai. Le célèbre assassin Haxo Angmark est à bord du Carina Cruzeiro, attendu à Fan le 10 janvier, temps universel. Vous l'accueillerez au débarquement en compagnie des autorités compétentes afin de l'arrêter et de l'incarcérer. Ces instructions doivent être suivies à la lettre. Un échec serait inadmissible.

ATTENTION ! Haxo Angmark est extrêmement dangereux. L'abattre sans hésitation au moindre signe de résistance.

Thissel considéra le feuillet avec effarement. Arrivant à Fan à titre d'attaché consulaire, il ne s'attendait pas à trouver quelque chose de semblable. Il caressa songeusement la joue pelucheuse de son masque gris. La situation n'était pas totalement désespérée : Esteban Rolver, le directeur du port spatial, lui prêterait sûrement assistance ; il mettrait peut-être une brigade d'esclaves à sa disposition.

Un peu réconforté, Thissel relut le message. 10 janvier, T. U. Il consulta un calendrier de conversion. C'était aujourd'hui le 40^e jour de la Saison du Nectar Amer. Du doigt, il suivit la colonne et s'immobilisa : la date correspondait au 10 janvier.

Un grondement lointain attira son attention. Un objet pesant émergeait de la brume : la navette qui revenait après avoir pris contact avec le *Carina Cruzeiro*.

Thissel relut une fois de plus la note, puis il releva la tête, les yeux fixés sur la navette en train de descendre. Haxo Angmark se trouvait dans ses flancs. Dans cinq minutes, il toucherait le sol de Sirène. Les formalités du débarquement le retiendraient peut-être vingt minutes. Le terrain se trouvait à un mille et demi du débarcadère. Une piste sinueuse traversant les collines le reliait à Fan.

Thissel se tourna vers l'esclave.

« Quand ce message est-il arrivé ? »

L'esclave pencha la tête d'un air perplexe. Thissel répéta sa question d'une voix chantante en s'accompagnant sur son *hymerkin* : « Depuis combien de temps as-tu l'honneur de détenir ce message par devers toi ? »

L'esclave fredonna : « De longs jours, j'ai attendu au débarcadère, ne regagnant le radeau qu'au crépuscule. À présent, mon attente est récompensée : je contemple Ser Thissel. »

Thissel fit demi-tour et, furieux, s'éloigna à grands pas. Ces Siréniens étaient des incapables ! Pourquoi ne lui avaient-ils pas apporté le message à bord de la maison flottante ? Vingt-cinq minutes – plus que vingt-deux, à présent !

En atteignant l'esplanade, Thissel s'arrêta, regarda à droite et à gauche dans l'espoir d'un miracle – une sorte de véhicule spatial, où, avec l'aide de Rolver, il pourrait s'assurer de la personne de Haxo Angmark. Ou, mieux encore, un second message annulant le premier. Quelque chose... n'importe quoi... Mais il n'existait pas d'aérocars sur Sirène. Et il n'y eut pas de contrordre.

De l'autre côté de l'esplanade s'alignait une rangée de bâtiments permanents construits en pierre et en métal, invulnérables aux assauts des Nocturnes. Un écuyer occupait l'un d'eux. Soudain, un homme dont le visage était caché sous un superbe masque de perles et d'argent apparut, chevauchant une de ces bêtes ressemblant à des lézards qui servaient de montures aux Siréniens.

Thissel se rua en avant. Il avait encore le temps : avec un peu de chance, il pourrait intercepter Haxo Angmark. Il franchit l'esplanade au pas de course.

Devant les stalles, l'écuyer examinait sa monture avec sollicitude, s'attardant parfois à polir une écaille ou à chasser un insecte d'une chiquenaude. Il y avait là cinq bêtes en parfaite condition ; chacune arrivait à l'épaule d'un homme ; elles avaient des pattes épaisses, des corps puissants, de lourdes têtes anguleuses. Des anneaux d'or pendaient à leurs crocs antérieurs, artificiellement allongés et recourbés en un cercle presque complet. Leurs écailles étaient colorées de façon à former des motifs en damier : vert et pourpre, orange et noir, rouge et bleu, ocre et rosé, jaune et argent. Le souffle court, Thissel fit halte devant l'écuyer et choisit son *kiv*. Il eut une hésitation.

Le *kiv* – cinq jeux de cordes métalliques souples à raison de quatorze par série, que l'on grattait, que l'on pinçait ou que l'on frottait – n'était peut-être pas l'instrument approprié. Pouvait-on considérer qu'il s'agissait d'un entretien personnel et familial ? Le *zachinko* ? Mais la requête de Thissel ne réclamait apparemment pas le recours au formalisme protocolaire. Mieux valait le *kiv*, après tout. Thissel plaqua un accord, mais il s'aperçut qu'il avait pris par erreur son *ganga*.

Il eut un sourire d'excuse sous son masque. Ses relations avec l'écuyer n'avaient aucun caractère d'intimité ! Il espérait que ce dernier était de bonne composition, car il était trop pressé pour avoir le temps de choisir avec soin l'instrument convenable. Il plaqua un deuxième accord et, s'efforçant déjouer de son mieux en dépit de son agitation, de son essoufflement, de son inexpérience, il chanta : « Ser Ecuyer, j'ai besoin d'une monture rapide immédiatement. Permettez-moi d'en choisir une dans votre écurie. »

Le masque de l'écuyer était d'une extraordinaire complexité et Thissel se trouva incapable de l'identifier : un assemblage d'étoffe brune et moirée et de cuir gris plissé en accordéon avec, en haut du front, deux larges globes vert et écarlate délicatement segmentés en facettes minuscules, comme des yeux d'insectes.

L'écuyer étudia longuement Thissel, puis, non sans une certaine ostentation, il prit son *stimic* et exécuta une brillante succession de trilles et d'arpèges.

Thissel ne parvint pas à en saisir toute la signification. Le *stimic* – trois tuyaux en forme de flûtes munis de clés, une outre que l'on comprimait entre le pouce et l'index pour chasser l'air à travers l'embouchure, une coulisse que l'on maniait avec les autres doigts – était un instrument qui exprimait la froideur, voire la désapprobation. Mais Thissel ne savait pas s'il s'agissait de tiédeur dans l'accueil ou d'une franche rebuffade. « Ser Papillon de Lune, chanta l'écuyer, je crains que mes coursiers ne puissent convenir à une personne de votre distinction. »

Thissel s'empressa de gratter son *ganga*. « Absolument pas ! Tous me semblent parfaits. Je suis excessivement pressé et j'accepterais n'importe lequel avec la grande joie. »

L'écuyer exécuta un étincelant crescendo. « Ces bêtes sont malades et sales, Ser Papillon de Lune. Je suis flatté que vous considérez qu'elles pourraient convenir à votre usage, mais je ne puis accepter l'honneur que vous me faites. Et... (changeant d'instrument, il frappa son *krodatch*, le faisant tinter sèchement) je dois avouer que je ne reconnais pas le gai compagnon et le collègue qui m'aborde si familièrement avec son *ganga*. »

Le sous-entendu était clair. Le *krodatch* suffisait à lui seul pour faire comprendre l'allusion : cette petite caisse de résonance tendue de boyaux enduits de résine que l'on grattait de l'ongle ou que l'on frappait du bout des doigts produisait des harmonies protocolaires. C'était aussi l'instrument du refus, sinon de l'insulte. Thissel n'obtiendrait pas gain de cause.

Il pivota sur ses talons et s'élança en courant vers l'aire d'atterrissage. Derrière lui, l'*hymerk* de l'écuyer cliqueta. S'adressait-il à lui ou aux esclaves ? Thissel ne s'arrêta pas pour en avoir le cœur net.

2

Le dernier attaché consulaire des Planètes Mères sur Sirène avait été tué à Zundar. Déguisé en Spadassin de Taverne, portant la tenue enrubannée réservée aux Attitudes Equinoxiales, il avait accosté une jeune fille, faute de savoir-vivre qui lui avait valu d'être décapité sur-le-champ par un Démon Rouge, un Elfe Solaire et un Frelon Magique. Edwer Thissel, récemment diplômé de l'Institut, avait été désigné pour lui succéder et on lui avait donné trois jours pour se préparer. Thissel, qui était normalement un contemplatif, voire un prudent, avait considéré cette nomination comme un défi à relever. Il apprit le Sirénien grâce à des techniques subcérébrales et trouva que c'était une langue qui ne présentait pas de difficultés. Puis il tomba sur un article de la Revue d'Anthropologie Universelle où il lut ceci :

La population du littoral titanique est hautement individualiste,

peut-être par réaction à la prospérité du milieu ambiant qui n'encourage pas l'activité collective.

Le langage, reflétant cette caractéristique, exprime l'état d'âme du sujet parlant et ses attitudes émotives face à une situation donnée. Les données de fait sont considérées comme accessoires et secondaires. De plus, le discours est chanté et le sujet parlant s'accompagne d'un petit instrument de musique. Il est par conséquent fort difficile d'évaluer l'objectivité d'une information actuelle donnée par un indigène de Fan ou de la Cité interdite de Zundar. Les instruments sont très nombreux, et l'étranger sera régalaé d'arias élégantes et d'étonnantes démonstrations de virtuosité musicale. Le visiteur se rendant sur ce monde fascinant devra donc, s'il ne veut pas être traité avec le mépris le plus total, apprendre à s'exprimer conformément à la coutume orale en usage.

Thissel jeta une note sur son carnet : Se procurer un petit instrument de musique avec le mode d'emploi, puis il continua sa lecture :

Il y a partout et en tout temps sur ce monde abondance, pour ne pas dire superfluité, de nourriture, et le climat y est doux. La population, qui possède un solide fonds d'énergie raciale et dispose de beaucoup de loisirs, a la passion de la complication. Elle en met dans toute chose : complexité de son artisanat raffiné (les panneaux sculptés qui décoorent les maisons flottantes, par exemple), complexité de son symbolisme (illustré par les masques portés par chacun), de ce langage semi-musical qui exprime admirablement les états d'âme et les émotions subtiles. Et, par dessus tout, il y a la complexité fantastique des rapports personnels. Prestige, rang, standing, réputation, renommée : le mot Sirénien qui recouvre ces notions est strakh. Chacun a son strakh caractéristique qui décide si un homme qui a besoin d'une maison flottante fera l'acquisition d'un palais serti de pierres précieuses, richement orné de lanternes d'albâtre, de faïences polychromes et de bois sculpté, ou s'il se contentera de mauvaise grâce d'une cabane abandonnée sur un radeau. Il n'existe pas de moyens d'échange sur Sirène : la seule et unique monnaie est le strakh.

Thissel se frotta le menton et poursuivit :

On porte tout le temps un masque, la philosophie sirénienne professant que l'apparence d'un homme ne doit pas lui être imposée par des facteurs échappant à son contrôle. L'homme, dans l'optique sirénienne, doit être libre d'avoir l'aspect qui s'accorde le mieux à son strakh. Dans les régions civilisées – c'est-à-dire le littoral titanique –, personne ne se montre, au sens propre, à visage découvert. Le visage est un secret essentiel.

En conséquence, le jeu est inconnu sur Sirène. Obtenir un avantage autrement que par l'action du strakh individuel porterait un coup fatal à l'amour-propre du Sirénien. Le mot « chance » n'a pas d'équivalent en Sirénien.

Thissel griffonna une seconde note : *Trouver un masque. Musée ? Guilde dramatique ?*

Il termina l'article, puis se hâta d'achever ses préparatifs, et, le lendemain, il s'embarquait à bord du *Robart Astroguard*.

La navette se posa sur le spatiodrome, disque topaze au milieu des collines noires et violettes. Edwer Thissel en descendit. Esteban Rolver, agent général de la compagnie des astrotransports, vint à sa rencontre. Mais il recula en levant les bras au ciel : « Votre masque ! s'écria-t-il d'une voix altérée. Où est votre masque ? »

Thissel brandit son masque non sans quelque embarras. « Je n'étais pas sûr que...

— Mettez-le », jeta Rolver en se retournant.

Lui-même arborait un masque de bois bleu et laqué, décoré d'écaillés d'un vert mat. Des piquants noirs se hérissaient sur les joues et, sous le menton, pendait une houppe noire et blanche au motif en damier. L'ensemble donnait l'impression d'une personnalité sardonique et souple.

Thissel ajusta son masque, hésitant sur l'attitude à adopter : fallait-il prendre les choses sur le ton de la plaisanterie ou se cantonner dans la réserve convenant à la dignité de ses fonctions officielles ?

« Êtes-vous masqué ? » demanda Rolver par-dessus son épaule. Thissel répondit par l'affirmative et son interlocuteur se retourna. Son masque ne laissa pas deviner son expression, mais il effleura

machinalement le jeu des touches attachées à sa cuisse. L'instrument émit un trille scandalisé, exprimant une consternation polie. « Vous ne pouvez pas porter ce masque ! chanta Rolver. En fait... comment vous l'êtes-vous procuré ? »

Thissel répliqua avec raideur :

« C'est la copie d'un masque du musée de Polypolis. Je suis certain de son authenticité. »

Rolver acquiesça. Son propre masque semblait plus sardonique que jamais. « Certes, il est authentique ! C'est une variante du type connu sous le nom de Conquérant du Dragon des Mers. Il est utilisé pour certaines cérémonies par des personnes jouissant d'un prestige immense : princes, héros, maîtres d'œuvre, grands musiciens.

— Je ne savais pas... »

Rolver fit mollement un geste de compréhension. « C'est là une chose que vous devrez apprendre en temps voulu. Remarquez mon masque. Je porte aujourd'hui un Oiseau Lacustre. C'est ce que doivent mettre les gens dont le prestige est insignifiant, comme vous et moi ou tout autre étranger.

— C'est bizarre », fit Thissel tandis que son compagnon l'entraînait vers un bâtiment de béton peu élevé de l'autre côté du terrain. « Je pensais que l'on mettait le masque qui nous plaisait.

— Mais bien sûr, dit Rolver. Mettez celui qui vous plaît – à condition qu'il veuille dire quelque chose. Prenez l'Oiseau Lacustre, par exemple : je le porte pour montrer que je n'ai aucune présomption. Je ne prétends ni à la sagesse, ni à la férocité, ni à l'universalité, ni au talent musical, ni à la cruauté, ni à aucune des autres vertus siréniennes.

— Je voudrais vous poser une question purement académique : que serait-il arrivé si j'avais déambulé dans les rues de Zundar avec ce masque ? »

Le rire de Rolver fut amorti par son masque. « Si vous vous promeniez sur les quais de Zundar – il n'y a pas de rues – avec n'importe quel masque, vous seriez tué dans l'heure. C'est ce qui est arrivé à Benko, votre prédécesseur. Nous autres, étrangers, nous ne savons pas comment nous comporter. À Fan, on nous tolère – aussi

longtemps que nous restons à notre place. Mais, même à Fan, vous ne pourriez pas vous balader ainsi affublé. Quelqu'un portant un Serpent de Feu ou un Lutin d'Orage surgira devant vous en jouant un air de *krodatch*. Si vous ne relevez pas le défi en répondant avec un *skaranyi*, un instrument diabolique qui ressemble à une cornemuse miniature, il agitera son *hymerkin*, qui sert à parler aux esclaves. C'est l'ultime expression du mépris. À moins qu'il ne fasse sonner le gong du duel et ne vous attaque sur-le-champ.

— Je ne pensais pas que les gens d'ici étaient aussi irascibles », dit Thissel d'une voix étouffée.

Rolver haussa les épaules et ouvrit l'épaisse porte d'acier de son bureau. « Même à Polypolis, il y a certains actes que l'on ne peut accomplir sur la voie publique sans encourir la réprobation.

— Oui... C'est absolument vrai. » Thissel jeta un regard circulaire sur le bureau. « Pourquoi tout ce béton et tout ce métal ?

— Afin de nous protéger des sauvages. Ils descendent des montagnes, la nuit, pour voler tout ce qui leur tombe sous la main et ils tuent les gens qu'ils rencontrent sur la terre ferme. (Rolver sortit un masque d'un placard.) Tenez. Mettez ce Papillon de Lune. Avec lui, vous n'aurez pas d'ennuis. »

Thissel examina sans enthousiasme le masque gris souris, fait d'une matière pelucheuse. Une touffe de poils se hérissait de part et d'autre de la cavité buccale et le front était surmonté de deux antennes en forme de plumes. Des volants de dentelle blanche flottaient à la hauteur des tempes et, sous les yeux, il y avait une série de plis rouges d'un effet tout à la fois lugubre et comique.

« Ce masque exprime-t-il un minimum de prestige ?

— Pas beaucoup.

— Je suis quand même attaché consulaire ! Je représente les Planètes Mères, une population de cent milliards de...

— Si les Planètes Mères veulent que leur représentant porte le masque du Conquérant du Dragon des Mers, elles seraient bien avisées de nous envoyer quelqu'un qui soit un Conquérant du Dragon des Mers.

— Je vois », fit Thissel, dompté.

Rolver se détourna poliment tandis que Thissel ôtait le masque du Conquérant et revêtait celui, plus modeste, du Papillon de Lune. « Je suppose, dit-il, que je trouverai quelque chose d'un peu plus convenable dans une boutique. Je me suis laissé dire qu'il suffisait d'entrer et de prendre ce dont on a besoin. Est-ce exact ? »

Rolver examina son hôte d'un air critique. « Ce masque fera parfaitement l'affaire – pour le moment, en tout cas. Conseil important : ne prenez rien dans les boutiques tant que vous ne connaîtrez pas la contrepartie en *strakh* de l'article que vous désirez. Le marchand perd son prestige si une personne dont le *strakh* est faible emporte son œuvre la plus belle. »

Thissel secoua la tête avec exaspération. « On ne m'a rien expliqué de tout cela ! On m'avait parlé de masques, bien sûr, et de la scrupuleuse probité d'artisans, mais l'importance attachée au *strakh*, quelle que soit la signification de ce mot...

— Ce n'est pas grave. Au bout d'un an ou deux, vous commencerez à savoir vous débrouiller. Je suppose que vous parlez le Sirénien ?

— Évidemment.

— Et de quels instruments jouez-vous ?

— Eh bien... c'est que j'ai cru comprendre que n'importe quel petit instrument faisait l'affaire. Ou que je pouvais me contenter de chanter.

— C'est tout à fait faux. Seuls les esclaves chantent sans accompagnement. Je vous conseille de vous mettre, le plus rapidement possible à l'étude des instruments suivants : l'*hymerkin* pour vous adresser à vos esclaves, le *ganga* pour les conversations entre intimes ou avec les gens à peine inférieurs à vous en *strakh*, le *kiv* pour les relations banales et de simple politesse, le *zachinko* pour les rapports plus officiels, le *strapan* ou le *krodatch* pour vous entretenir avec ceux qui vous sont socialement inférieurs – dans votre cas, pour insulter, puisque vous n'avez pas d'inférieurs sociaux –, le *gomapard* ou le *kamanthil* double pour les cérémonies. » Le *gomapard* était l'un des rares instruments électriques en usage sur Sirène : c'était un oscillateur produisant des sonorités semblables à celles du hautbois ; quatre clés permettaient de les moduler, de les étouffer, de les faire

vibrer, de hausser ou de baisser le ton. Quant au *kamanthil* double, c'était une sorte de *ganga*, à ceci près que les sons étaient produits à l'aide d'un disque de cuir enduit de résine avec lequel on frottait, en le serrant plus ou moins et en modifiant son inclinaison, une ou plusieurs cordes sur les quarante-six que comprenait l'instrument. Après quelques instants de réflexion, Rolver ajouta : « Le *crebarin*, le luth à eau et le *slobo* sont également fort utiles... mais il serait peut-être préférable que vous appreniez d'abord les autres instruments. Ils vous fourniront au moins quelques moyens rudimentaires de communication.

— N'êtes-vous pas en train d'exagérer un peu ? Ou plaisantez-vous ? »

Rolver éclata d'un rire sans joie. « Pas le moins du monde. De plus, il vous faut une maison flottante et des esclaves. »

Rolver conduisit Thissel jusqu'aux docks de Fan. Le trajet dura une heure et demie. Ce fut une plaisante promenade le long d'un chemin serpentant entre des arbres énormes chargés de fruits, de graines farineuses, d'outrés remplies de sève sucrée.

« Actuellement, il n'y a que quatre étrangers à Fan, y compris vous, dit Rolver. Nous allons chez Welibus, notre agent commercial. Je crois qu'il a un vieux bateau qu'il pourra peut-être mettre à votre disposition. »

Cornely Welibus, qui résidait depuis quinze ans à Fan, avait acquis suffisamment de *strakh* pour porter avec autorité son masque du Vent du Sud, un disque bleu incrusté de cabochons de lapis-lazuli et auréolé d'une peau de serpent miroitante. Plus aimable et plus cordial que Rolver, il ne se contenta pas de fournir une maison flottante à Thissel : il lui donna en outre une vingtaine d'instruments variés et deux esclaves.

Confus devant une telle générosité, l'attaché consulaire balbutia quelques mots où il était question de paiement, mais Welibus l'interrompit d'un grand geste : « Nous sommes sur Sirène, mon cher ami. Pareilles bagatelles ne coûtent rien.

— Mais une maison flottante... »

Welibus joua une courtoise fioriture sur son kiv. « Je serai franc,

Ser Thissel. Ce bateau est vieux et quelque peu délabré. Je ne peux pas l'utiliser : cela nuirait à mon standing. (Une mélodie pleine de grâce accompagnait ces mots.) En ce qui vous concerne, les considérations de standing n'existent pas pour le moment. Il vous faut simplement un logis confortable qui vous mettra à l'abri des Nocturnes.

— Les Nocturnes ?

— Les cannibales qui écument le rivage, la nuit venue.

— Oh ! oui... Ser Rolver m'en a parlé.

— D'horribles créatures. C'est un sujet que l'on n'évoque pas. »

Le *ktiv* émit un trille tremblant. « Passons aux esclaves. » Pensivement, Welibus tapota son masque bleu de l'index. « Rex et Toby devraient faire l'affaire. » Il prit son *hymerkin* et produisit un rapide cliquetis. « *Avan esk trubo !* » lança-t-il en élevant le ton.

Une esclave surgit. Elle était vêtue de bandelettes rosées étroitement assujetties autour de son corps et arborait un coquet masque noir semé de sequins nacrés.

« *Fascu etz Rex ae Toby.* »

Rex et Toby apparurent – flasques cagoules noires, pourpoints de bure brune. L'*hymerkin* résonna de nouveau tandis que Welibus leur enjoignait de se mettre au service de leur nouveau maître sous peine d'être renvoyés sur leur île natale. Les esclaves se prosternèrent et prêtèrent serment d'allégeance à Thissel. Leur voix était rauque. Edwer eut un rire intimidé et voulut essayer son Sirénien : « Allez au bateau ; nettoyez-le bien et embarquez des vivres. »

Rex et Toby le devisagèrent avec incompréhension à travers les fentes de leurs masques. Welibus répéta l'ordre en s'accompagnant de son *hymerkin* : les esclaves s'inclinèrent et s'en furent sans un mot d'adieu.

Thissel considéra les instruments de musique avec épouvante. « Je ne sais vraiment pas comment je vais apprendre à me servir de tout cela. »

Welibus se tourna vers Rolver.

« Et Kershaul ? Ne pourrait-on pas le convaincre de donner à Ser Thissel quelques notions élémentaires ? »

Rolver acquiesça, l'air méditatif. « C'est une chose dont il pourrait se charger.

— Qui est Kershaul ? demanda Thissel.

— Le dernier membre de notre quatuor d'expatriés, répondit Welibus. C'est un anthropologue. Avez-vous lu *Zundar La Magnifique ? Les Rires Siréniens ? Le Peuple Sans Visage ?* Non ? Dommage. Ce sont tous d'excellents ouvrages. Kershaul a beaucoup de prestige et je crois qu'il se rend de temps en temps à Zundar. Il porte un Hibou des Grottes, parfois un Vagabond des Etoiles ou même un Prudent Arbitre.

— Il va avoir droit au Serpent Equatorial, le modèle aux crochets dorés, précisa Rolver.

— Vraiment ? s'émerveilla Welibus. Eh bien, je dois dire qu'il le mérite. C'est un charmant garçon. » Et Welibus pinça rêveusement son *zachinko*.

3

Trois mois s'écoulèrent. Sous la tutelle de Mathew Kershaul, Thissel s'initiait à la pratique de l'*hymerkin*, du *ganga*, du *strapan*, du *kiv*, du *gomapard* et du *zachinko*. Les autres pouvaient attendre, avait dit Kershaul : que Thissel commence par maîtriser les six instruments de base. Il avait prêté à son élève tout un choix d'enregistrements de conversations siréniennes remarquables, diversement accompagnées, afin que Thissel pût apprendre les conventions mélodiques courantes en usage et se perfectionner dans les subtilités de l'intonation, des multiples rythmes – croisés, composés, implicites et cachés. La musique sirénienne était pour lui un sujet d'étude fascinant, et Thissel était contraint d'admettre que ce n'était effectivement pas une discipline qu'il était facile d'épuiser. Les instruments étaient accordés au quart de ton, ce qui donnait vingt-quatre registres ; multipliés par cinq (les cinq modes généralement utilisés), cela faisait cent vingt gammes. Toutefois, Kershaul avait conseillé à Thissel de s'en tenir à la tonalité fondamentale de chaque instrument en se bornant à deux modes seulement.

N'ayant pas d'obligations immédiates, sinon ses leçons hebdomadaires avec Mathew Kershaul, Thissel mouilla son bateau à huit milles au sud de Fan, à l'abri d'un promontoire rocheux. Là, s'il n'avait pas été contraint de travailler sans relâche pour apprendre à jouer, la vie aurait été idyllique. La mer était calme et claire comme du cristal ; la plage, que cernaient les gris, les verts et les violets de la jungle, était proche ; quand il avait envie de se dégourdir les jambes, il pouvait aisément s'y rendre.

Toby et Rex occupaient deux petits compartiments à l'avant et Thissel avait les cabines arrière pour lui. De temps en temps, il songeait à se procurer un troisième esclave, une jeune esclave, peut-être, qui serait un élément supplémentaire de charme et de gaieté... Kershaul le lui déconseilla, redoutant qu'une présence féminine ne nuisît à son assiduité. Thissel se rendit à ses raisons et se consacra totalement à l'étude des six instruments.

Les jours passaient vite. Le spectacle somptueux de l'aube et du couchant ne le lassait pas plus que ne le blasaient la mer bleue de midi et la blancheur des nuages ou la splendeur des nuits toutes flamboyantes des vingt-neuf étoiles de l'amas SI 1-715. Le voyage hebdomadaire à Fan rompait la routine. Toby et Rex allaient au ravitaillement tandis qu'il gagnait la luxueuse maison flottante de Welibus pour y chercher connaissances et conseil.

Et voici que, trois mois après son arrivée, le message venait bouleverser l'existence de Thissel : Haxo Angmark, assassin, agent provocateur, criminel adroit et impitoyable, avait débarqué sur Sirène. Les ordres étaient clairs : « *L'arrêter et l'incarcérer... ATTENTION ! Haxo Angmark est extrêmement dangereux. L'abattre sans hésitation !* »

Thissel n'était pas au mieux de sa forme. Après avoir franchi une cinquantaine de mètres au pas de course, il fut à bout de souffle. Il continua sa route plus lentement à travers les collines basses couronnées de bambous blancs et de noires fougères arborescentes, les prairies à l'herbe jaune, les vergers et les vignes sauvages. Vingt minutes... vingt-cinq... Quelque chose se noua dans sa poitrine : il était trop tard. Haxo Angmark avait débarqué. Peut-être était-il en train de

se diriger sur Fan le long de cette même route.

Mais Thissel ne rencontra que quatre personnes : un petit garçon portant une parodie du masque féroce de l'Insulaire Ivre, deux jeunes femmes, (l'une avait l'Oiseau Rouge et l'autre l'Oiseau Vert) et un Gnome des Forêts. À la vue de ce dernier, il s'arrêta net. Était-ce Angmark ?

Il essaya un stratagème. S'avancant hardiment vers homme, il dit dans la langue des Planètes Mères, braquant son regard sur le masque hideux : « Angmark, vous êtes en état d'arrestation. »

Le Gnome des Forêts le considéra d'un air perplexe et reprit sa marche.

Thissel s'attacha à ses pas. Il décrocha son *ganga*, mais, se rappelant la réaction de l'Ecuyer, il prit à la réflexion son *zachinko*, dont il pinça une corde et chanta : « Vous venez du port spatial : Qu'y avez-vous vu ? »

Le Gnome des Forêts saisit son cor à main, instrument servant à tourner en dérision l'adversaire sur le champ de bataille, à appeler les animaux et, à l'occasion, à faire preuve de grossièreté et de brutalité. « L'endroit d'où je viens et ce que j'y ai vu ne regardent que moi. En arrière ! Sinon, je vous écrase la figure à coups de talon. » Et il marcha sur Thissel. Si ce dernier n'avait fait un bond de côté, l'autre aurait fort bien pu lui sauter à la gorge.

Edwer contempla la silhouette qui s'éloignait. Était-ce Angmark ? Peu vraisemblable : le personnage avait une technique trop sûre du cor à main. Thissel hésita, puis reprit sa marche.

Dès qu'il atteignit le port spatial, il se dirigea vers le bureau. La lourde porte était entrouverte. Un homme en sortit. Il portait un masque fait d'écaillés d'un vert mat, de plaques de mica, de bois bleu et laqué hérissé de tigelles noires. – le masque de l'Oiseau Lacustre.

« Ser Rolver, le héla Thissel d'une voix chargé d'inquiétude. Ser Rolver, qui a débarqué du *Carina Cruzeiro* ? »

Rolver examina Thissel un bon moment. « Pourquoi cette question ? finit-il par demander.

— Pourquoi ? Vous devez certainement avoir vu le spatiogramme que m'a envoyé Castel Cromartin !

— Oh ! oui... évidemment.

— Je l'ai reçu il y a seulement une demi-heure, poursuivit avec amertume l'attaché consulaire. Je suis venu aussi vite que j'ai pu. Où est Angmark ?

— À Fan, je présume. »

Thissel étouffa un juron. « Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ? »

Rolver haussa les épaules. « Je n'avais ni le pouvoir, ni le désir, ni la possibilité de l'arrêter. »

Thissel ravala sa hargne et enchaîna avec un calme étudié :

« J'ai croisé en chemin un homme qui portait un masque épouvantable – des yeux comme des soucoupes, des barbillons rouges...

— Un Gnome des Forêts. Angmark a apporté ce masque avec lui.

— Mais il jouait du cor à main, protesta Thissel. Comment Angmark aurait-il pu...

— C'est un familier de Sirène. Il a habité cinq ans à Fan. »

Thissel poussa une sorte de plainte. « Cromartin ne m'en a pas parlé. »

Rolver haussa derechef les épaules. « Tout le monde le sait. Il était attaché commercial avant Welibus. Il y a longtemps.

— Welibus et lui se connaissent-ils ? »

Rolver eut un rire bref. « Naturellement. Mais n'accusez pas ce pauvre Welibus d'autres péchés que celui, véniel, de jongler avec sa comptabilité. Je vous garantis qu'il n'est pas acoquiné avec des assassins.

— À propos d'assassins, pourriez-vous me prêter une arme ? »

Rolver le dévisagea avec stupéfaction. « Vous êtes venu sans rien dans les mains pour vous assurer de la personne d'Angmark ?

— Je n'avais pas le choix. Quand Cromartin donne un ordre, il faut qu'il y ait des résultats. N'importe comment, vous étiez là avec vos esclaves.

— Ne comptez pas sur mon aide, rétorqua sèchement Rolver. Je porte le masque de l'Oiseau Lacustre et je ne prétends pas être un brave. Cela dit, je puis vous prêter un pistolet à énergie. Je ne l'ai pas utilisé depuis longtemps et je ne saurais vous préciser quel est son niveau de charge.

— Ce sera quand même mieux que rien. »

Rolver rentra dans le bureau dont il ressortit quelques instants plus tard avec le pistolet.

« Et maintenant, qu'allez-vous faire ? »

Thissel secoua la tête avec lassitude. « Essayer de retrouver Angmark en ville. À moins qu'il ne soit parti pour Zundar ? »

Rolver réfléchit. « Il est capable de survivre à Zundar mais il voudra d'abord rafraîchir sa technique musicale. Je suppose qu'il restera quelques jours à Fan.

— Comment le trouverai-je ? Où faut-il le chercher ?

— Je ne peux vous le dire. Peut-être vaudrait-il mieux pour vous que vous ne le retrouviez pas. Angmark est un homme dangereux. »

Thissel reprit la route de Fan.

À l'endroit où le sentier descendant des collines aboutissait à l'esplanade s'élevait un édifice aux épais murs de pisé. La porte était taillée dans un bloc massif de bois noir. Les fenêtres étaient protégées par des bandes de fer à fleurons. C'était le bureau de Cornely Welibus, agent commercial, exportateur-importateur. Thissel trouva ce dernier sur la terrasse dallée, portant un masque.

C'était une adaptation modeste de celui de Waldemar. Impossible de dire s'il avait reconnu ou non le Papillon de Lune de Thissel. Toujours est-il qu'il n'eut pas un geste pour le saluer.

« Bonjour, Ser Welibus », dit Thissel en s'approchant. Welibus secoua distraitement la tête et répondit « Bonjour », d'une voix atone en grattant son *krodatch* avec nonchalance.

Thissel était désorienté. Le *krodatch* n'était pas l'instrument qui convenait pour s'adresser à un ami doublé d'un compatriote, même affublé du Papillon de Lune.

« Puis-je vous demander depuis combien de temps vous êtes assis sur votre terrasse ? » fit-il sèchement.

Welibus réfléchit une demi-minute. Quand il reprit la parole, il s'accompagna sur son *crebarin*, ce qui était plus cordial. Mais, le souvenir de l'accord plaqué sur le *krodatch* résonnait encore dans la mémoire de Thissel.

« Depuis un quart d'heure, vingt minutes. Pourquoi cette

question ?

— N’auriez-vous pas vu passer un Gnome des Forêts ? »

Welibus acquiesça. « Il a descendu l’esplanade et je crois qu’il est entré dans cette boutique de masques. »

Thissel siffla entre ses dents. Évidemment... c’était la première chose que devait faire Angmark.

« Qui est ce Gnome des Forêts ? » reprit Welibus sans manifester plus qu’un intérêt poli.

Thissel n’avait aucune raison de faire des cachotteries.

« Un criminel notoire : Haxo Angmark. »

Welibus se laissa aller contre le dossier de son siège.

« Vous en êtes sûr ? s’enquit-il d’une voix rauque.

— Raisonnablement. »

L’attaché commercial avait les mains tremblantes. « Voilà une mauvaise nouvelle... une très mauvaise nouvelle ! C’est un coquin sans scrupule.

— Vous le connaissiez bien ?

— Aussi bien que n’importe qui. » À présent, Welibus s’accompagnait sur son *kiv*. « Il détenait le poste que j’occupe actuellement. J’étais alors inspecteur. Quand je suis arrivé, j’ai découvert qu’il détournait quelque quatre mille crédits par mois. Je suppose qu’il n’éprouve pas de sentiments très chaleureux à mon égard. » Welibus scruta l’esplanade avec inquiétude. « J’espère que vous allez le capturer.

— Je ferai de mon mieux. Il est entré dans ce magasin de masques, disiez-vous ?

— J’en suis certain. »

Thissel s’en fut. Comme il s’engageait dans le chemin, il entendit le choc sourd de la porte qui se refermait derrière lui.

Il se rendit jusqu’à la boutique devant laquelle il s’arrêta, feignant d’admirer l’étalage : une centaine de masques miniatures taillés dans des bois rares ou des minéraux précieux, sertis d’éclats d’émeraude, de fils d’araignées, d’ailes de guêpes, d’écaillés de poissons pétrifiés et autres ornements analogues. Le magasin était vide à l’exception de l’artisan, un homme noueux à la silhouette torse, vêtu d’une robe

jaune et portant le masque à la trompeuse simplicité d'Expert Universel, constitué par plus de deux mille éléments de bois articulés.

Thissel médita sur ce qu'il convenait de dire et sur l'accompagnement à utiliser. Puis il entra. L'artisan, notant que son client portait le masque du Papillon de Lune et remarquant son attitude empruntée, poursuivit son travail.

Thissel choisit le plus facile de ses instruments, le *strapan* – choix qui n'était peut-être pas des plus heureux, car le *strapan* exprimait une certaine condescendance. Pour tenter de la neutraliser, il mit dans son chant beaucoup de chaleur, presque d'effusion, secouant le *strapan* quand il faisait une fausse note : « Un étranger est une personne avec laquelle il est intéressant d'avoir affaire. Ses mœurs sont insolites, il éveille la curiosité. Il y a moins de vingt minutes, un étranger a pénétré dans cette boutique éblouissante pour échanger son mauvais masque de Gnome des Forêts contre un de ces chefs-d'œuvre remarquablement inspirés. »

Le fabricant de masques jeta un regard torve à Thissel. Sans dire un mot, il plaqua une succession d'accords. L'instrument dont il se servait était inconnu de Thissel : c'était une outre flexible qu'il tenait dans la paume, munie de trois tuyaux maintenus entre les doigts. Quand on les comprimait, l'air était chassé par une fente avec une sonorité de hautbois. L'attaché consulaire, dont l'oreille commençait de s'éduquer, se dit que ce devait être un instrument très compliqué et que l'artisan était un virtuose. La phrase mélodique traduisait une profonde indifférence.

Thissel fit une nouvelle tentative, s'escrimant péniblement sur son *strapan*. « Pour le citoyen d'un autre monde, chanta-t-il, la voix d'un compatriote est ce qu'est l'eau à la plante qui s'étirole. La personne qui pourrait réunir ces deux êtres trouverait satisfaction à accomplir un tel acte de miséricorde. » Même à ses propres oreilles, cela sonnait faux.

L'artisan gratta nonchalamment son *strapan*, d'où il tira une série de gammes gazouillantes. Ses doigts allaient si vite que l'œil ne parvenait pas à les suivre. « L'artiste attache du prix à ses instants de concentration, fredonna-t-il. Il ne désire pas perdre son temps à échanger des banalités avec des gens dont le prestige est moyen – dans

le meilleur des cas. »

Thissel essaya de répliquer en contre-chant, mais le fabricant de masques lança une autre série d'accords complexes dont la signification lui échappa. « Dans cette boutique est entrée une personne qui utilise manifestement pour la première fois un instrument d'une difficulté sans égale : en effet, l'exécution prête le flanc à la critique. Il chante sa solitude et sa nostalgie, son désir de voir les hommes qui lui ressemblent. Il dissimule son immense *strakh* derrière un Papillon de Lune, car il joue du *strapan* pour s'adresser à un Maître d'Œuvre et sa voix est chargée de raillerie méprisante. L'artiste raffiné et créateur refuse la provocation. Il joue d'un instrument courtois, demeure sur sa réserve, certain que l'étranger, lassé de ce jeu, prendra congé. »

Thissel saisit son *kiv*. « Le noble fabricant de masques se méprend entièrement sur... »

Un aigre staccato de *strapan* l'interrompit. « L'étranger juge bon à présent de ridiculiser l'intelligence de l'artiste. »

Thissel gratta avec rage son *strapan* : « Je suis entré pour m'abriter de la chaleur dans une petite et modeste boutique de masques. Bien qu'encore troublé par la nouveauté de ses outils, l'artisan fait preuve d'un talent prometteur. Il travaille avec zèle pour perfectionner son art, avec tant de zèle qu'il ne veut pas engager la conversation avec les étrangers, quels que soient leurs besoins. »

Le fabricant de masques reposa soigneusement sa gouge sur l'établi, se leva et s'éclipsa derrière un écran. Peu d'instant après, il réapparut. Il portait à présent un masque d'or et de fer orné de flammes. D'une main, il tenait un *skaranyi*, de l'autre un cimeterre. Après quelques accords d'ouverture, sauvages et pleins de brio, il se mit à chanter : « L'artiste le plus accompli lui-même peut accroître son *strakh* en tuant les monstres marins, les Nocturnes et les oisifs importuns. Telle est l'occasion qui se présente. L'artiste accorde un sursis de dix secondes exactement à l'offenseur parce que celui-ci porte un Papillon de Lune. » Il fit un moulinet et le cimeterre tournoya dans l'air.

Avec désespoir, Thissel martela son *strapan* : « Un Gnome des

Forêts est-il entré dans la boutique ? Et est-il ressorti avec un nouveau masque ?

— Cinq secondes se sont écoulées », chanta l'artisan sur une cadence menaçante.

Thissel battit en retraite, ivre d'une fureur impuissante.

Il traversa la place, jetant des regards à droite et gauche. Des centaines d'hommes et de femmes flânaient le long des quais ou se tenaient sur le pont des maisons flottantes ; chacun portait un masque choisi pour exprimer son humeur, son prestige, ses attributs particuliers, et l'air retentissait de mélodies moqueuses.

Thissel ne savait que faire. Le Gnome des Forêts avait disparu, Haxo Angmark errait librement dans la ville et lui-même n'avait pas réussi à mener à bien la mission urgente que lui avait confiée Castel Cromartin.

Les notes désinvoltes d'un *kiv* résonnèrent et une voix chantonna : « Ser Papillon de Lune Thissel, vous êtes là, absorbé dans vos pensées. »

Thissel se retourna pour se trouver devant un Hibou des Grottes drapé dans un sombre vêtement noir et gris. Il reconnut le masque, symbole de l'érudition et de la patiente exploration des idées abstraites. Mathew Kershaul le portait lors d'une de leurs rencontres précédentes.

« Bonjour, Ser Kershaul, murmura-t-il.

— Comment vont vos études ? Avez-vous maîtrisé la gamme en do surmineur du *gomapard* ? Si je m'en souviens bien, vous trouviez ces intervalles inversés déroutants.

— Je les ai travaillés, répondit Thissel d'une voix lugubre. Mais comme je vais probablement être rappelé à Polypolis, il se peut que ce n'ait été qu'une perte de temps.

— Comment ? Que voulez-vous dire ? »

Thissel exposa la situation à son interlocuteur qui hocha gravement la tête. « Angmark... Je me le rappelle. Un personnage assez peu engageant, mais quel excellent musicien ! Il avait un doigté remarquable et un réel talent pour les instruments nouveaux. » Il joua songeusement avec la barbichette de son masque. « Quels sont vos

plans ?

— Je n'en ai pas, répondit Thissel sur un accompagnement plaintif de *kiv*. Je n'ai pas la moindre idée du masque qu'il porte. Et si je ne sais pas à quoi il ressemble, comment puis-je le trouver ? »

Kershaul continuait de tirailler sa barbichette. « Dans le temps, il avait un faible pour le cycle Exo-Cambien et je crois qu'il utilisait un jeu tout entier d'Hôtes des Régions Infernales. Evidemment, ses goûts ont pu changer depuis.

— Justement, soupira Thissel. Il est peut-être à quelques pas d'ici et je n'en saurai jamais rien. (Il jeta un regard amer à la boutique de masques, de l'autre côté de l'esplanade.) Personne ne me dira rien. Je me demande même si les gens se soucient du fait qu'un meurtrier en liberté rôde sur les quais.

— Tout à fait exact, compatit Kershaul. Les critères des Siréniens sont différents des nôtres.

— Ils n'ont pas le sens de la responsabilité. Je doute qu'ils lanceraient une corde à un homme en train de se noyer.

— Ils détestent s'immiscer dans les affaires d'autrui, c'est vrai. Ils tiennent à leur individualité autarcique.

— C'est fort intéressant, mais je suis toujours dans le brouillard en ce qui concerne Angmark.

Kershaul le dévisagea gravement.

— Et à supposer que vous le localisiez, que feriez-vous ?

— J'exécuterais mes ordres, répondit Thissel avec obstination.

— Angmark est un homme dangereux, fit Kershaul d'un ton rêveur. Il aura beaucoup d'avantages sur vous.

— Cela n'entre pas en ligne de compte. Mon devoir est de l'expédier à Polypolis. Mais il n'a sans doute pas grand-chose à craindre puisque je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où le chercher. »

Kershaul réfléchit. « Un étranger ne peut se camoufler derrière un masque, dit-il enfin. Pas pour les Siréniens, tout du moins. À Fan, nous sommes quatre : Rolver, Welibus, vous et moi. Si un autre essaye de s'installer, la nouvelle s'en répandra rapidement.

— Et s'il se rend à Zundar ? »

Kershaul haussa les épaules.

« Je ne pense pas qu'il ait cette témérité. D'autre part... » Il s'interrompit ; Thissel avait brusquement cessé de l'écouter. Il se tourna pour suivre le regard de celui-ci.

Un homme dont le visage était dissimulé par un masque de Gnome des Forêts descendait l'esplanade en bombant le torse. Kershaul agrippa le bras de Thissel, mais ce dernier se libéra de son étreinte et se porta au-devant du Gnome, le pistolet qu'il avait emprunté à Rolver au poing. « Ne faites pas un mouvement, Haxo Angmark, s'écria-t-il. Sinon, vous êtes un homme mort. Je vous arrête.

— Êtes-vous sûr que c'est Angmark ? lui demanda Kershaul avec inquiétude.

— Je le découvrirai. Haut les mains, Angmark ! »

Le Gnome des Forêts s'était immobilisé, frappé de stupéfaction. Il saisit son *zoehinko*, produisit un arpège interrogatif et chanta : « Pourquoi m'importunez-vous, Papillon de Lune ? »

Kershaul fit un pas en avant et exécuta une phrase conciliatrice sur son *slobo*. « Je crains qu'il n'y ait une erreur de personne, Ser Gnome des Forêts. Ser Papillon de Lune cherche un étranger portant un masque de Gnome des Forêts. »

La musique que jouait le Gnome laissa transparaître de l'irritation. Brusquement, il prit son *stimic*. « Il prétend que je suis un citoyen d'un autre monde. Qu'il le prouve ou qu'il se prépare à affronter ma vengeance. »

Kershaul regarda avec embarras la foule qui s'était assemblée et émit de nouveau une mélodie engageante. « Je vous affirme catégoriquement que Ser Papillon de Lune... »

Une fanfare de notes lui coupa la parole. « Qu'il prouve ses assertions ou bien le sang jaillira à flots.

— C'est entendu, dit Thissel. Je vais les prouver. » Il s'avança et empoigna le masque du Gnome des Forêts. « Découvrez votre visage pour révéler votre identité. »

Le Gnome fit un bond en arrière. Un murmure d'étonnement monta de la foule. Puis ce fut un charivari musical.

Le Gnome porta une main à sa nuque et tira sur la cordelette de son gong de duel tandis que, de l'autre, il sortait son cimenterre du

fourreau.

Kershaul se précipita, grattant sur son *slobo*, en proie à une vive agitation. Thissel, à présent interloqué, recula. La rumeur de la foule était de mauvais augure.

Kershaul se confondit en explications et en excuses modulées. Tandis que le Gnome lui répondait, il jeta à Thissel par-dessus son épaule :

« Fuyez ou il va vous tuer ! Vite ! »

Thissel hésita. Le Gnome des Forêts repoussa Kershaul qui s'écria : « Fuyez ! Allez chez Welibus. Barricadez-vous dans son bureau ! »

Thissel tourna les talons. Le Gnome fit mine de se lancer à sa poursuite mais s'arrêta au bout de quelques pas, se contentant de lui dédier quelques sonorités rauques et sarcastiques tirées de son cor à main, accompagnées en contrepoint par les claquements méprisants des *hymerkings* des assistants.

Les choses n'allèrent pas plus loin.

Au lieu d'aller se réfugier chez Welibus, Thissel obliqua et, après une prudente reconnaissance, il se dirigea vers le quai où était amarrée sa maison flottante.

Il regagna son bord peu avant la montée de la nuit. Toby et Rex étaient accroupis sur l'avant-pont parmi les provisions qu'ils avaient ramenées : paniers de joncs remplis de fruits et de céréales, cruches de verre bleu pleines de vin, d'huile et de sève acre. Il y avait aussi trois porcelets dans une cage d'osier. Les esclaves croquaient des noix qu'ils cassaient entre leurs dents, recrachant les coquilles. Ils tournèrent la tête à l'arrivée de Thissel et se levèrent avec, semblait-il, une désinvolture inaccoutumée. Toby murmura quelque chose à voix basse et Rex réprima un rire étouffé.

Thissel fit résonner son *hymerkin* avec colère et chanta : « Jetez l'ancre au large. Cette nuit, nous restons à Fan. »

Dans la solitude de sa cabine, il ôta son masque et examina dans le miroir un visage qui lui était devenu presque étranger. Il ramassa le Papillon de Lune et se perdit dans la contemplation de ses traits détestés : la peau grise et pelucheuse, les dards bleus, les ridicules

volants de dentelle... Tout cela ne seyait guère à la dignité de l'attaché consulaire représentant les Planètes Mères. Un poste que Thissel ne conserverait d'ailleurs pas longtemps. Quand Cromartin apprendrait qu'Angmark était toujours en liberté...

Il se jeta dans un fauteuil et, morose, le regard perdu dans le vide, il se mit à méditer. La journée avait été marquée par toute une série d'échecs. Mais il n'avait pas encore perdu la partie, loin de là. Demain, il rendrait visite à Mathew Kershaul pour étudier avec lui le moyen de localiser Angmark.

Un citoyen des autres mondes ne pouvait pas conserver sa présence secrète, comme l'avait fait observer Kershaul. L'identité de Haxo Angmark serait rapidement connue. Demain, également, il faudrait se procurer un nouveau masque. Rien de très extraordinaire, rien de somptueux, mais qui exprimerait un minimum de dignité et d'amour-propre.

Tout à coup, un esclave heurta à la porte. Thissel ajusta précipitamment le Papillon de Lune exécré.

4

Le lendemain matin, avant même que ne se fût dissipée la lumière de l'aube, les esclaves ramenèrent la maison flottante jusqu'à la partie du quai réservée aux étrangers. Ni Rolver, ni Welibus, ni Kershaul n'étaient encore arrivés. Thissel attendit avec impatience.

Une heure plus tard, le bateau de Welibus accosta à son tour. Thissel resta dans sa cabine : il ne voulait pas parler avec l'attaché commercial.

Quelques instants s'écoulèrent et l'embarcation de Rolver apparut. Le chef d'escale, que Thissel observait par la fenêtre, portait le masque de l'Oiseau Lacustre. Sur le quai, il fut abordé par un personnage arborant le masque aux aigrettes jaunes du Tigre des Sables qui lui transmit un message en s'accompagnant sur son *gomapard*.

Rolver avait l'air surpris et agité. Il prit son propre *gomapard* et chanta quelque chose en désignant le bateau de Thissel, puis il s'éloigna après avoir salué son interlocuteur d'une inclinaison de la tête.

L'homme au masque de Tigre des Sables se dirigea d'une allure pesante et majestueuse vers le bateau de l'attaché consulaire, sur le flanc duquel il frappa un coup sec.

Thissel sortit de sa cabine. Comme l'étiquette sirénienne n'exigeait pas qu'il invitât un visiteur imprévu à monter à bord, il se borna à tirer une phrase mélodique interrogative de son *zachinko*.

Le Tigre des Sables chanta en s'accompagnant sur le *gomapard* :
« L'aube sur la baie de Fan est toujours un splendide événement. Le jaune et le vert se mêlent à la blancheur du ciel. Quand Mireille se lève, les brumes en fusion se tordent comme des flammes. Celui qui chante éprouve plus de plaisir au spectacle de l'aube quand le cadavre d'un étranger ne vient pas troubler la sérénité du décor. »

Le *zachinko* de Thissel émit un arpège interrogateur – presque de son propre chef. Le Tigre des Sables s'inclina avec dignité. « Le chanteur ne se reconnaît pas de rival pour ce qui est de l'impassibilité. Néanmoins, il ne souhaite pas être en butte aux caprices d'un fantôme mécontent. Aussi a-t-il ordonné à ses esclaves de fixer une lanière aux chevilles du cadavre et, tandis que nous devisions, ils l'ont attaché à la poupe de votre maison flottante. Votre désir sera de procéder aux cérémonies rituelles prescrites dans le monde étranger. Celui qui chante vous souhaite le bonjour et prend maintenant congé. »

Thissel se précipita à l'arrière. Le corps d'un homme à moitié nu, et sans masque, flottait, maintenu à la surface par l'air qui gonflait son pantalon.

Il examina les traits du mort : une physionomie sans caractères distinctifs, fade – ce qui était peut-être directement dû à l'habitude du masque. Taille et corpulence apparemment moyennes... Thissel lui donnait entre quarante-cinq et cinquante ans. Les cheveux bruns. Du fait de l'immersion, le visage était boursoufflé. Rien ne permettait de se faire une idée de la cause du décès.

Ce doit être Haxo Angmark, se dit Thissel. De qui d'autre pourrait-il s'agir ? Mathew Kershaul ? Pourquoi pas ? se demanda-t-il,

non sans un certain sentiment de malaise. Rolver et Welibus avaient déjà mis pied à terre et vaquaient à leurs affaires. Thissel scruta la baie et découvrit le bateau de Kershaul que les esclaves étaient en train d'amarrer. Il vit Kershaul, qui portait le masque du Hibou des Grottes, sauter sur le quai. Sans doute était-il distrait, car il dépassa la maison flottante de l'attaché consulaire sans détourner la tête. Les pensées de Thissel revinrent au cadavre. Il ne pouvait plus y avoir de doute : c'était bien Angmark. Rolver, Welibus et Kershaul n'avaient-ils pas débarqué tous les trois, portant chacun son masque caractéristique ? De toute évidence, le mort était Angmark... Mais le cerveau de Thissel avait du mal à accepter cette solution simple. Kershaul avait mis l'accent sur le fait qu'un cinquième étranger serait rapidement identifié. Comment Angmark aurait-il pu se fixer à Fan ? À moins que... Thissel chassa cette pensée. Le cadavre ne pouvait être que celui d'Angmark.

Et pourtant...

Il appela ses esclaves et leur ordonna de commander un cercueil décent, d'y coucher le défunt et de le conduire en un lieu de repos convenable. Les esclaves ne montrèrent guère d'enthousiasme et Thissel fut obligé de frapper son *hymerkin* avec force, sinon avec art, pour les faire obéir.

Puis il descendit à terre. Il fit le tour de l'esplanade, dépassa le bureau de Cornely Welibus et s'engagea sur le charmant petit chemin menant au port spatial.

Rolver n'était pas encore arrivé. Un chef des esclaves, dont une rosette jaune piquée sur le masque d'étoffe noire indiquait les fonctions, proposa ses services à Thissel, qui lui répondit qu'il voulait envoyer un message à Polypolis.

Cela ne présentait pas de difficultés, déclara l'esclave ; Thissel n'avait qu'à rédiger son texte en caractères d'imprimerie. Il serait transmis aussitôt.

Thissel écrivit :

ÉTRANGER TROUVÉ MORT. PEUT-ÊTRE ANGMARK. ÂGÉ QUARANTE-HUIT ANS. TAILLE MOYENNE. CHEVEUX BRUNS.

PAS D'AUTRES SIGNES OU MARQUES DISTINCTIVES PERMETTANT IDENTIFICATION. ATTENDS ACCUSÉ DE RÉCEPTION ET INSTRUCTIONS.

Il nota le nom du destinataire (Castel Cromartin, Polypolis) et tendit la feuille à l'esclave. Quelques instants plus tard, il entendit le crachotement caractéristique de l'émetteur transspatial.

Une heure s'écoula. Toujours pas de Rolver. Thissel faisait fiévreusement les cent pas devant le bureau. Impossible de savoir combien de temps durerait l'attente. Les délais de la transmission transspatiale variaient de manière imprévisible. Parfois, la réponse arrivait au bout de quelques microsecondes, parfois elle errait des heures durant dans l'inconnu. Et l'on citait plusieurs cas authentiques de réponses ayant précédé la transmission.

Une demi-heure s'écoula encore. Finalement, Rolver fit son apparition, portant suivant son habitude le masque de l'Oiseau Lacustre. Le hasard voulut que le chuintement du récepteur se fit entendre au même moment.

Rolver parut surpris à la vue de Thissel. « Qu'est-ce qui vous amène ici à une heure si matinale ?

— C'est à propos du cadavre de ce matin, expliqua l'agent consulaire. Je fais mon rapport à mes supérieurs.

Rolver redressa la tête et tendit l'oreille.

— On dirait que votre réponse arrive. Je vais m'en occuper.

— Ne vous donnez pas cette peine. Votre esclave a l'air de connaître le travail.

— C'est mon boulot. Je suis responsable de la transmission et de la réception exacte des spatiogrammes.

— Je vous accompagne. J'ai toujours eu envie de voir fonctionner cet appareil.

— Ce serait malheureusement contraire au règlement. » Rolver marcha vers la porte. « Je vous apporte votre message dans un instant. »

Thissel protesta, mais, faisant la sourde oreille, le chef d'escale s'engouffra à l'intérieur du bureau.

Il en émergea au bout de cinq minutes, une petite enveloppe

jaune à la main.

— Ce ne sont pas de très bonnes nouvelles, annonça-t-il avec un accent de commisération qui manquait de conviction.

La mine sombre, Thissel décacheta l'enveloppe et lut ce message :

CADAVRE N'EST PAS CELUI D'ANGMARK. ANGMARK A CHEVEUX NOIRS. POURQUOI NE PAS L'AVOIR INTERCEPTÉ AU DÉBARQUEMENT ? GRAVE INFRACTION À DISCIPLINE. SUIS HAUTEMENT MÉCONTENT. RENTREZ POLYPOLIS PREMIÈRE OCCASION.

CASTEL CROMARTIN

Thissel fourra le message dans sa poche. « À propos, fit-il, puis-je vous demander de quelle couleur sont vos cheveux ? »

Rolver produisit un petit trille étonnant sur son *kiv*. « Je suis blond. Pourquoi ?

— Simple curiosité. »

Rolver gratta à nouveau son *kiv*. « Ah ! je comprends ! Quelle nature soupçonneuse vous avez, cher ami ! Regardez... » Il se retourna et écarta les plis de son masque à la hauteur de sa nuque. C'était vrai : il était blond.

« Êtes-vous rassuré ? demanda-t-il d'un ton facétieux.

— Totalemment. Dites-moi... auriez-vous un autre masque à me prêter ? J'en ai assez de ce Papillon de Lune.

— Hélas, non. Mais vous n'avez qu'à entrer dans une boutique spécialisée et en choisir un à votre convenance.

— Evidemment. »

Thissel prit congé de Rolver et reprit la route de Fan.

En arrivant à la hauteur du bureau de Welibus, il hésita. Puis il se décida et entra. Ce jour-là, Welibus portait un masque que l'agent consulaire ne lui avait jamais vu – un éblouissant assemblage de prismes de verre vert et de grains d'argent.

« Le bonjour, Ser Papillon de Lune », chantonna-t-il avec

circonspection en faisant vibrer son *kiv*.

Thissel répondit : « Je ne vous prendrai guère de temps. J'ai une question assez personnelle à vous poser. Quelle est la couleur de vos cheveux ? »

Welibus resta court une fraction de seconde avant de se tourner et de soulever le volant de son masque, dévoilant ainsi des boucles noires.

« Cela répond-il votre question ?

— Parfaitement. »

Thissel traversa l'esplanade et prit la direction des docks où était amarrée la maison flottante de Kershaul. Celui-ci l'accueillit sans faire montre de beaucoup d'enthousiasme et le pria de monter à bord d'un geste résigné.

« J'aimerais vous poser une question. De quelle couleur sont vos cheveux ?

Kershaul eut un rire dépourvu de gaieté.

— Le peu qui m'en reste est noir. Pourquoi ?

Simple curiosité de ma part.

— Allons, rétorqua Kershaul avec une violence inhabituelle. Allons... Cette réponse ne me satisfait pas. »

Thissel, qui avait besoin de conseils, acquiesça :

« La situation est la suivante : on a découvert ce matin le cadavre d'un étranger dans le port. Ses cheveux étaient bruns. Je n'ai pas une certitude absolue, mais il y a... voyons... oui... il y a deux chances sur trois pour qu'Angmark ait les cheveux noirs. »

Kershaul tirailla la barbe de son masque à l'image du Hibou des Grottes. « Comment calculez-vous cette probabilité ?

— L'information m'est parvenue par le canal de Rolver. Si Angmark a pris l'identité de ce dernier, il a évidemment falsifié les renseignements qui me sont arrivés ce matin. Welibus et vous avez reconnu avoir les cheveux noirs.

— Hum... je vais essayer de poursuivre votre raisonnement. Vous pensez, que Haxo Angmark a assassiné Rolver, Welibus ou moi et qu'il a assumé l'identité de sa victime. C'est bien cela ? »

Thissel lui jeta un regard étonné. « Vous avez vous-même souligné qu'il lui était impossible de s'établir ici sans se trahir ! Ne

vous en souvenez-vous plus ?

— Mais si, je m'en souviens... certainement ! Continuons :

— Rolver vous a transmis un message vous informant qu'Angmark avait les cheveux noirs et il vous a dit que lui-même était blond.

— Oui. Pouvez-vous confirmer ses dires ?

— Non, répondit tristement Kershaul. Je n'ai jamais vu ni Rolver ni Welibus sans masque. »

« Si Rolver n'est pas Angmark, laissa rêveusement tomber Thissel, et si Angmark a réellement les cheveux noirs, Welibus et vous devenez alors suspects.

— Très intéressant. (Kershaul dévisagea Thissel avec lassitude.) Dans cette hypothèse, vous pouvez vous-même être Angmark. Quelle est la couleur de vos cheveux ?

— Ils sont bruns. (Et Thissel souleva légèrement son masque de Papillon de Lune pour découvrir sa nuque.)

— Peut-être essayez-vous de me mystifier avec la teneur de ce message, enchaîna son interlocuteur.

— Non. Vous pouvez vous en assurer en interrogeant Rolver si le cœur vous en dit. »

Kershaul hocha la tête. « Inutile. Je vous crois. Mais... les voix ? Vous connaissez le timbre des nôtres. N'y a-t-il pas là une indication ?

— Non. Je recherche avec tant d'attention tout indice de changement que je ne reconnais plus vos voix aux uns et aux autres. D'ailleurs, elles sont déformées par les masques. »

Kershaul tirait toujours sa barbiche. « Je ne vois pas de solution dans l'immédiat. » Il rit sous cape « Mais, au fond, y a-t-il vraiment un problème ? Avant l'arrivée d'Angmark, nous étions quatre : Rolver, Welibus, Kershaul et vous. Maintenant, c'est pratiquement la même chose : il y a Rolver, Welibus, Kershaul et Thissel. Qui peut dire si le nouveau membre n'améliorera pas le quatuor ?

— Voilà une idée qui ne manque pas d'intérêt, concéda Thissel. Mais il se trouve que j'ai un motif personnel pour vouloir dépister Angmark. C'est ma carrière qui est en jeu.

— Je comprends, murmura Kershaul. Il s'agit par conséquent d'une affaire entre Angmark et vous.

— Vous ne voulez pas m'aider ?

— Pas de façon active. L'individualisme Sirénien m'a contaminé. Je suppose que Rolver et Welibus réagiront comme moi. » Il soupira. « Il y a trop longtemps que nous sommes ici. »

Thissel ne répondit pas, plongé dans un abîme de pensées. Kershaul attendit patiemment, puis murmura au bout d'un moment :

« Avez-vous d'autres questions à me poser ?

— Non. J'ai seulement une faveur à vous demander.

— Si je peux, je vous l'accorderai avec plaisir, répondit courtoisement Kershaul.

— Donnez-moi – ou prêtez-moi – un de vos esclaves pour une ou deux semaines. »

Kershaul fit jaillir une exclamation amusée de son *ganga*. « Je n'aime guère me défaire de mes esclaves. Ils me connaissent et sont habitués à ma manière d'être...

— Je vous le rendrai dès que j'aurai capturé Angmark.

— Très bien. » Kershaul racla son *hymerkin* et un esclave apparut. « Anthony, chantonna son maître, tu seras au service de Ser Thissel pour une courte période. »

L'esclave s'inclina sans le moindre enthousiasme.

Thissel fit monter Anthony à bord de sa demeure flottante et l'interrogea longuement, notant certaines réponses sur un tableau. Quand il en eut fini, il lui ordonna de ne pas souffler mot de cet interrogatoire, et il le confia à Rex et à Toby, auxquels il donna pour instructions d'éloigner le bateau du quai et de ne laisser entrer personne.

Une fois de plus, il prit le chemin du port spatial. Rolver était en train de déjeuner ; son menu se composait de poisson aux épices, de fragments d'écorce d'arbre à salade et d'une coupe de groseilles locales. Obéissant à l'appel de *l'hymerkin*, un esclave vint ajouter un couvert de plus. « Et comment progresse cette enquête, Ser Thissel ?

— Je ne prétendrai pas qu'elle progresse. Je suppose que je puis compter sur votre concours ? »

Rolver eut un rire bref. « Tous mes vœux vous accompagnent.

— Plus concrètement, je désirerais vous emprunter un esclave. Temporairement. »

Rolver s'arrêta de manger.

« Pour quoi faire ?

— Je préférerais ne pas m'en expliquer. Mais soyez assuré que ma requête n'est pas sans motif. »

Sans grande amabilité, Rolver appela un esclave et lui enjoignit de se mettre à la disposition de son visiteur.

Sur le chemin du retour, Thissel passa par le bureau de Welibus. Celui-ci, qui était en train de travailler, leva la tête. « Le bonjour, Ser Thissel. »

Thissel posa la question sans détours : « Ser Welibus, accepteriez-vous de me prêter un esclave pour quelques jours ? »

Welibus hésita, puis haussa les épaules. « Pourquoi pas ? » *L'hymerk* cliqueta et un esclave surgit. « Celui-ci vous convient-il ? Ou préférez-vous une jeune femelle ? » Il eut un ricanement – assez désagréable de l'avis de Thissel.

« Il fera parfaitement l'affaire. Je vous le restituerai dans les jours qui viennent.

— Je ne suis pas pressé. » Welibus fit un geste désinvolte et se remit à son travail.

À bord, Thissel interrogea séparément les deux nouveaux esclaves et couvrit son tableau de notes.

Le crépuscule tomba avec douceur sur l'océan Titanique. Toby et Rex amarrèrent le bateau au large. La mer était comme une soie. Assis sur le pont, Thissel écoutait le bruit léger des voix, le tintement des instruments de musique. Les lumières jaunes des autres maisons flottantes viraient au rouge. Le rivage était sombre. Bientôt, les Nocturnes descendraient furtivement des collines pour gratter les détritiques en jetant des regards d'envie vers la mer.

Le *Buenaventura* ferait escale dans neuf jours. Thissel avait ordre de rentrer à Polypolis. Pourrait-il identifier Angmark en neuf jours ?

Ce n'était pas beaucoup, mais ce serait peut-être suffisant.

5

Deux jours passèrent. Puis trois, quatre, cinq. Thissel allait quotidiennement rendre visite à Rolver, à Welibus et à Kershaul.

Chacun des trois hommes réagissait de façon différente à sa présence. Rolver était sarcastique et irascible, Welibus cérémonieux et, au moins superficiellement, aimable, Kershaul doux et suave mais faisant ostensiblement preuve d'un détachement impersonnel dans la conversation.

Quant à Thissel, il accueillait avec une affabilité égale les quolibets revêches de Rolver, le badinage enjoué de Welibus et la réserve de Kershaul.

Arrivèrent et passèrent le sixième, le septième et le huitième jours. Avec une brutale franchise, Rolver demanda à Thissel s'il souhaitait retenir une place à bord du *Buenaventura*. Thissel réfléchit et répondit :

« Oui. Il vaudrait mieux que vous m'en réserviez une. »

Rolver haussa les épaules. « Le retour au monde des visages ! Les visages ! Des visages partout, pâles, avec leurs yeux de poisson. Des lèvres molles, des nez pleins de bosses et de trous, des figures molles et sans relief... Je crois que je ne le supporterais plus après voir vécu ici. Heureusement pour vous, vous n'êtes pas devenu un vrai Sirénien.

— Mais je ne rentre pas, répliqua Thissel.

— Je croyais que vous vouliez une réservation ?

— Oui – pour Haxo Angmark. Il va retourner à Polypolis. À fond de cale.

— Bien, bien ! Vous l'avez donc repéré ?

— Bien sûr. Pas vous ? »

Rolver eut un nouveau haussement d'épaules. « Ou c'est Welibus ou c'est Kershaul, je n'en sais pas d'avantage. Aussi longtemps qu'il porte son masque et qu'il se fait appeler Kershaul ou Welibus, cela m'est parfaitement égal.

— Pas à moi ! Au contraire. À quelle heure la navette décolle-t-elle demain ?

— À onze heures vingt-deux précises. Si Haxo Angmark s'en va,

dites-lui d'être exact.

— Il sera là. »

Thissel se rendit ensuite, comme à l'accoutumée, chez Welibus et chez Kershaul, puis regagna le bateau et ajouta trois dernières annotations à son tableau.

La preuve était là, manifeste et convaincante. Pas totalement irrécusable mais suffisante pour justifier une action. Thissel vérifia son pistolet. Le lendemain serait un jour décisif. Il ne pouvait pas se permettre la moindre erreur.

L'aube se leva, éblouissante ; le ciel avait l'éclat de la nacre. Mireille émergea, déchirant la brume irisée. Rex et Toby mirent le cap sur le quai. Les bateaux des trois autres étrangers flottaient paresseusement, bercés par la houle.

Thissel observait l'un d'eux avec une attention particulière – celui dont le propriétaire avait été tué par Haxo Angmark et dont le corps avait été jeté dans le port. Pour le moment, le bateau en question se dirigeait vers la terre ferme. Haxo Angmark en personne était debout sur le gaillard d'avant. Il portait un masque que Thissel voyait pour la première fois : un assemblage de plumes écarlates, de cabochons de verre noir et de fourrure verte. L'effet était des plus impressionnants.

Thissel ne pouvait faire autrement que d'admirer l'habileté d'Angmark. Un plan intelligent, élaboré et exécuté avec intelligence – mais une difficulté insurmontable avait tout gâché.

Angmark regagna sa cabine et le navire toucha le quai. Les esclaves l'amarrèrent, abaissèrent la passerelle. Thissel, son pistolet caché dans un repli de sa tunique, descendit sur le quai et escalada l'échelle de coupée. Il ouvrit la porte du salon. L'homme assis devant la table leva la tête avec surprise.

« Angmark, veuillez ne pas discuter et... »

Quelque chose de dur et de lourd frappa Thissel par-derrière. Il s'écroula tandis que quelqu'un s'emparait prestement de son arme. Le claquement d'un *hymerkin* retentit et une voix chanta :

« Attache les bras de cet imbécile. »

L'homme assis devant la table se leva, ôta le masque rouge, noir

et vert, celui-ci dissimulait la cagoule noire couvrant le visage des esclaves. Thissel tourna la tête. Haxo Angmark était debout devant lui, arborant un masque qu'il reconnut, un masque de métal sombre au nez aigu comme une lame, aux yeux pédoncules, au crâne surmonté d'une triple crête – le masque du Dompteur de Dragons.

Si l'expression du masque était indéchiffrable, la voix d'Angmark était triomphale : « Vous êtes facilement tombé dans le piège.

– Oui. » L'esclave acheva de lui lier les poignets. Obéissant à l'injonction cliquetante de *l'hymerk*, il s'éloigna.

« Debout, ordonna Angmark. Asseyez-vous sur cette chaise.

– Qu'attendons-nous ? s'enquit Thissel.

– Deux de nos compagnons sont encore dans les environs. Nous n'avons pas besoin d'eux pour ce que nous allons faire.

– C'est-à-dire ?

– Vous l'apprendrez en temps utile. Nous disposons d'une heure environ. »

Thissel vérifia la solidité de ses liens. Elle était à toute épreuve.

Angmark s'assit. « Comment m'avez-vous repéré ? J'avoue que cela m'intrigue... Allez ! ajouta-t-il avec une intonation de reproche. Soyez beau joueur, et reconnaissez que je vous ai battu. Ne vous rendez pas les choses plus désagréables. »

Thissel haussa les épaules. « Je suis parti d'un postulat de base : un homme peut masquer son visage, mais il ne peut masquer sa personnalité.

– Tiens ! Intéressant ! Continuez.

– Je vous ai demandé, à vous et aux deux autres, de me prêter un esclave. Ces esclaves, je les ai minutieusement interrogés. Je voulais savoir quels masques avaient porté leurs maîtres au cours du mois précédant votre arrivée. J'avais préparé un tableau et j'ai pointé les réponses. Rolver avait porté l'Oiseau Lacustre à peu près huit fois sur dix. Le reste du temps, il choisissait soit l'Abstraction Sophiste, soit le Complexe Noir. Welibus avait un faible pour les héros du cycle Kandachan ; la plupart du temps – six jours sur huit –, il arborait le Chalekun, le Prince Intrépide ou le Grand Maritime. Les deux autres jours, c'était le Vent du Sud ou le Gai Compagnon. Kershaul, plus

conservateur, préférait le Hibou des Grottes, l'Errant des Etoiles et deux ou trois modèles qu'il ne mettait qu'à de rares intervalles. Mes sources d'information, les esclaves, étaient des plus dignes de foi. En second lieu, je vous ai observés tous les trois. Chaque jour, je notais le masque que vous arboriez et je comparais avec mon tableau. Rolver a mis six fois son Oiseau Lacustre et deux fois son Complexe Noir. Kershaul a porté cinq fois son Hibou des Grottes, une fois son Errant des Etoiles, une fois son Quiconque et une fois son Idéal de Perfection. Welibus a porté deux fois la Montagne d'Emeraude, trois fois le Triple Phénix, une fois le Prince Intrépide et deux fois le Dieu Requin. »

Angmark hocha la tête d'un air songeur. « Je vois quelle a été mon erreur. Je faisais mon choix parmi les masques de Welibus, mais en fonction de mes goûts personnels, et, comme vous le dites, cela m'a trahi. Mais ce n'est qu'à vos yeux que je me suis trahi. » Il se leva et se posta devant la fenêtre. « Voilà Kershaul et Rolver qui descendent à terre. Ils vont bientôt passer devant nous pour aller à leurs affaires. Je doute qu'ils interviennent. Ils sont devenus tous les deux des Siréniens bon teint. »

Thissel attendit en silence. Dix minutes passèrent. Enfin, Angmark prit un couteau sur une étagère. Il se tourna vers Thissel.

« Levez-vous. »

Lentement, Thissel obéit. Angmark s'approcha de lui et, d'un geste brusque, lui arracha son masque. Thissel laissa échapper un cri de surprise et essaya de le lui reprendre, mais en vain. Il était trop tard ; son visage était à nu.

Angmark se détourna, ôta son propre masque et enfila le Papillon de Lune de Thissel. Puis il frappa sur son *hymerkin*. Deux esclaves entrèrent. À la vue d'Edwer, ils s'immobilisèrent, scandalisés.

Angmark tambourina avec entrain sur son instrument et chanta : « Conduisez cet homme sur le quai.

Angmark, je suis sans masque ! » cria Thissel.

Les esclaves se saisirent de lui malgré ses efforts désespérés, l'entraînèrent sur le pont et le firent descendre sur le quai. Là, Angmark lui attacha une corde autour du cou. « Désormais, fit-il, vous êtes Haxo Angmark et je suis Edwer Thissel. Welibus est mort. Ce sera

bientôt votre tour. Je ferai votre travail sans difficulté. Je jouerai de la musique comme un Nocturne et je chanterai comme un corbeau. Je porterai le Papillon de Lune jusqu'à ce qu'il soit pourri, après quoi je m'en procurerai un autre. Et j'enverrai à Polypolis un rapport annonçant la mort de Haxo Angmark. Tout se passera sans encombre. »

Thissel l'entendait à peine.

« Vous ne pouvez pas faire cela, dit-il dans un souffle. Mon masque, mon visage... » Une matrone au masque semé de fleurs bleues et rosés arrivait sur le quai. À la vue de Thissel, elle poussa un cri perçant et tomba face contre terre.

« En avant », lança gaiement Angmark. Il tira sur la corde. Un homme arborant un masque de Capitaine Pirate, qui sortait de sa maison flottante, se figea sous le coup de la stupéfaction.

Angmark pinça son *zachinko* et se mit à chanter : « Contemplez le fameux criminel Haxo Angmark. Son nom est maudit sur les mondes extérieurs. Le voilà pris et il marche, couvert d'opprobre, vers sa mort. Voyez Haxo Angmark ! »

Ils atteignirent l'esplanade. Un enfant poussa un cri effroi. Un homme jura d'une voix rauque. Thissel trébuchait. Les larmes ruisselaient de ses yeux et il ne voyait que des formes et des taches confuses et brouillées. La voix d'Angmark était puissante et sonore : « Que tous voient Haxo Angmark, le criminel des mondes extérieurs ! Approchez pour assister à son exécution ! »

Thissel s'écria faiblement : « Je ne suis pas Angmark. Je suis Edwer Thissel. C'est lui, Angmark. » Mais nul ne l'écoutait. La vue de son visage nu n'arrachait que des cris d'effroi et de dégoût. « Rendez-moi mon masque, Angmark... Donnez-moi un masque d'esclave... »

Angmark entonna avec ivresse :

« Il a vécu dans l'infamie. Il mourra dans l'infamie : sans masque. »

Un Gnome des Forêts se planta devant l'assassin.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, Papillon de Lune.

— Ecartez-vous, ami Gnome, chanta Angmark. Je dois exécuter ce criminel. Infâme il a vécu, infâme il périra. »

La foule s'était agglutinée autour du petit groupe. Les masques se

tournaient vers Thissel avec une excitation morbide.

Le Gnome des Forêts arracha la corde des mains d'Angmark et la laissa choir sur le sol. La foule gronda : « Pas de duel ! Pas de duel ! Exécutez le monstre. »

Quelqu'un lança un morceau d'étoffe sur la tête de Thissel. Celui-ci s'attendait à recevoir un coup de sabre fatal. Mais non... on lui tranchait ses liens. Hâtivement, il ajusta le tissu pour cacher son visage, observant ce qui se passait entre les plis.

Quatre hommes avaient maîtrisé Haxo Angmark. Devant lui, le Gnome des Forêts s'escrimait sur son *skaranyi*. « Il y a une semaine, chantait-il, vous avez tenté de me dépouiller de mon masque. Voilà maintenant réalisé ce dessein pervers.

— Mais cet homme est un criminel ! s'exclamait Angmark. Un malfaiteur notoire, abominable !

— Quels sont ses crimes ? fredonna le Gnome.

— Il a assassiné, il a trahi, il a causé le naufrage de plusieurs vaisseaux, il a torturé, il s'est livré au chantage, il a volé, il a fait de la traite d'enfants qu'il vendait comme esclaves, il... »

Le Gnome des Forêts le coupa :

« Vos convictions religieuses sont sans importance. Pour notre part, nous pouvons témoigner de vos propres crimes. »

L'Ecuyer s'avança à son tour et chanta d'une voix féroce : « Il y a neuf jours, cet insolent Papillon de Lune a prétendu exercer un droit de préemption sur la plus précieuse de mes montures ! »

Un autre personnage s'approcha, portant le masque d'Expert Universel. « Je suis un Maître des Masques, chanta-t-il. Je reconnais ce Papillon de Lune étranger. Tout récemment, il est entré dans ma boutique pour tourner mon art en dérision. Il mérite la mort.

— Mort au monstre étranger ! » hurla la foule. Des hommes se ruèrent sur Angmark. Les cimenterres tournoyèrent, retombèrent.

Tout était accompli.

Thissel regardait, incapable de faire un mouvement. Le Gnome des Forêts se tourna vers lui et, s'accompagnant sur son *stimic*, chanta sévèrement :

« Nous avons pitié de vous mais notre pitié s'accompagne de

mépris. Un homme véritable n'aurait jamais souffert un tel affront ! »

Thissel respira profondément. Il décrocha le *zachinko* fixé à sa ceinture et chanta à son tour :

« Vous me calomniez, ami. Ne pouvez-vous donc reconnaître le vrai courage ? Que préférez-vous ? Mourir au combat ou traverser l'esplanade sans masque ?

— Il n'y a qu'une seule réponse, fredonna le Gnome. J'aimerais mieux mourir en combattant, je n'aurais pu supporter la honte. »

Thissel reprit : « C'est ce choix qui m'a été imposé. J'aurais pu lutter, les mains liées, et, de la sorte, périr. Je pouvais aussi supporter la honte et, par elle, vaincre mon ennemi. Il vous faut admettre que vous n'avez pas suffisamment de *strakh* pour accomplir pareil exploit. Il me fallait démontrer que j'étais un héros et un vaillant. Je vous demande ceci : qui d'entre vous possède le courage nécessaire pour faire ce que j'ai fait ?

— Le courage ? s'exclama le Gnome des Forêts. Je ne crains rien, pas même de mourir aux mains des Nocturnes !

— Alors, répondez à ma question. »

Le Gnome recula. Il troqua son *stimic* contre le double *kamanthil*.

« Si tels étaient vos motifs, c'est effectivement une preuve de courage. »

L'écuyer plaqua une série d'accords discrets sur son *gomapard* et chanta :

« Nul d'entre nous n'oserait faire ce qu'a fait cet homme sans masque. »

La foule approuva dans un murmure.

Le fabricant de masques s'avança et joua un air obséquieux sur son double *kamanthil* : « Qu'il plaise au Seigneur Héros d'entrer dans ma boutique pour échanger ce vil chiffon contre un masque digne de ses vertus. »

Un autre artisan lança : « Seigneur Héros, avant de faire votre choix, daignez jeter un coup d'œil sur mes sublimes créations. »

Un homme arborant le masque de l'oiseau céleste s'inclina devant Thissel : « Je viens de terminer une somptueuse maison

flottante. Sa construction représente dix-sept années de labeur. Accordez-moi l'honneur d'accepter et d'utiliser ce splendide navire. À son bord vous attendent des esclaves alertes et de charmantes demoiselles, prêts à vous servir. Il y a d'abondantes provisions de vin, les ponts sont recouverts de doux tapis de soie.

— Je vous remercie, fit Thissel en frappant son *zachinko* avec force et assurance. J'accepte avec joie. Mais je veux d'abord un masque. »

Le fabricant de masques tira de son *gomapard* un trille interrogatif : « Le Seigneur Héros considérerait-il le Conquérant du Dragon des Mers comme au-dessous de sa dignité ?

— Nullement, chanta Thissel. Il me paraît convenir. Allons tout de suite l'examiner. »

Traduit par Michel Deutsch
The Moon Moth

© *Galaxy Magazine*, 1961.

© *Nouvelles Éditions Opta*, pour la traduction.

LE ROI DE NIVÔSE - Ursula Le Guin

Une planète froide, une race androgyne. L'être humain peut s'adapter à la première, il éprouve quelque difficulté à comprendre réellement la seconde. Le temps passe, les traditions se forment puis s'affermissent, mais les différences ne sont jamais complètement franchies. Tels sont quelques-uns des motifs autour desquels ce récit est construit – récit dans lequel le genre des pronoms peut parfois dérouter, ainsi que l'a avoué l'auteur elle-même.

Lorsque la marche en avant du temps est troublée par des remous et que l'histoire semble tourbillonner autour d'un écueil, comme dans cette curieuse affaire de la succession de Karhaïde, alors les photos ont leur utilité : instantanés permettant des comparaisons entre parent et enfant, nouveau et ancien roi ; et ce sont comme des cartes qu'on peut battre, réassortir, en attendant que les années reprennent leur cours rectiligne. Car malgré les tours joués par la communication interplanétaire instantanée et les voyages cosmiques à une vitesse voisine de celle de la lumière, le temps (selon la remarque du plénipotentiaire Axt) ne s'inverse pas ; et la mort ne plaisante pas.

Ainsi donc, bien que l'image la plus connue soit celle, ténébreuse, où l'on voit un jeune roi debout près d'un vieux roi mort qui gît dans un corridor éclairé seulement par des miroirs reflétant la cité en flammes, laissons-la de côté pour le moment. Regardons plutôt le jeune roi, orgueil de la nation, un être aussi brillant et fortuné qu'on peut l'être lorsque le destin vous accorde vingt-deux années de vie ; mais quand cette photo fut prise le jeune roi avait le dos au mur. Elle était malpropre, tremblante, avec un visage inexpressif marqué par la folie parce qu'elle avait perdu ce minimum de confiance dans la vie qu'on appelle santé d'esprit. Elle répétait intérieurement, comme elle le faisait continuellement depuis des années : « Je veux abdiquer. Je

veux abdiquer. Je veux abdiquer. » Elle voyait en imagination les salles aux murs rouges du Palais, les tours et les rues d'Erhenrang sous la neige, les plaines ravissantes du Ponant, les blanches cimes du Kargav, et elle renonçait à tout cela, à son royaume. « Je veux abdiquer », disait-elle sans ouvrir la bouche, puis elle l'ouvrait toute grande pour hurler lorsqu'une fois de plus le dignitaire en rouge et blanc s'approchait d'elle et disait : « Sire, un complot contre votre vie a été découvert à l'École des Artisans. » Alors s'élevait un bourdonnement, en sourdine. Elle se cachait la tête dans les bras et murmurait : « Arrêtez, de grâce arrêtez », mais la plainte bourdonnante se faisait toujours plus haute, plus forte et plus proche, implacable, si haute et si forte, finalement, qu'elle pénétrait sa chair, mettait ses nerfs à vif, faisait danser et claquer ses os au rythme de sa litanie. Le roi sautillait et se crispait, ses os nus formant comme un chapelet sur de minces fils blancs ; elle pleurait sans larmes et criait : « Qu'on les... qu'on les... Il faut... les exécuter... les arrêter... arrêtez ! » Le bruit s'arrêta.

Elle tomba par terre en une masse cliquetante et caquetante. Sur quel plancher ? Ni carrelage rouge, ni parqueterie, ni ciment taché d'urine, mais le plancher de sa chambre dans la tour, cette petite chambre où elle était en sûreté, loin de son ogre de parent, libre de s'adonner au jeu du berceau avec Piry et de s'asseoir au coin du feu dans le giron de Borhoub, ce refuge chaud et profond comme le sommeil. Pourtant il lui était interdit de se cacher de se sentir en sécurité, de dormir. La personne en noir était là, même là, lui tenant la tête, la soulevant, soulevant sur de minces fils blancs les paupières qu'elle essayait de fermer. « Qui suis-je ? » Le masque noir impassible la fixait. Sous ce regard le jeune roi se débattait, sanglotait, sachant qu'elle allait commencer à suffoquer : elle ne pourrait respirer avant de prononcer le nom, et le bon – « Gérer ! » – elle pouvait maintenant respirer. Elle y était autorisée. Elle avait reconnu à temps l'être noir.

« Qui suis-je ? » dit une voix différente.

C'était une voix douce et le jeune roi aspirait obscurément à cette forte présence qui toujours apportait sommeil, répit, consolation.

« Rebade, murmura-t-elle, dis-moi ce que je doit faire.

— Dormir. »

Elle obéit. C'était un sommeil profond et sans rêves, car c'était un sommeil réel.

Les rêves lui venaient maintenant à l'état de veille. Irréelle, l'horrible lumière rouge et sèche du couchant lui brûlait les yeux et les maintenait ouverts ; une fois de plus, elle était sur le balcon du Palais, voyant à ses pieds cinquante mille trous noirs qui s'ouvraient et se fermaient. De ces trous sortaient un flot sonore paroxystique, une éruption stridente, rythmée : son propre nom. Il parvenait à ses oreilles en un rugissement sarcastique, goguenard. Elle frappa des mains la mince balustrade de laiton et cria : « Je saurai vous faire taire ! » Elle n'entendait pas sa propre voix mais seulement celles de cette populace qui, en hurlant son nom, exhalait une haine pestilentielle. « Venez, sortez de là, mon roi », dit la voix douce : Rebade l'entraînait hors du balcon dans le silence de la salle d'audience aux murs rouges. Les hurlements cessèrent d'un seul coup. Comme toujours, Rebade avait une expression calme et compatissante.

« Qu'allez-vous faire maintenant ? dit-elle de sa voix douce.

— Je vais... je vais abdiquer.

— Non, dit Rebade calmement. Ce n'est pas la bonne réponse. Qu'allez-vous faire maintenant ? »

Le jeune roi restait silencieux ; elle tremblait. Rebade l'aida à s'asseoir sur le petit lit de fer, car les murs s'étaient assombris comme il en advenait souvent, réduisant la pièce aux dimensions d'une petite cellule.

« Vous appellerez...

— J'appellerai la Garde d'Erhenrang. Lui ordonnerai de tirer sur la foule. De tirer pour tuer. Il leur faut une leçon. »

Le jeune roi parlait rapidement et distinctement d'une voix forte et haute. Rebade lui dit : « Très bien, Sire, voilà une sage décision. Bien. Nous nous en tirerons. Vous agissez sagement. Faites-moi confiance.

— Oui, je vous fais confiance. Sortez-moi d'ici », murmurait le jeune roi en saisissant Rebade par le bras. Mais son amie prenait un air sévère. Le roi voyait Rebade, et l'espoir avec elle, s'éloigner une fois de plus. Rebade la quittait, calme et pleine de regrets, sourde aux

supplications du roi, qui la priait de rester, de revenir, car le bruit recommençait en sourdine, ce bourdonnement plaintif qui lui déchirait le cerveau, et déjà la personne en rouge et blanc s'avançait vers elle sur un plancher rouge qui n'en finissait pas.

« Votre majesté ! Un complot contre votre vie a été découvert dans l'École des Artisans... »

Le long de la rue de Vieux-Port, jusqu'au bord de l'eau, les réverbères brillaient d'une lueur sépulcrale. Le garde Pepenerer, faisant sa ronde, ne s'attendait à rencontrer personne sous cette voûte lumineuse oblique, et pourtant elle vit s'avancer vers elle une forme chancelante. Pepenerer ne croyait pas aux pornogropes, et pourtant elle vit un pornogrope enduit de vase, marchant d'un pas titubant sur ses minces pieds palmés, respirant péniblement dans l'air sec, geignant... Puis, oubliant, toutes ces vieilles histoires de matelots, Pepenerer vit qu'il s'agissait d'une ivrogne, d'une folle ou d'une victime qui avançait d'un pas incertain entre les murs gris humides des entrepôts.

« Hé ! là-bas, arrêtez ! » hurla-t-elle tout en courant.

L'ivrogne, à moitié nue, hagarde, poussa un cri de terreur, tenta de se dérober, glissa sur les pierres gelées de la chaussée et s'étala de tout son long.

Pepenerer prit son fusil et lui administra une décharge paralysante d'une demi-seconde, juste assez pour qu'elle se tienne tranquille ; puis, accroupie à ses côtés, mit sa radio en marche et commanda une voiture au poste Ouest.

Les bras de l'inconnue étaient allongés, flasques et comme soumis, sur le froid cailloutis, et ils portaient tous deux des marques d'injection. Elle n'était pas ivre, mais droguée. Par des voleurs ou par un clan adverse exerçant une vengeance rituelle ? Des voleurs ne lui auraient pas laissé cette grosse bague d'or ciselé à l'index, presque aussi large que la jointure du doigt. Pepenerer s'accroupit pour la regarder. Puis faisant pivoter la tête de la victime, elle examina son visage ravagé et sans expression qui se profilait sur les cailloux sous l'éclat cruel des réverbères. Elle sortit de sa bourse une pièce neuve d'un quart de couronne et examina le profil gauche figurant sur la

brillante monnaie d'étain, puis le profil droit se détachant sur la pierre froide avec ses clairs et ses ombres. Entendant alors le ronron d'une voiture électrique qui débouchait de la rue Longue sur la rue du Vieux-Port, elle remit la pièce dans sa bourse en murmurant : « Pauvre idiot. »

Le roi Argaven chassait dans les montagnes, et cela depuis quelques semaines ; tous les bulletins d'information l'avaient annoncé.

« Voyez-vous, dit Hoge, le médecin, nous présumons que son esprit a été conditionné, mais cela ne nous avance guère. Les conditionneurs experts sont trop nombreux en Karhaïde, et d'ailleurs aussi en Orgoreyn. Ce ne sont pas des criminels sur qui la police peut avoir barre, mais de respectables mentalistes ou médecins. Et qui peuvent se procurer les drogues légalement. S'ils voulaient tirer d'elle quelque chose, ils ont sûrement, car c'est l'enfance de l'art, créé un blocage interdisant au sujet toute perception rationnelle de leurs manœuvres. Tout indice a été effacé, toutes les suggestions-déclics oblitérées, et nous n'avons aucune idée des questions à poser. Nous n'avons aucun moyen, si l'on veut éviter la destruction du cerveau, de réaliser une exploration complète de son esprit ; même sous hypnose ou sous l'effet de drogues fortes il serait maintenant impossible de distinguer de ses idées ou émotions autonomes celles qui lui ont été implantées. Peut-être les Extra-Géthéniens pourraient-ils obtenir un résultat, mais je doute que leurs mentalistes soient aussi forts qu'ils s'en vantent ; en tout cas ils sont inaccessibles. Il ne nous reste qu'un seul espoir réel.

— C'est-à-dire ? demanda le seigneur Gérer avec flegme.

— Le roi est vif et résolu. Il est possible qu'au premier stade de la manipulation destructive qu'elle a subie, elle ait été consciente de ce qu'on lui infligeait et se soit ménagé une issue salvatrice en opérant un blocage ou une résistance. »

La voix basse de Hoge semblait perdre de son assurance. Il se tut, et le silence se fit dans la haute pièce rouge et sombre. Le vieux Gérer, tout de noir vêtu, immobile devant le feu, lui opposait un froid silence.

La température de cette salle du palais royal d'Erhenrang était de douze degrés là où se tenait le conseiller Gérer, et de cinq degrés entre

les deux cheminées ; il neigeait faiblement ; c'était une journée douce car le thermomètre ne marquait que quelques degrés au-dessous de zéro. C'était le printemps sur Nivôse. À chaque extrémité de la pièce ronflait un feu rouge et or qui dévorait des bûches grosses comme la cuisse. Ce faste, ce luxe sévère, cette splendeur fugace, les feux de cheminée, les feux d'artifice, les éclairs, les météores, les éruptions volcaniques, tout cela flattait le goût des Karhaïdiens sur ce monde appelé Nivôse. Pourtant, abstraction faite des colonies arctiques situées au-delà du 35^e parallèle, jamais ils n'avaient installé le chauffage central dans aucun édifice au cours des nombreux siècles de leur Ere technologique. Le confort leur était mesuré ; ils l'accueillaient comme un don d'autant plus apprécié qu'on ne l'a pas recherché – comme la joie.

La camériste du roi, assise à son chevet, se tourna, sans mot dire, vers le médecin et le Grand Conseiller. Côte à côte ils traversèrent la pièce. Le large lit dur du roi, haut perché sur ses colonnes dorées, encombré de luxueux manteaux et couvre-lits rouges, élevait le corps du roi presque au niveau de leurs yeux. Gérer y voyait un navire, immobile dans un vaste flot impétueux de ténèbres, emportant le jeune roi dans le temps, avec ses ombres et ses terreurs. Puis elle fut elle-même saisie de terreur lorsqu'elle vit que les yeux d'Argaven étaient ouverts, et qu'elle fixait les étoiles par la fenêtre aux rideaux mi-clos.

Gérer craignait le pire. Folie ? Crétinisme ? Hoge l'avait prévenu :
« Le roi n'aura pas une conduite « normale », seigneur Gérer. Pendant treize jours, son esprit a souffert le martyr : intimidation, épuisement, manipulation. Il se peut que le cerveau ait été atteint, et les drogues auront certainement des répercussions et des séquelles. »

Gérer avait beau être prévenue et craindre le pire, le choc n'en fut pas moins brutal. Les yeux brillants et las d'Argaven se tournèrent vers elle et la fixèrent d'un regard vide ; puis ils la reconnurent. Et Gérer, bien qu'elle ne pût voir s'y refléter le masque noir, vit ce jeune roi qu'elle aimait tant suer la haine et l'horreur, haleter sous l'effet d'une frayeur débile, se révolter contre tout, contre sa camériste, contre Hoge, contre sa faiblesse et son impuissance à s'évader, contre Gérer elle-même qu'elle aurait voulu fuir.

Dans le froid qui régnait au centre de la salle, cachée au roi par la tête du lit qui formait comme la proue d'un navire, Gérer écoutait : on s'efforçait de calmer le roi et de la recoucher. Argaven parlait d'une voix flûtée, comme une enfant geignarde. C'est avec la même voix d'enfant que feu le roi Emran avait parlé avant de mourir folle. Puis ce fut le silence, dans la salle où brûlaient les deux grands feux.

Korgry, la camériste attachée à la personne du roi, bâilla et se frotta les yeux. Hoge versa d'une fiole une certaine quantité de liquide dans une seringue hypodermique. Gérer était désespérée. Mon enfant, mon roi, qu'a-t-on fait de toi ? Toi en qui nous placions toute notre confiance et tous nos espoirs, nous t'avons perdue, perdue... Ainsi cet être qui faisait penser à un bloc de roc noir mal dégrossi, ce vieux courtisan lourd, sagace, bourru, était torturé par la douleur et par une rage impuissante car pour elle la seule chose au monde était l'amour et la dévotion qu'elle avait voués à son jeune roi.

Argaven parla :

« Mon enfant... »

Gérer se crispa car elle sentait que ces paroles avaient été arrachées à son propre cerveau ; mais Hoge, que l'amour ne troublait pas, comprit et dit à Argaven d'une voix douce :

« Le prince Emran va bien, Seigneur suzerain. Elle est au château de Warrever avec sa suite. Nous sommes en communication permanente. Tout va bien là-bas. »

Gérer entendit la respiration saccadée du roi, et s'approcha du lit, tout en restant cachée par sa haute proue.

« Ai-je été malade ?

— Vous n'êtes pas encore rétablie, dit le médecin d'un ton doux.

— Où ?...

— Dans votre propre chambre du palais d'Erhenrang. »

Mais Gérer, faisant un pas en avant sans toutefois se montrer au roi, lui dit : « Nous ne savons pas où vous êtes allée. » Le visage lisse de Hoge se fronça ; cependant, bien que sa situation de médecin mît tout le monde sous sa coupe, elle n'osa diriger son regard courroucé vers le Grand Conseiller. La voix de Gérer ne sembla pas troubler le roi, car elle lui posa une ou deux autres questions, brèves et sensées,

puis reposa. Et bientôt sa fidèle Korgry, qui n'avait cessé de veiller sur elle depuis qu'on l'avait ramenée au palais (la veille au soir, secrètement, par des portes dérobées, comme on faisait sous le règne précédent pour ceux qui, honteusement, avaient tenté de se suicider, mais cette fois-ci les rôles étaient renversés), Korgry commit un crime de lèse-majesté : pelotonnée sur son haut tabouret, elle laissa sa tête choir sur le côté du lit et s'endormit. À la porte de la salle, la relève de la garde se fit avec des chuchotements. Les fonctionnaires chargés de faire diffuser un nouveau bulletin de santé furent informés de l'état du roi par des chuchotements. Menacée d'un état fébrile tandis qu'elle prenait des vacances dans le haut Kargav, le roi avait été expédié d'urgence à Erhenrang, où sa guérison était en bonne voie, etc. Le docteur Hoge rem ir Hogeremme a fait la déclaration suivante, etc.

« Puisse la Roue tourner en faveur de notre roi », disaient solennellement les villageois en allumant le feu dans l'âtre-autel.

Mais les anciennes, assises au coin du feu, répliquaient :

« Tout ça, c'est parce qu'elle baguenaude dans la ville la nuit et qu'elle escalade les montagnes, faut-il être folle. »

Pourtant elles laissaient le poste en marche dans l'attente du prochain bulletin. Toute une foule s'était rassemblée sur la place du Palais ; les gens allaient et venaient, flânaient, discutaient, observaient les entrées et sorties des officiels, guettaient le balcon vide ; on en voyait encore des centaines attendre patiemment dans la neige. Argaven XVII était très aimée dans son domaine. Après la sombre brutalité du règne d'Emran, qui s'était terminé tragiquement par la folie du roi et la banqueroute du pays, elle était apparue ; spontanée, vaillante, résolue à tout changer ; bien équilibrée, clairvoyante, et pourtant magnanime. Elle avait la flamme et l'éclat propres à séduire son peuple. Elle était le centre et le moteur d'un âge nouveau : un roi qui, pour une fois, héritait d'un royaume à sa mesure.

« Gérer. »

À l'appel du roi, Gérer se hâta de traverser, de son pas rapide, la grande salle où le chaud le disputait au froid, l'éclat du feu aux ténèbres.

Argaven s'asseyait. Ses bras tremblaient et elle suffoquait ; ses yeux dardaient leur flamme sur Gérer, dans l'atmosphère sombre. Près

de sa main gauche, dont la bague portait le sceau de la dynastie des Harge, reposait le visage endormi de sa camériste, oublieuse de ses devoirs et pourtant sereine.

« Gérer, dit le roi, faisant un effort pour parler clairement. Réunissez le Conseil. Dites-leur que je veux abdiquer. »

La montagne avait accouché d'une souris. Toutes les drogues qu'avait décrites Hoge, tout ce qu'on avait fait pour terroriser le roi, hypnose, parahypnose, stimulation neuronale, connexions synaptiques, chocs localisés, tout cela pour aboutir à ce seul résultat ? Mais ce n'était pas le moment de spéculer. Il fallait temporiser.

« Seigneur suzerain, lorsque vous aurez repris des forces...

— Non, maintenant. Convoquez le Conseil, Gérer ! »

Puis elle craqua, comme une corde d'arc qui se rompt, et balbutia des mots incohérents sous l'effet de la vague de peur qui la submergeait ; et sa fidèle Korgry continuait à dormir à ses côtés, sourde à ses paroles.

L'image suivante semble montrer une situation améliorée. On y voit le roi Argaven XVII en bonne santé et bien habillée ; elle termine un petit déjeuner copieux. Elle parle avec une douzaine de gens, les plus proches d'elle parmi les quarante ou cinquante personnes partageant ou servant son repas (un roi a le droit de se singulariser, mais il est rare qu'il puisse avoir une vie privée), les convives plus éloignés d'elle pouvant cependant s'estimer comblés par la faveur royale. Elle paraît, de l'avis général, parfaitement remise. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion ; quelque chose lui manque, une certaine sérénité de la jeunesse, une certaine confiance en soi, cela remplacé par une qualité similaire mais moins rassurante, une sorte d'absence. Elle en émerge, mais toujours retombe dans cet état, cette nuit qui l'absorbe et la rend absente : peur, douleur, détermination ?

M. le Mobile Axt, ambassadeur plénipotentiaire de l'Ekumen des mondes connus, qui venait de passer six jours sur les routes en s'évertuant à faire marcher une voiture électrique à plus de 50 km/h depuis Mishnory en Orgoreyn jusqu'à Erhenrang en Karhaïde, avait gagné rapidement la Salle des audiences, affamé car il avait dormi trop tard pour prendre le temps de déjeuner. Le vieux Chef du Conseil, le

cousin du roi, Gérer rem ir Verhen, accueillit l'extra-Géthénien à la porte de la grande salle et le salua avec toute la politesse prolixes des Karhaïdiens. Le Plénipotentiaire lui répondit de son mieux, discernant sous l'éloquence de Gérer le désir de lui confier quelque chose.

« J'ai appris que le roi est parfaitement rétabli, dit Axt, et je l'espère de tout cœur.

— C'est faux, dit le vieux Conseiller d'une voix soudain neutre et atone. Monsieur Axt, à titre confidentiel je vais vous révéler un secret dont les dépositaires peuvent se compter sur dix doigts. Elle n'est pas rétablie car elle n'a pas été malade. »

Axt acquiesça. Il avait eu vent, bien sûr, des bruits qui couraient.

« Elle sort parfois seule en ville, la nuit, en costume ordinaire, et parle à des étrangers. Lourdes sont les charges de la royauté... Elle est très jeune. »

Gérer se tut un moment, luttant contre une émotion réprimée.

« Une nuit, dit-il, il y a de cela six semaines, elle n'est pas rentrée. À l'aube, un message me fut adressé ainsi qu'au Vice-Conseiller. Si nous annonçons sa disparition, le roi serait tué ; si nous attendions une quinzaine en silence, elle nous serait restituée saine et sauve. Nous avons gardé le silence, trompé le Conseil et diffusé de fausses nouvelles. La nuit du treizième jour, on la découvrit errant dans la cité. Elle avait été droguée et conditionnée. Par quel ennemi ou quelle faction, nous l'ignorons encore. Nous devons travailler dans un secret absolu ; nous ne pouvons pas détruire la confiance que le peuple met en elle, ni la confiance du roi en elle-même. C'est difficile ; elle ne se souvient de rien. Mais il est clair qu'on a brisé sa volonté et concentré son esprit sur cette idée fixe : je dois abdiquer. »

Le Grand Conseiller avait continué à parler sur un ton neutre et monocorde, avec une expression angoissée. Se retournant soudain, le Plénipotentiaire vit cette angoisse se refléter dans les yeux du jeune roi.

« Vous donnez audience à ma place, cousin ? »

Argaven souriait, mais il y avait dans ses paroles une pointe blessante. Le vieux Conseiller s'excusa avec flegme, s'inclina, puis, stoïque, se retira le long d'un couloir où l'on vit s'éloigner sa silhouette disgracieuse.

Argaven tendit les deux mains au Plénipotentiaire comme on fait entre égaux en Karhaïde, car l'Ekumen y était reconnu comme une nation sœur bien qu'aucune âme ne l'eût jamais vue. Mais le roi s'abstint du discours poli auquel Axt s'attendait.

« Vous voilà enfin, dit-elle avec fureur.

— Je suis parti aussitôt reçu votre message. Les routes de l'Orgoreyn de l'est et du Ponant sont encore gelées et je n'ai pas pu faire une bonne moyenne. Mais j'étais très heureux de retourner ici – et de quitter l'Orgoreyn. »

Axt souriait ; comme le jeune roi, il appréciait leur franchise réciproque. Il se demandait ce qu'augurait l'accueil d'Argaven, observant d'un cœur allègre le beau visage mobile de l'androgyné.

« Un de mes ancêtres a observé que les bigots pullulent en Orgoreyn comme les vers sur un cadavre. Je suis heureux de voir que vous trouvez l'air de Karhaïde plus frais. Venez par ici. Gérer vous a dit que j'ai été kidnappée et tout ce qui s'ensuit. C'est vrai. Tout cela était conforme aux ; règles du jeu. L'art de l'enlèvement a tout un cérémonial. Si ç'avait été l'œuvre d'un des groupes Gethen-aux-Géthéniens qui vous accusent de vouloir nous réduire en esclavage, alors les règles n'auraient peut-être pas été respectées ; je crois qu'il s'agissait d'une des vieilles factions claniques, dont le but est de reconquérir par mon intermédiaire le pouvoir qu'elle exerçait sous le dernier règne. Mais nous ne pouvons encore rien affirmer ! Il est curieux de penser que je les ai vus comme je vous vois et que je ne puis les reconnaître ; qui sait ? je vois peut-être leurs visages tous les jours. Mais ces spéculations ne mènent à rien. Ils ont effacé toutes les traces. Une chose est certaine, c'est qu'ils ne sont pour rien dans l'idée que je dois abdiquer. »

Le roi et le Plénipotentiaire, marchant côte à côte dans la longue salle immensément haute de plafond, se dirigeaient vers l'estrade chargée de fauteuils qui en occupait le fond. Les fenêtres n'étaient que des fentes étroites comme partout en ce monde glacial ; en un jeu d'ombre et de lumière, Axt voyait le dallage rouge de la salle obscure s'éclairer des fauves rais de soleil qui fusaient obliquement de ces meurtrières. Il regarda le visage du jeune roi dans ce mouvant clair-obscur. « Qui donc, alors, vous a mis cette idée en tête ?

— Moi-même.

— Quand, Seigneur, et comment ?

— Quand j'étais en leur pouvoir, quand ils me refaçonnaient pour me couler dans leur moule et m'utiliser comme un pion dans leur jeu. Et pourquoi ? Pour qu'ils ne puissent me couler dans leur moule ni m'utiliser comme un pion dans leur jeu ! Écoutez, Excellence, s'ils avaient voulu ma mort ils m'auraient tuée. Ils voulaient que je vive, que je gouverne, que je sois roi. C'est comme tel que je dois exécuter les ordres imprimés dans mon cerveau pour leur permettre d'arriver à leurs fins. Je suis leur instrument, leur machine, attendant qu'ils appuient sur le bouton. Ma seule parade est de... de mettre la machine au rancart. »

Axt avait l'esprit rapide, car c'est la moindre des qualités qu'on exige d'un Mobile de l'Ekumen ; de plus il connaissait bien les mœurs sociales et politiques de Karhaïde, les tensions et les séditions de ce royaume bien vivant. Si éloigné que fût Nivôse, tant par la distance que par la physiologie de ses habitants, du reste de l'espèce humaine, sa nation dominante, la Karhaïde, avait fait preuve de loyalisme comme membre de l'Ekumen. Les rapports d'Axt étaient discutés dans les conseils centraux de l'Ekumen à une distance de quatre-vingts années-lumière ; l'équilibre du Tout repose sur celui de chacune de ses parties. Tandis qu'ils s'asseyaient dans de grands fauteuils rigides sur l'estrade proche de la cheminée, Axt dit au roi :

« Ils n'auront même pas à appuyer sur des boutons si vous abdiquez.

— Même si je désigne mon enfant comme héritier et nomme un régent de mon choix ?

— Peut-être, dit Axt, pesant ses mots, ont-ils fait ce choix à votre place.

— Je ne crois pas, dit le roi.

— Qui pensiez-vous désigner ? »

Il se fit une longue pause. Axt voyait se contracter les muscles de la gorge d'Argaven, qui semblait s'étrangler en un effort douloureux pour faire franchir un barrage à un mot, à un nom ; enfin, elle dit en un murmure forcé, étouffé :

« Gérer. »

Axt acquiesça. Gérer avait été Régent pendant un an après la mort d'Emran et avant l'accession au trône d'Argaven. Axt connaissait son honnêteté et sa dévotion inconditionnelle au jeune roi.

« Gérer n'est au service d'aucune faction », dit-il.

Argaven fit un signe de tête négatif. Elle paraissait épuisée. Elle dit au bout d'un moment :

« La science de votre peuple pourrait-elle défaire ce que l'on m'a fait, Excellence ? »

— C'est possible. Dans l'Institut d'Olloul. Mais si je faisais venir un spécialiste de là-bas, il lui faudrait vingt-quatre ans pour arriver ici... vous êtes donc sûr que votre décision d'abdiquer a été... ? »

Il fut interrompu par un serviteur qui, entrant derrière eux par une petite porte, plaça un guéridon auprès du fauteuil du Plénipotentiaire et le chargea de fruits, de pommes à pain en tranches et d'une chope de bière en étain. Argaven avait discerné que son hôte était à jeun. Si insipide que pût être pour Axt la nourriture de Nivôse, faite surtout de crudités végétales, il sut gré au roi de son attention et commença à manger ; comme il n'était pas de bon ton d'avoir une conversation sérieuse à table, Argaven fit dériver l'entretien vers des considérations générales.

« Vous m'avez dit un jour, monsieur Axt, que nous sommes apparentés par le sang, vous et moi, en dépit de la différence qui nous sépare et qui sépare nos peuples. Fallait-il l'entendre moralement ou matériellement ? »

Axt sourit de cette distinction typiquement karhaïdienne.

« Les deux, Seigneur. Dans la limite de nos connaissances, qui ne couvrent qu'un petit point poussiéreux de l'espace sous les combles de l'univers, tous les êtres que nous avons rencontrés sont en fait humains. Mais notre parenté remonte à plus d'un million d'années, elle remonte aux ères archaïques de Hain. Les anciens Hainiens ont essaimé des centaines de mondes.

— Et dire que nous appelons ancienne l'époque antérieure au règne de ma dynastie en Karhaïde ! Il y a de cela sept cents ans.

— Nous aussi, nous appelons « ancien » l'Âge de l'Ennemi, et pourtant il remonte à moins de six cents ans. Le temps s'allonge et se rétracte ; un autre œil, un autre âge, une autre étoile le voient

différemment ; tout lui est permis sauf de faire marche arrière – ou de se répéter.

— Le rêve de l'Ekumen, c'est donc de restaurer cette communauté véritablement ancienne, de regrouper tous les peuples de tous les mondes en un foyer unique ? »

Axt acquiesça en mâchonnant sa pomme à pain.

« Tout au moins pour créer entre eux une certaine harmonie. L'amour aspire à se connaître, à voir jusqu'où vont ses limites extrêmes ; il se fait une joie d'embrasser la complexité des mondes. C'est notre variété qui fait notre beauté. Si l'on fusionnait tous ces mondes si divers par leurs esprits, leur vies, leurs corps, quel tout harmonieux l'on pourrait en faire !

— Toute harmonie est éphémère, dit le jeune roi.

— Aucune n'a jamais été réalisée, dit le Plénipotentiaire. Est-il plus grand plaisir que de lutter pour cela ? »

Il vida la chope de bière et s'essuya les doigts à sa serviette d'herbe tissée.

« Ce fut naguère mon plaisir de roi, dit Argaven. Plus maintenant.

— Mais si...

— Non, c'est fini. Croyez-moi. Je ne vous lâcherai pas, monsieur Axt, avant que vous me croyiez. J'ai besoin de votre aide. Vous êtes le pion que mes adversaires ont négligé. Il faut m'aider. Je ne puis abdiquer contre la volonté du Conseil. On refusera mon abdication, on me forcera à régner, et régner c'est faire le jeu de mes ennemis ! Si vous ne m'aidez pas, je me tuerai. »

Le roi parlait d'un ton égal en être rationnel ; mais Axt savait ce qu'il pouvait en coûter à un Karhäidien d'envisager le suicide, cet acte suprêmement méprisable.

« Je mettrai fin à mes jours d'une manière ou d'une autre », dit le jeune roi.

Le Plénipotentiaire serra sur lui son lourd manteau ; il avait froid. Depuis sept ans, il avait froid sur cette planète. « Seigneur, dit-il, je suis un étranger parmi vous, et je n'ai avec moi qu'une poignée de collaborateurs et un petit appareil pour communiquer avec d'autres mondes. Je suis le représentant d'un pouvoir, bien sûr, mais sans

pouvoir. Comment pourrais-je vous aider ?

— Vous avez un vaisseau sur l'île Horden.

— Ah ! je craignais cela, dit le Plénipotentiaire avec un soupir. Seigneur Argaven, ce vaisseau est programmé pour Olloul, à vingt-quatre années-lumière. Vous savez ce que cela signifie ?

— Oui. Échapper à mon temps, ce temps où je suis devenu l'instrument du mal.

— Vous ne pouvez pas y échapper, dit Axt avec une soudaine véhémence. Non, Seigneur. Pardonnez-moi. C'est impossible. Je ne saurais y consentir. »

Une pluie glaciale de printemps crépitait sur les pierres de la tour, le vent se heurtait aux angles et aux faîtages du toit avec un bruit plaintif. La chambre était silencieuse et sombre. Une petite lumière protégée brûlait près de la porte. La nourrice ronflait paisiblement dans le lit, le bébé était la tête en bas dans son berceau, le derrière en l'air. Argaven se tenait à côté du berceau. Ses yeux parcouraient la chambre, ou plutôt la voyaient sans la regarder, la connaissant par cœur. Elle aussi avait couché là dans son enfance. Ç'avait été son premier royaume. C'est là qu'elle avait allaité son enfant, son premier né, assise auprès du feu tandis que la petite bouche tirait sur son sein, fredonnant au bébé les chansons que Borhoub lui avait jadis fredonnées. Cette pièce était le centre – le centre de tout.

Avec douceur et précaution, elle glissa la main sous la tête chaude, moite et duveteuse de l'enfant, et lui mit au cou une chaîne où pendait une bague massive sur laquelle était gravé le sceau des seigneurs de Harge. Cette chaîne étant beaucoup trop longue, Argaven y fit des nœuds pour la raccourcir, de peur qu'elle ne s'entortille au risque d'étrangler le bébé. En dissipant ainsi cette petite inquiétude, elle s'efforçait de dissiper la grande peur et l'immense tristesse qui l'étreignaient. Elle s'inclina jusqu'à effleurer de sa joue celle de l'enfant tandis qu'elle murmurait :

« Emran, Emran, je dois te quitter, je ne puis t'emmener et tu devras régner à ma place. Sois sage, Emran et que Dieu te prête longue vie pour être un bon roi ; sois sage, Emran. »

Elle se redressa, fit demi-tour et s'enfuit de la chambre dans la

tour, s'enfuit de son royaume perdu.

Elle connaissait plusieurs moyens de sortir du palais sans être vue. Elle choisit le plus sûr de ces moyens et se dirigea vers le nouveau port, seule dans les rues brillamment éclairées de la capitale, cinglée par la neige fondue.

Il n'y a plus d'image maintenant : impossible de voir le roi. Quel œil pourrait saisir un devenir cent millions de fois plus lent que la vitesse de la lumière. Ce n'est plus un roi, ni un être humain ; elle est transférée. Nous parlons de « nos semblables », mais cette expression ne peut guère s'appliquer à un être dont le temps passe soixante-dix mille fois plus lentement que le nôtre. Elle est plus que seule. Il semble qu'elle n'ait pas plus de réalité qu'une pensée que l'on tait ; elle ne va nulle part, telle une pensée. Et pourtant, à une vitesse proche de celle de la lumière, elle voyage. Elle s'identifie à ce voyage. Rapide comme la pensée. Elle arrive au but deux fois plus âgée mais ayant vieilli d'un jour à peine, en cette portion d'espace qui encercle un grain de poussière appelé Olloul, quatrième planète d'un soleil jaunâtre. Et tout cela s'est effectué dans un silence complet.

Ce fut dans un bruit et une éblouissante lumière flamboyante, météorique, propres à satisfaire le goût des splendeurs d'un Karhaïdien, que l'habile vaisseau se posa au cœur de flammes à l'endroit précis d'où il était parti cinquante-cinq ans auparavant. Et bientôt on vit le jeune roi, mal assurée, manquant de présence, sortir du vaisseau et s'arrêter un moment sur la passerelle de débarquement, se protégeant les yeux de la lumière d'un chaud soleil étranger.

Bien entendu, Axt avait annoncé son arrivée par transmetteur instantané vingt-quatre ans auparavant – ou dix-sept heures suivant le point de vue adopté ; les agents de l'Ekumen étaient là pour l'accueillir. Le moindre pion a sa valeur pour ceux qui jouent au grand jeu et après tout ce Géthénien était un roi. Un des représentants de l'Ekumen avait passé une année sur les vingt-quatre à apprendre le Karhaïdien, et Argaven s'empressa de lui poser cette question :

« Quelles nouvelles de mon pays ?

— M. le Mobile Axt et son successeur ont envoyé des comptes rendus périodiques des événements et différents messages privés pour

vous ; vous trouverez tout cela dans vos appartements, monsieur Harge. Très succinctement, la régence du seigneur Gérer fut paisible et sans événements marquants ; il y eut une dépression au cours des deux premières années, lorsque fut décidé l'abandon de vos colonies arctiques, mais à présent l'économie du pays est parfaitement stabilisée. Couronnée à l'âge de dix-huit ans, votre héritier occupe le trône depuis sept ans.

— Très bien, dit la personne qui avait embrassé cet héritier la nuit précédente.

— Lorsqu'il vous plaira, monsieur Harge, les spécialistes de notre Institut de Belxit...

— Comme vous voudrez. »

Ils pénétrèrent dans son esprit avec une grande douceur et une grande subtilité. Ils y ouvraient des portes et, pour celles qui étaient fermées à clef, ils avaient des instruments délicats qui trouvaient toujours la combinaison ; ils s'écartaient alors pour laisser entrer le patient. Ils découvrirent la personne en noir, qui n'était pas Gérer, et la compatissante Rebade, qui n'était rien moins que compatissante ; ils se tinrent aux côtés d'Argaven sur le balcon du Palais, et escaladèrent avec elle les crevasses du cauchemar qui menaient à sa chambre de la tour ; et enfin la personne qui aurait dû apparaître en premier, la personne en rouge et blanc, l'aborda en disant : « Majesté, un complot contre votre vie... » Alors M. Harge poussa un hurlement de terreur déchirant et s'éveilla.

« Parfait ! Le voilà, le déclic. Le signal devant déclencher les autres suggestions et orienter le cours de votre phobie. Une paranoïa provoquée artificiellement. Du beau travail, je dois en convenir. Tenez, buvez ceci, monsieur Harge. Non, ce n'est que de l'eau. Vous pouviez très bien devenir le pire des tyrans, de plus en plus obsédé par la crainte des complots et des subversions, encourageant toujours plus gravement la désaffection de votre peuple. Non pas du jour au lendemain, bien sûr. C'est là l'astuce. Vous auriez mis plusieurs années à faire un vrai tyran ; et pourtant ils avaient certainement prévu de vous donner quelques coups de pouce dans cette voie une fois que Rebade se serait insinuée dans vos bonnes grâces. Car il... ou elle... Enfin, je comprends pourquoi on admire tellement la Karhaïde au

Bureau Central. Si vous voulez bien excuser mon objectivité, il est rare de rencontrer un tel mélange de patience et d'habileté. »

Et le médecin mentaliste, cet être chevelu, grisonnant, unisexué, ce Cétien, comme on appelait son peuple, discourait ainsi sans suite tandis que sa patiente se remettait du choc.

« Alors, j'ai bien agi ? dit enfin M. Harge.

— Oui. Abdiquer, vous tuer ou fuir, tels étaient les seuls actes importants que vous pouviez accomplir de votre propre gré, librement. Ils comptaient que vous excluriez le suicide pour des raisons morales et que le Conseil s'opposerait à votre abdication. Mais étant eux-mêmes des ambitieux, ils ont oublié qu'on pouvait faire preuve d'abnégation et vous ont laissé une issue. Une issue que seule pouvait choisir une personne douée d'une grande force d'esprit, et je dis cela littéralement, veuillez m'en excuser. Il faut vraiment que je me documente sur cette autre science de l'esprit que vous pratiquez, comment appelez-vous ça... la précognition ? Je croyais que c'était une quelconque sornette occultiste, mais bien évidemment... Eh bien, je suppose qu'on vous convoquera bientôt au Bureau Central pour discuter de votre avenir maintenant que nous avons enterré votre passé.

— Comme vous voudrez », dit M. Harge.

Elle eut des entretiens avec divers agents du Bureau Central de l'Ekumen, section Mondes Occidentaux, et elle accepta sans se faire prier l'idée d'aller à l'école. Car parmi ces êtres doux dont la qualité maîtresse semblait être une tristesse profonde et flegmatique indissolublement liée à une chaude et profonde gaieté, l'ex-roi de Karhaïde avait conscience d'être barbare, ignorante et sotte.

Elle suivit les cours de l'École ékuménique. Elle vivait dans un cantonnement proche du Bureau Central à Vaxtsit, avec quelques centaines d'autres étrangers, dont aucun n'était androgyne ou ancien roi. N'ayant jamais eu grand-chose qui lui appartînt en propre, ni la possibilité d'avoir une véritable vie privée, elle ne souffrait pas de cette vie de caserne ; et, contrairement à son attente, ce n'était pas si terrible de vivre avec des unisexués ; pourtant il était lassant de les voir perpétuellement en kemma. S'accommodant de tout, elle effectuait son travail quotidien avec énergie et compétence, mais toujours avec

un certain détachement, celui d'un être dont le centre est ailleurs. La seule chose qui la gênait, c'était la chaleur, l'affreuse chaleur d'Olloul qui atteignait parfois 35° dans la saison où le soleil flambait interminablement, sans la moindre neige pendant deux cents jours consécutifs. Et même lorsque enfin venait l'hiver, elle continuait à transpirer car le thermomètre descendait rarement au-dessous de moins dix dehors sous abri, et pourtant le cantonnement était surchauffé – c'était du moins son avis alors que les autres pensionnaires ne quittaient pas leurs gros chandails. Elle dormait nue sur sa literie, d'un sommeil agité, rêvant des neiges du Kargav, de la glace du Vieux Port, de celle qui se formait à la surface d'une bonne bière matinale au palais d'Erhenrang, du froid, ce cher et âpre froid de Nivôse.

Elle apprit beaucoup de choses. Elle savait déjà qu'en ce monde la Terre s'appelait Nivôse, et qu'Olloul s'y nommait la Terre : c'est ainsi qu'on retourne l'univers comme une chaussette. Elle apprit qu'une alimentation carnée est cause de diarrhée si l'intestin n'y est pas habitué. Elle apprit que les unisexués, qu'elle avait bien du mal à ne pas considérer comme des perversis sexuels, avaient tout autant de mal à ne pas voir en elle une perversie sexuelle. Elle apprit qu'elle s'exposait au ridicule en prononçant Orrour pour Olloul. Et elle s'efforça de désapprendre qu'elle était roi. Une fois prise en main par l'École, elle apprit et désapprit encore bien des choses. La technologie de l'Ekumen et plus encore son vocabulaire – expression la plus simple et la plus astreignante de sa science – donnait à notre étudiante une vague idée de ce que cela pouvait être que de comprendre la nature et l'histoire d'un royaume vieux de plus d'un million d'années et dont l'étendue se mesurait en milliers de milliards de kilomètres. Quand elle eut commencé à entrevoir l'immensité de ce royaume des hommes, et combien son histoire comportait de douleur indestructible et de monotone gaspillage d'énergie, elle entrevit aussi ce qui se trouvait derrière ses limites dans l'espace et le temps ; et parmi les rocs nus, dans la fournaise de soleils qui ne font que perpétuer une éclatante désolation, elle entr'aperçut les sources de la gaieté et de la sérénité, ces sources inépuisables. Elle apprit un grand nombre de faits, de nombres, de mythes, d'épopées, de rapports, de corrélations,

et ainsi de suite, et vit, derrière les frontières de ce qu'elle avait appris, encore l'inconnu, rayonnante immensité. Elle éprouvait une grande satisfaction à élargir ainsi son esprit et son être ; et pourtant elle était insatisfaite. On ne lui permettait pas toujours d'aller aussi loin qu'elle aurait voulu en certains domaines, mathématiques, physique cétienne.

« Vous avez commencé bien tard, monsieur Harge, lui disait-on, et nous devons bâtir sur les fondations existantes. De plus, nous voulons vous instruire dans des disciplines que vous pourrez mettre à profit.

— De quelle façon ? »

On – on, c'était pour le moment un ethnographe, M. le Mobile Gist, qui lui faisait face à une table de la bibliothèque – la regarda d'un air sarcastique.

« Considérez-vous donc, monsieur Harge, que vous ne pouvez plus faire œuvre utile ? »

M. Harge, généralement réservé, répliqua avec une fureur soudaine :

« Oui !

— Roi sans terres, dit Gist avec l'accent monocorde de sa planète, exilé volontaire, passant pour mort, oui, il y a de quoi se sentir superflu. Mais, alors, dites-moi, pourquoi irions-nous nous donner du mal pour vous ?

— Par bonté d'âme.

— Oh ! la bonté... si bons que nous soyons, nous ne pouvons rien faire pour vous rendre heureux. Excepté... Écoutez. Nous n'aimons pas le gaspillage. Il est hors de doute que vous auriez fait un bon roi pour Nivôse, pour la Karhaïde, pour les besoins de l'Ekumen. Vous auriez même pu unifier la planète. Vous avez le sens de l'équilibre. Vous n'auriez certainement pas terrorisé et divisé le pays comme le fait apparemment le roi actuel. Quel gâchis ! Songez seulement à nos espoirs et à nos besoins, et à vos propres capacités, avant de désespérer de jamais vous rendre utile dans votre vie. Après tout, il vous reste encore quarante ou cinquante ans à vivre. »

Dernier instantané pris sous le soleil d'un monde étranger : le corps droit, drapée dans un manteau gris de style hainien, une belle personne de sexe indéterminé, transpirant abondamment, se tient sur

une verte pelouse à côté du directeur de l'Ekumen, section Mondes Occidentaux, M. le Stable Hoalans d'Alb, qui peut intervenir (s'il le veut) dans les destinées de quarante mondes.

« Je ne puis vous ordonner d'y aller, Argaven, dit le Stable. Votre propre conscience...

— J'ai sacrifié mon royaume à ma conscience il y a douze ans. Elle a eu son dû. Assez, c'est assez », dit Argaven Harge. Puis elle éclate de rire et le Stable lui fait écho ; ils se quittent en parfaite harmonie, cette harmonie que les puissances de l'Ekumen veulent faire régner entre les âmes humaines.

L'île de Horden, au large de la côte sud de Karhaïde, avait été cédée à l'Ekumen par le royaume de Karhaïde sous le règne d'Argaven XV. Cette île était inhabitée. Chaque année, les maripodes escaladaient ses rocs arides pour y pondre et couvrir leurs œufs, puis, leurs petits une fois élevés, les ramenaient à la mer en file indienne. Mais une fois tous les dix ou vingt ans, le feu brûlait sur les rochers et la mer bouillonnait, et, s'il se trouvait des maripodes sur l'île, ils périssaient.

Lorsque la mer eut cessé de bouillonner, la petite vedette électrique du Plénipotentiaire s'avança. Le vaisseau spatial se hérissa d'une minuscule passerelle d'acier, où l'on vit monter une personne alors qu'une autre personne commençait à la descendre. Ils se rencontrèrent au milieu de la passerelle, entre ciel et terre – rencontre ambiguë.

« Monsieur l'ambassadeur Horrsed ? » dit la personne sortie du vaisseau spatial, et elle se présenta sous le nom de Harge. Mais l'homme sorti de la vedette était déjà à genoux, disant en karhaïdien :

« Soyez le bienvenu, Argaven de Karhaïde. »

Comme il se redressait, l'ambassadeur ajouta rapidement à voix basse.

« Il faut révéler votre identité... Je vous expliquerai quand je pourrai. »

En dessous de lui, sur le pont de la vedette, un groupe assez important fixait la nouvelle venue avec intensité. À en juger par leur apparence, c'étaient toutes des Karhaïdiennes, certaines assez âgées.

Argaven Harge resta le corps droit, parfaitement immobile,

pendant une minute, deux minutes, trois minutes, tandis que son manteau gris s'agitait par coups secs au vent froid de la mer. Son regard alla du soleil terne, à l'ouest, aux terres grises s'étendant au nord de l'autre côté de l'eau, puis aux êtres silencieux réunis sur la vedette à ses pieds. Elle s'avança à grands pas avec une telle soudaineté que l'ambassadeur Horrsed dut s'effacer précipitamment pour lui céder le passage. Elle alla droit à une des vieilles personnes du groupe.

« Vous êtes Ker rem ir Kerheder ?

— Oui.

— Je vous ai reconnue à votre bras malade. » ! Elle parlait distinctement sans rien laisser paraître des émotions qui l'agitaient.

« Je ne pouvais reconnaître votre visage. Après soixante années. En est-il d'autres parmi vous que je connaisse ? Je suis Argaven. »

Tout le groupe restait silencieux, la fixant des yeux.

Tout à coup, un être au visage tailladé et balaféré par l'âge comme un bois qui a subi l'épreuve du feu s'avança d'un pas.

« Seigneur suzerain, je suis Bannith, de la garde du Palais. Nous avons servi ensemble lorsque j'étais Instructeur et vous encore enfant. »

Et la tête grise s'inclina subitement soit en hommage, soit pour cacher ses larmes. Puis ce fut au tour de plusieurs autres de s'avancer successivement pour courber devant le roi leurs têtes grises, blanches ou chauves et la saluer d'une voix chevrotante.

Ker, la mutilée du bras, qu'Argaven avait connue à l'âge de treize ans alors qu'elle exerçait timidement les fonctions de page, s'adressa d'un ton farouche aux personnes qui n'avaient pas encore bougé :

« C'est le roi. J'ai des yeux qui ont vu et qui voient. C'est le roi ! »

Argaven les regarda, fixant un visage après l'autre, les têtes qui se courbaient et celles qui s'y refusaient.

« Je suis Argaven, dit-elle. J'ai été roi. Qui règne aujourd'hui sur la Karhaïde ?

— Emran, répondit une voix.

— Mon enfant Emran ?

— Oui, Seigneur suzerain », dit la vieille Bannith ; la plupart des visages étaient vides d'expression, mais Ker dit de sa voix farouche et

tremblante :

« Argaven, c'est Argaven qui règne en Karhaïde ! Dieu m'a donné de vivre assez vieille pour voir revenir les temps radieux. Vive le roi ! »

Une des personnes plus jeunes regarda les autres et dit d'un air décidé :

« Qu'il en soit ainsi. Vive le roi ! »

Et toutes les têtes se courbèrent bien bas.

Argaven reçut leur hommage sans se troubler, mais dès qu'elle put saisir l'occasion de parler seule au plénipotentiaire Horrsed, elle lui demanda :

« Que signifie cela ? Que s'est-il passé ? Pourquoi m'a-t-on trompée ? J'étais censée venir ici pour vous assister comme collaboratrice de l'Ekumen.

— C'était il y a vingt-quatre ans, dit l'ambassadeur en manière d'excuse. Je ne suis ici que depuis cinq ans, Seigneur. La situation est très mauvaise en Karhaïde. Le roi Emran a rompu les relations diplomatiques avec l'Ekumen l'an dernier. Je ne sais pas exactement dans quel dessein le Stable vous a envoyé ici lorsqu'il en a pris la décision ; mais aujourd'hui nous sommes en train de perdre Nivôse. C'est pourquoi les agents hainiens de l'Ekumen m'ont suggéré l'idée d'une révolution de palais.

— Mais je suis morte, morte ! dit Argaven avec courroux. Morte depuis soixante ans !

— Le roi est mort, dit Horrsed. Vive le roi ! » Voyant approcher des Karhaïdiennes, Argaven s'éloigna de l'ambassadeur pour s'accouder au parapet. Une eau grise glissait en bouillonnant sur les flancs du navire. La rive du continent se dressait maintenant sur la gauche, masse grise tachée de blanc. Il faisait froid : une journée de commencement d'hiver dans l'âge glaciaire. Le moteur du navire ronronnait doucement. Depuis douze ans Argaven n'avait pas entendu le ronron d'un moteur électrique, le seul type de moteur adopté par la technologie karhaïdienne, telle qu'elle s'était stabilisée au cours d'un lent développement. Le son était doux à ses oreilles.

Elle parla brusquement et sans tourner la tête en être habitué dès l'enfance à ce qu'il se trouve toujours quelqu'un auprès d'elle pour lui répondre. « Pourquoi allons-nous vers l'est ?

— Nous nous dirigeons vers le Pays de Kerm.

— Pourquoi le Pays de Kerm ? »

Ce fut une des jeunes qui s'avança pour répondre.

« Parce que cette partie du pays est en révolte contre le... contre le roi Emran. Je suis un habitant du Kerm : Perreth ner Sodé.

— Emran est à Erhenrang ?

— Erhenrang a été prise par l'Orgoreyn il y a six ans. Le roi est dans la nouvelle capitale, à l'est des montagnes – l'ancienne capitale, en fait : Rer.

— Emran a perdu le Ponant ? » dit Argaven.

Et se tournant pour faire face à la jeune noble corpulente, elle insista :

« Perdu le Ponant ? Perdu Erhenrang ? »

Perreth recula d'un pas mais répondit promptement :

« Nous nous cachons dans les montagnes depuis six ans.

— Les Orgota occupent Erhenrang ?

— Voilà cinq ans que le roi Emran leur a cédé, par un traité, les provinces du Ponant.

— C'est un traité infâme, Votre Majesté, lança la vieille Ker, plus farouche et plus trépidante que jamais. Un traité de dupe ! Emran danse au son des tambours d'Orgoreyn. Nous sommes toutes des rebelles ici, des exilées. L'ambassadeur de l'Ekumen est un exilé et un clandestin.

— Le Ponant, dit Argaven. Argaven I l'annexa à la Karhaïde il y a sept cents ans. »

De nouveau, elle parcourut l'assistance de son étrange regard perçant mais absent. « Emran... commença-t-elle, puis elle s'interrompit. De quelles forces disposez-vous au Pays de Kerm ? La Côte est-elle avec vous ?

— La plupart des Foyers du sud et de l'est sont avec nous. »

Argaven garda le silence un moment. « Emran a-t-elle jamais donné le jour à une héritière ?

— Elle n'en a jamais enfanté, Seigneur suzerain. Mais elle a engendré six enfants.

— Elle a désigné Girvry Harge rem ir Orek comme héritière, dit Perreth.

— Girvry ? En voilà un nom ! Les rois de Karhaïde s'appellent Emran, dit Argaven, ou Argaven. »

Le dernier instantané offre une image sombre car il a été pris à la lueur d'un feu de bois. En effets les centrales de Rer sont détruites, les communications coupées, la moitié de la ville en flammes. La neige danse un lourd ballet au-dessus des flammes brillant un instant d'une lueur rouge avant de fondre entre ciel et terre avec un faible chuintement.

La neige, la glace et les guérillas tiennent l'Orgareyn en échec à l'ouest des montagnes du Kargail. Le vieux roi Emran n'a reçu aucune aide lorsque son pays s'est soulevé contre elle. Ses gardes ont fui, sa ville brûle et la voici, finalement, face à face avec l'usurpateur. Mais il lui reste, finalement aussi quelque chose de cet air fier et absent qu'elle tient de sa famille. Elle ignore les rebelles. Elle les fixe sans les voir, couchée dans le sombre vestibule d'entrée éclairé seulement par des miroirs qui reflètent l'incendie de la ville ; l'arme avec laquelle elle s'est tuée est à côté de sa main.

Penchée sur son corps, Argaven soulève cette main froide et commence à retirer de l'index noueux du vieux roi la bague massive d'or ciselé. Puis elle se ravise. « Garde-la, murmure-t-elle, garde-la. » L'espace d'un instant, elle se penche encore davantage comme pour chuchoter dans l'oreille sans vie, ou caresser de sa joue le visage froid et ridé. Puis elle se redresse et reste un moment immobile ; enfin elle se retire en longeant de sombres corridors aux fenêtres éclairées par le feu qui fait rage au loin. Il lui reste à mettre sa maison en ordre : Argaven, roi de Nivôse.

Traduit par Jean Bailhache.
Winter's King.

© U. Le Guin, 1975

© Presses Pocket, 1978, pour la traduction.

LES CHASSEURS - Daniel F. Galouye

Si la nature humaine ne subit pas de modification profonde au cours des prochains siècles, les astronautes de l'avenir chercheront inévitablement à comprendre le comportement des êtres auxquels ils auront affaire dans leurs voyages. Mais y aura-t-il toujours quelque chose à comprendre au sens humainement admis ?

Comme retombait la poussière soulevée par les patins du vaisseau, deux choses au moins apparurent de façon évidente :

Premièrement : bien qu'ayant manqué la ville (si c'était là une ville) de plusieurs kilomètres, ils avaient cependant réussi à se poser près d'une des innombrables agglomérations rurales.

Deuxièmement : le pays allait grouiller de ratoni zaortiens pendant un certain temps : ceux-ci continuaient de se déverser dehors par les écoutilles qui s'étaient ouvertes sous le choc de l'arrivée.

Kent Cassidy ôta les courroies qui le maintenaient à la colonne de contrôle et chassa l'un des ratons de son cou. La créature se mit à bondir tout autour de lui, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'écoutille brisée. Elle sauta alors et se joignit au glapissant exode.

« Une perte de dix mille crédits sur la cargaison », grogna Gène Mason. Son corps replet était effondré devant le hublot.

Cassidy huma l'air rafraîchissant qui pénétrait dans le vaisseau. « Aucune idée de l'endroit où nous sommes ?

Après que le stabilisateur directionnel a sauté, nous avons fait trois bonds en aveugles, toujours vers le Centre Galactique. Nous pouvons être *n'importe où*, entre Zaort VII et la Bordure Lointaine.

— Eh ! regarde », dit Cassidy.

Depuis le sas, ils découvraient une somptueuse demeure qui se trouvait à proximité, avec d'innombrables pignons s'élevant au-dessus d'une haute clôture. Cassidy écarquilla les yeux mais ne parvint pas à

identifier le style architectural audacieux et surchargé.

Une silhouette menue se penchait sur la clôture. Elle se mit à crier en direction du vaisseau, mais ses paroles confuses ne pouvaient lutter contre les sifflements de décompression du moteur auxiliaire.

« Humanoïde ? suggéra Mason.

— Je dirais plutôt humain. » Cassidy tendit la main vers le verrou de fermeture. « Il vaut mieux arrêter le translateur. »

En pantalon flottant et large chemise, l'homme allait d'avant en arrière, de l'autre côté de la clôture, offrant l'image d'une rage impuissante. Pourtant ses grands yeux tristes, complétés par un crâne vaste et chauve et des oreilles aux lobes pendants, démentaient son comportement frénétique.

Les cris aigus des ratons s'effaçaient dans le lointain et le moteur auxiliaire se calma avec un dernier soupir. Les hurlements de l'indigène leur parvinrent alors, forts et distincts.

« Vite ! De là fuyez ! Bouh ! Ouh ! Ou d'ici je vais sortir et m'en aller en pièces vous déchirer !

— Notre langue ! s'exclama Mason.

— En un sens. Archaïque mais compréhensible. Et sur un ton pas du tout amical. »

Mason gratta son menton rond. « Apparemment, nous ne sommes pas trop loin des grandes voies stellaires, non ? »

Cassidy ne trouva aucun argument à opposer à cette remarque tandis qu'ils commençaient de descendre l'échelle, jusqu'au moment où il leva la tête et vit trois soleils brillant dans le ciel. Pour autant qu'il sût, il n'existait aucun système triple qui fût colonisé.

Derrière la clôture, l'indigène, véritable tornade, continuait de se déchaîner. « Par l'enfer, sortez d'ici ! De ne pas venir plus près je vous avertis ! ».

Mason fronça à demi les sourcils. « Quel sale oiseau !

— Reste au vaisseau, dit Cassidy. Je vais aller voir ce qu'il a dans le ventre. »

Avant que Cassidy atteigne la clôture, son raton favori surgit en bondissant d'un buisson. Il grimpa au long de son pantalon et s'entortilla autour de son cou. Cela semblait démontrer que la

cargaison de ratons pourrait peut-être faire l'objet d'un échange pour permettre de réparer le stabilisateur – si du moins il y avait une technologie spatiale locale et s'ils pouvaient parquer les animaux.

L'indigène se faisait de plus en plus frénétique ! comme Cassidy s'avavançait vers lui.

« Violateur ! En arrière ! Ici est ma propriété ! Wouh ! Vous je vais tuer ! »

Le raton quitta le cou de Cassidy. Perché sur son épaule, il se mit à répondre à l'indigène avec des cris aigus d'excitation. Il lui arrivait parfois d'agir non seulement comme si Cassidy lui appartenait, mais comme s'il était personnellement responsable de sa sécurité.

« Du calme ! » cria Cassidy.

Le raton et le vieil homme furent tout aussi surpris l'un que, l'autre. L'animal remonta se mettre à couvert pendant que l'indigène sautait en arrière.

« Vous pas n'êtes... un... un *petit peu* effrayé ? » Ses sourcils se haussèrent jusqu'aux rides de son front.

Il y eut un bruissement dans une haie non loin de là. Elle s'écarta pour laisser passer une fille aux cheveux sombres, dont la peau bronzée révélait une exposition constante aux multiples soleils. Elle portait une tunique avec une ceinture. Il s'en fallait de plusieurs centimètres que la tunique ne lui arrive aux genoux. Calmement, elle affronta le vieil homme.

« À propos de quoi, tout ceci, papa ? demanda-t-elle avec un léger sourire d'amusement.

— Des violateurs ! Sur notre propriété. Riva ! Le signal d'alarme ! Cours ! Jusqu'au bois ! Ou un petit canard mort tu seras !

— Tout de suite, papa », dit-elle d'un ton boudeur.

Puis par-dessus la clôture : « De lui ne vous souciez pas. Son travail il fait seulement. »

D'où il se trouvait, Cassidy avait pensé que l'homme était de descendance terrienne. Maintenant, avec l'apparition de Riva, il était certain que ce monde était peuplé de véritables humains, que ce fût à la suite d'un accident ou d'un acte concerté. « Nous sommes de Terra », dit-il. Elle fronça les sourcils. « Ter... ra ?

— La Terre, le monde originel... » L'incompréhension se lisait sur

le visage de la jeune fille. Mais sa confusion ne fut que momentanée.
« Venez jouer. »

Proposition tout à fait tentante, songea Cassidy en regardant la jolie fille. Mais il dit : « Notre vaisseau...

— Vaisseau ? » Puis son étonnement disparut sur un sourire.
« De jolis jeux je connais. »

Cassidy décida qu'il n'existait aucune technologie spatiale sur cette planète. Tout ce qui concernait la réparation du stabilisateur devrait leur incomber.

Pendant ce temps, le père, les yeux fixés sur le lointain, explosait à nouveau. « Chargez ! gronda-t-il. Sur lui ! You-hou ! Au loin ne le laissez pas fuir ! » Il agrippait la clôture et se penchait vers la prairie.

Cassidy se retourna et vit au loin un véhiculé effilé qui flottait à quelques mètres du sol.

Un jeune homme était lancé à sa poursuite, hurlant et s'arrêtant, de temps à autre, pour saisir un caillou et le lancer sur l'appareil.

Le vieil homme se tourna vers sa fille. « Une bonne chasse que voici. Je parie qu'il gagne.

— Pas une chance. » La fille fronçait les sourcils. « Ce doit être Nedal. Point trop n'est-il rapide. De l'intérêt trop rapidement cela perd. »

Elle observa Cassidy. « N'êtes-vous chasseur ?

— Non, mais je pourrais m'en tirer, avec quelques bons fusils. »

Cela ramena l'attention du père sur le sujet pressant.

« Violateurs, déguerpissez ! Filez ! La route, tracez !

— Du calme ! cria Cassidy. M'écoutez-vous une minute ? Je... »

Deux braves ratons chargèrent à ce moment la clôture et ajoutèrent leurs cris rauques à la diatribe piaillante de l'homme qui n'avait pas cessé, malgré la supplication désespérée de Cassidy.

L'instant d'après, pourtant, il sembla qu'un barrage venait de se rompre sur leurs têtes. Venue de nulle part, une tonne d'eau au moins se déversa sur l'indigène bavard, les deux ratons, Riva et Cassidy lui-même, mettant un terme brutal à tout ce tintamarre.

Les animaux s'élançèrent à l'abri des buissons, pendant que le père et la fille plongeaient dans la haie. Trempé, Cassidy regagna le vaisseau en se demandant à quel étrange phénomène météorologique

il venait d'avoir affaire.

« Non, commandant, disait-il quelques instants plus tard, tout en s'attaquant, armé de petites pinces et d'un tournevis, au sélecteur directionnel. Je n'aime pas du tout cela. Je ne l'aime absolument pas. »

Mason amena le câble d'alimentation jusqu'à la boîte de jonction à côté de l'écouille. « Peut-être ne sont-ils pas *tous* pareils.

— Dans cette sorte d'endroit, il y a de fortes chances pour que les premières personnes que vous rencontriez soient typiques. Je crains que...

— Tiens ! l'interrompit Mason en regardant au dehors. Regarde ça ! »

Cassidy s'approcha de l'écouille et observa la douzaine d'hommes et de femmes qui traversaient le pré en courant, mêlant leurs voix excitées. Une jeune femme mince fuyait en courant devant eux. Mais elle hurlait de plaisir tout en se retournant et en leur faisant signe. Quelqu'un l'attrapa et la renversa par terre en la prenant par la taille. Elle se remit sur pied, pourtant, et repartit.

Deux des poursuivants se heurtèrent et s'effondrèrent. Puis ils se relevèrent et se mirent à se battre. Sans se soucier de cette dispute personnelle, la chasse prit une nouvelle direction, se dirigeant vers le vaisseau, tout en suivant la clôture d'une propriété voisine.

Derrière la clôture, un homme de haute taille apparut, dévala le large escalier de la demeure et se mit à courir avec les autres, à distance.

« C'est ça ! les encourageait-il. Vous l'avez ! Du terrain vous gagnez ! Dépêchez-vous ! »

Il s'arrêta à temps pour éviter de rentrer dans la clôture et demeura là, regardant la chasse qui s'éloignait.

À une trentaine de mètres du vaisseau, l'un des hommes s'arrêta, haletant. Il contempla le vaisseau, puis se dirigea vers lui, eh tournant sur sa droite. Il s'approcha jusqu'à le toucher, puis se mit à marcher de long en large autour de la coque, l'examinant de près. Finalement, il s'arrêta et porta la main à ses vêtements.

Cassidy sursauta. « Regarde ce qu'il est en train de faire !

— Et contre le vaisseau ! » dit Mason.

En les entendant, l'indigène leva la tête vers l'écouille, puis se pencha pour mieux voir.

« Affreux ! hurla-t-il en montrant le poing. D'ici sortez et venez vous battre ! Tous les deux je prends ! »

Ils restèrent bouche bée, tandis qu'il faisait demi-tour et rejoignait en courant la chasse.

« Tu as vu ? dit Cassidy. Maintenant, qu'en penses-tu ?

— Je pense que nous ferions mieux de remettre en état le stabilisateur directionnel. »

Il leur fallut plus d'une heure pour localiser la panne.

« Le circuit de rectification est grillé, dit finalement Cassidy. Mais peut-être peux-tu le raccommoder. Je pense que nous pouvons nous passer de quelques amplificateurs. Mais d'un oscillateur nous aurons besoin.

— Tiens, toi aussi, dit Mason.

— Quoi ?

— Tu parles comme les indigènes. »

Cassidy le regarda d'un air penaud. « Je pense que c'est quelque chose qui déteint sur vous. Eh bien, que faisons-nous maintenant ?

— Peut-être les indigènes pourraient-ils nous aider ?

— S'ils ignorent même d'où ils viennent, ils ont sans doute oublié aussi les volts et les ampères. Mais ce n'est qu'une supposition.

— En ce cas, dit Mason avec un soupir, il ne reste qu'une chose à faire : accepter l'invitation de Riva à... euh... un jeu.

— Très drôle, grogna Cassidy en se dirigeant vers le sas.

— Je plaisantais seulement.

— Moi, je ne plaisante pas. Si nous pouvons pénétrer dans cette maison, nous saurons sûrement alors s'ils ont ou non des appareils électroniques. »

À mi-chemin de la demeure, au milieu du pré, ils furent presque renversés par la fille qui riait et sa cohorte de poursuivants lancés au galop. C'était une blonde bien proportionnée, dont les tresses flottantes suggéraient l'image d'une nymphe en pleine course.

Ils rencontrèrent Riva près de la clôture. Elle sourit à Cassidy et

dit : « Vous j'allais justement aller chercher. Prêt à jouer êtes-vous ? »

Il regarda au loin et se racla la gorge. « Pas tout à fait, Riva. Nous aimerions visiter votre maison.

— Il est quelque jeu intéressant que je connais. Avec sûrement vous vous amuseriez beaucoup. » Son sourire révélait le contraste de ses dents et de ses joues roses. Il était aussi insistant que son désir de jouer.

Cassidy regarda la fille et lutta contre l'envie pressante que faisait naître en lui la vie olympienne de ce monde. Peut-être étaient-ils tous irresponsables, infantiles. Mais était-ce un mal ?

Mason tendit un index alarmé en direction du pré, vers la demeure voisine. Une créature à l'aspect sinistre, supportée par cinq ou six pattes minces, traversait furieusement leur champ de vision.

« À vous il ne fera rien, assura la fille en s'apercevant de leur crainte. De quoi effrayer il n'y a pas.

— *Qu'est-ce que c'est ?* » Cassidy essayait toujours de décider s'il s'agissait d'une araignée à la taille démesurée ou d'une pieuvre pouvant marcher par terre.

« Regarde ! s'exclama Mason. Elle est en laisse ! »

Cassidy remarqua alors la lanière qui allait de la créature à l'humain qui courait derrière elle.

« C'est celui de Wolruf, expliqua la fille. Le vôtre l'un d'eux peut être, si vous désirez. »

Sa fine main se tendit par-dessus la barrière et vint agripper la manche de Cassidy.

« Me pourchasser n'aimeriez-vous pas ? » demanda-t-elle, en faisant la moue.

Regardant derrière elle, Cassidy découvrit son père qui arrivait sur eux au pas de course, à une allure phénoménale pour son âge. Il commença à hurler dans les ultimes foulées et atteignit un sommet en arrivant à la clôture.

« Dehors ! Partez ! Fuyez ! Je vais... »

Riva se retourna et regarda en l'air, et le père, semblant voir quelque signification cachée dans ce geste, baissa la voix.

« Vous je vais briser en morceaux et déchirer ! continua-t-il en un murmure menaçant. Vos débris j'éparpillerai comme...

- Papa, de vous ils n'ont pas peur.
— Ils n'ont pas peur ? » L'homme était déçu.
« La maison ils veulent voir. »

Il recommença à fulminer, mais se calma et regarda sa fille en face. « Veux-tu dire... ma maison ils veulent visiter ? »

Elle acquiesça et il saisit le dernier fil de la clôture, qu'il souleva assez haut pour permettre à Cassidy et à Mason de se glisser dessous. « Pourquoi pas ? Cela nous pouvons arranger, je pense. »

La demeure était encore plus imposante de près, avec ses détails architecturaux dépourvus d'ombre sous la triple lumière des soleils. De la pierre, saillaient des corniches et des poutres dont les riches incrustations auraient été les bienvenues dans n'importe quel domaine de la galaxie habitée.

En montant les marches, Mason remarqua : « Un joli petit coin, qu'ils ont déniché là. »

Riva se rapprocha de Cassidy. « Joli est l'intérieur, dit-elle, avec un sourire engageant. Jouer nous pouvons *vraiment* dedans. »

Depuis un instant, le père était à la porte, luttant avec la serrure. Impatient, il se recula puis donna un violent coup de pied dans le battant. Puis il retourna à la serrure et essaya de faire fonctionner la poignée. Après un instant, il y eut un déclic et la porte pivota.

Cassidy le suivit dans l'éclat de couleurs iridescentes et de formes étrangères. La pièce, vaste et circulaire, était comme un grand diorama, et il était impossible de discerner à quel endroit les objets solides rencontraient le dessin géométrique des murs.

Il marchait sur un tapis de fibres ondulantes qui s'élevaient bien au-dessus de ses chevilles. Et il monta sur une dalle rembourrée, en forme de Z, qui saillait du mur et se transforma en U tout en se rétractant sous l'effet de son poids.

En riant, Riva l'aïda à se maintenir et il s'arrêta pour inspecter de plus près ces lieux étranges. Des objets aux formes bizarres, au rôle inconnu, pendaient du plafond, certains changeant de forme et de volume tandis qu'il les regardait. Éparpillées, tout autour, il y avait des pièces de mobilier (pensait-il) qui évoquaient des étoiles de mer géantes, soutenues au centre et à leurs extrémités par des ressorts.

Cependant, chaque bras était en forme de gouttière et aboutissait à une dépression en forme de bassin, au centre de la pièce.

Derrière eux, il y eut un cri joyeux et le père arriva en gesticulant. Il s'élança d'un bond et atterrit sur le bras d'une des étoiles de mer. Le ressort qui supportait l'objet se contracta sous son poids, puis le catapulta vers le plafond. Quand il redescendit, ce fut sur une autre étoile de mer, puis une autre.

La quatrième s'effondra, le déposant sur le sol tandis que le ressort s'en allait rebondir librement. En se remettant sur pieds, il se heurta à quelque chose qui ressemblait à une sorte d'arbre, le renversa et s'étendit de tout son long à côté.

Avec un grognement de plaisir, il brisa la tige de la chose sur son genou et lança les morceaux vers le plafond. Ils touchèrent de plein fouet l'un des gros objets suspendus et celui-ci tomba avec un grand éclat de lumière, dans un jaillissement d'étincelles.

« Youhou ! lança-t-il. Jamais autant je n'ai ri ! »

Riva l'aida à se relever. « Papa, vous contrôler vous devez. La dernière fois... vous souvenez-vous ? »

Mais il se contenta de la repousser et s'enfuit en bondissant sous une porte en arcade. Sa course frénétique à travers la demeure était ponctuée de fracas destructeurs.

« Honnêtement, dit Riva en écartant les mains, ce qu'il faut faire avec lui j'ignore. »

Cassidy continuait de regarder dans la direction où le vieil homme avait disparu. « Il est en train de détruire la maison !

— C'est cela, admit-elle en soupirant. Dire qu'une si jolie demeure ce pourrait être.

— Il est complètement cinglé ! » dit Mason. Riva sourit. « Mais tellement il s'amuse. » Cassidy s'écarta pour mieux voir un écran gris argent qui se détachait sur la paroi, flanqué d'une double rangée de boutons et de cadrans.

« Vous avez la stéréovision, Riva ? » demanda-t-il.

Mason s'approcha et manipula plusieurs commandes, jusqu'à ce qu'une douce lueur apparaisse sur l'écran.

« Stéréo... comment ? demanda la fille.

— Vidéo, télévision... des images avec du son. »

Son visage s'éclaira. « L'image nous avons... les sons aussi. Dans cette petite fenêtre. »

À cet instant précis, le vieil homme, toujours aussi déchaîné, entra en trombe dans la pièce, avec un « Youhou ! » retentissant. Il fit un faux pas et s'écroula sur l'écran. Il y eut un jaillissement d'étincelles et l'image qui commençait à prendre forme s'évanouit dans l'obscurité.

« Ainsi cela suffit, papa ! dit Riva exaspérée. Dehors je vais aller, et de ce qui arrivera je ne serai pas responsable ! »

Sur le seuil, elle s'arrêta et sourit à Cassidy. « Dehors nous devons jouer, mais moins drôle ce n'en sera pas. Mes vêtements les plus excitants je vais mettre. »

Mason tournait à nouveau les boutons mais cela ne produisait rien d'autre qu'une odeur de brûlé et quelques ricanements du vieil homme.

« Au moins, remarqua Cassidy, ils doivent certainement connaître quelque chose à l'électronique. Tout ce qu'il nous reste à faire, maintenant, c'est de dénicher l'un des techniciens, et nous aurons alors les pièces qui nous manquent pour le stabilisateur. »

Au-dehors, Mason dévala les marches et s'assit, baissant les épaules. « Le plus incroyable engin que j'aie jamais vu », grogna-t-il.

Cassidy alla jusqu'au seuil et regarda le pré, au-delà du porche. Un monstrueux appareil glissait en l'air au loin, se dirigeant vers ce qui semblait être une pile de débris, devant l'une des propriétés. Deux rayons de lumière vive jaillirent du nez de la machine et se posèrent sur le tas. En quelques secondes, celui-ci eut fondu, et le glisseur vint planer au-dessus.

Wolruf promenait toujours sa pieuvre-araignée. À présent, il y avait deux groupes de jeunes qui pourchassaient des filles. Et un autre véhicule glisseur se jouait sans difficulté des jets de pierre de deux poursuivants. À part cela, nota Cassidy, les choses semblaient tout à fait normales.

Mason se frappa les cuisses et se redressa. « Va voir si Riva sait comment nous pouvons contacter les autorités. Je vais retourner au vaisseau. »

Cassidy le regarda se faufiler sous la clôture, puis il fit le tour de

la maison. Quand il aperçut la fille, elle disparaissait juste à l'intérieur d'une construction plus petite qui pouvait être un garage ou une maison d'hôte.

Il la suivit et frappa à la porte. Il l'appela anxieusement.

« À jouer êtes-vous décidé ? » Il y avait une note insistante dans sa voix qui venait de l'autre côté du panneau. « Ici entrez. Dans un instant je serai prête. »

Il tourna la poignée, pénétra à demi dans la pièce, puis battit en retraite et claqua la porte derrière lui.

« Riva ! »

La porte s'ouvrit à nouveau, puis se referma tandis que la fille éclatait de rire. « Oh ! très bien. Drôle vous êtes. C'est jouer que vous voulez, non ? »

Il lui assura que telle était bien son intention et ajouta : « Mais il y a quelque chose dont nous devons parler, maintenant, Riva.

— Parler, parler, parler. Et cela vous mène où ? Perdre son temps cela fait, c'est tout. »

Un instant plus tard, la porte se rouvrit et elle apparut, souriante, jambes écartées, mains sur les hanches.

Mais il avait eu à peu près le temps de se préparer au spectacle de son short et de son chemisier exigus.

« Allez, le pressa-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds et en l'embrassant sur les lèvres, soyez chasseur ! Nous allons courir ! »

Sur ce, elle fit demi-tour et partit en courant vers la pièce voisine.

Il observa les lieux. C'était une chambre ordinaire avec un ameublement conventionnel, peut-être un peu primitif, même pour une race dépourvue de technologie spatiale. Mais cependant cela ne choquait pas, étant donné les circonstances.

Il percevait le contraste entre cette maison d'hôte et la demeure, et fronça les sourcils tout en se mettant en quête de la fille. Un soupçon assombrissait ses pensées. Riva et son père devaient avoir une signification, ainsi que ce domaine somptueux et ces indigènes qui faisaient un sport de cette chasse aux engins glisseurs et aux femmes voluptueuses quand ils n'étaient pas occupés ailleurs. Mais quelle signification ?

Dans la cuisine, il aperçut la jambe harmonieuse de Riva qui sortait de derrière une petite armoire. Il pensa que cela n'était pas accidentel, comme elle voulait le faire croire. Il en fut certain, quand il lui saisit la cheville et qu'elle s'écroula en riant.

Puis elle fut devant lui, sérieuse et impatiente, et ses bras fins se posèrent sur ses épaules.

« Riva, ceci est grave. » Il repoussa ses mains. « J'ai des ennuis, j'ai besoin d'aide.

— C'est vous aider que j'ai tenté tout le temps.

— Je dois me mettre en contact avec les autorités... votre gouvernement. »

Elle ne parut pas comprendre.

Il expliqua plus simplement : « Vos chefs.

— Oh ! très facile c'est. Il doit y avoir Aline et Clio, et Leah et... Cette Leah ! Quelle rapide ! Trente chasseurs elle a emmenés pour sa meilleure chasse. Deux jours elle a duré !

— Non, Riva ! Ce n'est pas de *ce genre* de chef que je veux parler... mais quelqu'un qui veille à ce que les choses soient faites. Ceux qui sont derrière les choses et...

— Ce doit être Leanc. Derrière ces voitures flottantes il est tout le temps. Et comment il peut jeter tant de cailloux, je ne saurai jamais ! »

Il se passa la main dans les cheveux d'un geste de dépit, puis reprit son calme. « Comment aller en ville ?

— Ces endroits pleins de monde avec les grandes maisons ? » Il acquiesça et elle poursuivit : « Là je n'ai jamais été. Est-ce que nous jouons, *maintenant* ? »

Il soupira d'un air désespéré. « Très bien. Nous jouons. Allez vous cacher. » Elle irradiait un empressement chaleureux, tandis qu'elle reprenait le jeu au début avec un nouveau baiser, puis repartait en courant vers le devant de la maison. Il la regarda disparaître dans la pièce voisine, puis il gagna la porte la plus proche, se dirigea vers la clôture et le vaisseau. Il lui avait coûté de ne pas s'élancer, oublieux, derrière elle.

Au coin de la maison, il fut renversé par le vieil homme hurlant, lancé en pleine course au long d'une haie, vers la maison d'hôte.

« Votre faute tout est ! cria-t-il en retrouvant son équilibre et en

s'élançant à nouveau. Par vous cela a été causé ! Je me souviendrai ! »

Cassidy s'assit, les bras sur ses genoux repliés, et regarda le vieil homme.

« Ouhou ! Riva ! Oh ! » Le vieil homme porta la main à son séant en approchant de la maison. « À moi ! Oh ! mon derrière ! »

Cassidy trouva Mason figé sur place dans l'ombre du vaisseau, fasciné par le spectacle d'une nouvelle fille que l'on pourchassait à proximité.

L'action se déplaça dans leur direction et Mason se redressa, se balançant d'un pied sur l'autre. La fille aux cheveux de lin passa en trombe, le vent collant ses vêtements et révélant ses formes. Mason bondit derrière elle.

« Mason ! cria Cassidy.

— C'est alléchant, expliqua Mason en reprenant ses idées. Je me demande quel effet cela ferait de participer à cette chasse. »

Cassidy chassa l'image attirante de Riva de son esprit. « Ce que nous devons nous demander, c'est dans combien de temps nous pourrons décoller.

— Mais si nous reprenons l'espace avant d'avoir remis le stabilisateur en marche, nous ne pourrons qu'aller encore à la dérive. »

Cassidy commença d'escalader l'échelle. « Il y a *une chose* que nous pouvons faire : fermer les écoutilles et sauter jusqu'à un autre endroit de cette planète. Peut-être trouverons-nous au moins quelqu'un de normal. »

Mais Mason lui saisit le bras et désigna la demeure de Riva. Un glisseur était maintenant parqué sur le côté de la demeure opposé à la maison d'hôte.

« Ceux qui conduisent ces engins, suggéra-t-il, doivent savoir où se trouvent les villes et comment s'y rendre. Peut-être même nous donneront-ils un coup de main. »

Mason fit le tour du glisseur. « C'est du beau travail, dit-il, plein d'admiration.

— J'en conviens, dit Cassidy. Si nous pouvons découvrir où cela a été fabriqué, je suis sûr que nous... »

Sa vision fut soudainement occultée par une paire de mains qui entourèrent sa tête par-derrière et se refermèrent sur ses yeux. S'il avait eu quelque doute quant à l'identité de leur propriétaire, celui-ci eût été vite balayé par la douce voix qui lui murmurait dans le creux de l'oreille :

« Pas bien. C'est me chasser moi que vous devez.

— Riva, dit-il en lui faisant face, nous aimerions rencontrer la personne qui est venue dans ce véhicule.

— Excuses, excuses, se plaignit-elle. Toujours quelque chose de plus important que chasser il y a.

— Emmenez-nous auprès du conducteur de cet engin, la pressa Mason. Nous... »

Mais il tressaillit et jeta un regard alarmé dans la direction du pré. Cassidy l'imita et découvrit l'autre glisseur qui, précédemment, avait réduit à néant une pile de détritrus. L'engin flottait présentement vers leur astronef.

Ses deux rayons d'un rouge flamboyant se posèrent sur la coque, de la proue à la poupe, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus rien du vaisseau que du métal fondu, porté à l'incandescence.

Mason afficha une expression bouleversée, puis résignée ; il glissa les mains dans ses poches et se dirigea lentement vers le pré.

« Me joindre à l'une de ces chasses je pense que je vais », dit-il.

Mais il s'arrêta près de la clôture, se retourna pour dire quelque chose, puis revint en courant sur ses pas. « Cassidy ! Attention ! Il y a une de ces, bêtes ! »

L'araignée-pieuvre apparut, venant de l'arrière de la demeure. Elle cheminait lentement en direction de la maison d'hôte. Son corps, couvert d'une multitude d'yeux et de poils hirsutes, ressemblait à une grosse boule noire comme du charbon, montée sur de fines échasses.

Selon toute évidence, pensa Cassidy en plongeant derrière une haie et en entraînant la fille avec lui, la créature avait échappé à son maître, car elle traînait la laisse derrière elle dans la poussière.

« Vous faire du mal il ne risque pas, assura Riva plus surprise qu'apeurée. C'est celui de... »

Mais Cassidy lui mit une main sur la bouche.

La créature atteignit la maison d'hôte et fit un bruit étrange en face de la porte.

Le père de Riva apparut sur le seuil.

L'araignée-pieuvre saisit l'autre extrémité de la lanière, prit ce qui ressemblait à un collier et referma sur le poignet du vieil homme.

En riant, celui-ci s'élança vers la porte, tirant la laisse, Cassidy aperçut enfin le visage de Riva devant lui, souriant et interrogatif.

« Nous jouons ? » proposa-t-elle.

Regardant les débris carbonisés du vaisseau, il ne vit pas ce qu'il lui restait d'autre à faire.

Traduit par Michel Demuth.
The chasers.

© *Galaxy Publishing Corp., 1961*

© *Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.*

ANCIEN TESTAMENT - Jérôme Bixby

On peut supposer que le besoin de comprendre les « autres », tors d'un contact entre êtres nés sur des planètes différentes, existera de part et d'autre. Mais l'interprétation des faits se fera, inévitablement, d'après les concepts familiers à celui qui édifiera cette interprétation ; celle-ci ne reflétera pas nécessairement toute la réalité, ni toutes les motivations des « autres ». C'est là un argument familier à tous les auteurs qui – hors de la science-fiction – s'efforcent de prouver que notre planète a jadis été visitée, voire civilisée, par des bienfaiteurs venus du ciel...

C'était à peu près gros comme un pamplemousse, et de la même couleur. Cela se tenait debout sur quatre petites extrémités, qui ressemblaient étrangement à des pouces terminés par une longue griffe, et était surmonté par un groupe de petits tentacules aplatis et translucides, traversés par des coloris changeants allant du vert clair au violet. Cela avait aussi deux yeux rosés, très proches l'un de l'autre et complètement plats. Ray Caradac l'amenait à bout de bras dans la salle de contrôle du *Manta*, et cela ne cessait de pousser des cris aigus.

« Regarde ce que je t'amène », dit-il d'un ton pessimiste.

Mary Caradac – petite brune aux yeux vifs qui constituait l'autre moitié du Groupe d'Exploration extra-terrestre 2-861 – leva les yeux du tableau sur lequel elle réglait l'itinéraire qui les éloignait de Sirius IV.

« Ciel ! s'exclama-t-elle.

— Oui, mais il s'agit du ciel de ce bon vieux Sirius IV, que nous n'avons pas abandonné aussi complètement que nous l'avions cru.

— Un bébé sirien !

— Ça en a l'air, d'après ce que nous avons vu des indigènes. »

Mary se leva, faisant tomber par terre les *Cartes Astrales de*

Benton qu'elle avait sur les genoux, et tendit les bras vers la créature. Ray la lui donna d'un air profondément dégoûté. Pendant que Mary la tenait avec précaution entre ses deux mains, il traversa l'étroit espace encombré d'instruments divers jusqu'à l'écran arrière, qu'il mit en marche d'un geste sec. Tout en mettant l'instrument au point d'une main, il se passait l'autre dans ses cheveux qu'il avait lui-même coupés en brosse.

Derrière lui, le nourrisson sirien continuait à crier d'une voix qui ressemblait au son d'un harmonica.

« Où l'as-tu trouvé ? lui demanda Mary.

— Sous mon propre lit ! Je voulais y mettre mes bottes, mais la créature a poussé un tel cri que j'ai failli passer à travers la carlingue.

— Mais qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Demande-*lui*. » Ray regardait le globe vert sombre de Sirius IV, qui était déjà à cinquante mille kilomètres et dont ils s'éloignaient à une vitesse de cent cinquante km/seconde. « Il avait peut-être envie de visiter l'univers, ou tout bonnement de quitter au plus vite cette planète. Je le comprends. Deux heures sur cette damnée boule de glace m'ont suffi.

— Il est probable qu'il se sent parfaitement bien par moins soixante. Il doit bouillir ici, le pauvre chou. »

Ray quitta l'écran des yeux. Mary serrait le petit sirien contre son sein et l'éventait d'une main.

« Fais attention, lui dit-il sèchement. Ça mord peut-être.

— Les bébés humains aussi. De toute façon, il n'a pas encore de dents. »

Ray regarda la petite bouche rose qui s'ouvrait et se fermait comme une porte à glissière juste sous les yeux. Il était suffisamment familiarisé avec les formes de vie bizarres pour ne pas frémir.

« Mais enfin, dit Mary, il n'a pas pu entrer tout seul. » Elle le mit debout sur ses quatre petites pattes, et il retomba tout de suite sur son derrière tout rond. « Tu vois, il ne tient même pas sur ses jambes. » Elle passa sa main devant les yeux roses, qui se refermèrent brièvement tandis que les tentacules s'agitaient. « Comme c'est un sirien, c'est difficile à dire, mais je parierais bien qu'il n'a que quelques

jours. »

Elle tendit un doigt vers la créature. Deux tentacules s'enroulèrent tout de suite autour de lui et essayèrent de le ramener vers sa bouche.

« Allons, allons, lui dit-elle, ce n'est pas mon sein. Tu vois, Ray ? » Elle le reprit dans ses bras et il recommença à hurler.

« Je ne dis pas le contraire. » Il continua sur un ton plaintif : « Nom d'une pipe, qu'est-ce que nous allons en faire ? Et comment est-il arrivé ici, puisqu'il ne marche pas encore ?

— C'est que quelqu'un l'a amené », dit Mary en haussant les épaules. Puis, elle pencha sa tête de côté en fronçant les sourcils. Au bout d'un moment, elle s'écria : « Tonnerre de *Dieu* ! Je me demande... Viens, Ray, allons voir sous ton lit. Je crois que j'ai une idée parfaitement extraordinaire et mirobolante. »

Ils s'engagèrent dans le couloir qui menait à la cabine ; Mary tenait toujours le « bébé » dans ses bras. Puis elle attendit que Ray ouvre la porte. Elle aurait fait de même si elle avait eu les bras libres. Les Caradac avaient décidé une fois pour toutes que la plus grande politesse était de règle lorsqu'on se trouve à dix milliards de kilomètres de nulle part. L'amour et le sexe sont des choses qui peuvent devenir affreusement gênantes dans un vaisseau spatial de quinze mètres de long, si l'on ne prend pas quelques précautions.

Une fois dans la cabine, Mary posa le sirien sur le lit et dit à son mari : « Tiens-le. » Ray s'assit à côté de la créature et posa doucement sa main sur son dos – c'est-à-dire sur la surface qui se trouvait à 180° des yeux et de la bouche. *Hurlements*.

« Je me demande ce qu'il mange », dit-il avec mauvaise humeur.

Il entendit Mary s'exclamer « Haha ! » puis elle sortit de dessous le lit en tenant une poignée de feuilles sèches et rabougries, qui dégageaient une légère odeur de cannelle. Les tentacules du petit sirien se tendirent en faisant « *ting* », et il hurla une octave plus haut que jamais.

« Donne-lui à manger », dit Mary, puis elle disparut de nouveau sous le lit.

Ray posa les feuilles sur la couverture et libéra la créature, tout en la surveillant pour qu'elle ne tombe pas. Elle enfonça les griffes de

ses pattes de devant dans les couvertures et s'approcha des feuilles, la bouche grande ouverte. Puis Ray la regarda mâcher.

La tête de Mary réapparut. Dans une main, elle tenait une autre poignée de feuilles, et dans l'autre, un panier rudimentaire fait d'une sorte de fibre rougeâtre.

Assise sur ses talons, elle regarda tour à tour Ray et le panier.

« Quoi ? ! »

Il fallut au moins six secondes à Ray pour comprendre. Ses yeux allaient du panier à la petite créature qui mastiquait tant qu'elle pouvait. Mary souriait béatement.

Ray se frappa le front de la main et s'exclama : « Seigneur Dieu ! Un *enfant trouvé* !

— Oui, dit Mary. Il y a même le panier. Il ne manque que la lettre pathétique de la mère. »

« Mais c'est du délire !

— Délire ou pas, il est là. » Mary toucha doucement les tentacules, et le sirien poussa un cri – un cri de satisfaction.

« Mais pourquoi ? dit Ray. Pourquoi une mère sirienne – vêtue sans doute d'un manteau sirien élimé – abandonnerait-elle son enfant dans notre fusée ?

— Pour quelle raison les mères vêtues de manteaux élimés abandonnent-elles leurs enfants ?

— Parce qu'elles n'ont pas assez d'argent pour les élever, ou parce que l'enfant est illégitime, ou n'importe quoi.

— Dans ce cas, je crois que ça serait plutôt n'importe quoi. Je ne crois pas que ce soit une question d'argent. Une culture B-4 est bien trop primitive pour cela. Ils vivent directement de la terre, et leur planète semble être couverte de ça... » Elle prit quelques-unes des feuilles desséchées dans la main. « Quant à la légitimité, il n'en est pas question avant le niveau M.

— Tu fais des suppositions gratuites, chérie, dit Ray qui sentait que son honneur professionnel était en jeu. Il faudrait une dizaine de décimales après B-4 pour pouvoir faire une classification correcte. Il y a des fruits interdits partout. On nous a peut-être pris pour des dieux, et on nous l'a offert en sacrifice.

— Dans un panier ? Pour le mettre à bord de ce vaisseau noir et terrifiant ?

— Je n'en sais rien. Mobile inconnu, voilà tout. Nous sommes restés là-bas si peu de temps, à cause du statut des B-4... *Attention ! Ne pas interférer ! Partez de suite ! N'exercez aucune influence !* et tout le reste de l'Article 12, Section 9, paragraphes 3, 4, 7 et 16 du Manuel-Type de l'Explora...

— Non, non, dit Mary gentiment mais fermement en retirant de nouveau son doigt. Tu sais, Ray, je crois qu'il a soif. »

Ray regarda la créature d'un air sombre.

« Je me demande ce qu'il boit ?

— Essaie de lui donner de l'eau, mais sois prudente. »

Ray remplit un verre d'eau au robinet du lavabo qui se trouvait dans un coin de la cabine et le tendit à Mary qui l'approcha de la bouche du petit être. Le petit sirien ferma la bouche et alla s'enfouir dans l'oreiller.

« Voilà qui élimine l'eau », grogna Ray. Il posa le verre sur la table de chevet, en renversant deux pions et une dame. « Que faire ? Celui ou celle qui l'a amené ici aurait pu se douter que cette poignée de feuilles ne durerait pas toujours, et que nous n'avions peut-être pas ce qui chez eux fait office d'eau ! »

« Allons, fit Mary. À quoi bon faire des suppositions gratuites ? Tu t'attends peut-être à ce que les B-4 aient une philosophie cosmique ? Comme ils ont toujours eu de quoi boire et manger, ils s'imaginent qu'il en est de même dans tout l'univers. Un B-4 ne peut pas avoir la moindre idée de ce que représente notre fusée, d'où nous venons, de nos activités...

— Pourquoi ont-ils laissé ces aliments alors ?

— Je n'en sais rien ! Peut-être pour qu'il soit heureux jusqu'à ce que nous le trouvions. Je n'en sais rien ! Je n'en sais pas plus que toi ! Mais je sais ce qui nous reste à faire.

— Quoi ?

— Le ramener sur Sirius IV. Il va mourir si nous ne le faisons pas. »

Ray s'assit sur l'autre lit et regarda fixement Mary et le bébé

sirien, qui était fort occupé à se nettoyer la bouche avec un de ses tentacules.

« Bien sûr, dit-il. Violer les règles les plus élémentaires. Risquer de les influencer en nous faisant voir une deuxième fois, alors qu'une seule fois est déjà suffisamment grave. Heureusement que tous les B ont une assez mauvaise mémoire. Ils ont des légendes qui déforment tout, et qui disparaissent au bout de deux ou trois siècles. Mais une *deuxième* fois ? Ce coup-là, le souvenir est fixé à jamais.

— Mais il le faut ! Ce n'est peut-être pas un B, tu as pu te tromper...

— Chérie... j'ai étudié pendant quarante ans pour ne pas me tromper. Il me suffit de trois objets artisanaux, de deux fleurs et d'un coup d'œil sur le cadran de mon judas électronique pour écrire l'histoire d'une planète. »

Mary paraissait inflexible. « Nous le ramenons. Ce cas n'est pas prévu dans les livres.

— Ils vont peut-être le déchirer en morceaux si nous le ramenons, rétorqua Ray. C'est peut-être un monstre, un jeu de l'évolution. Ce sera peut-être sa mort...

— Si nous le gardons, ce sera *certainement* sa mort. Tu ferais mieux d'aller tout de suite aux commandes et de nous ramener là-bas. Regarde comme il a soif ! » Le nourrisson hurlait de nouveau cherchant à atteindre son doigt.

« Personne ne le saura, Ray. On ne peut quand même pas le laisser mourir. »

Ray soupira et leva les sourcils. Puis il regarda Mary en clignant de l'œil. « Quelle sera ma récompense ?

— Rien de rien si tu ne nous ramènes pas, en tout cas ! » lui dit Mary en souriant.

Ma compagne morte, Morte en ayant petit. Moi peine. Elle, meilleure des compagnes. Mais moi peine plus grande pour le petit. Bientôt ils le tuent. Pourquoi tuer petits quand mère meurt en les ayant ? Prêtre dit parce que tué mère et que plus de mère pour donner à boire. Et meurent en tout cas. Mais je pense que pas tué la mère. Oui, je pense, pas leur faute. Et autres mères ont petits morts.

Pas petits pour donner boire. Pourquoi... pourquoi pas... échanger ? Prêtre dit non. Dit petits mauvais. Petits tué mère. Il dit il doit boire mères avec petits morts, pour garder magie. Il devient gras. Duré longtemps. Plusieurs mille soleils. Je pense prêtre pas magie, seulement vouloir rester gras. Bientôt prêtre venir prendre petit et tuer. Moi peine. Puis je pense à petit objet brillant venu ciel près village. Tous peur. Prêtre dit rester loin. Dit Dieux colère. Rester dans hutte. Choses sortir d'objet brillant Grands. Différents. Marchent dans village. Tous peur. Moi peur. Mais pas faire mal. Pas tuer. Pas détruire huttes et manger comme animaux. Moi un peu peur, mais beaucoup peine pour petit. Moi pas laisser prêtre tuer petit. Grands Différents marchent dans village ; je sors avec petit. Personne voir. Tous peur sortir hutte. Je prends petit vers objet brillant. Grotte dedans. Moi peur. Calme. Je prends petit dans grotte ; cache petit. Laisse manger ; pas crier prêtre entendre. Peut-être Grands Différents tuer petit quand trouver. Mais pas tuer dans village. Et prêtre tuer lentement petit. Espérer... Grands Différents pas faire mal petit. Soigner petit. Retourne village. Grands Différents sortir. Je cache. Ils passent. J'entre village. Tous dehors. Voir objet brillant monter dans ciel. Partir. Tous peur. Prêtre très peur. Il dit Grands Différents méchants Dieux. Eux colère. Vouloir sacrifice. Vouloir petit pour sacrifice. Moi peur. Raconte histoire. Je dis Grand Différents Bons Dieux. Je dis Grands Différents emmener petit dans ciel car tuer petit mal, très mal. Venir pour sauver petit. Prêtre dire je mens. Moi dire prêtre mentir. Je dis bons Dieux tuer lui si tuer petits quand mère mourir, vous écouter. Dire Grands Différents faire mal personne. Pas tuer. Peut-être je raison. Peut-être Grands différents bons Dieux. Prêtre dire pas vrai Lui raconter histoire. Dire mauvais Dieux venir parce que prêtre les appeler pour prendre petit et manger petit dit appelle Dieux pour emmener petit ! Mais je sais ment. Parce que je mettre petit dans objet brillant mais je pas dire ou ils tuer moi parce que mentir. Je répéter même histoire. Je dire tous Grands Différents bons Dieux. Venir pour sauver petit Prêtre dire mauvais Dieux. Chercher petit pour manger petit Chercher nous et manger nous si pas croire prêtre. Tous dire attendre signe. Prêtre dire tuer moi mais tous dire attendre. Nombreux pères comme moi

pas aimer prêtre tuer petits. Mais pères peur. Tous peur. Prêtre dire bon tuer petits. Dieux lui dire bon. Nous interroger. Prêtre peut-être seulement vouloir être gras. Mais tous peur de prêtre. Lui donner meilleurs aliments et plus belles compagnes. Nous attendre. Cette nuit, je pleure.

Le sas fit entendre son sifflement habituel. Ray Caradac entra ; il portait sa combinaison spatiale pour se protéger du froid rigoureux de Sirius IV, mais pas son casque, parce que l'atmosphère de la planète était respirable.

Mary l'attendait. « Je t'ai vu arriver sur l'écran. Comment cela s'est-il passé ? »

Ray eut un sourire crispé en commençant à retirer sa combinaison. Une couche de glace recouvrait le tissu métallisé. « Je ne l'ai pas abandonné dans les broussailles, comme prévu. Il aurait pu se faire manger par un animal. J'ai attendu le début de la nuit, puis je suis entré dans le village. Ils ont l'air de se coucher tôt – il n'y avait pas un chat. J'ai fait le moins de bruit possible, mais tout à coup cette damnée créature s'est mise à hurler, je me demande pourquoi. Peut-être une odeur familière. Alors, je l'ai posée par terre et je suis ressorti du village aussi dignement que possible. Je ne suis pas certain qu'ils m'aient vu, mais je le suppose. Après tout le soin que nous avons pris pour atterrir le plus loin possible du village... Je me suis caché dans tes broussailles et j'ai vu qu'il y avait un grand rassemblement autour du gosse. » Il ôta sa combinaison et la rangea dans un tiroir. « C'est bizarre... Je crois bien que j'ai vu un éclair de lumière blanche dans le village. Cela me paraît inexplicable, à moins qu'ils n'aient un bois qui brûle en donnant une flamme blanche et sans fumée... Ou alors, j'ai eu une vision.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est sûrement rien, dit Mary. J'espère qu'ils n'ont pas tué le pauvre petit...

— Je le souhaite aussi, dit Ray. En tout cas... (il se dirigea vers le tableau de contrôle) il faut partir d'ici le plus vite possible, avant que l'Article 12 de la Section 9 nous saute à la gorge ! » Il se tut car le bourdonnement de l'Unité de Propulsion Atomique commençait à se faire entendre. « Je me demande si notre intervention laissera des

traces ? »

Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent sur la prochaine planète, huit mois plus tard, que Ray remarqua qu'il avait perdu sa torche électrique, qui aurait dû se trouver dans la poche de sa combinaison.

Il en parla à Mary, qui pensa avec effroi : « Ah ! ces gosses, il faut toujours qu'ils sucent quelque chose ! mais dit, sans y croire : Ne t'inquiète pas, tu finiras bien par la retrouver quelque part. »

La prochaine obscurité, tous entendre bruit. Sortir voir Grand Différent partir. Dieux ont ramené mon petit sur place village ! Prêtre venir. Tous dire toi faux, toi mauvais. Toi mentir. Dieux pas manger petit !

Prêtre peur. Dire mauvais Dieux. Ramener petit pour sacrifice. Mais eux bons Dieux. Petit avoir dans main feu froid. Jeter feu froid sur prêtre. Chose nouvelle, chose étrange. Chose de Dieux. Nous tuer prêtre. Sortir prêtre pour animaux manger prêtre. Moi heureux. Tous aimer petit. Petit ami bons Dieux. Autres mères prendre petit, donner boire petit. Faire les uns pour les autres. Bien. Moi heureux parce que bons Dieux ramener petit

à Son peuple, et la Première nuit fut emplie de réjouissances, car Il était revenu du Pays Au-Delà du Ciel et Il dit à ceux qui attendaient qu'ils étaient de bons Dieux et qu'il était leur Messager ! Voyez ! Ils m'ont donné un fragment de Leur Soleil pour que Je puisse répandre la Lumière dans les ténèbres et ouvrir vos yeux sur ce qui est juste et bon. Et le faux prêtre Lui dit : prouve la vérité de tes dires ! Et dans Sa colère, il frappa le mauvais prêtre avec la Grande Lumière dont Il était porteur et, oyez ! les faux prêtres furent démasqués et s'enfuirent dans le désert où les bêtes fauves les ont dévorés. Et le peuple s'écria : Bienvenue ! et Lui demanda de les guider, et Il leur répondit : Soignez-moi jusqu'à ce que je sois d'âge ; et ils oignirent Ses membres et ils Le nourrirent et deux soleils plus tard, Il devint d'âge ; et alors, Il conduisit son Peuple hors de la vallée et Lui apprit à aimer...

« C'est toujours la même chose, murmura le jeune étudiant de la Fédération Galactique. Ils arrivent chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Mais d'où viennent-ils ? En quoi consistent leurs actions ? Où

vont-ils ? » Il referma la Bible sirienne et la remit sur l'étagère, puis en prit une autre.

Traduit par Frank Straschitz.
Old testament.

© *Galaxy Publishing Corp., 1954*
© *Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.*

BOULEVARD ALPHA RALPHA - Cordwainer Smith

La recherche du bonheur pourrait s'interpréter à travers une incessante remise en question entre ce qu'on a (ce qu'on est) et ce qu'on souhaiterait avoir (ce qu'on souhaiterait être). Dans un très lointain avenir, où la misère, la maladie, l'angoisse et les inégalités ethniques auront été abolies, les humains penseront peut-être à elles avec nostalgie, et ils accueilleront alors avec joie leur ré-introduction dans leurs existences. La persistance de cette aspiration future à ce qui apparaîtra alors comme « le bon vieux temps » est un des thèmes du récit qui suit, mais il est combiné avec de nombreux autres, dont certains sont développés et certains simplement suggérés : il suffit de s'arrêter aux prénoms des deux protagonistes, à l'image de cette voie triomphale abandonnée, à la quête de l'oracle, à l'ambiguïté du guide...

Nous étions ivres de bonheur dans ces premières années. Tous et surtout les jeunes. Les premières années de la Redécouverte de l'Homme, lorsque les Instruments plongeaient au tréfonds du trésor, reconstituant les anciennes cultures, les anciens idiomes, et même les anciens maux. Le cauchemar de la perfection avait amené nos ancêtres au bord du suicide. Aujourd'hui, sous la conduite du Seigneur Jestocost et de Dame Alice More, les civilisations anciennes se levaient comme de grands continents de l'océan du passé.

Je fus moi-même le premier, après seize mille ans, à coller un timbre sur une lettre. Je conduisis Virginie au premier récital de piano. L'œil collé à l'oculaire de la machine-à-voir, nous vîmes lâcher le choléra en Tasmanie, et les Tasmaniens danser dans les rues, maintenant qu'il n'était plus question de les protéger. Partout, les

choses commençaient à devenir intéressantes. Partout, hommes et femmes travaillaient avec une volonté farouche à construire un monde plus imparfait.

J'entrai moi-même à l'hôpital et en ressortis Français. Naturellement, je me souvenais des premières années de ma vie, mais ces souvenirs n'avaient pas d'importance. Virginie était Française elle aussi, et nos années à venir s'étendaient devant nous comme des fruits mûrs dans le verger d'un été perpétuel. Nous ne savions plus quand viendrait l'heure de notre mort. Autrefois j'aurais pu me coucher en me disant : « Le gouvernement m'a donné quatre cents ans. Dans trois cent soixante-quatorze ans, ils arrêteront les injections de *stroon* et alors je mourrai. » Je savais maintenant que tout pouvait arriver. Les dispositifs de sécurité avaient été fermés. Les maladies étaient libérées. Avec de l'espoir, de la chance et de l'amour, je pouvais vivre mille ans. Ou je pouvais mourir demain. J'étais libre.

Chaque instant de la journée était une joie constamment renouvelée.

Virginie et moi, nous achetâmes le premier journal français paru depuis la chute du Plus Ancien Mondes. Nous nous délections des nouvelles, et même des annonces publicitaires. Certains compartiments de la culture étaient difficiles à reconstituer. Il était malaisé de parler de nourritures dont seuls les noms avaient survécu, mais les homuncules et les machines, travaillant sans relâche dans le tréfonds, alimentaient la surface de la terre d'une quantité suffisante de nouveautés pour remplir d'espoir le cœur de chacun. Nous savions que tout cela était du faux-semblant, et d'un autre côté ce ne l'était pas. Nous savions que, lorsque les maladies auraient tué un pourcentage statistiquement convenable de personnes, elles seraient de nouveau mises sous le boisseau ; lorsque la courbe des accidents montait trop haut, tout s'arrêtait, sans que nous sachions pourquoi. Nous savions que les Instruments veillaient sur nous tous. Nous faisons confiance au Seigneur Jestocost et à Dame Alice More pour se comporter envers nous en amis et ne pas se servir de nous comme de jouets. Prenez, par exemple, Virginie. Elle s'appelait autrefois Menerima, qui constitue le code sonore de son numéro de naissance. Elle était petite, presque rondouillette ; son corps était compact ; sa

tête était couverte de boucles brunes et serrées ; ses yeux étaient d'un brun si profond et si riche qu'il ne fallait rien de moins que le soleil pour faire valoir les trésors de ses iris, et encore fallait-il qu'elle se tournât vers lui. Je la connaissais bien, et en même temps ne la connaissais pas du tout. Je l'avais vue souvent, mais jamais avec mon cœur, jusqu'au jour où nous nous rencontrâmes à la sortie de l'hôpital, après être devenus Français.

Je fus agréablement surpris de rencontrer une vieille amie, et je pris la parole dans le Vieux Langage Ordinaire, mais je n'arrivais pas à prononcer les mots : ce n'était plus Menerima mais une créature d'une beauté antique, rare et étrange – un être égaré dans les jours présents, mais qui provenait du trésor des mondes du temps ancien. Je ne pus que bégayer :

« Comment vous appelez-vous maintenant ? » Et je prononçai ces mots en vieux français.

Elle répondit dans le même langage : « Je m'appelle Virginie. »

Je n'eus besoin que d'un regard jeté sur elle pour en tomber amoureux ; nul processus n'est plus simple. Il y avait en elle quelque chose de fort, quelque chose de sauvage, enveloppé et caché par la tendresse et la jeunesse de son corps juvénile. C'était comme si le destin me parlait à travers certains yeux bruns, des yeux qui m'interrogeaient avec assurance, avec curiosité, comme nous interrogeions le nouveau monde plein de fraîcheur qui nous entourait.

« Vous permettez ? » dis-je en lui offrant mon bras, ainsi que je l'avais appris durant les heures d'hypnopédie. Elle le prit et nous nous éloignâmes de l'hôpital.

Je fredonnais un air qui m'était entré dans la tête en même temps que le vieux langage français. Elle me serra doucement le bras et me sourit. « Qu'est-ce ? demanda-t-elle. Peut-être n'en savez-vous pas le titre ? »

Les paroles se pressaient doucement sur mes lèvres et je chantais, très simplement, en étouffant ma voix dans ses cheveux bouclés, moitié chantant, moitié murmurant le chant qui avait trouvé le chemin de mon cerveau en même temps que toutes les autres choses que la Redécouverte de l'Homme m'avait données :

*Ce n'était pas la femme que je cherchais,
L'ai rencontrée par le plus grand hasard.
Elle ne parlait pas le français de France
Mais le doux chant de la Martinique.*

*Elle n'était pas riche, elle n'était pas chic,
Mais elle avait un regard envoûtant,
Et c'était tout...*

Soudain, les mots me manquèrent. « Je crois que j'ai oublié le reste. La chanson s'appelle *Macouba* et elle parle d'une île merveilleuse que les anciens Français appelaient la Martinique.

— Je sais où elle se trouve », s'écria-t-elle. On lui avait donné les mêmes souvenirs qu'à moi. « On peut la voir de Terraport ! »

C'était là un brusque retour au monde que nous avons connu. Terraport se tenait sur son unique piédestal, à dix-huit kilomètres de hauteur, sur la frange orientale du petit continent. À son sommet, les Seigneurs travaillaient au milieu de machines qui dorénavant ne signifiaient plus rien. Là-haut, les vaisseaux en provenance des étoiles laissaient le murmure de leurs sillages. J'avais vu des images de cet endroit, mais n'y avais jamais mis les pieds. À dire vrai, je ne connaissais personne qui eût été en haut de Terraport. Qu'y serions-nous allés faire ? Peut-être n'y aurions-nous pas été bien reçus, et nous pouvions tout aussi bien le voir sur les écrans de la machine-à-voir. Pour Menerima – familière et agréable, mais commune, pour la chère petite Menerima – monter là-haut eût été inconcevable.

Après tout, pensai-je, dans ce Vieux Monde Parfait, les choses n'étaient pas toujours aussi simples ni aussi directes qu'il aurait semblé.

Virginie, la nouvelle Menerima, essaya de s'exprimer dans la vieille langue populaire, mais elle y renonça et parla en français :

« Ma tante, dit-elle, entendant par là une parente, puisque personne n'avait possédé de tante depuis des milliers d'années, était une Croyante. Elle m'avait menée à l'Abba-dingo. Pour obtenir la sainteté et la chance. »

Mon vieux moi fut un peu offusqué ; mon moi français fut

troublé par le fait que cette fille avait fait quelque chose d'inhabituel avant que l'humanité elle-même se fût tournée vers l'inhabituel. L'Abba-dingo était un ordinateur depuis longtemps démodé, disposé à mi-hauteur de la colonne de Terraport. Les homuncules le révéraient comme un dieu, et les gens s'y rendaient parfois en pèlerinage. Mais cette pratique était ennuyeuse et vulgaire. Ou du moins l'avait été. Jusqu'au jour où toutes choses redevinrent nouvelles.

Chassant de ma voix toute trace de contrariété, je lui demandai :

« Comment était-ce ? »

Elle eut un rire léger, mais où perçait un frémissement qui me donna le frisson. Si l'ancienne Menerima avait des secrets, que pouvait-on attendre de la nouvelle Virginie ? Je maudissais presque le destin qui m'avait fait l'aimer, qui me donnait la sensation que la pression de sa main sur mon bras constituait un lien entre moi et l'avenir.

Elle me sourit au lieu de répondre à ma question. La route de surface était en réparation ; nous suivîmes une rampe qui menait au premier étage souterrain, où les personnes véritables, les hominidés et les homuncules avaient le droit de marcher.

Je n'étais pas à l'aise ; je ne m'étais jamais éloigné de plus de vingt minutes de marche de mon lieu de naissance. Cette rampe paraissait assez sûre. On voyait à cette époque assez peu d'hominidés, ces hommes venus des étoiles (bien que de véritable ascendance humaine) et qui avaient été modifiés pour s'adapter aux conditions de vie de milliers de mondes. Les homuncules étaient moralement repoussants, bien que nombre d'entre eux eussent un aspect extérieur fort agréable ; élevés à partir d'animaux, dotés de l'apparence humaine, ils étaient chargés, au service des machines, des corvées fastidieuses qu'aucun homme véritable ne voulait assumer. Le bruit courait même qu'ils avaient été croisés avec des hommes véritables, et je ne voulais pas exposer ma Virginie au danger de côtoyer de pareilles créatures. Lorsque nous descendîmes la rampe pour prendre la direction du passage fréquenté, je libérai le bras qu'elle avait tenu jusque-là et le lui passai autour des épaules, en la rapprochant de moi. L'éclairage était suffisant, plus puissant même que la lumière du jour que nous avions laissée derrière nous, mais l'endroit était étrange et

plein de dangers. Autrefois, j'aurais fait demi-tour et serais rentré chez moi, plutôt que de me trouver en présence d'êtres aussi redoutables. Mais en ce moment, je ne pouvais pas supporter de me séparer de mon amour tout neuf, et j'avais peur, si je rentrais, dans mon appartement de la tour, qu'elle ne retourne elle aussi au sien. Quoi qu'il en soit, le fait d'être Français donnait du sel au danger. En réalité, les gens qui circulaient semblaient assez communs. On voyait quelques machines affairées, dont les unes étaient humaines et les autres, non. Je n'aperçus pas un seul hominidé. D'autres, que je savais être des homuncules parce qu'ils nous cédaient la droite de la chaussée, ne paraissaient pas différents des véritables êtres humains de la surface. Une fille d'une beauté éclatante me lança un coup d'œil qui déplut à Virginie – impudent, intelligent, provocant au-delà de toutes les limites du flirt. Je la soupçonnai d'être d'origine canine. Parmi les hominidés, les personnes transformées sont celles qui se permettent volontiers les plus grandes libertés. Il existe même un homme-chien philosophe qui a produit un argument enregistré, où, se basant sur le fait que le chien est le plus ancien allié de l'homme, il prétend qu'il a le droit d'être plus près de lui qu'aucun autre être existant. J'ai vu l'enregistrement et il m'a semblé amusant d'avoir transformé un chien en sorte de Socrate ; ici, dans le premier sous-sol, je n'étais plus aussi sûr de moi. Que ferais-je si l'un d'entre eux se montrait insolent ? Faudrait-il le tuer ? Ce serait enfreindre la loi et encourir une petite semonce de la part des sous-commissaires aux Instruments.

Virginie ne remarqua rien de tout cela. Elle n'avait pas répondu à ma question, mais au lieu de cela elle m'interrogeait sur le premier sous-sol. Je n'y étais venu qu'une seule fois dans mon enfance, mais j'étais flatté de l'entendre poser des questions qu'elle chuchotait de sa voix rauque, dans mon oreille.

C'est alors que j'aperçus l'être.

Au premier abord, je le pris pour un homme, raccourci par quelque effet d'optique particulier à l'éclairage du sous-sol. Lorsqu'il fut plus près, je vis qu'il n'en était rien. Il devait mesurer environ un mètre cinquante. D'affreuses cicatrices de chaque côté du front montraient l'endroit où les cornes avaient été extraites de son crâne. C'était un homuncule, de toute évidence formé à partir d'un bovidé. Je

n'aurais jamais pensé qu'on pût les garder avec une si mauvaise conformation. Et il était ivre.

Lorsqu'il se rapprocha, je pus capter le bourdonnement de son esprit. « ... ce ne sont pas des hommes, ce ne sont pas des hominidés, et ils ne sont pas comme Nous. Que font-ils ici ? Les paroles qu'ils pensent me brouillent. » Il n'avait jamais encore communiqué par télépathie en français. C'était déplorable. Parler, passe encore, cela n'avait rien d'extraordinaire, mais un nombre infime d'homuncules étaient dotés de facultés télépathiques – ceux qui étaient chargés de travaux spéciaux, dans le Tréfonds par exemple, où seule la télépathie était susceptible de transmettre les instructions.

Virginie se cramponnait à moi. Je projetai un faisceau mental en langage populaire : « Nous sommes des hommes véritables. Vous devez nous laisser passer. »

Il n'y eut d'autre réponse qu'un rugissement. Je ne sais où il avait pu s'enivrer, ni avec quoi, mais il ne reçut pas mon message.

Je pus voir ses pensées se former en panique, en impuissance, en haine. Puis il chargea. Il semblait danser en se précipitant sur nous, comme s'il se préparait à écraser nos corps.

Mon cerveau se concentra et je lui lançai l'ordre de s'arrêter.

Sans aucun résultat.

Frappé d'horreur, je me rendis compte que j'avais projeté mes pensées vers lui en français. Virginie poussa un hurlement.

L'homme-bovidé était déjà sur nous.

Au dernier moment, il fit un écart et passa devant nous en aveugle tout en remplissant l'énorme passage de son rugissement.

Sans lâcher Virginie, je me retournai pour voir la raison de ce curieux comportement.

Ce que je vis était extraordinairement étrange.

Nos silhouettes s'enfuyaient le long du corridor – ma cape blanc et noir flottant dans l'air calme à la suite de mon image et la robe dorée de Virginie ondulant à côté. Les images étaient parfaites, et l'homme-bovidé continuait à les poursuivre.

Affolé, je regardai autour de moi. On nous avait dit que les gardes de sécurité ne nous protégeaient plus désormais.

Une jeune fille était assise immobile près du mur. J'avais failli la

prendre pour une statue. C'est alors qu'elle parla.

« N'approchez pas. Je suis un chat. Il n'était pas très difficile de l'abuser. Vous feriez mieux de remonter à la surface.

— Merci, dis-je, merci. Comment vous appelez-vous ?

— Que vous importe, dit la fille, je ne suis pas une personne. »

Un peu vexé, j'insistai. « Je voulais simplement vous remercier. » Pendant que je lui parlais, je la voyais aussi belle, aussi brillante qu'une flamme. Sa peau était claire et ses cheveux – plus fins que des cheveux humains n'auraient jamais pu l'être – étaient de l'orange fauve d'un chat persan.

« Je m'appelle C'mell, dit la fille, et je travaille à Terraport. »

Cette déclaration nous rendit perplexe, Virginie et moi. Les gens-chats étaient au-dessous de nous et nous devions les éviter, mais Terraport était au-dessus de nous et nous lui devions le respect. À quelle catégorie appartenait C'mell ? Elle sourit, et son sourire était destiné davantage à mes yeux qu'à ceux de Virginie. Il exprimait un monde de connaissances voluptueuses. Je savais qu'elle n'essayait pas son pouvoir sur moi. Le reste de son attitude en était garant. Peut-être ne savait-elle pas sourire autrement.

« Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Mais prenez ces marches. Je l'entends qui revient. »

Je pivotai sur mes talons, cherchant du regard l'homme-bovidé ivre. Rien.

« Montez, nous pressa C'mell, c'est un escalier de secours qui vous ramènera à la surface. Je pourrai l'empêcher de vous suivre. Est-ce en français que vous parliez ?

— Oui, dis-je, comment avez-vous...

— Allez, dit-elle. Désolée de vous avoir posé la question. Hâtez-vous ! »

Je franchis la petite porte. Un escalier en spirale menait à la surface. Il était indigne de notre qualité de véritables personnes de nous servir de marches, mais que pouvions-nous faire d'autre ? Je fis un signe d'adieu à C'mell et j'entraînai Virginie à ma suite dans l'escalier. Parvenus à la surface, nous fîmes halte. Virginie laissa échapper un soupir rauque. « N'était-ce pas horrible ?

— Nous sommes en sûreté maintenant, dis-je.

— Ce n'est pas cela, c'est la promiscuité. Dire que nous avons dû lui parler ! »

Virginie voulait dire que C'mell était encore pire que l'homme-bovidé ivre. Elle sentit ma réserve car elle ajouta : « Le plus triste, c'est que vous la reverrez encore.

— Comment savez-vous cela ?

— Je ne le sais pas, dit Virginie, je le devine. Mais je devine bien, très bien. Après tout, j'ai été à l'Abba-dingo.

— Je vous ai demandé, chérie, de me raconter ce qui s'est passé là-haut. »

Elle secoua la tête en silence et se mit en marche dans la rue. Je ne pouvais rien faire d'autre que de la suivre. Cela me causa quelque irritation.

Je lui demandai de nouveau, avec un peu d'humour :

« À quoi cela ressemble-t-il ? »

Avec un air de dignité offensée, elle répondit : « Oh ! ce n'était rien, rien du tout. Une longue ascension. La vieille femme m'avait convaincue de l'accompagner. Il se trouva d'ailleurs que la machine ne parlait pas ce jour-là, alors nous obtînmes la permission de lancer un bout de bois et de redescendre par le trottoir roulant. Une journée perdue, voilà tout ! »

Elle parlait en regardant droit devant elle, comme si ce souvenir avait quelque chose d'un peu laid.

Puis elle se tourna vers moi. Ses yeux bruns plongeaient dans les miens comme si elle avait voulu y trouver mon âme. (*Ame* est le mot français dont on ne trouve pas l'équivalent dans la Vieille Langue Populaire.) Son visage s'éclaira et elle continua d'un ton implorant :

« Ne soyons pas stupides en ce nouveau jour. Soyons bons pour notre nouveau moi, Paul. Faisons quelque chose de vraiment français, puisque c'est cela que nous devons faire.

— Un café, m'écriai-je, il nous faut aller dans un café, et je sais où nous en trouverons un.

— Où ?

— À deux sous-sols plus loin : là où les machines viennent à la surface et où les homuncules vous observent au ras du sol. »

La pensée des homuncules glissant un œil furtif sembla comique

à mon nouveau moi, quoique mon ancien moi les intégrât dans le décor à la manière des tables, des fenêtres ou des nuages. Évidemment, les homuncules éprouvaient des sentiments ; ce n'était pas exactement des personnes, puisqu'ils étaient élevés à partir d'animaux, mais ils ressemblaient exactement à des personnes, et ils parlaient. Il fallait le Français que j'étais devenu pour me prendre compte que ces choses étaient pittoresques. Plus que pittoresques : romantiques.

Virginie pensait évidemment de même, car elle dit : « Mais tout cela est charmant, absolument adorable. Et comment appelle-t-on ce café ?

— *Le Chat qui Dort* », dis-je. Comment aurais-je pu me douter que ceci menait à un cauchemar entre grandes eaux, et à des vents qui gémissaient ? ; Comment pouvais-je me douter que ceci avait quelque chose de commun avec le boulevard Alpha Ralpha ?

Ah ! si j'avais su, nulle force au monde n'aurait pu m'y conduire.

D'autres Français frais émoulus étaient arrivés au café avant nous.

Un garçon au visage orné d'une grosse moustache brune prit notre commande.

Je l'examinai de près pour voir s'il ne s'agissait pas d'un homuncule-aubergiste, qui avait le droit de coudoyer les personnes parce que ses services étaient indispensables. Ce n'était pas le cas. C'était une pure machine, bien que sa voix eût des résonances d'un style « Vieux-Parisien » ; les constructeurs avaient même introduit dans sa programmation l'habitude nerveuse de s'essuyer la moustache d'un revers de main, et l'avaient réglé de façon à faire perler sur son front des gouttes de sueur.

« Mademoiselle, monsieur... De la bière, du café ? Nous aurons du vin rouge le mois prochain. Le soleil brillera au quart et à la demie. À moins vingt, il pleuvra pendant cinq minutes et vous aurez l'avantage de vous servir de ces parapluies. Je suis originaire de l'Alsace. Vous pouvez me parler en français ou en allemand à volonté.

— Ce que vous voudrez, dit Virginie. À vous de décider, Paul.

— De la bière, s'il vous plaît, dis-je. Deux bières blondes.

— Bien, monsieur », dit le garçon.

Il partit en agitant vigoureusement la serviette qu'il tenait sur le bras.

Virginie cligna des yeux vers le soleil et dit : « Si seulement il pouvait pleuvoir maintenant. Je n'ai jamais vu de pluie véritable.

— Soyez patiente, chérie. »

Elle se tourna vivement vers moi. « Que signifie « allemand », Paul ?

— C'est un autre langage, une autre culture. J'ai lu qu'on la ressuscitera l'année prochaine. Mais ça ne vous plaît pas d'être Française ?

— Ça me plaît beaucoup, dit-elle, j'aime mieux cela que d'être un simple numéro. Mais, Paul... » Elle s'arrêta, les yeux voilés par la perplexité.

— Oui, chérie ?

— Paul », dit-elle, et le seul énoncé de mon nom fut un cri d'espoir venu du plus profond de son être, au-delà de mon nouveau moi, au-delà de mon ancien moi, au-delà même des machinations des Seigneurs qui avaient modelé nos êtres. Je pris sa main. « Vous pouvez tout me dire, chérie.

— Paul, dit-elle et ce mot était presque un sanglot. Paul, pourquoi donc tout arrive-t-il aussi vite ? Ce n'est que notre premier jour et pourtant nous sentons tous deux que nous pourrions passer le reste de notre vie ensemble. Il existe quelque chose qui s'appelle le mariage, où l'on demande les services d'un prêtre, et cela je ne le comprends pas non plus. Paul, Paul, Paul, pourquoi tout arrive donc si vite ? Je veux vous aimer. Je vous aime. Mais je ne veux pas être *faite* pour vous aimer. Je veux que ce soit l'essence véritable de mon être qui en décide. » Et tandis qu'elle parlait, les larmes ruisselaient de ses yeux, bien que sa voix ne perdît rien de sa fermeté.

C'est ensuite que je commis la fatale erreur.

« Vous n'avez pas à vous inquiéter, chérie. Les Seigneurs des Instruments ont tout programmé pour le mieux. »

En entendant ces mots, elle éclata en sanglots incontrôlables. Jamais auparavant je n'avais encore vu pleurer un adulte. C'était à la fois étrange et effrayant.

Un homme assis à la table voisine s'approcha et se tint près de moi. Je ne lui fis même pas l'aumône d'un regard.

« Chérie, dis-je sur un ton raisonnable, chérie, nous pourrions nous arranger...

— Paul, laissez-moi vous quitter, afin que je puisse être à vous. Laissez-moi partir pendant quelques jours, quelques semaines, quelques années même. Et alors, si je reviens vers vous, vous saurez que l'initiative vient de moi et non de quelque programme enregistré sur une machine. Pour l'amour de Dieu, Paul... Pour l'amour de Dieu ! » Puis d'une voix différente elle dit : « Qu'est-ce que Dieu, Paul ? Ils nous ont donné les mots pour parler, mais nous n'en connaissons pas le sens. »

L'homme debout près de moi prit la parole. « Je puis vous conduire à Dieu, dit-il.

— Qui êtes-vous ? dis-je. Et qui vous a demandé de vous mêler de nos affaires ? » Ce n'était pas là le genre de langage que nous avions coutume d'employer dans la Vieille Langue Populaire – lorsqu'ils nous avaient donné un nouveau langage, ils nous avaient donné en même temps un nouveau tempérament.

L'étranger ne se départit pas de sa courtoisie – il était aussi Français que nous, mais il savait bien garder son sang-froid.

« Mon nom, dit-il, est Maximilien Macht, et j'étais un Croyant. »

Les yeux de Virginie s'éclairèrent. Elle se passa machinalement la main sur le visage et regarda l'homme. Il était grand, mince, hâlé (comment avait-il fait pour bronzer aussi vite ?). Il avait des cheveux tirant sur le roux et une moustache presque aussi importante que celle de notre garçon-robot.

« Vous avez demandé ce qu'était Dieu, mademoiselle, dit l'étranger. Dieu est là où il a toujours été – autour de nous, près de nous, en nous. »

Paroles étranges dans la bouche d'un homme qui semblait appartenir au monde. Je me levai pour lui dire au revoir. Virginie devina mes intentions et dit :

« C'est gentil à vous, Paul. Offrez-lui une chaise. »

Sa voix était chaleureuse. Le garçon-robot revint avec deux cruches coniques en verre. Elles contenaient un fluide doré surmonté

d'un bouchon de mousse. Je n'avais jamais vu ni entendu parler de bière jusqu'à présent, mais je savais exactement quel en serait le goût. Je déposai des pièces imaginaires sur le plateau, reçus en échange de la monnaie imaginaire, et gratifiai le garçon d'un pourboire non moins imaginaire. L'état-major des Instruments n'avait pas encore trouvé le moyen de fournir des monnaies différentes pour toutes les cultures nouvelles, et bien entendu on ne pouvait servir de monnaie véritable pour payer la nourriture ou la boisson. La nourriture et la boisson ne coûtent rien.

La machine s'essuya les moustaches, se tamponna le front avec sa serviette (à damiers blancs et rouges) et se tourna vers M. Macht d'un air interrogateur.

« Vous vous asseyez ici, monsieur ?

— En effet, dit Macht.

— Dois-je vous servir à cette table ?

— Pourquoi pas, dit Macht, si ces braves gens le permettent ?

— Très bien », dit la machine en s'essuyant la moustache d'un revers de main. Puis elle s'enfuit vers les sombres recoins du bar.

Pendant tout ce temps, Virginie n'avait pas quitté Macht des yeux.

« Vous êtes un Croyant ? s'enquit-elle. Vous êtes toujours Croyant après avoir été transformé en Français comme nous ? Comment savez-vous que vous êtes *vous-même* ? Pourquoi suis-je amoureuse de Paul ? Est-ce que les Seigneurs et leurs machines contrôlent tout ce qui est en nous ? Je veux être *moi*. Savez-vous comment je dois faire pour être *moi* ?

— Pas vous, mademoiselle, dit Macht, ce serait pour moi trop d'honneur. Mais j'apprends à devenir moi-même. Voyez-vous, dit-il en se tournant vers moi, voilà maintenant deux semaines que je suis Français, et je sais quelle partie de moi est vraiment moi-même, et dans quelle mesure ce nouveau procédé pour nous donner une langue et nous restituer le danger, a renforcé notre personnalité. »

Le garçon revint avec une petite cruche. Elle était supportée par un pied, de telle sorte qu'elle ressemblait à une laide miniature de Terraport. Le fluide qu'elle contenait était d'un blanc laiteux.

Macht souleva son verre. « À votre santé ! »

Virginie le regarda comme si elle allait de nouveau se transformer en fontaine. Lorsque nous bûmes, elle se moucha et ramassa son mouchoir. C'était la première fois que je voyais une personne se moucher, mais ce geste semblait s'accorder parfaitement avec notre nouvelle culture.

Macht nous sourit, comme s'il allait prononcer un discours. Le soleil se montra juste à temps. Il produisit un halo autour de sa tête et le fit ressembler à un diable ou à un saint.

Mais ce fut Virginie qui parla la première.

« Vous avez été là-bas ? »

Macht leva un peu les sourcils, les fronça et répondit : « Oui », très calmement.

« Avez-vous obtenu une réponse ? insista-t-elle.

— Oui. » Il parut maussade et un peu troublé.

« Et quelle était-elle ? »

Pour toute réponse, il secoua la tête, comme s'il s'agissait de choses qu'on ne devait jamais mentionner en public.

Je voulais m'interposer, découvrir de quoi il s'agissait.

Virginie continua de ne pas prêter la moindre attention à ma personne : « Mais on vous a dit quelque chose !

— Oui, dit Macht.

— Était-ce important ?

— Je vous en prie, mademoiselle, ne parlons plus de cela !

— Il le faut, cria-t-elle. C'est une question de vie ou de mort. » Ses mains se crispaient avec une telle force que les jointures en devenaient blanches. Sa bière demeurait devant elle, intacte et tiédissant au soleil.

« Très bien, dit Macht, vous pouvez toujours questionner... je ne puis garantir de répondre. »

Je ne pus me dominer plus longtemps.

« Que signifie tout cela ? »

Virginie me regarda avec dédain, mais son dédain lui-même était le dédain d'une amoureuse, et non plus cette froideur lointaine du passé. « Je vous en prie, Paul, vous ne pouvez pas savoir. Attendez un peu. Que vous a-t-il dit, M. Macht ?

— Que moi, Maximilien Macht, je vivrais ou je mourrais avec une jeune fille aux cheveux bruns qui est déjà fiancée. » Il eut un sourire

oblique. « Et je ne sais même pas ce que signifie le mot *fiancé*.

— Nous trouverons bien, dit Virginie. Quand a-t-il dit cela ?

— De quoi parlez-vous ? criai-je. Pour l'amour de Dieu, de quoi parlez-vous ? »

Macht me regarda et baissa la voix : « De l'Abba-dingo. » Puis, se tournant vers la jeune fille : « La semaine dernière. »

Virginie devint toute pâle. « Ainsi donc, il fonctionne, il fonctionne. Paul chéri, il ne m'a rien dit, mais il a dit quelque chose à ma tante que je n'oublierai jamais. »

Je lui pris le bras tendrement mais fermement et j'essayai de plonger mes yeux dans les siens, mais elle détourna la tête. « Qu'a-t-il dit ? demandai-je.

— Paul et Virginie.

— Et après ? »

C'est à peine si je la reconnaissais. Ses lèvres étaient tendues et comprimées. Elle n'était pas en colère. C'était quelque chose de différent, de pire. Elle était la proie d'une tension intérieure. Je suppose que nous n'avions pas vu cela depuis des milliers d'années. « Paul, essayez de comprendre ce simple fait, si vous le pouvez. La machine a donné nos nouveaux noms à cette femme – mais elle l'a fait il y a douze ans. »

Macht se leva si brusquement que sa chaise se renversa, et le garçon accourut à toutes jambes.

« Voilà qui règle tout, dit-il. Nous allons y retourner tous ensemble.

— Où cela ? demandai-je.

— À l'Abba-dingo.

— Mais pourquoi maintenant ? dis-je.

— Fonctionnera-t-il ? demanda en même temps Virginie.

— Il fonctionne toujours, dit Macht, si vous allez du côté nord.

— Comment peut-on s'y rendre ? » demanda Virginie.

Macht fronça les sourcils d'un air triste. « Il n'y a qu'un seul chemin. Par le boulevard Alpha Ralpha. »

Virginie se leva et j'en fis autant. Je me souvenais du boulevard Alpha Ralpha. C'était une rue en ruine qui montait au ciel, aussi indécise qu'une traînée de vapeur. C'était autrefois une voie

triomphale par où descendaient les conquérants et montaient les offrandes. Mais elle se perdait maintenant dans les nuages, dans un état de délabrement avancé, et interdite au genre humain depuis cent Siècles.

« Je le connais, dis-je. Il est en ruine. »

Macht ne dit rien, mais il me regarda comme si j'étais un intrus...

Virginie, très pâle et très calme, dit : « Venez.

— Mais pourquoi ? dis-je. Pourquoi ?

— Grand sot, dit-elle, si nous n'avons pas de Dieu, du moins avons-nous une machine. C'est la seule chose dans le monde, ou hors le monde, que les Instruments ne comprennent pas. Peut-être prédit-elle l'avenir. Peut-être est-ce une anti-machine. Il est certain en tout cas qu'elle plonge ses racines dans une autre époque. Ne voyez-vous pas, chéri ? Si elle nous dit que nous sommes nous-mêmes, nous sommes *nous-mêmes*.

— Et dans le cas contraire ?

— Alors, c'est que nous ne le sommes pas. » Son visage était contracté de chagrin.

« Que voulez-vous dire ?

— Si nous ne sommes pas nous-mêmes, dit-elle, nous ne sommes que des pantins, des jouets, des marionnettes entre les mains des Seigneurs. Vous n'êtes pas vous et je ne suis pas moi. Mais si l'Abba-dingo, qui connaissait les noms de Paul et Virginie douze ans avant notre rencontre – si l'Abba-dingo dit que nous sommes nous, je me moque qu'il s'agisse d'une machine à prédire l'avenir, d'un dieu ou d'un diable. Je m'en moque, mais je veux connaître la vérité. »

Qu'aurais-je pu répondre à cela ? Macht ouvrit la marche, elle le suivit et je leur emboîtai le pas.

Nous quittâmes le soleil du *Chat qui Dort* : juste au moment où nous partions, une légère pluie se mit à tomber. Le garçon, ressemblant momentanément à la machine qu'il était, regardait droit devant lui. Nous franchîmes la limite du sous-sol et descendîmes vers la chaussée roulante express.

Lorsque nous en sortîmes, nous nous trouvions dans un quartier de belles demeures. Elles étaient toutes en ruine. Les arbres avaient

poussé au cœur même des bâtiments. Les fleurs s'épanouissaient sur les pelouses, s'insinuaient par les portes et envahissaient victorieusement les chambres sans toitures.

Qui désormais aurait eu besoin de maisons de campagne, alors que la population du globe avait décréu au point que les villes étaient devenues à peu près désertes, et combien commodes ?

Un moment, je crus voir une famille d'homuncules avec leurs petits tandis que nous marchions sur la route de graviers. Peut-être les visages que j'avais entrevus aux coins des maisons n'étaient-ils que fantasmes ?

Macht était muet.

Virginie et moi marchions à côté de lui en nous tenant par la main. J'aurais pu éprouver du bonheur au cours de cette étrange randonnée, mais la main de Virginie était étroitement serrée dans la mienne. De temps en temps, elle se mordait la lèvre inférieure. Je savais que notre expédition avait de l'importance pour elle – c'était un pèlerinage. (Aux temps anciens, un pèlerinage était une sorte de promenade que l'on effectuait vers des lieux doués de pouvoirs, et qui était fort salutaire pour le corps et pour l'âme.) Je n'étais pas plus fâché que cela de les accompagner. En réalité, ils n'auraient pas pu m'empêcher de venir, sitôt qu'ils auraient décidé de quitter le café. Mais on ne me demandait pas de prendre la chose au sérieux. Qu'en était-il ?

Quelles étaient les intentions de Macht ?

Qui était Macht ? Quelles pensées ce cerveau ait-il emmagasinées en deux brèves semaines ? comment nous avait-il précédés dans un nouveau monde peuplé de dangers et d'aventures ? Je n'avais pas confiance en lui. Pour la première fois de ma vie, je me sentis seul. Toujours, toujours, jusqu'à présent, il me suffisait de penser aux Instruments, et aussitôt quelque protecteur surgissait dans mon esprit, armé de pied en cap. La télépathie prévenait tous les dangers, guérissait toutes les blessures et tous les maux, nous emportait vers le terme des cent quarante-six mille quatre-vingt-dix-sept jours qui nous avaient été alloués. Maintenant tout était différent. Je ne connaissais pas cet homme, et c'était à lui que je me fiais et non plus aux puissances qui nous avaient jusqu'ici garantis et protégés.

Nous quittâmes la route en ruine pour prendre un immense boulevard.

Le revêtement du trottoir se trouvait dans un état à ce point parfait qu'il n'y poussait aucune végétation, sauf aux endroits où le vent avait entraîné de petits dépôts de terre. Macht s'arrêta.

« Voici, dit-il, le boulevard Alpha Ralpha. »

En silence, nous contemplâmes la chaussée des empires oubliés.

Sur notre gauche, le boulevard disparaissait dans une courbe légère, très loin au nord de la ville où j'ai vu le jour. Je savais qu'il existait une autre ville dans la direction du nord, mais j'avais oublié son nom. Pourquoi m'en serais-je souvenu ? Elle devait être identique à la mienne. Mais vers la droite...

Sur la droite, le boulevard s'élevait en pente abrupte, à la manière d'une rampe. Il disparaissait dans les nuages. Juste au bord de la frange de nuages, il semblait qu'un désastre s'était produit. Je n'en étais pas absolument sûr, mais j'avais l'impression que le boulevard avait été tranché sur toute sa largeur par d'inimaginables forces. Quelque part, au-dessus des nuages, se trouvait l'Abba-dingo, l'endroit où toutes les questions recevaient une réponse...

C'est du moins ce qu'ils pensaient.

Virginie se blottit contre moi.

« Rentrons, dis-je, nous sommes des citadins, nous ne connaissons rien aux ruines.

— Vous le pourrez si vous voulez, dit Macht. J'essayais simplement de vous rendre service. »

Tous deux, nous tournâmes nos regards vers Virginie.

Elle leva vers moi ses yeux si bruns. Et de ces yeux émana une supplique, plus vieille que la femme ou que l'homme, plus vieille que l'humanité. Je savais ce qu'elle allait dire avant qu'elle eût ouvert la bouche. Elle allait dire qu'il *fallait* savoir.

Macht écrasait machinalement quelques fragments de roche tendre avec son pied.

À la fin, Virginie prit la parole : « Paul, je ne cherche pas le danger pour l'amour du risque. Mais ce que j'ai dit là-bas, je le pense. N'est-il pas possible que l'on nous ait donné *l'ordre* de nous aimer l'un l'autre ? Quelle serait donc notre vie si notre bonheur, notre âme

même dépendaient d'un ruban enroulé dans une machine, ou d'une voix mécanique qui nous parlait pendant notre sommeil, tandis que nous apprenions le français ? Il peut être amusant de revenir aux époques révolues. J'en suis persuadée. Je sais que vous me donnez une qualité de bonheur dont je n'avais jamais soupçonné l'existence jusqu'à ce jour. S'il s'agit réellement de nous, c'est un don merveilleux et nous nous devons de le connaître. Sinon... » Elle éclata en sanglots.

J'aurais voulu dire : « S'il n'en est rien, ce sera exactement la même chose », mais le visage sinistre et maussade de Macht était braqué sur moi par dessus l'épaule de Virginie que j'attirais à moi. Il n'y avait plus rien à dire. Je la pressai dans mes bras. De dessous la semelle de Macht, émergea un ruisselet de sang que la poussière absorba.

« Macht, dis-je, êtes-vous blessé ? » Virginie se retourna elle aussi. Macht leva les sourcils et dit avec indifférence :

« Non. Pourquoi ?

— Ce sang. Sous votre pied. »

Il abaissa son regard.

« Oh ! cela ? dit-il. Ce n'est rien. Ce sont simplement les œufs de quelque anti-oiseau qui ne vole même pas.

— Cessez cela ! » criai-je télépathiquement, en me servant de la Vieille Langue Populaire. Je n'avais même pas essayé de penser dans notre français nouvellement appris. Surpris, il recula d'un pas. De nulle part me parvint un message : merci, bongrand rentrez chezvousssiouplait merci bongrand homméméchant homméméchant...

Quelque part, un animal, un oiseau peut-être, m'avertissait de me méfier de Macht. Je projetai un *merci* mental et reportai mon attention sur Macht. Nous nous fixâmes mutuellement. Était-ce en cela que consistait la *culture* ? Étions-nous maintenant des hommes ? Le concept de liberté incluait-il toujours la liberté de se méfier, de craindre, de haïr ?

Il ne me plaisait pas du tout. Les noms de crimes oubliés revinrent assaillir mon esprit : assassinat, meurtre, rapt, sadisme, viol, vol...

Nous n'avions rien connu de toutes ces choses et pourtant elles

avaient un sens pour moi.

Il me parla sans hausser le ton. Nous avons été tous deux attentifs à protéger nos cerveaux d'une lecture télépathique, de sorte que nous ne pouvions communiquer qu'en français. « C'est vous qui avez voulu venir, dit-il impudemment, ou du moins votre compagne...

— Le mensonge a-t-il fait déjà son apparition dans le monde, dis-je, et allons-nous monter dans les nuages sans aucune raison ?

— Il y a une raison », dit Macht. Je repoussai doucement Virginie sur le côté et fermai mon esprit avec tant de vigueur que l'effort anti-télépathique ressemblait à une migraine.

« Macht, dis-je, et je pouvais entendre dans ma propre voix le rugissement d'un animal, dites-moi pourquoi vous, nous avez amenés ici, ou je vais vous tuer. »

Il ne recula pas mais me fit face, prêt au combat. « Tuer, dit-il, vous voulez dire me rendre mort ? » Mais ses paroles ne semblaient pas convaincantes. Nous ne savions nous battre ni l'un ni l'autre, mais nous nous préparâmes pour l'attaque et pour la défense.

Sous le bouclier de ma propre pensée se glissa une pensée d'animal : hommebon hommebon prends-le parlecou pasd'air aaha pasd'air ahaa comme œufcassé...

Je suivis le conseil sans m'inquiéter d'où il provenait. C'était simple. Je marchai sur Macht, lui entourai le cou de mes mains et serrai. Il essaya de pousser mes mains. Puis il tenta de me donner des coups de pied. Mais je me contentai de lui tenir le cou. Si j'avais été un seigneur ou un aventurier, j'aurais su me battre. Mais je ne savais pas, lui non plus. Cela finit lorsque le poids pesa sur mes mains.

Surpris, je lâchai prise.

Macht avait perdu connaissance. Était-ce cela la *mort* ?

Sûrement pas, car il se mit sur son séant. Virginie courut vers lui. Il se frotta le cou et dit d'une voix changée :

« Vous n'auriez pas dû faire cela. »

Ses paroles me donnèrent du courage. « Dites-moi, éructai-je, dites-moi pourquoi vous vouliez nous faire venir ou je recommence ! » ? Macht sourit faiblement. Il appuya la tête sur le bras de Virginie. « C'est la peur, dit-il, la peur.

— La peur ? » Je connaissais le mot – mais pas sa signification.

Un genre d'inquiétude, peut-être, l'instinct qui prévient l'animal du danger ?

J'avais pensé sans fermer mon cerveau ; sa réponse mentale me revint : *Oui*.

« Mais pourquoi aimez-vous la peur ? » demandai-je.

Elle est délicieuse, pensa-t-il, elle me rend malade et nerveux et vivant. C'est comme une médecine puissante, presque aussi bonne que le stroon. J'y suis déjà allé. Tout là-haut. J'avais très peur. C'était merveilleux et mauvais et bon tout à la fois. J'ai vécu mille ans en une heure. J'en voulais encore, mais j'ai pensé que ce serait plus excitant en compagnie d'autres personnes.

« Maintenant je vais vous tuer, dis-je en français. Vous êtes très... très... (je cherchais le mot) vous êtes très mauvais.

— Non, dit Virginie. Laissez-le parler. »

Il projeta ses pensées vers moi, sans s'occuper des mots. *Cette peur, les Seigneurs des Instruments ne nous l'ont jamais permise. Ni la réalité. Nous naissions dans la stupeur et nous mourions dans un rêve. Même les gens inférieurs, les animaux, vivaient plus que nous. Les machines n'éprouvent pas la peur. C'est ce que nous étions. Des machines qui se croyaient des hommes. Et maintenant nous sommes libres.*

Il vit dans mon cerveau le tranchant d'une fureur noire, et il changea de sujet. *Je ne vous ai pas menti Voici la route qui mène à l'Abba-dingo. J'y ai été. Il fonctionne. De ce côté, il fonctionne toujours.*

« Il fonctionne, s'écria Virginie, vous voyez bien qu'il le dit. Il dit la vérité. Oh ! Paul, allons-y !

— Entendu, nous irons », dis-je.

Je l'aidai à se lever. Il semblait embarrassé, comme un homme qui vient de montrer quelque chose dont il a honte.

Nous marchâmes sur la surface de l'indestructible boulevard. Elle était agréable aux pieds.

Au fond de mon cerveau, le petit oiseau invisible me lançait ses pépiements mentaux : *hommebon hommebon rendslemort prendsdel'eau prendsdel'eau...*

Sans y prêter attention je continuai d'avancer. Virginie était entre

nous. Je n'y prêtais pas attention.
Je le regrette.

Nous marchâmes longtemps.

Tout était nouveau pour nous. La pensée que nul nous gardait, que l'air était de l'air libre, qu'il n'était pas puisé par les machines atmosphériques, nous transportait de joie. Nous voyions beaucoup d'oiseaux, et lorsque je projetais ma pensée dans leur direction je découvrais que leurs petites âmes sursautaient de surprise et qu'elles étaient opaques ; c'étaient des oiseaux naturels, comme nous n'en avions jamais vus. Virginie me demandait leurs noms et je les qualifiais imprudemment de tous les noms d'oiseaux que j'avais appris en français, sans savoir s'ils étaient appropriés ou non.

Maximilien Macht avait retrouvé sa bonne humeur, lui aussi, et il nous chanta une chanson d'une voix fausse, improvisant les paroles au fur et à mesure : nous prendrions la rue haute, disait-il, et lui la rue basse et il serait en Ecosse avant nous. Ça n'avait pas de sens mais la cadence était plaisante. À chaque fois qu'il prenait une certaine avance sur Virginie et moi, je faisais des variations sur *Macouba* et lui fredonnais les couplets dans sa jolie oreille.

Nous étions heureux, en pleine liberté, en pleine aventure, jusqu'au moment où nous ressentîmes les premières atteintes de la faim.

C'est à ce moment que commencèrent nos ennuis.

Virginie s'approcha d'un lampadaire, le frappa légèrement du poing et dit : « Nourris-moi. » Le lampadaire aurait dû s'ouvrir et nous servir à dîner, ou sinon nous avertir à quelle distance nous pourrions trouver un repas. Il ne fit rien de tel. Aucune réaction. Il devait être en panne.

Après cela, nous fîmes un jeu de frapper à tous les lampadaires. Le boulevard Alpha Ralpha s'élevait maintenant à environ cinq cents mètres au-dessus du paysage environnant. Les oiseaux sauvages virevoltaient au-dessous de nous. Il y avait moins de poussière sur les trottoirs, et moins d'herbes folles. L'immense route que ne soutenait aucun pylône s'élevait dans les nuages comme un gigantesque ruban.

Nous nous lassâmes bientôt de frapper aux lampadaires. Il n'y

avait ni eau ni nourriture.

Virginie devint quelque peu nerveuse. « Il ne servirait à rien de revenir sur nos pas maintenant. La nourriture se trouve sûrement plus loin. Je regrette que vous n'ayez pas pensé à emporter quelques provisions. »

Pourquoi aurais-je pensé à emporter des provisions ? À qui cette idée saugrenue pourrait-elle venir ? Pourquoi transporter de la nourriture alors qu'on en trouve partout ? Ma chérie n'était pas raisonnable, mais elle était ma chérie et les petites imperfections de son caractère m'incitaient encore à l'aimer davantage.

Macht continuait à frapper aux lampadaires, en partie pour s'isoler de notre petite querelle, et il obtint soudain un résultat inattendu.

Un instant, je le vis se pencher pour administrer au fût d'un lampadaire l'habituel horizon – et le moment d'après, il poussait un aboiement de chien et je le voyais monter la pente à toute vitesse. Je l'entendis crier quelque chose, mais je ne distinguai pas les mots, et il disparut bientôt dans les nuages.

Virginie se tourna vers moi. « Voulez-vous que nous rentrions maintenant ? Macht est parti. Nous pourrions dire que nous étions fatigués.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Naturellement, mon chéri. »

Je me mis à rire avec un peu d'irritation. Elle avait insisté pour que nous venions, et maintenant elle était prête à faire demi-tour, à renoncer à son pèlerinage, uniquement pour me faire plaisir.

« Continuons, dis-je. Nous ne devons plus être très loin du but. Marchons.

— Paul... » Elle était tout près de moi. Ses yeux bruns reflétaient son trouble, comme si elle se frayait un chemin jusqu'à mon cerveau. Je répliquai mentalement : *Voulez-vous parler de cette façon ?*

« Non, dit-elle en français. Je veux dire les choses une par une, Paul, je veux aller à l'Abba-dingo. J'en ai besoin. Rien ne m'est plus nécessaire dans la vie. Et en même temps je n'ai pas envie d'y aller. Il y a quelque chose qui n'est pas très clair là-haut. J'aimerais mieux vous posséder de façon irrationnelle que de ne pas vous posséder du tout. Il

pourrait arriver quelque chose. »

Prudemment, je lui demandai : « Ressentez-vous cette peur dont parlait Macht ?

— Oh ! non, Paul, non, pas du tout. Cette sensation n'a rien d'excitant. Ça ressemble à un rouage qui serait cassé dans une machine...

— Écoutez... », l'interrompis-je.

Du lointain, de l'intérieur des nuages, nous parvenaient comme des plaintes d'animal. On y distinguait vaguement des mots. Ce devait être Macht. Je crus entendre : « Attention ! » Lorsque je lançai le faisceau de mes pensées à sa recherche, la distance engendra des cercles qui m'étourdirent.

« Allons, chérie, dis-je.

— Oui, Paul », dit-elle et sa voix était un insondable mélange de bonheur, de résignation et de désespoir-Avant de nous mettre en route, je la regardai attentivement. Elle était *mon* amour. Le ciel était devenu jaune et les lampadaires ne s'étaient pas encore allumés. Sur le ciel d'un jaune éclatant, ses boucles brunes se teintaient d'or, ses prunelles brunes arrivaient presque à se confondre avec le noir de ses iris, son jeune visage prédestiné semblait plus chargé de signification qu'aucun visage humain qu'il m'eût été donné de contempler.

« Vous êtes mienne, dis-je.

— Oui, Paul, répondit-elle, puis avec un sourire épanoui : C'est *vous* qui me l'avez dit, c'est doublement gentil. »

Un oiseau perché sur le garde-fou nous jeta un coup d'œil sévère et s'envola. Peut-être n'approuvait-il pas les manières humaines, c'est pourquoi il plongea dans l'air noir. Je le vis se redresser très bas au-dessous de moi et se laisser flotter nonchalamment sur ses ailes.

« Nous ne sommes pas libres comme l'oiseau, chérie, dis-je à Virginie, mais nous sommes plus libres que les hommes ne l'ont jamais été depuis dix mille ans. »

Pour toute réponse, elle étreignit mon bras et me sourit.

« Et maintenant, ajoutai-je, allons rejoindre Macht. Passez vos bras autour de moi et tenez bon. Je vais solliciter ce lampadaire. Faute de pouvoir manger, nous ferons peut-être une promenade. »

Je la sentis se cramponner étroitement à ma taille et je frappai le

lampadaire.

Presque aussitôt, les lampadaires se mirent à défiler vertigineusement de chaque côté de nous. Le sol sous nos pas semblait ferme, mais nous nous déplaçons à grande vitesse. Même dans le sous-sol de service, je n'avais jamais vu de chaussée roulante aussi rapide. La robe de Virginie claquait dans le vent comme un fouet. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous avons pénétré dans le nuage et en étions ressortis. Un nouveau monde s'étendait autour de nous, les nuages étaient sous nos pieds et au-dessus de têtes. Çà et là dans une trouée, on apercevait un bout de ciel bleu. La stabilité de notre marche était remarquable. Les anciens ingénieurs avaient parfaitement conçu et réalisé cette chaussée route. Nous montions, nous montions, sans nous sentir étourdis. Un autre nuage.

Cette fois, tout se passa si vite que je n'eus même pas le temps de m'en rendre compte. Une masse sombre surgit devant moi et se précisa à ma rencontre. Je reçus un choc violent en pleine poitrine. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me rendis compte que c'était le bras de Macht qui m'avait heurté en essayant de m'agripper au moment de passer par-dessus bord. Puis nous entrâmes dans un nouveau nuage. Avant d'avoir eu le temps de dire un mot à Virginie, je ressentis un nouveau choc. La douleur fut terrible. Je n'avais jamais senti rien de si affreux dans toute ma vie. Virginie avait culbuté par-dessus moi. Elle me tirait par les mains.

Je voulus lui dire de cesser de tirer, qu'elle me faisait mal, mais j'avais le souffle coupé. Et plutôt que de discuter je m'efforçais de me conformer à son désir. Je me hissai à ses côtés. C'est seulement à ce moment que je me rendis compte qu'il n'y avait rien sous mes pieds – pas de pont, pas de poutre, rien. Je me trouvais sur l'arête du boulevard, l'arête brisée du côté supérieur. Il n'y avait rien sous moi si ce n'est quelques câbles tordus et, très loin au-dessous, un minuscule ruban qui devait être une route ou une rivière.

Nous avons franchi la vaste brèche et j'étais tombé juste assez loin pour venir heurter de la poitrine l'arête supérieure de la chaussée.

La douleur n'avait aucune importance.

Dans peu de temps, le docteur-robot arriverait pour me réparer.

Un regard sur le visage de Virginie me rappela qu'il n'y avait ni

docteur-robot, ni monde, ni Instruments, rien que le vent et la douleur. Elle pleurait. Je mis un certain temps à comprendre ce qu'elle disait.

« C'est ma faute, c'est ma faute, chéri, êtes-vous mort ? »

Ni l'un ni l'autre, nous n'étions très sûrs de connaître le sens du mot *mort*, parce que les gens s'en allaient toujours au moment prévu ; mais nous savions que cela signifiait la cessation de la vie. J'essayais de lui dire que j'étais vivant, mais elle s'efforçait de m'entraîner loin de la brèche.

Je me servis de mes mains pour me dresser sur mon séant.

Elle s'agenouilla auprès de moi et couvrit mon visage de baisers.

Je fus enfin capable d'articuler : « Où est Macht ? »

Elle regarda derrière elle. « Je ne le vois pas. »

J'essayai de regarder à mon tour. Plutôt que de me voir faire des efforts pénibles, elle me dit : « Tenez-vous tranquille. Je vais regarder encore. »

Bravement, elle s'approcha de la brèche. Elle examina l'autre côté, s'efforçant de percer du regard les nuages qui passaient sur le boulevard, comme aspirés par un ventilateur. Puis elle s'écria :

« Je le vois. Comme il est drôle. On dirait un insecte dans une vitrine d'entomologiste. Il rampe sur les câbles pour traverser. »

En m'aidant de mes mains et de mes genoux, je m'approchai d'elle et regardai à mon tour. Il était là, petit point se déplaçant sur un fil ; les oiseaux virevoltaient autour de lui. Sa position paraissait très critique. Peut-être avait-il son content de la peur qui lui était nécessaire pour le rendre heureux. Quant à moi, je n'avais nul besoin de cette peur. J'avais besoin de nourriture, d'eau et d'un docteur-robot.

Hélas ! rien de tout cela n'existait ici. Je me hissai sur mes pieds. Virginie voulut m'aider, mais j'étais debout avant qu'elle eût pu terminer son geste.

« Continuons, dis-je.

— Où ? dit-elle.

— Vers l'Abba-dingo. Nous trouverons peut-être des machines amies là-bas. Ici, il n'y a rien que le vent et le froid, et les lumières qui ne se sont pas encore allumées. »

Elle fronça les sourcils. « Mais, Macht... ?

— Il lui faudra des heures avant d'arriver ici. Nous pourrons revenir. »

Elle obéit.

Une fois de plus, nous prîmes la gauche du boulevard. Je lui dis de se cramponner à ma taille pendant que je frapperais les lampadaires, un à un. Il devait sûrement y avoir un poste de relancement pour les passagers de la route.

À la quatrième tentative, ce fut le succès.

Une fois de plus, le vent s'engouffra dans nos vêtements tandis que nous montions à toute vitesse le long du boulevard Alpha Ralpa. Nous faillîmes choir lorsque la chaussée vira sur la gauche. Je repris mon équilibre et la route vira sur la droite. Et puis ce fut l'arrêt.

C'était cela, l'Abba-dingo.

Une plate-forme couverte d'objets blancs – des fragments, des bâtons et des boules imparfaitement formées de la grosseur de ma tête.

Virginie se tenait près de moi, silencieuse.

De la taille de ma tête ? Du pied je retournai l'un des objets et cette fois je vis de quoi il s'agissait. C'étaient des gens. La partie interne. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ce que je voyais là sur le sol avait sans doute été une main. Il y en avait des centaines le long du mur.

« Venez, Virginie », dis-je en exerçant un ferme contrôle sur ma voix et en dissimulant mes pensées.

Elle suivit sans dire un mot. Les objets qui parsemaient le sol excitaient sa curiosité, mais elle ne semblait pas en reconnaître l'origine.

Pour ma part, j'observai le mur.

Je finis par les découvrir les petites portes de l'Abba-dingo.

Sur l'une d'elles on lisait : METEOROLOGICAL. Ce n'était pas un mot de la Langue Populaire Ancienne, ce n'était pas non plus du français, mais c'en était tellement proche que je compris qu'il avait un rapport avec l'atmosphère. Suivaient des nombres qui n'avaient aucun sens, puis la mention : *Typhoon coming*^[2].

Je ne savais pas ce que voulait dire *coming*, mais je connaissais le sens du mot *typhoon* – en français « typhon », une turbulence importante de l'air. Que ces machines s'occupent de ce qui les regarde, pensai-je. Cela ne nous concernait pas.

« Nous ne sommes pas plus avancés, dis-je.

– Que signifie ce terme ? demanda-t-elle.

– Une perturbation de l'air.

– Ah ! dit-elle, cela ne peut pas nous inquiéter, n'est-ce pas ?

– Non, bien sûr. »

J'essayai le panneau suivant sur lequel était inscrit le mot FOOD^[3]. Lorsque ma main toucha la petite porte, il y eut un craquement plaintif comme si la tour entière avait éructé. La porte s'ouvrit légèrement et il en sortit une odeur pestilentielle. Puis elle se referma de nouveau.

La troisième porte était marquée HELP^[4], mais lorsque je la touchai il ne se produisit rien. Peut-être s'agissait-il d'un ancien appareil à collecter les impôts. La quatrième porte était plus grande et entrouverte à la base. Au sommet un écriteau portait : PREDICTIONS, ce qui était assez clair pour ceux qui connaissent le vieux français. La phrase du bas était plus mystérieuse : PUT PAPER HERE^[5]. Je n'arrivais pas à deviner ce que cela voulait dire.

J'essayai la télépathie. Cela ne donna rien. Le vent sifflait autour de nous. Quelques-unes des boules calcaires et des fragments roulaient sur le sol. J'essayai de nouveau, m'efforçant de ressusciter quelques réminiscences de pensées depuis longtemps disparues. Un cri retentit dans mon esprit, un long cri perçant qui ne ressemblait guère à un son sorti d'une gorge humaine. Ce fut tout. J'étais peut-être contrarié. Je ne ressentais pas de peur, mais j'étais ennuyé pour Virginie.

Elle regardait fixement le sol.

« Paul, dit-elle, n'est-ce pas là un veston d'homme sur le sol, près de ces curieux objets ? »

J'avais vu une fois une ancienne radiographie dans un musée, et je savais que ce veston entourait le matériau qui constituait la charpente intérieure de l'homme. Il n'y avait pas de « boule » là. Et par

conséquent j'étais tout à fait sûr qu'il était mort.

Comment était-ce arrivé aux temps anciens ? Pourquoi les Instruments avaient-ils permis cela ? Mais aussi, les Instruments avaient toujours interdit l'accès de la tour par ce côté.

Les contrevenants avaient peut-être trouvé leur punition d'une manière que je ne pouvais imaginer.

« Regardez, Paul, dit Virginie. Je peux y passer la main. »

Avant que j'aie pu m'y opposer, elle avait glissé sa main dans la fente au-dessous des mots : PUT PAPER HERE.

Elle poussa un cri.

Sa main était prisonnière.

J'opérai une traction sur le bras, mais il était coincé. Elle gémissait de douleur. Soudain, sa main se trouva libre.

Des mots étaient gravés lisiblement dans sa chair à vif. Je déchirai un pan de mon manteau et étanchai sa blessure.

Elle sanglotait à mes côtés et je découvris sa main. Et c'est alors qu'elle vit les mots imprimés sur sa peau.

On pouvait lire, en vieux français cette fois : *Vous aimerez Paul toute votre vie.*

Virginie me laissa bander sa main, puis elle me tendit son visage pour que je l'embrasse. « Je ne regrette rien, dit-elle. Cela valait bien le voyage, Paul. Voyons si nous pouvons redescendre. Maintenant je sais. »

Je l'embrassai encore une fois et lui dis d'un ton rassurant :

« Oui, vous savez maintenant.

— Naturellement, sourit-elle à travers ses larmes. Les Instruments n'auraient pas pu programmer cela. Quelle ingénieuse vieille machine ! S'agit-il d'un dieu ou d'un diable, Paul ? »

Je n'avais pas encore appris ces mots, à l'époque, aussi me contentai-je de lui tapoter l'épaule.

Nous allions partir, lorsque à la dernière minute, je m'aperçus que je n'avais pas essayé moi-même les *prédictions*.

« Une petite minute, chérie. Laissez-moi prendre un morceau de votre bandage. »

Elle attendit patiemment. Je découpai une bande de tissu de la taille de ma main, puis je ramassai un fragment qui avait appartenu à

une personne ; cela pouvait bien être un avant-bras.

Je revins avec l'intention de pousser le tissu dans la fente, mais lorsque je m'approchai de la porte, un énorme oiseau s'y était posé.

De la main, je repoussai l'oiseau et il protesta par une sorte de croassement. Il semblait même vouloir me menacer avec ses cris discordants et son bec effilé. Je n'arrivais pas à le déloger.

Alors j'essayai la télépathie. *Je suis un homme véritable ! Va-t'en !*

Le cerveau obscur de l'oiseau me renvoya un *non non non non* obstiné.

Là-dessus, je lui décochai un tel coup de poing qu'il fut projeté sur le sol. Il se remit sur pattes parmi les débris blanchâtres, puis, ouvrant ses ailes, il se laissa emporter par le vent.

J'introduisis mon morceau de tissu dans la fente et je comptai jusqu'à vingt, puis je le retirai.

Les mots étaient clairs, mais ils ne signifiaient rien :

Vous aimerez Virginie pendant vingt minutes encore.

Sa voix heureuse, rassurée par la prédiction, mais encore tremblante de la douleur causée par la blessure de sa main, me parvint, lointaine : « Qu'est-ce que cela dit, chéri ? »

Feignant une maladresse, je laissai le vent emporter le chiffon. Il voltigea comme un oiseau. Virginie le vit partir.

« Qu'y avait-il d'écrit ? »

Exactement la même chose que pour vous.

Mais les mots, Paul, quels étaient-ils ? » Avec amour, le cœur serré, et peut-être un peu de « peur », je mentis et lui murmurai doucement :

« Il y avait écrit : *Paul aimera toujours Virginie.* »

Elle me regarda avec un sourire rayonnant. Sa silhouette pleine et robuste résistait fermement au vent. Une fois de plus, elle était la jolie, la grassouillette Menerima, que j'avais remarquée dans notre groupe d'immeubles lorsque nous étions enfants. Mais elle était plus que cela. Elle était mon nouvel amour, dans un monde retrouvé. Elle était ma petite demoiselle de la Martinique.

Le message n'avait pas de sens. Nous l'avions bien vu, au guichet marqué FOOD, que la machine était cassée.

« Il n’y a ni eau ni nourriture ici », dis-je. En fait, je voyais une mare d’eau près du garde-fou, mais elle avait passé sur les éléments de charpente humaine qui traînaient sur le sol et je n’avais pas le cœur de la boire.

Virginie était tellement heureuse qu’en dépit de sa main blessée, du manque d’eau et du manque de nourriture, elle marchait avec gaieté et vigueur.

Et je me dis à moi-même : « Vingt minutes. Près de six heures se sont écoulées. Si nous restons ici, nous devons affronter des dangers inconnus. »

Nous descendîmes le boulevard Alpha Ralpa d’un pas ferme. Nous avons vu l’Abba-dingo et nous étions toujours vivants. Je ne pensais pas que j’étais « mort », mais les mots avaient été pendant si longtemps dénués de sens à mes yeux qu’il m’était difficile de les employer à bon escient.

La pente de la rampe était si raide que nous nous cabrions comme des chevaux. Le vent nous soufflait au visage avec une force incroyable.

Il nous fut impossible de voir la tour entière – nous n’aperçûmes que le mur au pied duquel nous avait déposés l’ancienne chaussée roulante. Le reste de l’édifice était caché par les nuages, qui défilaient autour de la structure comme des chiffons sans cesse mis en lambeaux.

Le ciel était rouge d’un côté et d’un jaune sale de l’autre. De grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber.

« Les machines atmosphériques sont brisées », criai-je à l’intention de Virginie.

Elle tenta de me répondre, mais le vent emporta ses paroles. Je lui répétais ce que je savais des machines atmosphériques. Elle hochait la tête d’un air heureux, bien que le vent fît tourbillonner ses cheveux et que les gouttes d’eau marquassent sa robe dorée d’innombrables taches rondes. Elle s’accrochait à mon bras. Son visage rayonnait de bonheur tandis que nous continuions à descendre. Ses yeux bruns étaient pleins de confiance et de vie. Elle s’aperçut que je la regardais et elle baisa mon avant-bras sans perdre le pas. Elle était ma bien-aimée pour toujours et elle le savait.

L'eau qui venait du ciel, et dont j'appris plus tard le véritable nom : *pluie*, tombait de plus en plus fort. Soudain, elle fut mêlée d'oiseaux. Un grand volatile, battant vigoureusement des ailes, parvint à demeurer immobile devant mon visage, bien que sa vitesse de vol fût de plusieurs lieues à l'heure. Il me croassa dans la figure et fut emporté par le vent. Il n'avait pas plutôt disparu qu'un autre oiseau vint me frapper en plein corps. Je le suivis des yeux mais il fut emporté par le courant d'air. Je ne perçus qu'un écho télépathique : *non non non non !*

Non quoi ? pensai-je. Un conseil d'oiseau, cela n'avance pas à grand-chose.

Virginie me saisit le bras et s'arrêta. La brèche béante dans le boulevard Alpha Ralpha était devant nous. De vilains nuages jaunes se précipitaient dans la brèche comme des poissons dans un bras de mer.

Virginie criait.

Je ne pouvais l'entendre et je me penchai. De la sorte, sa bouche touchait presque mon oreille.

« Où est Macht ? » criait-elle.

Avec précaution, je la conduisis du côté gauche de la chaussée où le garde-fou nous assurait une certaine protection contre le vent et la pluie. À présent nos regards ne portaient pas bien loin. Je la fis s'agenouiller et je m'accroupis près d'elle. La pluie nous fouettait le dos. La lumière autour de nous était devenue tout entière d'un jaune sombre et sale.

Nous pouvions encore voir, mais pas beaucoup.

J'aurais bien voulu demeurer à l'abri de la rambarde, mais elle me donna un coup de coude dans les côtes. Elle aurait voulu que nous tentions quelque chose pour Macht. Mais quoi, je n'en savais rien. S'il avait trouvé un abri, il était sauvé, mais s'il se trouvait toujours sur l'un de ces câbles, le vent aurait tôt fait de l'enlever, et il n'y aurait plus de Maximilien Macht. Il serait « mort » et sa structure interne blanchirait quelque part sur le sol.

Virginie insistait.

Nous rampâmes jusqu'au bord de la brèche. Un oiseau passa, rapide comme une balle, fonçant droit sur mon visage. Je m'effaçai. L'une de ses ailes me toucha. Elle brûla ma joue comme si celle-ci avait

été frôlée par le feu. Je ne savais pas que des plumes pussent être aussi dures. Les oiseaux doivent tous posséder des mécanismes mentaux déréglés s'ils heurtent ainsi les gens sur le boulevard Alpha Ralpa. Ce n'est pas là une manière convenable de se comporter à l'égard des personnes véritables.

Enfin nous atteignîmes le bord, rampant à plat ventre. J'essayais de plonger les ongles de ma main gauche dans la matière semblable à la pierre dont était faite la rambarde, mais elle était plate et n'offrait guère de prise, sauf à la moulure ornementale. Mon bras droit entourait la taille de Virginie. Je souffrais de ramper ainsi, car mon corps était endommagé par sa rencontre avec l'arête de la chaussée, au voyage d'aller. Tandis que j'hésitais, Virginie s'avança.

Nous ne distinguions rien.

L'obscurité nous enveloppait.

Le vent et l'eau nous martelaient comme d'innombrables poings.

Sa robe était tendue comme si un chien y avait planté ses crocs et tirait en manière de jeu. J'aurais bien voulu retourner à l'abri de la rambarde, où nous aurions pu attendre la fin de la perturbation atmosphérique.

Soudain, la lumière s'alluma tout autour de nous. C'était l'électricité indomptée que les anciens appelaient : *éclair*. J'appris plus tard qu'il se produit fréquemment dans les endroits qui se trouvent hors de la portée des machines atmosphériques.

La rapide lumière nous montra un visage blanc qui nous fixait. Il était pendu aux câbles au-dessous de nous. Sa bouche était ouverte, sans doute devait-il crier. Je ne saurai jamais si l'expression de son visage reflétait la « peur » ou un grand bonheur. Il était en tout cas surexcité. La lumière brillante disparut et je crus entendre l'écho d'un appel. Je braquai sur lui mon faisceau télépathique mais il n'y avait rien pour y répondre. Seul quelque oiseau obstiné qui me criblait d'un *non non non non non* mental.

Virginie se raidit dans mes bras. Elle se tortilla. Je lui criai quelque chose en français. Elle n'entendait pas.

Puis je l'appelai par télépathie.

Mais il y avait quelqu'un d'autre dans son esprit.

Son faisceau mental affronta le mien, plein de répulsion : « La

fille-chat ! Elle va me *toucher* ! »

Elle se tordit. Mon bras droit fut soudain vide. Je vis la flamme d'une robe d'or franchir l'arête dans la pénombre. Je tendis mon faisceau mental vers elle, et je saisis son cri : « Paul... au secours... »

Puis ses pensées s'évanouirent à mesure que son corps s'enfonçait dans le vide.

Le « quelqu'un d'autre » était C'mell, que nous avions rencontrée la première fois dans le corridor.

« Je suis venue vous chercher tous les deux, me dit-elle en pensée. À vrai dire, les oiseaux ne s'occupaient pas d'elle.

— Que viennent faire les oiseaux dans cette affaire ?

— Vous les avez sauvés. Vous avez sauvé leurs petits lorsque l'homme aux cheveux roux s'apprêtait à les tuer tous. Nous étions tous inquiets de ce que vous, les personnes véritables, feriez lorsque vous seriez libres. Nous avons trouvé. Certains d'entre vous sont mauvais et détruisent les autres vies. D'autres sont bons et protègent la vie. »

C'est donc tout ce que contiennent les termes *bon* et *mauvais* ? pensai-je.

J'aurais sans doute dû rester sur mes gardes. Les gens véritables n'avaient pas besoin de connaître l'art de se battre, mais les homuncules y étaient rompus. Ils naissaient au milieu de la bataille et ils travaillaient au milieu des conflits. C'mell, en vraie fille-chat, me cueillit d'un direct au menton. Elle ne possédait pas d'anesthésique, et la seule méthode dont elle disposait pour me transporter sur les câbles en plein typhon, c'était de me rendre inconscient et détendu.

Je me réveillai dans ma propre chambre. Je me sentais vraiment très bien. Le docteur-robot était là.

« Vous avez subi un choc. Je me suis déjà mis en rapport avec un sous-commissaire aux Instruments et je puis effacer les souvenirs de la dernière journée, si vous le désirez. »

Il avait un visage plaisant.

Où était passé le vent tumultueux, ce vent qui tombait comme une pierre autour de nous ? L'eau qui tombait du ciel là où les machines atmosphériques ne la contrôlaient plus ? Où était la robe d'or et la face avide de peur de Maximilien Macht ?

Je remuais ces idées dans ma tête mais le docteur-robot, n'étant pas doté de télépathie, n'en savait rien.

« Où, demandai-je, est mon véritable amour ? »

Les robots sont incapables de ricaner, mais ce dernier tenta néanmoins de le faire. « La fille-chat nue à la chevelure flamboyante ? Elle est partie chercher quelques vêtements. »

Je le fixai avec des yeux ronds.

Son petit cerveau toussotant et crachotant de machine moulaît ses sales petites pensées mesquines. « Je dois dire, monsieur, que vous autres, vraies personnes, vous changez bien vite... »

On ne discute pas avec une machine. À quoi bon lui répondre ?

Mais cette autre machine ? Vingt minutes. Comment expliquer cela ? Comment avait-elle pu savoir ? Je ne voulais pas discuter avec cette autre machine non plus. Ç'avait dû être une machine bien puissante avant d'être mise au rebut – elle avait peut-être servi dans d'anciennes guerres. Je n'avais pas l'intention de résoudre la question. Certains pourraient l'appeler un dieu. Moi je ne l'appellerai d'aucun nom. Je n'ai pas besoin de ressentir de la « peur », et je n'ai pas l'intention de retourner au boulevard Alpha Ralpha.

Mais écoute, ô mon cœur ! Comment pourras-tu désormais retourner au café ?

C'mell entra et le docteur-robot quitta la pièce.

Traduit par Pierre Billon.
Alpha Ralpha Boulevard

© Mercury Press, 1961.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

POUR UNE POIGNÉE DE GLOIRE – C.M. Kornbluth

Depuis que l'homme éloigne les limites du monde qui lui est régulièrement accessible, chaque fois que les explorateurs et les pionniers laissent la place aux commerçants et aux touristes, les agents de liaison viennent jouer leur rôle. Ils assurent le maintien d'une parcelle de connu dans l'inconnu, et le récit qui suit se fonde sur l'idée qu'il continuera à en être ainsi même à l'époque des civilisations galactiques. Le langage, le sentiment religieux, le marchandage – sous des formes peut-être modifiées – conserveront leur importance, avec d'autres éléments de notre civilisation, éléments dont la persistance et la nécessité sont ici postulées.

Perdu parmi un millier de ses semblables dans le gigantesque réfectoire, le jeune Alen mangeait en pensant à autre chose tandis que la voix du lecteur ronronnait dans le silence parfait de la salle. La leçon de ce jour-là se trouvait être une liste de mots empruntés au vocabulaire du peuple marin de la planète Thétis VIII.

« *Tlon* : un vaisseau, ânonnait le lecteur. *Rtlo* : des vaisseaux, nombre inconnu. *Long* : des vaisseaux, nombre connu, toujours modifié par un nombre cardinal. *Ongr* : un vaisseau dans une collection de vaisseaux, toujours modifié par un nombre ordinal. *Ngrt* : le premier vaisseau d'une collection de vaisseaux ; exception à *ongr*. »

Un frère lai s'approcha d'Alen sur la pointe des pieds. « Vous êtes convoqué chez le Recteur », lui dit-il à l'oreille.

Alen n'avait pas le temps de céder à la panique, bien que ce fût la réaction normale des novices à une convocation du Recteur. Il se glissa hors du réfectoire, emprunta le couloir roulant qui menait vers le nord et en descendit devant sa cellule, une minute plus tard et cinq cents

mètres plus loin. Dans son alcôve qui ne renfermait qu'un simple tabouret, un lavabo, un bureau et un ou deux presse-papiers, il échangea en hâte, mais avec un soin méticuleux, sa robe de toile bise contre les vêtements héraldiques. Alen, qui était un jeune homme pondéré et équilibré, n'avait pas conscience d'avoir enfreint l'un quelconque des paragraphes de la Règle compliquée de l'Ordre, mais il n'ignorait pas qu'il pouvait l'avoir fait sans seulement s'en rendre compte. Peut-être, se disait-il, ne reverrait-il jamais sa cellule.

Il y jeta un coup d'œil circulaire dont il espérait bien que ce ne serait pas le dernier ; un regard qui s'attarda comme pour une caresse sur l'étagère aux rouleaux où étaient rangés le Nicholson sur *Les Verbes martiens*, *The New Oxford Venusian Dictionary*, l'imposant *Deutsche-Ganymedische Konversationslexikon* en six volumes, publié jadis, bien loin de là, à Leipzig. Il s'y trouvait aussi des ouvrages plus récents comme *Les Langues de la Galaxie, Essai de classification*, un *Abrégé de Grammaire céphéienne*, le *Dictionnaire phonétique de Vega II*, et de nombreux autres, dont, bien entendu, un rouleau tout usé qui n'était autre que *Le Prince*, de ce vieux Machiavel.

Mais c'en était assez ! Alen passa le peigne dans sa barbe courte et nette et suivit le corridor qui menait vers le sud. Il changea à la première intersection pour un trottoir qui allait vers l'est et, quelques minutes plus tard, il se retrouvait devant le secrétaire lai du Recteur.

« Vous feriez mieux de réviser vos verbes irréguliers lyriens, fit irrévérencieusement le secrétaire. Il y a là un marchand qui cherche un héraut pas cher pour aller filouter sur Lyra VI. » C'est de cette peu cérémonieuse façon qu'Alen devait apprendre qu'il n'allait pas être renvoyé de l'Ordre mais élevé au rang de Compagnon. Mais, en bon héraut, il n'exprima par aucun signe son immense soulagement. Il suivit pourtant le conseil du secrétaire et revit avec bon sens son lyrien.

Il était en plein milieu d'une déclinaison qui ne s'appliquait qu'aux objets inanimés lorsque la voix du Recteur – et quelle douce voix c'était ! – émana de l'interphone du secrétaire.

« Faites entrer le novice Alen », demandait le Maître Héraut.

Après avoir remis une dernière fois de l'ordre dans ses vêtements, le jeune homme pénétra dans l'immense bureau du

Recteur au fond duquel brillait de tous ses feux le sceau de l'Ordre réalisé en diamants. Un étranger était présent ; sans doute le marchand – un gaillard à la barbe noire, dont le corps anguleux portait gauchement un manteau végélien.

« Novice, dit le Recteur, voilà qui sera le couronnement de vos efforts si vous convenez à... ? » Il se retourna avec courtoisie vers le marchand qui haussa les épaules avec irritation.

« Cela m'est égal, grommela l'homme à la barbe noire. Quelqu'un de pas cher, qui connaisse le jargon de ces voleurs de colporteurs de bijoux lyriens et surtout, *tout de suite*. Les frais généraux me mangent une fortune à chaque jour que mon vaisseau passe à m'attendre sur le terrain. Et lorsque nous serons dans l'espace, aucun doute que mon équipage imbécile gaspillera litre après litre de mon inestimable carburant. Il est ensuite certain que ces filous de Lyriens consommeront ma ruine complète en m'escroquant jusqu'au minuscule bénéfice que j'espérais retirer de cette affaire, et ce dès l'instant de notre arrivée. Bon Maître Héraut, laissez-moi cet infant pour un bas prix et je prendrai congé. »

Le Recteur fronça ses sourcils broussailleux. « Commerçant, fit-il d'une voix sonore, notre mission de culture utilitaire galactique n'a pas à se préoccuper de votre marge ou de votre bénéfice. Je vous demande de mettre ce jeune homme à l'épreuve et, si vous le jugez capable, de le prendre comme Héraut pour votre voyage. Il vous servira bien, car il lui a été enseigné que le commerce et la parole, ses moyens d'expression, sont les liens unificateurs qui, un jour, réuniront le cosmos en une seule humanité. Ne considérez pas le Collège et l'Ordre des Hérauts comme une simple aide dans votre aventure commerciale.

— Très bien », grommela le marchand. Il s'adressa à Alen en un lyrien haché : « Garçon, comment vous faire pierres à trois feux végéliennes pour femmes lyriennes aimer, venir acheter, acheter encore ?

— La gemme végélienne à trois feux, répondit Alen d'une voix douce et assurée, est tout particulièrement appréciée sur la Lyre, et surtout par les femmes, lorsqu'elle est enchâssée dans un large bracelet de cheville en verre – si elle est de belles dimensions – ou lorsqu'elle est montée suivant le motif du « cinq porte-bonheur » dans

un anneau de pouce en verre – si elle est de petite taille. » Il était heureux, très heureux, d'être tombé sur – et, cela allait de soi, d'avoir appris par cœur, suivant la coutume inflexible de l'Ordre – un roman qui traitait brièvement du commerce lyrien des bijoux.

Le commerçant fit grise mine et passa au céphéien, sa langue maternelle, apparemment. « C'était assez bien dit, Héraut. Maintenant, dites-moi si vous en avez dans le ventre pour manipuler un flingue au cas où nous serions interceptés par ces voleurs qui se prétendent Collecteurs des Douanes du Royaume d'Eyeolf, situé entre ici et la Lyre ? »

Alen savait que le regard du Recteur était braqué sur lui. « La noble mission de notre Ordre, dit-il, m'interdit de faire usage d'une autre arme que la vérité pour servir la civilisation utilitaire cosmique. Non, maître commerçant, je ne ferai pas usage d'une seule de vos armes. »

Le marchand haussa les épaules. « Enfin, je suis bien obligé de prendre ce qu'il y a. Bon Maître Héraut, faites-moi un prix. »

Le Recteur répondit d'un air détaché. « Je considère essentiellement cette mission comme un entraînement pour notre novice ; le tarif sera symbolique. Disons vingt-cinq pour cent de votre bénéfice net, départ de la Lyre – la vérification étant à la charge du Compagnon-Héraut Alen. »

Le hurlement de rage du marchand résonna sous la voûte de l'immense salle. « Ce n'est pas juste ! se mit-il à rugir. Qui en dehors de vous, vils larrons, avec votre Ordre et sa politique de les prendre au berceau, avec vos années d'entraînement, peut apprendre les langues de la Galaxie ? Quelles sont les chances d'un honnête marchand préoccupé de pertes et de profits, de jamais connaître les dialectes de toutes les races éparpillées entre Sirius et le Sac à Charbon ? Ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste, et c'est ce que je répéterai jusqu'à mon dernier soupir !

— Allez mourir dehors si vous trouvez nos conditions inacceptables, répondit le Recteur. L'Ordre ne marchand pas.

— Je le sais bien, fit le marchand d'une voix entrecoupée de soupirs. J'aurais dû en rester à mes propres méthodes et à l'usine de socles de pompes de mon bon père. Mais non ! Il fallait que je ramasse

cette affaire de pierres précieuses végéliennes ! Mais en voilà assez – apportez-moi votre contrat, que je le signe. »

Le Recteur haussa ses sourcils broussailleux. « Il n’y a pas de contrat, dit-il. La confiance mutuelle entre le Héraut et le Commerçant est la pierre angulaire sur laquelle seront construites les bonnes relations et la compréhension à l’échelle cosmique.

– À vingt-cinq pour cent pour un chiot à peine sevré », marmonna pour lui-même, en céphéien, Barbe-noire.

Aucun de ses instructeurs n’avait joué Polonius comme Alen alors qu’il se préparait à partir et quittait sa cellule, le sceau de Compagnon-Héraut sur le front. Il supposait qu’ils savaient si vingt années de préparation avaient joué leur rôle ou non.

Le marchand qui emmenait Alen au terrain où attendait son vaisseau, était moins avisé. « Le secret d’une négociation réussie, disait-il lourdement à son Héraut, c’est de céder volontairement. Cela peut vous frapper et vous sembler paradoxal, mais c’est la véritable clef de ma réussite à maintenir les bénéfices de l’affaire de socles de pompes de mon bon père. Le secret, c’est de s’incliner avec une admiration mélancolique de votre adversaire – mais *uniquement sur des détails sans importance*. Soulevez quelques difficultés quant à la date de livraison et discutez des conditions de paiement, puis laissez-le en faire à sa tête. Mais ne baissez jamais votre prix de l’épaisseur d’un cheveu, à moins... »

Alen le laissait radoter tandis qu’ils sortaient des bâtiments extérieurs du Collège. Il était heureux que la voiture soit découverte. Pour la première fois, il avait droit au chapeau bas que doivent aux Hérauts leurs inférieurs dans l’Ordre, ainsi qu’au grave salut de la tête de ses égaux. Apercevant le sceau qui ornait son front, des postulants âgés de cinq ans ôtaient leur couvre-chef avec un empressement comique ; des camarades novices qui étaient encore ses égaux quelques heures auparavant, se découvraient comme s’il était le Recteur en personne.

Le cérémonial commença à atteindre le marchand. Lorsqu’avec un dernier salut un frère lai leur fit franchir le grand portail pratiqué dans le mur d’enceinte, il exprima son irritation en ces termes : « Ils

semblent vous tenir en grande estime, mon garçon.

— Il est préférable de s'adresser à moi sous le titre de « Héraut », fit tranquillement Alen.

— Que la peste étouffe l'Ordre et le Collège ! Croyez-vous que je ne connais pas les convenances ? Je sais bien qu'il faut appeler « Héraut » les Hérauts, évidemment, mais nous allons être enfermés ensemble et vous allez travailler pour moi. Qu'advierait-il de la discipline sur le vaisseau si je devais vous faire des courbettes ?

— Il n'y aura pas de problème », répondit Alen. Barbe-noire émit un grognement et appuya brutalement sur l'accélérateur.

« Voici mon vaisseau, dit-il enfin. Le *Chant des Étoiles*. Il bat pavillon végélien – ça nous aidera peut-être à traverser le Royaume d'Eyeolf, mais ça m'a coûté une fortune en pots-de-vin. Huit membres d'équipage, de mauvais sujets, bons à rien et paresseux... Aaah ! Je ne peux en croire mes yeux ! » La voiture s'arrêta brusquement devant la silhouette du vaisseau et en l'espace d'une seconde Barbe-noire se retrouvait en haut de l'échelle, puis à l'intérieur du vaisseau. Alen le suivit en remettant de l'ordre dans ses vêtements.

Il retrouva le marchand en train d'invectiver furieusement son chef mécanicien qui avait utilisé la poussée spatiale pour chauffer le vaisseau ; il avait aperçu le léger halo de l'échappement minimal à la sortie des tuyères.

« Pour ça, bougre de buse, il y a quelque chose qui s'appelle *l'électricité*. En auriez-vous par hasard entendu parler ? Êtes-vous conscient du fait que la tâche d'un chef mécanicien consiste à veiller au fonctionnement efficace *et économique* du mécanisme de propulsion de son vaisseau ? »

Le mécanicien, un Céphéien au regard servile, aperçut Alen avec soulagement et s'empressa d'ôter sa vieille casquette tout usée. Le Héraut eut un hochement de tête solennel et le marchand éclata en imprécations. « Je ne veux plus de ces révérences et de ces salamalecs pendant tout le reste du voyage, déclara-t-il.

— Bien sûr que non, monsieur, fit le mécanicien, bien sûr que non. J'accueillais seulement le Héraut à bord. Bienvenue à bord, Héraut. Je suis Elwon, le chef mécanicien, Héraut. Et je suis heureux qu'il y ait un Héraut parmi nous ». Il jeta un regard furtif au

marchand. « J'ai déjà voyagé *avec* des Hérauts, et *sans* ; et je n'ai pas peur de dire que je me sens certainement plus en sécurité en vous sachant à bord.

— Pourriez-vous me mener à mes quartiers ? demanda Alen.

— Vos... ? commença le marchand, stupéfié.

— Je vais vous trouver une cabine, Héraut, intervint le mécanicien. Je pourrai assujettir vers l'arrière quelques cloisons étanches de façon à dégager une bonne petite pièce. Ce ne sera pas spacieux, mais ce sera ce qu'on peut faire de mieux à bord d'un petit vaisseau comme celui-ci. »

Le marchand s'effondra dans un siège baquet tandis que le mécanicien se précipitait vers l'arrière, suivi d'Alen.

« Héraut, lui dit le Céphéien avec quelque embarras, après avoir mis le grappin sur deux hommes d'équipage et leur avoir indiqué le travail à faire, il vous faudra excuser le marchand notre bon maître. Les voies interstellaires sont nouvelles pour lui, et il ne connaît pas encore tous les réacteurs. Mais à nous deux, nous l'affranchirons. »

Alen inspecta la cabine qu'on lui avait hâtivement installée. C'était une petite pièce qui lui permettrait de jouir du minimum d'intimité auquel il avait droit. D'un signe de tête, il congédia le chef mécanicien et les hommes d'équipage, et s'installa sur la couchette.

Sous l'attitude inflexible qu'il avait été entraîné à adopter, il se sentait solitaire et terrifié. Même ce vieux Machiavel ne semblait lui offrir ni conseil ni réconfort : « Il n'existe rien de plus difficile à prendre en main, de plus périlleux à diriger, ou dont le succès soit plus incertain, que de diriger l'introduction d'un nouvel ordre des choses », disait le Chapitre VI.

Mais que disait le Chapitre XXVI ? « Là où la volonté de vaincre est grande, il ne peut y avoir de grandes difficultés. »

Le *Chant des Étoiles* n'était pas un vaisseau heureux. La mesquinerie hargneuse de Barbe-noire planait sur l'équipage à la façon d'un nuage d'orage, mais Alen avait pris le parti de ne pas s'en apercevoir. Il arpentait régulièrement le vaisseau de la proue à la poupe pendant deux heures chaque jour, saluant les membres de l'équipage dans leurs différentes langues maternelles puis se drapant

dans la réserve requise par l'Ordre – alors qu'il n'aurait rien tant désiré que les saluer d'homme à homme, manger avec eux, bavarder avec eux de leurs planètes natales, des méfaits passés qui avaient pu les amener à se caser sur le sordide *Chant des Etoiles* ou de leurs espoirs pour l'avenir. La Règle du Collège et de l'Ordre des Hérauts en décidait autrement. Il répondait par un hochement de tête aux hommes d'équipage qui se découvraient et s'efforçait de se satisfaire du fait qu'ils éprouvassent à son égard une crainte mêlée de respect ; celui-ci allait en grandissant, depuis la vive considération dans laquelle le chef mécanicien Elwon tenait la compétence des Hérauts jusqu'à la vénération superstitieuse de Jukkl, le Nettoyeur. Jukkl était un individu au front bas qui venait d'une planète du système décadent de Sirius. Il surpassait encore le manque de tenue habituel aux équipages des navires de marchandises, uniquement composés d'hommes – manque de tenue qu'Alen ne pouvait partager. Alen passait beaucoup de ses heures de veille dans sa cabine verrouillée, à polir ses objets métalliques et à nettoyer et à repasser ses vêtements. Un Héraut était censé ne jamais laisser supposer par son apparence qu'il était lui aussi susceptible de faiblesses morales.

Barbe-noire lui-même se laissa un peu aller, au point de toucher sa casquette d'un air renfrogné. Ce n'était probablement pas tant en signe de respect envers les manières étudiées d'Alen que par admiration devant le travail pénétrant et rapide comme l'éclair que faisait le Héraut en examinant les registres de comptabilité – des livres d'une complexité absurde qui avaient recours à des quantités de calculs pour consigner une chose aussi simple que l'achat sur Véga de pierres précieuses à bas prix et l'affrètement d'un vaisseau dans l'espoir de les revendre cher sur la Lyre. Les livres compliqués et les comptes qui faisaient double emploi racontaient bien toute l'histoire, mais de telle façon qu'il pouvait être très facile à un comptable contrôleur de mal interpréter certains frais et de les prendre pour beaucoup plus élevés qu'ils n'étaient en réalité. Alen ne tomba pas dans le panneau.

Le cinquième jour après le décollage, le chef mécanicien Elwon frappa avec respect, mais impérieusement, à la porte de la cabine d'Alen.

« S'il vous plaît, Héraut, l'exhortait-il, pourriez-vous venir sur le pont ? »

Le cœur d'Alen se mit à bondir dans sa poitrine, mais c'est avec gravité qu'il répondit. « Ma méditation ne peut être interrompue. Je vous rejoindrai sur le pont dans dix minutes. » Et – en guise de méditation – il passa dix minutes à astiquer méthodiquement un maillon terni dans la chaîne qui retenait sa cape de voyage. Il revêtit sa cape avant de sortir de la cabine ; la convocation semblait annoncer une affaire sérieuse en perspective.

Le marchand arpentait le pont en fulminant. Le chef mécanicien Elwon farfouillait d'un air malheureux dans son livre de spécifications. L'Astrogateur Humer était assis devant l'écran de l'ordinateur et élaborait des trajectoires qu'il effaçait aussitôt après. Un rapide coup d'œil apprit à Alen que toutes étaient des trajectoires à grande vitesse de la catégorie des « replis stratégiques ».

« Héraut, fit le marchand d'un ton sinistre, nous venons de pénétrer dans un champ de détection sphérique. » Il fit un geste du pouce en direction d'un signal rouge allumé. « Je m'attends à ce que le vaisseau soit examiné sous toutes les coutures d'un instant à l'autre. Êtes-vous prêt à mériter vos vingt-cinq pour cent de mon bénéfice net ? »

Alen laissa passer la pointe. « Avez-vous la vidéo-couleur, marchand ? demanda-t-il.

– Oui.

– Alors je suis prêt à faire ce que je pourrai pour mon client. »

Il s'installa sur le siège du communicateur et jeta un regard furtif sur l'écran encore aveugle. Le reflet de son visage était rassurant mais il se prit à souhaiter d'avoir pensé à peigner sa courte barbe.

Un autre signal lumineux jeta un éclair et Hufner abandonna l'opérateur pour étudier le tableau du détecteur. « C'est gros, puissant et ça se rapproche de plus en plus, fit-il brièvement. Ils nous sondent avec leurs directionnels, maintenant. Ils déploient beaucoup d'énergie... »

Le haut-parleur de la vidéo se manifesta.

« Quel navire êtes-vous ? demanda une voix en végélien. Nous sommes un Croiseur des Douanes du Royaume d'Eyeolf. Quel navire

êtes-vous ?

— Que les hommes aillent aux seringues », fit doucement le marchand à l'adresse du machiniste.

Elwon jeta un coup d'œil à Alen qui secoua la tête. « Désolé, monsieur, fit le chef mécanicien avec un air d'excuse. Le Héraut...

— Nous sommes le *Chant des Étoiles*, vaisseau de commerce battant pavillon végélien, dit Alen dans le micro du transmetteur, tandis que le marchand s'étouffait. Nous transportons des pierres précieuses végéliennes à destination de la Lyre.

— Ils sont sur nous », fit d'un ton désespéré l'astrogateur qui lisait ses instruments. L'écran vidéo s'alluma tout d'un coup, montrant un visage arrogant, à la mâchoire carrée, surmonté d'une casquette de navigateur qui avait beaucoup vécu.

« La Lyre, vraiment ! commença l'officier qui apparaissait sur l'écran. Nous avons des projets personnels concernant la Lyre. Il vous faudra virer... » Il s'interrompit en remarquant Alen. « Mes excuses, Héraut, fit-il sardoniquement. Héraut, voudriez-vous, s'il vous plaît, demander au commandant du vaisseau de virer de bord afin que nous puissions vous aborder et procéder à la fouille ? Nous avons l'intention de fixer le montant des droits, de douane et de les encaisser. Vous savez, bien entendu, que votre vaisseau traverse le Royaume. »

L'homme parlait un végélien teinté de l'accent d'Algol IV. Alen lui répondit dans cet obscur langage. « Nous l'ignorions. Savez-vous qu'il existe entre le Royaume et le système végélien un traité de commerce réciproque qui spécifie que les marchandises sous pavillon végélien ne sont assujetties à des droits de douane que lorsqu'elles sont remises aux ports du Royaume ?

— Alors, comme ça, vous parlez algolien, hein ? Vous autres, Hérauts, n'avez pas été sous-estimés, mais ne comptez pas vous tirer de là en me racontant des histoires. Oui, j'ai entendu parler d'un accord de ce genre. Nous allons vous arraisonner, ainsi que je vous le disais, fixer le montant des droits et les encaisser en nature. S'il se produisait une malencontreuse erreur, vous seriez bien entendu libres d'adresser au Royaume une demande de remboursement. Maintenant, virez de bord !

— Je n'ai pas l'intention de mentir. Je vous certifie que nous nous

battrons jusqu'au dernier afin d'empêcher toute tentative de votre part de nous arraisonner pour nous piller. »

L'esprit d'Alen passait frénétiquement en revue le catalogue de traditions populaires dont la Règle avait décidé qu'il aurait la maîtrise. *Algol IV : vague culte des ancêtres ; vénération de la mère ; combats au corps à corps, au couteau ; formule de politesse : « puissiez-vous ne jamais frapper un adversaire plus faible que vous » ; héros populaire : Gaarek, injustement accusé d'avoir assassiné un infirme, et exilé – mais c'était un complot ennemi...*

Un nuage d'incertitude passa sur le visage de l'officier lorsque Alen se mit à improviser. « Bien entendu, vous nous tuerez tous. Mais avant cela, j'aurai envoyé au Collège et à l'Ordre des Hérauts un message leur révélant les faits, accompagné d'une requête particulière pour que votre famille en soit avertie. Je pense que votre nom restera aussi longtemps dans les mémoires que celui de Gaarek... mais, évidemment, pour des raisons différentes. Vous serez l'algolien au croiseur de combat dont les cent membres d'équipage ont exterminé les huit hommes qui se trouvaient à bord d'un vaisseau de commerce virtuellement désarmé... »

Le visage de l'officier était rouge de colère. « Espèce de démon ! jeta-t-il hargneusement. Laissez ma famille en dehors de tout ça ! Je vais monter à votre bord et me battre avec vous au corps à corps, si vous avez assez de tripes pour ça ! »

Alen secoua la tête d'un air navré. « La Règle de l'Ordre interdit le recours à la violence, fit-il. La seule arme qui nous soit permise est la vérité.

— Nous montons à bord, dit l'officier d'un ton sinistre. Je vais ordonner à mes hommes de ne faire aucun mal à votre équipage. Nous nous contenterons de collecter les droits de douane. Si vos hommes tirent les premiers, mes hommes auront pour ordres de ne rien faire d'autre que les désarmer. »

Alen eut un bon sourire et prononça une phrase ou deux en algolien.

L'officier laissa pendre sa mâchoire inférieure. « Je vais vous réduire en lambeaux, croassa-t-il après un instant. Vous ne pouvez pas dire de telles choses sur ma mère, espèce de... » Et il éructa certaines

des paroles qu'avait prononcées Alen.

« Calmez-vous, dit gravement le Héraut. Je vous prie d'excuser mes remarques révoltantes et peu héraldiques. Je voulais seulement vous prouver une chose : c'est que vous m'auriez tué si vous l'aviez pu. J'ai déclenché en vous une réaction qui y a été implantée par votre culture. Je pourrais faire la même chose à tous les hommes de votre équipage qui monteraient à notre bord. Il existe pour chaque race humaine une insulte intolérable qui ne peut être lavée que dans le sang.

« Envoyez-nous vos hommes avec l'ordre de ne pas nous tuer, si vous le voulez ; je les mettrai dans un état de rage meurtrière. Nous serons massacrés et vous en porterez le blâme, ce qui vous vaudra d'être disgraciés et reniés par votre planète tout entière. » Alen espérait éperdument que les équipages des vaisseaux du Royaume étaient bien, conformément à leur réputation, constitués de barbares indisciplinés.

C'était manifestement le cas et le fier Algolien n'osa pas courir le risque. « Espèce de démon ! cracha-t-il encore dans sa langue maternelle avant de revenir au végélien. Vaisseau de commerce *Chant des Étoiles*, fit-il d'une voix atone, je viens de me rendre compte que mon détecteur spatial a commis une erreur et que vous ne vous trouvez pas sur le territoire du Royaume. Vous pouvez poursuivre votre route.

— Il s'en va, fit avec incrédulité l'astrogateur qui scrutait l'écran du détecteur. Il nous laisse partir. Il accélère. Héraut, que lui avez-vous dit ? »

Mais la réaction de Barbe-noire devait être plus satisfaisante : le marchand se découvrit sans un mot. Alen répondit à son salut par un grave signe de tête puis il regagna sa cabine. Il était aussi bien, songeait-il, que le marchand ne sache pas que sa vie et son vaisseau avaient été mis en gage, sans condition, dans un combat *au finish* les opposant à un croiseur de combat ayant à son bord un équipage de cent personnes.

Le spatioport principal de la Lyre était vieux et délabré mais ils parvinrent à se poser correctement. Alen, en grande tenue héraldique,

descendit du *Chant des Étoiles* pour saluer une poignée d'officiels portuaires.

« Du métal, à bord ? demanda l'un d'eux.

— Pas à vendre, répondit le Héraut. Nous avons des pierres précieuses végeliennes, à trois feux, principalement. » Il savait que la petite planète engourdie manquait de métaux et que, ayant fait une vertu de la nécessité, elle était prédisposée contre leur importation.

« Que votre équipage transporte le chargement au hangar des Douanes, fit le fonctionnaire en étudiant les documents du *Chant des Étoiles*. Ensuite, attendez tous ici. »

Alen excepté, tous charrièrent les sacs et les boîtes numérotées qui contenaient les bijoux dans le petit bâtiment en brique qu'on leur avait indiqué. Le marchand fut autorisé à en prélever une poignée, destinée à lui servir d'échantillons, avant que le hangar ne soit scellé – travail compliqué : une brique fut liée avec du mortier sur le simple loquet de bois qui fermait la porte de bois ; une petite motte d'argile fut flanquée sur la brique et on y appliqua le sceau du port. Un mécanicien, muni de ce qui ressemblait à une lampe à souder de céramique alimentée par du charbon en poudre, projeta sa flamme sur le sceau d'argile jusqu'à ce que celui-ci se mette à luire d'un éclat rouge orangé, et le tour fut joué.

« Héraut, fit l'officier portuaire, dites au marchand de signer cela et d'y appliquer ses empreintes digitales. »

Alen étudia le document. C'était une simple fiche d'identification. Barbe-noire la signa à l'aide de la plume en roseau qu'on lui fournit, et appliqua ses empreintes sur le papier. C'est à peine s'il fut obligé de plonger ses doigts dans l'encre, après les deux semaines qu'il avait passées dans l'espace...

« Expliquez-lui maintenant que nous remettrons les gemmes sur son ordre écrit et accompagné de ses empreintes, aux citoyens lyriens auxquels il les aura vendues. Et dites-lui que ce système compliqué est indispensable afin d'éviter la contrebande des métaux. Veuillez enlever *tous* les objets métalliques qui se trouvent dans vos vêtements et les enfermer dans votre vaisseau. Il sera ensuite scellé et placé sous bonne garde jusqu'au moment où vous serez prêts à décoller. Nous regrettons d'être obligés de vous fouiller avant de vous laisser partir, mais nous

ne pouvons nous permettre de voir notre économie s'effondrer par la faute d'une introduction irréfléchie de métaux. » Alen n'avait pas su que c'était aussi grave que cela.

Après une fouille en règle qui alla jusqu'à la confiscation des montres et épingles oubliées, les officiers portuaires changèrent une liasse de devises végéliennes basées sur l'étalon-uranium – qui appartenaient au marchand – contre la monnaie au cours légal sur la Lyre, basée sur la main-d'œuvre. Barbe-noire remit aux membres de l'équipage une partie de leur solde, leur recommanda de bien profiter de leur liberté et de se présenter au port le lendemain, au coucher du soleil, pour un décollage probable.

Alen et le marchand furent amenés en ville dans un véhicule invraisemblable propulsé par une turbine de céramique. Lorsqu'ils se trouvèrent à l'abri, en pleine campagne, le chauffeur leur demanda s'ils avaient en leur possession du métal dont ils souhaitaient se séparer.

« Quoi vous obtenir pour métal ? demanda brusquement le marchand dans son lyrien haché. Où vendre ? Comment utiliser ? »

Suivant une tendance universelle, le chauffeur haussa la voix et se laissa aller à parler à son tour une langue accidentée pour répondre à l'étranger : « Hommes de science du marché noir beaucoup, beaucoup payer pour petits morceaux métal. Étudier, utiliser pour construire. Politiciens faire loi pas métal, mais moi, politiciens, qu'est-ce que j'en ai à faire ! Mais vous, messieurs, pas dire ?

— Nous ne le répéterons pas, promit Alen. Mais nous n'avons pas de métal pour vous. »

Le chauffeur haussa les épaules. « Héraut, fit le marchand, que dites-vous de ça ?

— Je ne savais pas que c'était un problème politique. Nous nous préoccupons des schémas de base du comportement des peuples et non des manifestations quotidiennes de ces schémas. La planète n'a pas de métaux lourds, ce qui signifie que les Lyriens primitifs n'avaient aucun métal à leur disposition. Les métaux légers n'apparaissent pas à l'état natif, non plus que sous forme de composés faciles à dissocier. Ils ont suivi la filière de la céramique au lieu de suivre celle des métaux et

on dirait qu'ils s'en sont très bien tirés, dans une certaine mesure. Ils ignorent l'électricité, bien entendu, de même que l'aviation et les voyages dans l'espace.

Et bien entendu, dit le marchand, ceux qui fabriquent les véhicules et les lampes à souder que nous avons vus, éprouvent une peur irraisonnée à l'idée que l'on puisse importer des métaux qui les mettraient au chômage. C'est ainsi qu'ils ont évidemment fait passer les lois interdisant leur entrée sur la planète.

— Évidemment », fit le Héraut en jetant au chauffeur un regard acéré. Mais un instant plus tard, Barbe-noire intervenait à nouveau avec humeur. « C'est un scandale ! grommelait-il. Essayer de dicter aux gens ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas importer, aussitôt qu'on y voit une bonne chance de se faire un peu d'argent. »

Le chauffeur les arrêta devant une pension. C'était une construction à demi-boisage qui semblait plus recherchée que les maisons faites de brique commune. Le sol était de verre laminé, dépoli afin d'offrir une meilleure adhérence. Alen leur obtint une chambre double avec une belle vue.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda le marchand en inspectant la perspective.

Il s'agissait d'un édifice qui dominait les toits de tuiles et d'ardoises de la ville – une tour ronde, faite de brique dans ses vingt-cinq premiers mètres et de bois pour quinze mètres supplémentaires. Tandis qu'ils l'observaient, une paire d'oreilles jaillit du sommet de la construction et se mit à palpiter frénétiquement.

« Un sémaphore », dit Alen.

Une minute plus tard, Barbe-noire était dans la salle de bain. « *Comment* faites-vous couler l'eau du robinet ? demanda-t-il d'un ton piteux. Je l'ai trituré dans tous les sens et il ne s'est rien passé.

— Il faut le tourner, répondit Alen en lui montrant. Et vous tirez cette chose-là vers le bas – comme ça – et vous la relâchez.

— Barbare, marmonna le marchand. Barbare... »

Une servante d'un certain âge vint leur montrer comment accrocher leurs hamacs et leur demanda s'ils n'auraient pas par hasard un petit morceau de métal à lui donner en souvenir. Ils la congédièrent et, plutôt que d'affronter la salle à manger commune, mangèrent sur le

pouce avant d'aller se coucher.

Ça se passe bien, songea Alen en sombrant dans le sommeil. *Très bien, même.*

Il s'éveilla en sursaut mais ne fit aucun geste. La chambre double était plongée dans l'obscurité, et tout près de lui il entendait de petits bruits furtifs. Une centaine de pensées traversèrent son esprit, tournant toutes autour de la perfidie et de la fourberie lyriennes. Il souleva légèrement les paupières et aperçut une silhouette qui se découpait sur la vague clarté de la grande fenêtre. Si c'était un voleur, il était bien maladroit.

Il percevait maintenant une certaine agitation dans l'autre hamac, celui du marchand. Avec un rugissement étouffé qui semblait vouloir signifier « Maudits voleurs ! » Barbe-noire s'élança depuis son hamac sur l'intrus. Mais il se prit les pieds dans les cordes du hamac et s'écrasa à plat ventre par terre.

Le voleur – si c'en était un – ne se précipita pas prestement vers la porte : il se redressa devant la fenêtre. « N'ayez pas peur, fit-il d'un ton résigné, je ne résisterai pas. »

Alen se glissa à bas de son hamac et aida le marchand à se relever. « Il dit qu'il n'a pas envie de se battre », traduisit-il au marchand.

Barbe-noire empoigna l'intrus et le secoua comme un prunier. « Alors, en plus, ce chenapan est un lâche ! mugit-il. Donnez-nous de la lumière, Héraut. »

Alen ôta le couvercle de la mèche à combustion lente, souffla dessus pour la ranimer, se mit à pomper frénétiquement sur une torche pneumatique couinante jusqu'à ce qu'un jet de charbon broyé se vaporise à l'extrémité de la buse et prenne feu. Encore une douzaine de coups, et la chaleur qui émanait du brûleur était suffisante pour entretenir le cycle de pression.

« Quoi faire ici, voleur ? demandait pendant tout ce temps le marchand dans son lyrien hésitant. Pourquoi voleur nous chambre ? »

Le Héraut rapprocha sa lampe à pression sifflante de la fenêtre. Le visage de l'intrus n'était pas celui, malsain et névrosé, d'un criminel. Ses traits fins témoignaient de son intelligence et de sa

discipline.

« Que cherchiez-vous ici ? demanda Alen.

— Du métal, répondit simplement l'intrus. Je pensais que vous auriez peut-être un morceau de fer. »

C'était la première fois qu'un Lyrien désignait par son nom un métal en particulier. Il employait évidemment l'équivalent végélien du mot *fer*.

« Vous êtes exigeant, fit observer le Héraut. Et pourquoi du fer ?

— J'ai entendu dire qu'il possède certaines propriétés... Peut-être pourrez-vous me renseigner avant de me livrer à la police. Est-il exact que, ainsi qu'on le raconte, une masse de fer dont les cristaux ont été alignés par un coup puissant attirera fortement un autre morceau de fer avec une force dépendant de la distance qui les sépare ?

— C'est exact », répondit le Héraut en étudiant le visage de l'homme. Celui-ci rayonnait d'excitation. « On parvient à réaliser cet alignement plus facilement et plus régulièrement en plaçant la masse de fer dans un champ électrique – c'est-à-dire la zone qui entoure un faisceau d'électrons passant dans un conducteur », ajouta-t-il spontanément, contraint d'utiliser un grand nombre de termes végéliens ; il n'y avait pas de mots lyriens pour exprimer « électrique », « électron » ou « conducteur ».

Le visage de l'intrus s'allongea. « J'ai essayé de comprendre le concept auquel vous faites allusion, admit-il. Mais cela me dépasse. J'ai interrogé d'autres voyageurs interstellaires et ils ont effleuré le sujet, mais je n'arrive pas à le saisir. Enfin, merci beaucoup, monsieur ; vous avez été très courtois. Je ne vous ennuierais pas davantage tandis que vous ferez venir la garde.

— Vous renoncez trop facilement, dit Alen. Beaucoup trop facilement pour un savant. Si nous vous remettons entre les mains de la garde, il y aura des auditions, des dépositions et que sais-je encore. Nous disposons de peu de temps, ici, sur votre planète ; je ne pense pas que nous en ayons à consacrer à vos procédures juridiques. »

Le marchand lâcha l'épaule de l'intrus. « Pourquoi vous pas demander nous avoir fer, moi dire non, grommela-t-il. Chercher, chercher, prendre tout métal. Nous pas livrer vous. Je regretter faire mal bras vous. Ça, là, pour vous. » Barbe-noire produisit une poignée

d'échantillons de ses bijoux et choisit une pierre à trois feux. « Vous pas colère, moi, dit-il en la plaçant dans la main du savant.

— Je ne peux... » dit le savant.

Barbe-noire referma les doigts de l'homme sur la pierre. « Je donner, vous prendre, fit-il d'un ton bourru. Peut-être acheter fer avec, hein ?

— Puisque c'est ainsi, dit le Lyrien, je vous remercie tous les deux, messieurs. Merci...

— Vous partir, fit le marchand. Vous partir, nous dormir encore. »

Le savant s'inclina avec dignité et quitta leur chambre.

« Dieux de l'espace ! jura le marchand. Quand on pense que Jukkl, le Nettoyeur du *Chant des Étoiles* en sait plus long sur l'électricité et le magnétisme qu'un fort en thème comme ça !

— Et c'est la clef de la physique, murmura Alen d'un ton rêveur. Ici, les savants se retrouvent dans une impasse éternelle ; toutes leurs matières premières sont isolantes : le verre, l'argile, l'émail, le bois...

— Ça oui, c'est marrant, fit Barbe-noire dans un bâillement. Vous avez vu comment je l'ai pris par le collet, une fois que je me suis remis sur mes pieds ? Rapide, hein ? Bonne nuit, Héraut. » Il se hissa de nouveau en ronchonnant dans le hamac, laissant à Alen le soin d'éteindre la lumière sifflante et de recouvrir la mèche à combustion lente de son couvercle perforé.

Pour leur petit déjeuner, qu'ils prirent dans la salle à manger commune, ils eurent de la volaille rôtie. La Règle exigeait d'Alen qu'il refusât le vin rouge qui l'accompagnait – et que le marchand fit descendre avec approbation. « Des gens sensés, encore qu'arriérés, dit-il. Et maintenant, si vous voulez vous enquérir auprès de la direction de l'endroit où se réunissent ces voleurs de négociants en pierres précieuses, nous pourrions nous mettre au travail et peut-être nous serait-il possible de repartir à l'aube, demain.

— Si rapidement ? demanda Alen, s'oubliant presque au point de trahir sa surprise.

— J'affrète le *Chant des Étoiles*, bon Héraut... Encore trente jours, mais que ne peut-il pas arriver, dans l'espace ? Et alors je serai

dépouillé par les pénalités de retard du minuscule bénéfice que je pourrais réaliser. »

Alen apprit que le marché aux pierres précieuses se tenait à la taverne de Gromeg, et ils prirent un autre de ces taxis mus au moyen d'une turbine qui les emmena le long des rues pavées de brique.

La Taverne de Gromeg était une sorte de triste hangar de brique, aux fenêtres étroites et dans lequel paressaient des hommes à la mine patibulaire ; à un bout se trouvait une cuisine ouverte tandis qu'à l'autre extrémité étaient installées des tables. Un certain nombre d'hommes plus petits, aux profils aigus, étaient attablés et sirotaient du vin en discutant.

« Je suis le Compagnon-Héraut Alen, annonça clairement Alen. Et j'ai des pierres précieuses végeliennes à vendre. »

Un silence ostensiblement indifférent suivit ses paroles, puis l'un des marchands cracha par terre et se mit à grogner. « Des pierres précieuses végeliennes. C'est sans intérêt. Rempportez-les, Héraut.

— Venez, maître marchand, fit Alen en lyrien. Les négociants en pierres précieuses de la Lyre ne veulent pas de vos marchandises. » Il retourna rapidement vers la porte.

L'un des marchands l'interpela nonchalamment. « Allons, attendez un instant. Je n'ai rien de mieux à faire. Puisque vous avez fait tout ce chemin, je vais jeter un coup d'œil sur votre camelote.

— Vous nous faites honneur », fit Alen. Barbe-noire et lui-même prirent place à la table de l'homme. Le marchand prit une poignée d'échantillons qu'il compta d'une façon significative avant de les poser sur les planches.

« Eh bien, dit le négociant en pierres précieuses, je ne sais pas si je dois me considérer comme diverti ou comme insulté. Je suis Garthkint, négociant en pierres précieuses, pas marchand de perles. Je ne suis cependant pas animé de mauvais sentiments. Un verre pour votre ami à la mine renfrognée, Héraut ? Je sais que vous autres, Hérauts, vous ne buvez pas. » La boisson était déjà sur la table, apportée par l'un des gardes.

Alen ramena devant le marchand le gobelet de vin de Garthkint. « Sur la Céphée natale de mon maître marchand, expliqua-t-il poliment, il est considéré comme honorable pour l'invité de boire dans

le verre que son hôte vient de reposer, et dans nul autre. Charmante coutume, n'est-ce pas ?

— Charmante, mais pas très hygiénique, marmonna le négociant en pierres précieuses – qui ne toucha pas à la boisson qu'il avait commandée pour Barbe-noire.

— Je ne comprends pas un traître mot de tout ce que vous vous racontez. C'est trop fleuri. Est-ce que cette petite vermine était en train d'essayer de me droguer ? demanda en céphéien le marchand.

— Non, répondit Alen. Il essayait seulement de vous enivrer. » Il s'adressa ensuite à Garthkint, en lyrien : « Le bon marchand disait qu'il désirait s'en aller à l'instant. J'étais de son avis.

— Eh bien, fit Garthkint, peut-être pourrais-je prendre quelques-unes de vos babioles. Pour des jeunesses qui désireraient des bagues pas chères.

— Il mord, dit Alen au marchand.

— Pas trop tôt, grommela Barbe-noire.

— Le marchand me demande de vous signaler, fit Alen, en lyrien cette fois, qu'il ne peut pas vendre en lots inférieurs à cinq cents gemmes.

— C'est dense comme langue, le céphéien, répondit Garthkint en fermant les yeux à moitié.

— N'est-ce pas ? » acquiesça suavement Alen. L'index du négociant en pierres précieuses faisait rouler une gemme à trois feux d'une particulière beauté parmi le petit tas de pierreries qui se trouvait sur la table. « Je suppose, fit-il à contrecœur, que c'est là ce que je suis bien obligé d'appeler la meilleure du lot. Eh bien, je serais curieux de savoir le prix que vous demanderiez pour cinq cents pièces identiques en taille et en qualité à cette pauvre petite chose.

— Ceci, répondit Alen, est la première visite du bon marchand sur votre délicieuse planète. Il souhaite que vous conserviez de lui un bon souvenir, et désire être bien accueilli lors de chacune des nombreuses visites qu'il compte vous rendre. C'est pourquoi il a fixé un prix absurdement bas, considérant le bon vouloir comme plus important qu'un voyage rentable. Deux mille crédits lyriens.

— Ridicule, fit Garthkint en reniflant. Je ne peux pas faire affaire avec vous. Ou bien vous êtes d'une avidité démentielle, ou bien on

vous aura pitoyablement induits en erreur quant à la valeur de vos marchandises. Je suis bien connu pour ma charité ; je considérerai donc que la seconde hypothèse est la bonne. Je suis convaincu que vous ne serez pas trop consternés lorsque je vous aurai appris que cinq cents de ces médiocres objets crasseux et sous-calibrés ne valent pas plus de deux cents crédits.

— Si vous êtes sérieux, répondit Alen avec un étonnement marqué, nous n’aurons certes pas l’outrecuidance de nous imposer à vous. Au prix que vous mentionnez, nous ferions aussi bien de ne rien vendre du tout mais de retourner plutôt tout de suite sur Céphée avec nos pierres afin de les distribuer aux enfants des rues pour qu’ils puissent jouer aux billes. Bon négociant en pierres précieuses, excusez-nous d’avoir pris autant de votre temps et merci beaucoup pour votre chaude hospitalité en ce qui concerne le vin. » Il s’adressa de nouveau en céphéien au marchand. « Nous marchandons, maintenant. Deux cents contre deux mille. Levez-vous, nous allons nous diriger vers la sortie.

— Et s’il nous laisse partir ? ronchonna Barbe-noire ; mais il se remit sur ses pieds et se tourna vers la porte tandis qu’Alen se levait.

— Mon marchand fait écho à mes regrets, fit le Héraut en lyrien. Adieu.

— Allons, restez encore un moment, dit Garthkint. Je suis bien connu pour mon cœur tendre envers les étrangers. Un homme charitable pourrait monter jusqu’à cinq cents et absorber l’inévitable perte. Si vous deviez un jour revenir avec un lot passable de *véritables* pierres précieuses, je serais payé de ma peine si vous vous rappeliez qui vous a traité avec une telle bienveillance et me donniez le juste choix.

— Noble Lyrien, fit Alen, apparemment presque vaincu, je n’oublierai pas facilement votre alliance de finesse et de charité. C’est un exemple pour les commerçants. C’est une leçon pour moi. Je n’insisterai pas pour en obtenir deux mille crédits. Je ruinerais l’entreprise de mon marchand en réduisant son prix à mille huit cents crédits, encore que je me demande comment j’oserais le lui annoncer.

— Que se passe-t-il, maintenant ? demanda Barbe-noire.

— Cinq cents contre dix-huit cents, répondit Allen. Nous pouvons

nous rasseoir.

— Debout, assis, debout, assis... » marmonna le marchand.

Ils s'assirent et Alen poursuivit en lyrien. « Contre toute attente, mon marchand sanctionne ce rabais. *Mieux vaut perdre un peu que tout*, dit-il. C'est un vieux proverbe de langue céphéienne. Mais il m'interdit toute autre remise.

— Allons donc, fit le négociant en pierres précieuses, d'une voix pateline. Nous sommes au courant des choses de ce monde. Il faut prendre un peu et donner un peu. Tout le monde sait qu'on ne peut pas toujours avoir tout ce que l'on veut. J'offre huit cents bons crédits tout ronds et n'en parlons plus, hein ? Pilquis, va nous chercher une plume et de l'encre ! » L'un des gardes trapus était déjà de retour avec un encrier et une plume de roseau. Garthkint sortit une formule douanière de sa tunique et se mit à la remplir, précisant la taille, le nombre et les feux des pierres qui devaient lui être délivrées.

« Qu'est-ce qu'il se passe, maintenant ? demanda Barbe-noire.

— Huit cents.

— Ça marche !

— Garthkint, fit Alen avec regret, vous avez entendu la fermeté et la décision de la voix de mon marchand. Que puis-je faire ? Je ne suis que son interprète. C'est un homme dur, mais peut-être parviendrai-je à le convaincre plus tard. Je vous offre les pierres à quinze cents crédits, ce qui est une misère.

— Coupons la poire en deux, fit Garthking, résigné.

— Affaire conclue à onze cent cinquante », dit Alen.

— Barbe-noire comprit cela. « Bien joué ! hurla-t-il à l'adresse d'Alen en buvant une lampée du verre de vin de Garthkint. Faites-lui marquer « Sac n° 18 » sur son papier. Il y en a cinq cents de cette qualité. »

Le négociant en pierres précieuses compta vingt-trois billets de cinquante crédits et Barbe-noire signa la quittance sur laquelle il appliqua ses empreintes digitales.

« Et maintenant, fit Garthkint, veuillez, je vous prie, rester ici pendant que je vais chercher mon bien au spatioport. » Trois ou quatre gardes se trouvaient tout à coup très près d'eux.

« Vous découvrirez, dit sèchement Alen, que nos critères de

moralité commerciale ne sont pas inférieurs aux vôtres. »

Le négociant eut un sourire poli et s'en fut.

« À qui le tour ? demanda Alen à la cantonade.

— Je vais jeter un coup d'œil à vos pierres », répondit un autre négociant en s'asseyant à la table.

La glace étant rompue, les négociations se déroulèrent plus rapidement. Alen avait vendu une douzaine de lots lorsque leur premier acheteur revint.

« Tout va bien, dit-il. Il nous est déjà arrivé auparavant de nous faire avoir, mais vos pierres précieuses sont bien conformes aux échantillons. Je vous félicite, Héraut, d'avoir mené une négociation dure et juste.

— Ce qui signifie, répondit Alen avec des regrets dans la voix, que j'aurais dû demander davantage. » Les gardes étaient de nouveau vautrés dans les coins et ne semblaient plus aussi menaçants.

Ils déjeunèrent et poursuivirent la vente de leurs marchandises. Au coucher du soleil, Alen tint une vente aux enchères finale pour se débarrasser du solde, et on l'engagea vivement à rester pour le dîner.

Le marchand, qui comptait une énorme liasse de billets lyriens basés sur la main-d'œuvre, secoua la tête. « Nous devrions repartir avant l'aube, Héraut, dit-il à Alen. Le temps, c'est de l'argent ; le temps, c'est de l'argent.

— Ils se font vraiment très insistants.

— Et moi, je suis très obstiné. Remerciez-les, et mettons-nous en route avant qu'il n'arrive quelque chose qui augmentera mes frais généraux. »

Quelque chose arriva... sous la forme d'une sentinelle au nez ensanglanté et à la lèvre fendue.

« Êtes-vous responsable du fou furieux céphéien connu sous le nom d'Elwon ? » demanda-t-il au Héraut.

Garthkint se glissa près d'Alen pour lui murmurer à l'oreille. « Faites attention à ce que vous allez répondre ! »

Alen n'avait pas besoin qu'on le mette en garde. Ses connaissances fondamentales incluaient des notions juridiques lyriennes, et sur la petite planète arriérée, marquée de nombreuses

reliques de la féodalité, « responsable » voulait dire beaucoup de choses.

« Qu'a donc fait le chef Elwon ? esquiva-t-il.

— Ce que vous voyez, répondit la sentinelle d'un ton morose en indiquant ses blessures. Et pareil pour trois autres sentinelles avant que nous ne parvenions à le sortir de la taverne dévastée pour l'emmener au château. Êtes-vous responsable de lui ?

— Laissez-moi parler un instant avec mon marchand. Voulez-vous prendre un peu de vin, en attendant ? » Il fit signe à l'un des gardes qui apporta un gobelet.

« Ne vous en faites pas, je saurai quoi en faire, soupira la sentinelle.

— Nous avons des ennuis, expliqua Alen à Barbe-noire. Le chef mécanicien Elwon est au « château » – en prison – pour tapage et ivresse. Étant son maître, selon les lois lyriennes vous êtes considéré comme responsable de sa conduite. Vous devez payer ses amendes ou subir les peines dont on le frappera. À moins que vous ne le « reniez », ce qui est considéré comme déshonorant mais se révèle parfois nécessaire. En payant ses amendes ou en subissant sa peine d'emprisonnement, vous bénéficierez d'une créance privilégiée sur ses services, sans rétribution. Mais cela n'est évidemment pas applicable en dehors de la Lyre. »

Barbe-noire commençait à transpirer. « Faites dire à ce policier combien de temps tout cela doit prendre. Je ne veux pas laisser Elwon ici et je tiens absolument à ce que nous quittions cet endroit le plus vite possible. Maintenant, occupez-le tandis que j'ai à faire. »

Le marchand se retira dans un coin de l'auberge sur laquelle le soir tombait ; il fit signe à Garthkint et à un garde qui le rejoignirent tandis qu'Alen s'en retournait vers la sentinelle.

« Bon gardien de la paix, dit-il, voudriez-vous une autre boisson ? »

Il voulait bien.

« Mon marchand désirerait connaître les peines susceptibles d'être appliquées à l'endroit de l'infortuné chef mécanicien Elwon.

— Vous allez le laisser en plan, hein ? fit la sentinelle, non sans agressivité. C'est un bon maître que vous avez là ! »

L'un des négociants atablés l'appuya avec indignation. « Si vous autres étrangers n'êtes pas prêts à remplir vos obligations, pourquoi êtes-vous venu ici, d'abord ? Qu'advierait-il des affaires, si un maître pouvait envoyer son homme voler et tricher à sa place et dire ensuite : « ne *me* blâmez pas, « c'était *lui* qui agissait » !

— Bons Lyriens, expliqua patiemment Alen, sur les autres planètes, le lien entre un maître et son homme ne sont pas forts au point que l'homme obéirait si on lui donnait l'ordre d'aller voler ou tricher. »

Ils secouèrent la tête et se mirent à marmonner. On n'avait jamais rien entendu de pareil.

« Bon gardien, insista le Héraut, mon marchand n'a pas l'intention de renier le Chef Elwon. Pouvez-vous me dire quelle récompense serait nécessaire, et combien de temps il faudrait pour mener l'affaire à bien ? »

La sentinelle entama un troisième gobelet qu'Alen avait discrètement commandé par gestes. « C'est difficile à dire, répondit-elle pesamment au Héraut. Pour mes dommages, je demanderais au moins cent crédits. Les trois autres hommes de guet malmenés par votre aliéné ne pourraient pas demander moins. La taverne a bien subi pour cinq cents crédits de dégâts. Son propriétaire a été battu, mais ça n'a évidemment aucune importance.

— Pas de peine de prison ?

— Oh ! une flagellation, bien sûr » — Alen sursauta avant de se rappeler que la « flagellation » consistait en quelques coups symboliques administrés à contrecœur sur les épaules couvertes, au moyen d'une légère baguette — « mais pas de prison. Sa Grandeur le Juge Krarl ne siège pas la nuit. Le Juge Krarl est un réformateur d'une modernité outrée, étranger. Il prétend que le principe de l'amende est injuste, qu'il permet au riche de commettre facilement un crime et de s'en sortir indemne.

Mais n'est-ce pas exact ? » fit Alen, s'emportant malgré lui. Un rire de pitié l'entoura.

« Écoutez, lui expliqua gentiment un négociant. La bonne sentinelle est rossée, le Céphéien fou ou son maître est frappé d'une amende pour les dommages, et la sentinelle est repayée de ses

blessures. Quelle sorte de justice serait-ce pour la sentinelle si le Céphéien fou était emprisonné sans amende ? »

La sentinelle eut un hochement de tête approbateur. « Bien dit, fit-elle au négociant. Par chance, le juge qui siège la nuit, Sa Grandeur le Juge Treel, est de la vieille école. Il est sévère, mais juste. Vous devriez l'entendre : « Cinquante crédits ! Cent crédits et le fouet ! Dérobé un vaisseau, hein ? Deux mille crédits ! » Pour un meurtre, poursuivit-il en reprenant sa voix et avec une crainte respectueuse, il n'inflige pas moins de *dix mille crédits* ! »

Et si le meurtrier n'était pas solvable, Alen savait qu'il était alors « à la charge du public » « redevable envers l'État », c'est-à-dire esclave. S'il pouvait payer, évidemment, il était libéré.

« Et Sa Grandeur le Juge Treel, insista-t-il, siège-t-elle cette nuit ? Nous serait-il possible de comparaître devant elle, de payer les amendes et de nous en aller ?

— Assurément, étranger. Il faudrait que je sois idiot pour attendre le matin, n'est-ce pas ? » Le vin lui avait un peu trop délié la langue, ce dont il s'apercevait évidemment. « Ça suffit, dit-il. Votre maître accepte-t-il honorablement la responsabilité du Céphéien ? Dans ce cas, venez tous les deux avec moi, et finissons-en.

— Merci, bonne sentinelle. Nous arrivons. »

Il retourna auprès de Barbe-noire, maintenant seul dans son coin. « Tout va bien, lui dit-il. Nous pouvons nous en sortir en payant – un millier de crédits, environ – et nous en aller.

— Juridiction lyrienne ou pas, marmonna sombrement le marchand, ça sera déduit de la solde d'Elwon. Ce satané imbécile ! »

Ils traversèrent bruyamment, dans l'une des charrettes propulsées au moyen d'une turbine, les rues de la ville sur laquelle le soir s'installait ; la sentinelle se tenait devant, à côté du chauffeur, tandis que le marchand et le Héraut étaient assis à l'arrière.

« Ça sent le brûlé, fit Alen au marchand, tout en humant l'air.

C'est cette carriole puante..., commença Barbe-noire. Aïe ! s'écria-t-il pour s'interrompre aussitôt et se mettre à flanquer des claques sur son manteau.

— Laissez-moi faire, marchand », intervint Alen. Il retourna le

manteau, se lécha le pouce et frotta la doublure de soie du manteau, en faisant jaillir un anneau d'étincelles rampantes qui s'étendaient sur quelques centimètres carrés. Il regarda alors fixement ce qui avait provoqué l'incendie en miniature. C'était une corde à feu mal refermée qui dépassait d'un dispositif placé dans un étui et qui était, sans doute possible, une arme à main.

« Je l'ai achetée à l'un des gardes tandis que vous parlez avec le policier, expliqua Barbe-noire, l'air embarrassé. Il m'a fallu du temps pour lui faire comprendre. Ce Garthkint m'a aidé. » Il tritura le couvercle perforé de la mèche à combustion lente, le revissant plus solidement.

« Piètre excuse, pour une arme, poursuivit-il tout en disposant soigneusement son manteau par-dessus. La gâchette n'est pas une gâchette, et le cran d'arrêt n'est pas une sécurité. Vous pompez plusieurs fois sur la gâchette pour faire monter la pression et un peu d'air s'échappe, qui vient ranimer la mèche ; alors vous découvrez la mèche et vous armez le chien. Ça amène une flèche dans le canon. Ensuite, vous appuyez sur la sécurité ce qui envoie une bouffée de poussière de charbon dans la chambre de combustion et la mèche à combustion lente s'enflamme. *Pouf !* Et la flèche part, si vous n'avez oublié aucune de ces étapes et si vous ne les avez pas effectuées dans un ordre différent. Par chance, j'ai aussi un couteau. »

Il se tapota la nuque. « C'est là qu'ils les mettent, par ici, dit-il. Un petit étui entre les omoplates – merveilleux pour dégainer et lancer rapidement, encore qu'on soit un peu trop vulnérable pour mon goût lorsqu'on va le chercher. Le couteau est en verre noir. Bien équilibré, avec une lame splendide.

« Et ce voleur de Lyrien savait où taper. Sept mille cinq cents crédits pour le couteau, le pistolet – dans la mesure où on peut employer ce nom – et les étuis. Je devrais les imputer à ce sinistre imbécile d'Elwon, d'autorité ! Mais il vaut mieux acheter notre droit de sortie et ne laisser aucun mauvais sentiment derrière nous, pas vrai, Héraut ?

— Incomparablement mieux, répondit Alen. Et je suis surpris que vous ayez nourri l'idée d'une levée d'écrou armée. Et même si le chef mécanicien Elwon devait passer quelques jours en prison ? Serait-

ce pire que de vous fermer à jamais les portes de cette planète, en noircissant les noms de tous les commerçants avec la Lyre ? Marchand, n'espérez pas porter les crédits que vous ont coûté les armes au compte des dépenses légitimes de ce voyage. Je ne le tolérerai pas lorsque j'examinerai vos livres. Pour le Collège et l'Ordre des Hérauts, c'était une folie pour laquelle vous avez dépensé des fonds personnels.

— Écoutez, protesta Barbe-noire. Vous êtes censé propager la civilisation utilitaire, non ? Qu'y a-t-il d'utilitaire dans le fait de laisser ici l'un de mes hommes d'équipage ? »

Alen ignora l'argument puéril et se drapa dans un silence courroucé. Pour ce qui était de la civilisation, il se demandait sombrement si un tel voyage commercial ainsi que sa propre participation étaient en fin de compte utiles. Les calomnies ne recelaient-elles pas un fond de vérité ? Le Collège et l'Ordre cyniques, avides de luxe et de pouvoir ?

De telles pensées n'avaient pas traversé son esprit depuis longtemps. Il avait été trop occupé à se bourrer la tête des langues étrangères, des coutumes, des mœurs, des usages et des thèmes culturels fondamentaux de plusieurs centaines de peuples galactiques, pour les entretenir. Et à quoi bon tout cela ? Pour que cet individu puisse faire un bénéfice et que le Collège et l'Ordre en prélèvent un quart. Si la civilisation devait jamais parvenir sur la Lyre, c'est sous forme de métal qu'elle arriverait. Si les Lyriens ne voulaient pas entendre parler de métal, il *fallait* le leur faire accepter.

Que disait donc Machiavel ? « Les fondements principaux de tout État sont de bonnes lois et de bonnes armes ; et du fait qu'il ne peut pas y avoir de bonnes lois où l'État n'est pas bien armé, il suit que là où il est bien armé, il y a de bonnes lois. » Il était étrange que les professeurs aient glissé sur une telle idée latente, insistant au lieu de cela sur l'intégrité spirituelle du Collège et de l'Ordre, qui étaient désarmés. À moins que... ?

Le désenchantement qu'il sentait s'insinuer en lui était terrifiant.

« Le château », fit la sentinelle, par-dessus son épaule ; et leur véhicule s'arrêta avec un bruit de quincaillerie devant un bâtiment de brique haut de cinq étages, massif mais peu imposant.

« Vous, attendre », fit le marchand au conducteur après qu'ils furent descendus. Il lui tendit deux de ses billets de cinquante crédits. « Vous attendre, vous avoir beaucoup, beaucoup plus d'argent. Vous comprendre, attendre ?

— Moi attendre, beaucoup, fit le chauffeur, enchanté. Moi attendre toute la nuit, toute la journée. Vous merveilleux maître. Vous grand, grand maître. Moi attendre...

— Très bien, ronchonna le marchand en lui coupant la parole. Vous attendre. »

La sentinelle les fit passer par un hall d'entrée éclairé par des lampes à pression sifflantes et gardé nonchalamment par quelques hommes en livrée armés de matraques. Il ouvrit en grand la porte d'une salle de dimensions moyennes, bien illuminée, et dans laquelle se trouvaient un certain nombre de gens. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et émit un gémissement de désespoir. « Sont-ce là les voyageurs des étoiles ? fit d'une voix cassante un personnage juché dans un fauteuil qui ressemblait à un trône. Eh bien, ne restez pas planté là ! Faites-les entrer !

— Oui, Votre Honneur, Juge Krarl, répondit la sentinelle d'un ton malheureux.

— Ce n'est pas le bon juge, souffla Alen à l'attention du marchand. Celui-là inflige des peines de prison.

— Faites ce que vous pourrez », dit Barbe-noire, d'un ton lugubre.

La sentinelle les mena vers le personnage juché dans le fauteuil, leur indiqua quelques tabourets bas, s'inclina devant le trône et se retira pour aller se poster au fond de la salle.

« Votre Honneur, commença Alen, je suis le Compagnon-Héraut Alen, héraut du voyage d'affaires...

— Vous parlerez lorsqu'on vous interrogera, fit sèchement le juge. Monsieur, avec l'insolence habituelle à la richesse, vous avez choisi de nous faire attendre. Je ne prends pas cela pour moi ; cela aurait pu arriver au Juge Treel que je remplace – à votre évidente consternation – en raison d'une soudaine maladie, ou à n'importe lequel des membres de ce tribunal. Mais c'est une insulte à notre justice, sur laquelle nous ne pouvons pas fermer les yeux. Monsieur,

considérez-vous comme blâmé publiquement. Asseyez-vous. Sentinelle, faites entrer le Céphéien.

— Asseyez-vous, murmura Alen à Barbe-noire. Ça va aller mal. »

Une sentinelle fit entrer le chef mécanicien Elwon. Celui-ci avait les yeux chassieux, était tout ébouriffé et arborait quelques ecchymoses. Il gratifia Alen et le marchand d'un sourire confus tandis que son garde le faisait asseoir sur un tabouret à côté d'eux. Le marchand lui lança en retour un regard noir.

« Que – s'engage – la – bataille – entre – les – différentes – parties – en – cause, marmotta pour la forme le juge Krarl. Que – nul – ne – mette – en – question – Notre – impartiale – attribution – de – la – victoire – parlez – maintenant – si – au – lieu – de – cela – vous – vous – rendez – à – Notre – jugement. Alors ? Parlez, sentinelle ! »

La sentinelle qui avait amené le Héraut et le marchand sursauta.

« Je – me – rends – au – jugement – de – Votre – Honneur, fit-elle, depuis le fond de la salle.

— Je – me – rends – au – jugement – de – Votre – Honneur, ânonnèrent à leur tour les autres sentinelles, et un citoyen molesté – le propriétaire de la taverne.

— Héraut, parlez pour l'accusé », dit le juge, d'un ton hargneux.

Enfin, se dit Alen, *je peux toujours essayer*. « Votre Honneur, fit-il, le maître du chef mécanicien Elwon ne se rend pas au jugement de Votre Honneur. Il est prêt à combattre les autres parties en cause, ou leurs maîtres.

— Quelle est cette insolence ? hurla le juge, bondissant de son trône. Cette cour n'est pas gouvernée par les coutumes barbares des autres mondes ! Qui a parlé de bataille ?... » Il referma sa bouche avec un claquement sec, venant de toute évidence de réaliser que c'était lui-même qui en avait parlé, dans une phrase archaïque qui remontait aux origines de la justice sur la planète. Le juge se rassit. « Vous avez mal interprété une simple formalité, dit-il plus calmement à Alen. Ce n'était pas une proposition sérieuse. » Il n'était évidemment pas convaincu lui-même par ses paroles, mais il poursuivit. « Maintenant, dites « je-me-rends-au-jugement-de-Votre-Honneur », et nous pourrons taller de l'avant. Pour votre information, il y a plusieurs générations que le combat judiciaire n'a pas été pratiqué sur notre

planète éclairée.

— Votre Honneur, poursuivit poliment Alen, je suis étranger à un grand nombre des coutumes de la Lyre, mais notre excellent Collège et notre Ordre des Hérauts m'ont bien instruit des principes fondamentaux de votre loi. Je me souviens que l'une de vos maximes légales les plus respectées déclare que *le crime le plus grave contre l'homme est le meurtre ; le crime le plus grave contre la société de l'homme est la rupture de promesse.*

— Avez-vous la prétention de faire assaut de loi contre moi, étranger à la langue perfide ? fit le juge comme s'il allait mordre et en devenant tout rouge. Avez-vous la prétention de m'accuser du crime majeur de rupture de promesse ? Pour votre information, une promesse consiste en une offre de faire – ou de ne pas faire – une chose, en retour d'une considération. Ces cinq éléments sont indispensables : l'engagé, le détenteur de la promesse, l'offre, sa substance et la considération.

— Si vous voulez bien pardonner à un étranger, fit Alen qui se sentait de nouveau comme un poisson dans l'eau, je maintiens que vous avez offert aux parties opposées le service d'adjuger la victoire.

— Argument sans valeur ! fit le juge dans un reniflement. Une seule offre avec substance, faite à personne par quelqu'un en échange d'une considération n'est pas une promesse, non plus qu'une offre sans substance, faite par une personne à une autre en échange d'une considération ; de sorte que mon offre n'était pas une promesse, car aucune considération n'était en jeu.

— Votre Honneur, la considération doit-elle aller du détenteur de la promesse à celui qui promet ?

— Bien sûr que non. Une troisième partie peut fournir la considération.

— Alors, je maintiens respectueusement que votre offre était une promesse, dans la mesure où une troisième partie, le gouvernement, vous fournit la considération du salaire et de la situation, en échange du fait que vous offriez vos services aux opposants.

— Sentinelles, faites évacuer les personnes qui ne sont pas concernées », fit le juge d'un ton rauque. Tandis que celles-ci s'exécutaient, Alen renseigna rapidement le marchand et le chef

mécanicien Elwon. Barbe-noire eut un sourire à l'évocation de la bataille royale à cinq contre un, et le mécanicien prit l'air alarmé.

Les portes se refermèrent alors, les laissant seuls tous les neuf. « Héraut, où avez-vous appris des tours aussi diaboliques ? demanda amèrement le juge.

— Mon Collège et mon Ordre m'ont bien instruit, répondit Alen. Une situation similaire s'est présentée sur une planète appelée l'Angleterre, durant une époque connue comme victorienne. Le combat judiciaire était inusité depuis longtemps, là-bas comme ici, mais n'avait jamais été déclaré comme tel – là-bas comme ici. Un plaideur gagna un procès perdu d'avance en lançant un défi à son opposant et en apparaissant à l'endroit prévu armé de pied en cap. Son opposant ignorait le défi et perdit le procès par défaut. Le dictateur anglais, un certain Disraeli, convoqua en hâte son parlement afin d'abolir le combat judiciaire.

— C'est ainsi, murmura le juge d'un ton rêveur, que je me retrouve accusé de crime majeur dans mon propre tribunal si je ne vous permets pas à tous les cinq de vous étripier pour décider qui a gagné. »

Le tavernier se mit à pleurnicher qu'il était un homme pacifique et qu'il n'avait pas l'intention de se laisser découper en tranches par ce voyageur des étoiles à la barbe noire et assoiffé de sang. Tout ce qu'il voulait, c'était son argent.

« Silence ! dit le juge d'un ton sec. Bien sûr, qu'il n'y aura pas de combat. Accepterez-vous, tavernier, et vous, sentinelles, de vous retirer si vous recevez une compensation financière satisfaisante ? »

Ils accepteraient.

« Héraut, vous pouvez marchander avec eux. »

Les quatre sentinelles ne voulurent pas démordre de leurs revendications d'une centaine de crédits chacune, et elles les obtinrent. Le tavernier terrorisé retrouva son aplomb et en exigea mille. Alen lui expliqua que son maître à la barbe noire, qui venait d'un monde rude et impétueux, ne pourrait pas se retenir lorsque lui, Alen, lui traduirait sa requête et, ignorant des conséquences, pourrait bien le réduire, lui, tavernier, en chair à saucisses. Le prix demandé dégringola aussitôt à cinq cents raisonnables crédits qui furent

immédiatement payés. Le tavernier reçut du juge l'autorisation de se retirer, et il sortit à reculons en faisant des courbettes.

« Vous voyez, marchand, dit Alen à Barbe-noire, qu'il était inutile d'acheter des armes quand la parole...

— Et maintenant, s'exclama le juge avec un rictus, voici un dilemme facilement résolu. Sentinelles, arrêtez les trois voyageurs des étoiles et emmenez-les à leurs geôles !

— Votre Honneur ! s'écria Alen, outré.

— Cette fois, vous ne vous en sortirez pas avec de l'argent. Je vous accuse de trahison.

— L'accusation est inusitée... », commença le Héraut avec chaleur, mais pour s'interrompre aussitôt en comprenant la stratégie vengeresse.

« Oui, effectivement. Et l'une de ses dispositions inusitées est que les accusations de trahison doivent être jugées par le parlement en session régulière et il n'y en aura pas avant deux cents jours. Vous serez libérés et je serai peut-être réprimandé, mais, par ma tête, vous allez regretter pendant deux cents jours de vous être moqués de moi. Qu'on les emmène !

— Fausse accusation forgée contre nous. Deux cents jours de prison, expliqua rapidement Alen au marchand tandis que les sentinelles se rapprochaient.

— Pourquoi acheter des armes ? » railla Barbe-noire en montrant ses dents. Son bras gauche eut un mouvement rapide vers le haut puis vers le bas, il y eut un éclair noir dans l'air... et le juge fut épinglé à son trône par un couteau de verre noir qui lui traversait la gorge, avec toujours sur les lèvres son sourire de triomphe.

Avant que le couteau n'ait atteint son but, le marchand avait sorti le pistolet rudimentaire, retiré le couvercle de la mèche incandescente et armé le chien. Il avait dû pomper et relever le chien sous son manteau, se dit Alen, complètement abasourdi, tout en ordonnant aux sentinelles, sans qu'on ait eu besoin de lui souffler, de se coller contre le mur et de se retourner. Celles-ci obtempèrent. Elles avaient envie de vivre, et l'homme souriant à la barbe noire qui avait d'un geste du bras transformé juge en viande froide était un être terrifiant. « Bien joué, Alen, lui dit le marchand. Elwon, prends leurs matraques. Deux pour

toi, deux pour le Héraut. Ne discutez pas, Alen ! J'ai été obligé de tuer le juge avant qu'il ne donne l'alarme... Il n'y a que la mort pour faire taire ceux de son espèce. Vous serez peut-être amené à tuer, vous aussi, avant que nous ne sortions de là. Prenez ces matraques ! » Il passa le pistolet rudimentaire au chef mécanicien Elwon. « Colle-leur ça dans le dos, dit-il. La chose qui ressemble à un cran d'arrêt est la gâchette. Plante une flèche dans le premier qui tente quelque chose. Alen, dites au gars du bout de la rangée de se retourner et de venir vers moi, tout doucement. »

Alen s'exécuta. Barbe-noire dépouilla prestement la sentinelle de ses vêtements qu'il déchira et tordit en cordes afin de le ligoter et de le bâillonner. En moins de dix minutes, les autres avaient subi le même traitement.

Le marchand remit le pistolet dans son étui et fit rouler les sentinelles hors de la ligne de mire de la porte du tribunal. Il récupéra son couteau qu'il essuya sur la chemise du juge. Alen dut l'aider à caler le corps derrière le haut dossier du trône.

« Cachez ces matraques, fit Barbe-noire. Surveillez votre expression. On y va ! »

Ils sortirent l'un derrière l'autre, ouvrant juste assez la porte pour passer. « Sa Grandeur le juge Krarl ne veut pas être dérangée, dit Alen, dernier de la file, à l'un des gardes en livrée qui se trouvait non loin de là.

— Ça, c'est nouveau ! » fit l'huissier, sardoniquement. Il mit sa main sur le bras du Héraut. « Pas plus tard qu'hier, il m'a tapé dessus alors que je lui apportais un gobelet d'eau qu'il m'avait lui-même réclamé. Je l'importunais d'une façon inadmissible, qu'il m'a dit, alors qu'il m'avait lui-même demandé l'eau. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Terrible », s'empressa de répondre Alen. Il se détourna du garde et rattrapa le marchand et le chef mécanicien dans le hall d'entrée. Des oisifs et des flâneurs les dévisagèrent tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture qui les attendait.

« Moi attendre ! leur cria le chauffeur. Vous partir. »

Le chauffeur produisit un morceau d'amadou incandescent, alluma une mèche à combustion lente et souleva une partie du plancher de la voiture pour exposer la turbine de céramique qu'il

préchauffa à l'aide de la torche. Il pompa pendant quelques minutes avec force couinements, tout en actionnant de l'autre main un volant d'entraînement jusqu'à ce que le rotor se mette à tourner de lui-même. Le capot redescendit tandis que les passagers prenaient place sur les sièges.

« Au spatioport », ordonna Alen. Le chauffeur enclencha un engrenage planétaire avec un grincement de craie sur une ardoise, et ils étaient partis.

Barbe-noire avait ignoré pendant tout ce temps les questions que lui murmurait frénétiquement le chef mécanicien Ehvon, lequel n'avait aucune envie d'être mêlé à un meurtre, et surtout pas à celui d'un juge. « Assieds-toi là, grommela le marchand, et retourne-toi de temps en temps pour voir si on nous suit. N'affole pas le conducteur. Et si nous arrivons au spatioport et parvenons à décoller sans histoires, garde ton histoire pour toi. » Il s'installa sur le siège arrière avec Alen et se renferma dans un morne silence. Le jeune Héraut redoutait bien trop cet étranger, tellement compétent tout d'un coup en violences en tous genres, pour lui poser la moindre question.

Ils parvinrent sans ennui au spatioport et trouvèrent l'équipage dans le bâtiment des Douanes, vidé des pierres précieuses par les négociants munis de reçus. Ils avaient fait du feu pour se réchauffer.

« Nous voulons partir immédiatement, expliqua le marchand à l'officier du port. Pouvez-vous changer mes devises lyriennes ? »

Les officiers se mirent à bafouiller d'un ton d'excuse qu'il était tard et que la chambre forte était fermée pour la nuit.

« Ça ne fait rien. Nous les changerons sur Véga. Elles vous seront transférées. Appelez vos gardes et ôtez les sceaux de notre vaisseau. »

Ils suivirent l'officier du port vers la masse sombre du *Chant des Étoiles* qui se trouvait sur le terrain. À la lueur vacillante de la lampe à pression que tenait l'un des gardes, l'officier rompit avec sa matraque le sceau appliqué sur la porte du sas.

Alen transpira abondamment tout au long de la procédure. Comme ils commençaient à traverser le terrain, il avait vu ce qui ressemblait à deux étoiles vertes et rapprochées, basses sur l'horizon en direction de la ville, bondir tout d'un coup l'une vers l'autre et

décrire de petits arcs de cercle. Le sémaphore !

L'officier des transmissions qui se trouvait dans les bâtiments administratifs du port devait être aussi en train de les regarder... mais personne sur le terrain ne semblait les avoir aperçues, tout le monde étant préoccupé par les préparatifs du départ.

Les lumières voletaient de-ci, de-là. Alen ne connaissait pas le code et regrettait amèrement cette lacune. Après une vingtaine de signaux, les lumières voltigèrent de nouveau en position de repos tandis que l'officier du port procédait sur un ton monocorde à la lecture des formalités du décollage : position, hauteur au-dessus des zones habitées, combustibles atomiques tolérés dans l'atmosphère... Alen vit quelqu'un quitter le bâtiment administratif et se diriger vers eux à travers le terrain. Les gardes étaient appuyés sur leurs longues armes qui avaient l'air efficace.

Alen se détacha discrètement du groupe qui entourait le *Chant des Étoiles* et traversa le terrain en direction de la silhouette qui approchait. Arrivant à sa hauteur, il lui lança à voix basse un salut lyrien, utilisant pour cela la formule de sous-officier à officier militaire.

« Sergent, fit tranquillement l'officier des transmissions, amenez vos hommes à quelques mètres des voyageurs des étoiles ; dites-leur que le vaisseau ne doit pas partir. Qu'ils couvrent les étrangers et qu'ils tirent si... »

Alen se tenait debout, l'air ahuri, au-dessus du corps flasque de l'officier des transmissions. Puis il cacha de nouveau rapidement la matraque et retourna négligemment près du vaisseau, se demandant s'il avait ou non fracassé le crâne du Lyrien.

La porte du sas était alors ouverte et l'équipage montait à bord. Il était le dernier. « Refermez vite, dit-il au marchand. J'ai été obligé de... »

— Je vous ai vu, grommela Barbe-noire. Un message du sémaphore ? » Il s'affairait tout en parlant et la porte de métal se referma.

« Astrogateur et chef mécanicien, à vos postes, commanda-t-il.

— Tout le monde à sa couchette, ordonna Hufner, l'astrogateur. Décollage immédiat. »

Alen se rendit dans sa cabine et s'attacha. Le décollage l'assourdit, lui ébranla les os et le rendit complètement malade, comme d'habitude. Après ce qui lui sembla être plusieurs heures de misère, ils se trouvaient définitivement dans l'espace, l'accélération était douce et sa nausée passait.

Barbe-noire frappa à la porte, entra et le détacha.

« Prêt à vérifier les livres du voyage ? demanda le marchand.

— Non, répondit faiblement Alen.

— Ça peut attendre, dit alors le marchand. Les livres sont la partie la moins importante, de toute façon. Nous avons évité une guerre effroyable.

— Une guerre ? Nous ?

— Une guerre entre Véga et le Royaume d'Eyeolf. Dans la plupart des chancelleries et missions commerciales circulait un ragot populaire selon lequel les deux gouvernements jetaient des regards de convoitise sur la Lyre ; ils avaient des projets pour s'introduire dans son économie en fournissant des métaux à la planète sans métaux – par la force, s'il le fallait. Alen, nous avons supprimé le prétexte qui aurait permis au Royaume d'Eyeolf et à Véga de tenter de s'emparer de Lyrane, et sous lequel ils seraient inévitablement entrés en conflit. La Lyre est maintenant sur le point d'avoir ses métaux à elle, et sans s'emberlificoter dans un complot impérialiste.

— Je n'en ai absolument pas vu, fit le Héraut d'une voix blanche.

— Vous vous demandez pourquoi j'avais tellement hâte de quitter la Lyre et pourquoi je n'y aurais pas laissé Elwon. C'est parce que nos pierres précieuses végeliennes sont des gemmes des plus singulières. Je ne suis pas technicien, mais je crois comprendre que c'étaient de vraies pierres, traitées pour produire un certain effet en cet instant précis. »

Barbe-noire jeta un coup d'œil à son chronomètre-bracelet. « Lyra va avoir du métal, dit-il d'un ton rêveur. Là où se trouve chacune de nos pierres, la céramique se décompose en ses divers constituants : aluminium, silicones et oxygène. Les liquides et les gaz se décomposent en calcium, en zinc, en baryum, en potassium, en chrome *et en fer*. Les bâtiments s'effondrent, les pantalons tombent

sur les chevilles de leurs propriétaires alors que se désintègrent les boucles de ceinturons en céramique...

— Ça veut dire le chaos ! protesta Alen.

— Ça veut dire la civilisation et la paix. Un conflit hideux était en préparation. » Barbe-noire se tut un instant avant de poursuivre délibérément : « Là où ni leur propriété ni leur honneur ne sont en jeu, les hommes vivent pour la plupart heureux...

— *Le Prince*, chapitre XIX. Vous êtes...

Ce voyage avait un autre but important, dit le marchand en souriant. Ceci devrait vous intéresser. » Il tendit à Alen un document qui, déplié, révéla le sceau du Collège et de l'Ordre.

« De l'Examineur n° 19 au Recteur – Dernière épreuve du Novice... », lut Alen, avec stupeur. Il s'attarda avec fierté sur le paragraphe qui décrivait comment il avait « avec sang-froid et en faisant preuve de grandes ressources » roulé le croiseur de guerre du Royaume, « s'adaptant aisément à une situation délicate qui ne requérait pas seulement du courage physique mais aussi une rapide mémorisation, l'évaluation et l'exploitation de la culture d'une planète mineure ».

« Enclin à une emphase de manières quelque peu grotesque chez un être de cet âge », lut-il avec moins de fierté. « ... Encore que non sans succès lorsqu'il s'agit de dominer un équipage par son comportement. »

Et aussi : « Vente plus que profitable de nos pierres précieuses ; fait d'une certaine importance dans la mesure où le Collège et l'Ordre doivent, après tout, subvenir à leurs besoins. »

Et encore : « ... Abattit l'obstacle final et crucial avec quelques scrupules moraux – si j'en suis bon – juge – mais finit par l'abattre. Après une vingtaine d'années d'endoctrinement à une non-violence irréaliste, le jeune sujet fut confronté à une situation dans laquelle seule la violence pouvait être efficace, évalua correctement ce fait et appliqua la solution sous la forme d'une matraque, sur la tête d'un officier des transmissions lyrien, démontrant par là même une habileté à apprendre et un sens commun aussi rares que précieux. »

Et finalement, simplement : « Recommandé pour l'entraînement. »

« L'entraînement ? haleta Alen. Vous voulez dire que ça continue ?

— Pas pour tous, mon garçon. Pas pour la plupart d'entre vous. Nous sommes en grande majorité ce que nous avons l'air d'être, c'est-à-dire mielleux ; nous avons peur des coups de feu, nous ne sommes que les auxiliaires indispensables pour commercer avec ceux qui remplument notre nid avec des pourcentages. Nous avons besoin de ces pourcentages et nous avons besoin de hérauts qui ont peur des armes à feu.

— Parmi tous les maux que vous procure le fait d'être désarmé, récita doucement Alen, il y a celui de vous faire mépriser.

— Chapitre XIV, fit machinalement Barbe-noire. Nous laissons de tels indices traîner à leur chevet pendant vingt années et ils ne les remarquent jamais. Pour ceux des nôtres, rares, qui les remarquent, il y a davantage d'entraînement.

— Apprendrai-je à lancer un couteau comme vous ? demanda Alen, à la fois fasciné et dégoûté par cette idée.

— En son temps, si vous le désirez. Il s'agit surtout de morale et d'éthique, afin que vous soyez à même de peser la valeur de choses comme le lancer d'un couteau.

— De l'éthique ! De la morale !

— Nous avons commencé comme missionnaires, vous savez.

— Tout le monde le sait. Mais la Grande Réforme Utilitaire...

— Quelques-uns d'entre nous, fit sèchement Barbe-noire, pensent qu'elle n'était ni grande, ni utilitaire, et par ailleurs que ce n'était pas une réforme. »

C'était une idée renversante. « Mais nous dispensons une civilisation utilitaire ! protesta Alen. Et sinon, quel est le sens de tout cela ?

— Nous sommes tous animés par des motifs différents, répondit Barbe-noire. L'un des nôtres sera sincèrement utilitaire ; un autre sera joueur et ne sera heureux qu'au milieu du danger et lorsque son pouls battra la chamade. Un autre encore sera fier et aimera à rouler les gens. Plus d'un se considère comme serviteur de l'humanité. Je vais vous laisser vous reposer, maintenant. » Il se releva.

« Mais... Et vous-même ? demanda Alen, hésitant.

— Moi ? Vous me trouverez au chapitre XXVI, fit Barbe-noire avec un sourire. Et peut-être y trouverez-vous aussi quelqu'un d'autre. » Il referma la porte derrière lui. Intrigué, Alen se repassa tout le chapitre en esprit, jusqu'à... C'était ça.

C'étaient des mots étranges, d'une inévitable familiarité, comme s'il avait toujours su qu'il les prononcerait à haute voix, avec plaisir, dans cette étroite cabine à bord d'un vaisseau spatial tout déglingué :

« Il n'est pas dans les intentions de Dieu de tout faire, ni donc de nous dépouiller de notre libre-arbitre et de cette poignée de gloire qui nous appartient. »

Traduit par Dominique Abonyl.
That Share of glory.

© *Street and Smith Publications Inc., 1952.*

© *Librairie Générale Française, pour la traduction.*

LA MAIN TENDUE - Poul Anderson

Ce récit comporte des échos de thèmes historiques familiers. Ceux-ci vont du conflit armé à l'aide pour la reconstruction, avec au premier plan le problème de l'individualité ethnique et culturelle. Sur notre propre planète, à notre propre époque, les différentes contrées tendent à se ressembler ; c'est là une évolution que la facilité des communications tend à renforcer. En remplaçant le terme de planète par celui d'univers, un risque semblable pourra peut-être se présenter dans un lointain avenir à l'échelle interstellaire. Jusqu'à la fin des temps, l'individualité – des êtres, des cultures – constituera une valeur à préserver.

La petite sonnerie mélodieuse fut tout de suite suivie par la voix neutre et métallique du roboréceptionniste :

« Son Excellence Valka Vahino, Envoyé Extraordinaire de la Ligue de Cundaloo auprès de la Confédération de Sol ! » Les Terriens se levèrent poliment à son entrée.

En dépit des conditions de pesanteur et de température beaucoup plus rudes sur la Terre, il se déplaçait avec cette aisance gracieuse caractéristique de sa race, et beaucoup parmi les Humains ne manquèrent pas d'être une nouvelle fois impressionnés par l'image de beauté qu'offraient les gens issus de cette race.

Car on pouvait bien parler de gens : les habitants de Cundaloo avaient en effet ce qu'il fallait d'humanoïde, du point de vue physique et mental, pour justifier cette désignation. Leurs différences d'avec les Humains de pure souche étaient relativement mineures et, en fait, ils alliaient le charme et l'exotisme, souvent caractéristiques de ce qui est étranger, à cette impression rassurante qu'ils donnaient de ne pas être fondamentalement *autres*.

Ralph Dalton laissa errer son regard sur l'ambassadeur. Valka Vahino était très représentatif de sa race, race constituée par des mammifères humanoïdes, bipèdes, avec un visage très proche de celui de l'Homme, dont il se distinguait seulement par l'extraordinaire finesse des traits, les pommettes placées très haut et d'immenses yeux noirs. Vahino était également un peu plus petit qu'un Terrien, plus mince, et se mouvait avec cette incomparable souplesse, de mouvements silencieuse, féline. De longs cheveux d'un bleu brillant, qui encadraient un front très large et tombaient sur ses épaules étroites, faisaient un contraste particulièrement marqué, mais agréable à voir, avec la riche couleur dorée de sa peau. Il portait le traditionnel costume d'apparat de Luai, employé sur Cundaloo – éclatante tunique argentée, cape pourpre d'où semblaient s'échapper, dans un scintillement pareil à celui d'étoiles fugitives, de petites étincelles de métal ; bottes en cuir souple lamé d'or. Sa main fine à six doigts tenait le bâton minutieusement sculpté, symbole de sa fonction, qui représentait les seules lettres de créance remises par sa planète.

Il s'inclina, dans un geste ondoyant qui ne portait aucun témoignage de servilité, et prit la parole dans un excellent terrien où perçait simplement un peu de l'accent chantant, mélodieux, de sa langue natale :

« La paix soit sur vos demeures ! La Grande Maison de Cundaloo adresse son salut et ses vœux les plus bienveillants à ses frères de Sol. Son humble membre Valka Vahino parle en son nom en ami. »

Quelques Terriens esquissèrent un salut d'un air embarrassé. La traduction de ce préambule devait donner quelque chose d'assez maladroit, pensa Dalton ; pourtant la langue de Cundaloo était l'une des plus belles de toute la Galaxie.

Lui-même répondit, en s'efforçant d'observer la même gravité cérémonieuse :

« Salut et bienvenue. La Confédération de Sol reçoit le représentant de la Ligue de Cundaloo en toute amitié. Ralph Dalton, Président de la Confédération, parle en ce moment au nom du peuple du Système Solien. »

Après quoi, il présenta ses collaborateurs : ministres, conseillers techniques, membres de l'état-major des Armées, soit au total une

assemblée assez importante. On pouvait considérer que l'essentiel de la puissance et de l'influence du Système Solien était représenté ici.

Dalton acheva son préambule :

« Ceci est une conférence préliminaire officieuse, portant sur les propositions d'ordre économique faites récemment à votre gouv... à la Grande Maison de Cundaloo. Elle n'a aucune portée officielle, mais, du fait qu'elle est télévisée, je crois pouvoir dire que l'Assemblée Solienne se déterminera sur la base de ce qui aura été débattu dans le cadre de réunions comme celle-ci.

— Je le comprends et estime également que c'est une excellente idée. »

Vahino attendit que les autres se soient assis avant de prendre à son tour un fauteuil.

Il y eut un temps mort. Les yeux n'arrêtaient pas de se porter vers la pendule au mur. Vahino était arrivé très exactement à l'heure fixée, songeait Dalton, mais Skorrogan, de Skontar, était en retard. C'était un manque de tact de sa part, mais les habitudes des Skontariens étaient notoirement déplorables, aux antipodes en tout cas de l'aimable courtoisie des Cundaloïens ; laquelle n'était nullement synonyme de faiblesse.

S'ensuivit alors, pour meubler ce temps mort, un échange de propos anodins tournant autour des impressions d'ordre touristique de Vahino. En fait, l'ambassadeur avait eu l'occasion de visiter le Système Solien à plusieurs reprises au cours de la dernière décennie, ce qui n'avait rien de surprenant compte tenu des liens économiques étroits qui unissaient sa planète à la Confédération. Il y avait de nombreux étudiants cundaloïens dans les universités terriennes, et un important commerce s'était développé avant la guerre entre Sol et Avaiki. Ce commerce reprendrait certainement très bientôt, si notamment les dommages dus à la conflagration étaient réparés et...

« Il est évident, dit Vahino en souriant, que l'ambition de tout jeune *anamai*, de tout jeune homme de Cundaloo, est de se rendre sur Terre, quand ce ne serait qu'à titre purement touristique. Ce n'est pas simple flatterie de notre part que de dire que notre admiration pour vous et pour l'œuvre que vous avez accomplie est sans bornes.

— Cette admiration est réciproque, répondit Dalton. Votre

culture, votre art, votre musique, votre littérature, tout cela rencontre un vaste engouement dans tout le Système Solien. De fait, beaucoup de gens, et pas seulement parmi les écoliers, apprennent le Luaien uniquement pour le plaisir de lire le *Dvanagoa-Epai* dans le texte. Les chanteurs cundaloïens, de l'artiste de concert à l'animateur de night-club, obtiennent un succès que beaucoup de professionnels leur envient. » Il sourit. « Vos jeunes gens ont beaucoup de mal à ne pas être trop sollicités par nos jeunes filles ; et vos jeunes filles qui séjournent ici sont submergées d'invitations. Je présume d'ailleurs que seul le fait qu'il ne puisse y avoir d'enfants a empêché jusque-là le nombre de mariages d'être plus élevé qu'il ne l'est.

— Sincèrement, reprit Vahino, nous avons conscience chez nous que votre civilisation sert de modèle à toute la Galaxie ; et pas seulement parce que la civilisation solienne est la plus avancée sur le plan technique, encore que ce facteur y soit naturellement pour beaucoup. C'est *vous* qui êtes venus jusqu'à nous avec vos vaisseaux spatiaux, votre énergie nucléaire, votre science médicale, entre autres apports – mais, après tout, nous pourrions apprendre toutes ces techniques et continuer à entretenir des relations sans quitter notre planète. Mais ce sont des initiatives telles que... eh bien, telles que votre actuelle proposition d'aide et, ce, pour relever de leurs ruines des planètes situées à des années-lumière de chez vous, en insufflant dans nos foyers votre propre génie et vos propres ressources, alors que nous vous offrons si peu en retour, ce sont des initiatives comme celles-là, dis-je, qui font de vous la première race de la Galaxie.

— Nos motifs ne sont pas totalement désintéressés, comme vous le savez, souligna Dalton un peu gêné. Loin de là. Certes, nous agissons aussi par simple humanitarisme : nous ne pourrions laisser des races si proches de la nôtre connaître le besoin alors que le Système Solien et ses colonies ont de la richesse à distribuer. Mais le sang avec lequel a été écrite notre propre histoire nous a appris que des projets tels que ce plan d'aide économique s'avèrent en fin de compte très profitables à leur instigateur. Lorsque nous aurons reconstruit Cundaloo et Skontar, lorsque nous aurons fait en sorte qu'elles produisent de nouveau, en modernisant leur industrie retardataire et en leur enseignant notre science, elles seront en mesure

de commercer avec nous ; car, après tous ces siècles, notre économie est demeurée essentiellement mercantile. Alors également nous aurons créé un lien trop étroit entre ces deux planètes pour que se reproduise une guerre désastreuse comme celle qui vient de se terminer. Et elles seront désormais des alliées pour nous contre toute culture, planète, système ou empire réellement étranger et menaçant avec lequel nous ayons un jour à entrer en conflit.

— Prions le Très-Haut que ce jour ne vienne jamais, déclara Vahino gravement. Nous avons connu assez de guerres. »

La sonnerie retentit de nouveau, et le robot annonça de la même voix métallique parfaitement inhumaine :

« Son Excellence Skorrogan, fils de Valthak, Duc de Kraakahaym, Envoyé Extraordinaire de Skontar auprès de la Confédération de Sol. »

Tout le monde se leva de nouveau, peut-être un peu plus lentement cette fois, et Dalton surprit une expression d'hostilité sur plusieurs visages, hostilité qui se changea tout juste en indifférence neutre au moment où le nouvel arrivant fit son entrée. Il était évident que les Skontariens n'étaient pas très populaires dans le Système Solien actuellement, et pour une part ils devaient s'en prendre à eux-mêmes. Mais force était d'admettre que, dans l'ensemble, ce n'était pas leur faute.

Selon l'opinion la plus communément répandue, c'était Skontar qui portait la responsabilité de la guerre avec Cundaloo. En réalité, cette thèse n'avait aucun fondement. Un hasard malchanceux avait voulu que les deux soleils Skung et Avaiki, qui formaient un système séparé d'une demi-année-lumière environ, aient un compagnon que les Humains appelaient Allan, du nom du capitaine qui avait effectué la première expédition dans ce système. Et les planètes d'Allan étaient inhabitées.

Lorsque la technologie terrienne avait pénétré sur Skontar et Cundaloo, les premiers résultats en avaient été de faire de ces deux planètes, et en fin de compte de ces deux systèmes, des états rivaux qui lançaient des regards envieux vers les nouvelles planètes vertes d'Allan. Toutes deux y avaient fondé des colonies, les sources de conflit s'étaient alors multipliées, et il y avait eu finalement cette guerre de cinq ans qui avait dévasté les deux systèmes et s'était terminée par une

paix négociée grâce à l'entremise terrienne. Cet affrontement avait été un nouvel exemple de conflit entre deux impérialismes rivaux, comme il en avait existé souvent dans l'histoire humaine avant la Grande Paix et l'avènement de la Confédération. Les termes du traité étaient aussi équitables que possible et les deux adversaires étaient sur les genoux. Il leur fallait respecter cette paix à présent, surtout à un moment où tous deux avaient un besoin impérieux de se ménager l'aide solienne en vue de la reconstruction.

Il n'en restait pas moins que l'Humain moyen aimait bien les Cundaloïens et, comme corollaire, détestait les Skontariens, sur qui il faisait retomber la responsabilité du conflit. D'ailleurs, dès avant la guerre même, ils étaient loin de jouir de la sympathie générale : leur isolationnisme, leur façon de s'accrocher à des traditions dépassées, leur accent âpre, leur attitude arrogante et jusqu'à leur simple apparence physique, tout plaidait contre eux.

Dalton avait eu du mal à convaincre l'Assemblée d'admettre la participation de Skontar aux conférences sur l'aide économique. Pour y parvenir, il avait souligné que cette participation était essentielle non seulement en raison des ressources inappréciables que Skang pouvait leur fournir en échange, particulièrement ses minéraux, mais aussi par le fait qu'ils avaient ainsi l'occasion de se gagner l'amitié d'un empire virtuellement puissant et jusqu'ici éloigné.

Le programme d'aide n'était encore qu'à l'état de proposition. L'Assemblée devrait voter une loi prévoyant en détail qui bénéficierait de l'aide et à concurrence de combien, après quoi, cette loi devrait faire l'objet de traités avec les planètes concernées. La réunion officielle qui allait se tenir ici n'était que la première phase de cette procédure. Mais une phase cruciale, en fait.

Dalton s'inclina cérémonieusement pour saluer le Skontarien. L'envoyé répondit en frappant son énorme lance contre le sol, inclinant l'arme archaïque contre le mur et tendant son fulgureur dans son étui, côté manche. Dalton le prit avec précaution et le posa sur la table.

« Salut et bienvenue, commença-t-il comme Skorrogan ne disait toujours rien. La Confédération...

— Merci... »

La voix était dans le registre de la basse rauque, un peu métallique et avec un très fort accent.

« Le Valtam de l'Empire de Skontar adresse son salut au Président de Sol par l'intermédiaire de Skorrogan, fils de Valthak, Duc de Kraakahaym. »

Il se dressait de toute sa taille au milieu de la salle, semblant l'emplir entièrement de sa massive et rébarbative présence. Bien qu'habitant une planète où la pesanteur était plus élevée et la température plus basse, les Skontariens étaient une race d'individus de très haute taille – plus de deux mètres – et d'une carrure si impressionnante qu'ils en paraissaient presque trapus. On pouvait les classer dans la catégorie des humanoïdes, dans la mesure où l'on avait affaire à des mammifères bipèdes, mais la ressemblance s'arrêtait à peu près là. Sous un front très large et très bas et une épaisseur de sourcils inquiétante, les yeux de Skorrogan avaient la couleur dorée et la férocité des yeux d'un faucon. En guise de visage, un museau épaté dont la mâchoire était garnie d'une effrayante rangée de crocs ; ses oreilles étaient arrondies et plantées très haut sur le crâne massif. Une fourrure brune très courte recouvrait son corps musculeux jusqu'au bout d'une longue queue qu'il ne cessait d'agiter, et une crinière rutilante encadrait sa tête et son cou. En dépit de ce qui devait être pour lui une température tropicale, il portait les fourrures et peaux revêtues traditionnellement chez lui lors des cérémonies officielles, et une forte odeur acre se dégageait de sa propre peau.

« Vous êtes en retard, fit l'un des ministres sur le ton de la courtoisie forcée. J'espère que vous n'avez rencontré aucune difficulté pour venir.

— Non, moi sous-estimé temps nécessaire pour venir ici. Prière m'excuser. »

En fait, il n'avait l'air nullement désolé : il se contenta de prendre le fauteuil qui se trouvait le plus près de lui pour y installer sa masse imposante et ouvrit sa serviette :

« Nous avons affaires à discuter, messieurs ?

— Euh... oui, en effet. »

Dalton prit place au bout de la longue table de conférence :

« Encore que nous n'ayons pas à entrer dans le détail des

données et chiffres au cours de cette discussion préliminaire : nous souhaiterions simplement nous mettre d'accord sur des points, des objectifs politiques généraux.

— Je suppose naturellement que vous voudrez une liste complète des ressources disponibles sur Avaiki et Skang, comme sur les colonies allaniennes ? dit Vahino de sa voix douce. L'agriculture de Cundaloo et les mines de Skontar constituent déjà une base importante pour aboutir plus tard à la nécessaire indépendance économique.

— Ici intervient aussi l'aspect éducation, dit Dalton. Nous enverrons beaucoup d'experts, de conseillers techniques, d'enseignants...

— Et bien entendu se posera un problème d'effectifs militaires... commença le Chef d'État-major.

— Skontar a armée à elle, l'interrompit Skorrogan sur un ton sec. Pas nécessité de discuter cela maintenant.

— Peut-être que non, en effet, intervint le ministre des Finances d'un air doucereux. »

Sur quoi, il alluma une cigarette.

« S'il vous plaît, monsieur ! » La voix de Skorrogan ressemblait carrément à un rugissement. « Pas fumer ! Vous savez que Skontariens allergiques au tabac.

— Excusez-moi ! »

Le ministre des Finances écrasa sa cigarette. Sa main tremblait légèrement tandis qu'il lançait un regard furieux à l'envoyé skontarien. Il n'y avait vraiment pas de quoi faire tant d'histoires, le système d'air conditionné chassant instantanément la fumée. Et, de toute façon, on ne parle pas sur ce ton à un ministre ! Surtout quand on vient lui demander une aide...

« D'autres systèmes vont être concernés, s'empessa de reprendre Dalton pour essayer de dissiper l'atmosphère de gêne et de tension qui venait subitement de s'instaurer. Il ne s'agit pas seulement des colonies de Sol : je suppose que vos deux races vont s'étendre au-delà des limites de votre propre triple système, aussi les ressources révélées par cette nouvelle colonisation...

— Nous serons obligés, fit Skorrogan avec aigreur. Après que traité nous a volé tout un quart planète... Aucune importance, prière

m'excuser. C'est très désagréable être assis à même table qu'ennemi quand on se souvient que, pas longtemps encore, il était ennemi. »

Cette fois, le silence parut se prolonger une éternité. Éprouvant alors une sensation de malaise presque physique, Dalton réalisa que Skorrogan venait de détériorer irrémédiablement son image de marque. Au point que, même s'il prenait subitement conscience de la gravité de son comportement et tâchait de faire amende honorable – mais qui avait jamais vu un noble skontarien s'excuser de quoi que ce fût ? – il serait de toute façon trop tard. Trop de millions de téléspectateurs venaient d'être témoins de son arrogance impardonnable. Trop d'hommes importants, tous les chefs de Sol, étaient assis à la même table que lui et pouvaient voir l'expression de mépris dans ses yeux et sentir l'odeur acre, inhumaine, de sa peau.

Il n'y aurait pas d'aide pour Skontar.

Avec l'arrivée du crépuscule, des nuages s'étaient amoncelés derrière la ligne sombre de falaises qui s'étendaient à l'est de Geyrhaym, et un petit vent glacial soufflait dans la vallée en faisant entendre comme des chuchotements d'hiver. Il amenait avec lui les premiers flocons de neige, qui tourbillonnaient dans le ciel violacé que les dernières lueurs sanglantes du jour faisaient doucement rosir. Il y aurait certainement une tempête de neige avant la nuit.

Émergeant de l'obscurité, le spationef descendit et vint s'immobiliser sur son berceau. Derrière le petit spatioport s'étendait la ville de Geyrhaym, enveloppée dans le crépuscule et semblant se tasser pour se protéger du froid. Dans chacune des vieilles maisons à toit pointu, on pouvait voir le flamboiement rutilant d'un feu, mais les rues sinueuses, pavées de galets, ressemblaient à des canyons déserts serpentant vers le sommet de la colline où se dressait, presque menaçant, le grand château des vieux barons. Le Valtam se l'était réservé pour son propre usage, et la petite Geyrhaym était à présent la capitale de l'Empire, car la fière Skirnor et la majestueuse Thruvang avaient été réduites à l'état de cratères radioactifs, et les bêtes sauvages hurlaient à la mort dans les ruines de l'ancien palais.

Skorrogan, fils de Valthak, frissonna en descendant la rampe d'accès au sortir du sas. Skontar était une planète froide ; même pour

son propre peuple elle était froide. Skorrogan ramena frileusement les pans de son épaisse cape de fourrure autour de ses épaules.

Ils attendaient en bas de la rampe : tous les hauts dignitaires de Skontar. Sous son masque d'impassibilité, Skorrogan était tendu à l'extrême. Ce pouvait être la mort qui l'attendait dans ce groupe d'hommes silencieux, sinistres. En tout cas, sûrement la disgrâce...

Le Valtam lui-même était là, sa crinière blanche ondoyant sous le vent. Ses yeux dorés semblaient briller d'un éclat plus vif à la lumière du crépuscule, des yeux durs et féroces, comme éclairés par ce lugubre feu intérieur couvant sous la cendre. Son fils aîné et héritier présomptif, Thordin, se tenait à côté de lui. Les dernières lueurs du soleil faisaient rougeoyer la pointe de sa lance, d'où du sang semblait couler vers le ciel. Il y avait aussi les autres personnages puissants de Skang, les comtes des provinces de Skontar et des autres planètes. Et tous étaient là qui l'attendaient. Derrière eux, dans un alignement impeccable, un détachement de gardes de la Maison Impériale, casques et corselets étincelants sous le crépuscule ; leur visage à chacun était dans l'ombre, mais la haine et le mépris s'exhalèrent comme un souffle vivant de la masse qu'ils formaient.

Skorrogan s'avança vers le Valtam, frappa sa lance contre terre en guise de salut et inclina la tête exactement selon l'angle réglementaire. Il y eut alors un long silence uniquement rempli par le gémissement du vent. La neige commençait à être balayée de plus en plus fort à travers le spatioport. Enfin le Valtam prit la parole sans même observer le cérémonial de bienvenue. Pour Skorrogan ce fut comme un soufflet en plein visage :

« Vous voici donc revenu !...

— Oui, Sire. »

Skorrogan s'efforçait de conserver à sa voix un ton ferme, ce qui n'était guère aisé. Il n'avait pas peur de la mort, mais il était douloureusement difficile de supporter le poids de l'échec.

« Comme vous le savez, je suis au regret de vous informer de l'insuccès de ma mission.

— En effet, nous recevons des téléprogrammes ici, répondit le Valtam sur un ton acide.

— Sire, les Soliens offrent une aide pratiquement illimitée à

Cundaloo et ils ont refusé la moindre aide à Skontar. Ni crédits, ni conseillers techniques, rien. Et nous ne devons guère attendre de commerce digne de ce nom et encore moins de visiteurs.

— Nous savons, dit Thordin. Et c'est *vous* que nous avons envoyé pour obtenir leur aide.

— J'ai essayé, Sire. »

Skorrogan se forçait à prendre le ton le plus neutre possible. Il savait qu'il était bien obligé de dire quelque chose, mais qu'ils ne comptent surtout pas qu'il plaide désespérément sa cause !

« Mais les Soliens ont un préjugé sans fondement à notre encontre, préjugé qui est en partie le corollaire direct de leur sympathie purement sentimentale envers Cundaloo, et en partie due, j'imagine, au fait que nous sommes différents d'eux sur de très nombreux points.

— Ce fait ne date pas d'aujourd'hui, fit remarquer le Valtam sur un ton glacial. En outre les Mingoniens, qui sont encore moins humains que nous, ont reçu, eux, une aide appréciable de la part des Soliens. Ils ont obtenu le même type d'aide que Cundaloo va obtenir aujourd'hui et dont nous-mêmes aurions pu bénéficier. Nous qui ne désirions qu'entretenir de bonnes relations avec la plus grande puissance de la Galaxie, nous avons même l'occasion d'avoir bien plus que cela. Je sais de source bien informée dans quelles dispositions était la Confédération à notre égard ; ils étaient tout prêts à nous aider pour peu que nous fassions preuve d'esprit coopératif. Nous aurions pu reconstruire, et même aller bien plus loin que cela... »

Ses paroles semblèrent un moment rester en suspension dans l'air, déformées par le vent. Puis, lorsqu'il parla de nouveau, sa voix tremblait d'une colère véhémence :

« Je vous ai envoyé là-bas tout spécialement en qualité d'ambassadeur personnel pour recueillir l'aide généreusement offerte. Vous, en qui j'avais mis toute ma confiance et que je croyais conscient de notre cruelle situation... Arrrgh ! » Il cracha par terre. « Et vous avez au contraire passé tout votre temps là-bas à vous montrer insultant, arrogant, grossier. Vous, vers qui tous les yeux de Sol étaient tournés, vous êtes fait l'incarnation parfaite de tout ce que les Humains jugent le plus insupportable chez nous. Il n'est pas étonnant

que notre requête ait été repoussée ! Vous pouvez même vous estimer heureux que Sol n'ait pas déclaré la guerre !

— Il n'est peut-être pas trop tard, intervint Thordin. Nous pouvons envoyer un autre...

— Non. »

Le Valtam releva la tête dans un geste qui reflétait la fierté farouche, innée, de sa race et la grandeur spécifique d'une culture pour laquelle ne pas perdre la face avait toujours été plus important que conserver la vie.

« Skorrodan a été envoyé par nous en qualité de représentant accrédité. Le désavouer publiquement, présenter des excuses, non pour acte manifeste, sinon pour simple mauvaise conduite, signifierait se traîner aux pieds de la Galaxie... Non ! Rien ne mérite pareille humiliation. Nous devons simplement nous passer de Sol. »

La neige tombait plus drue à présent, et les nuages étaient en train de masquer complètement le ciel, laissant encore scintiller quelques rares étoiles par endroits. Et il faisait froid, de plus en plus froid.

« Mais que le prix de notre honneur est lourd ! fit Thordin, accablé. Notre peuple meurt de faim... alors que la nourriture de Sol pourrait le sauver. Nos gens n'ont que des guenilles pour se vêtir, alors que Sol aurait des vêtements à leur envoyer. Nos usines sont détruites ou périmées, notre jeunesse grandit dans l'ignorance de la civilisation et de la technologie galactiques : Sol nous aurait envoyé des machines et des techniciens pour nous aider à nous relever. Sol pourrait envoyer ses enseignants et nous deviendrions grands nous aussi... Mais c'est trop tard, trop tard. » Dans l'obscurité, ses yeux semblaient fouiller avec une expression à la fois incrédule et atterrée la conscience de ce Skorrogan qui avait été son ami. « Mais pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi ?

— J'ai fait de mon mieux, répondit Skorrogan en se raidissant. Si je n'étais pas fait pour cette mission, vous n'auriez pas dû me choisir.

— Mais vous étiez fait pour cette mission, précisément, dit le Valtam. Vous étiez notre meilleur diplomate. Votre habileté, votre science de la psychologie extra-skontarienne, votre personnalité, tout cela faisait de vous un négociateur inestimable dans nos relations avec

l'étranger. Et puis il a fallu que pour cette mission capitale, où rien ne laissait pourtant prévoir... Non, plus jamais !... » Sa voix devint presque un cri qui résonna contre le vent. « Plus jamais je ne pourrai avoir confiance en vous ! Skontar saura que vous avez échoué.

— Sire... » La voix de Skorrogan tremblait subitement. « Sire, je viens d'entendre prononcés par votre bouche des mots qui, venant de tout autre, auraient signifié un duel sans merci. Si vous avez encore d'autres choses à me dire, parlez ; sinon, permettez-moi de m'en aller.

— Je ne suis pas en droit de vous dépouiller de vos titres et possessions héréditaires, dit le Valtam. Mais il est désormais mis fin à vos fonctions au sein du gouvernement impérial, comme il vous sera dorénavant interdit d'apparaître à la Cour ou d'exercer le moindre mandat officiel. Je crains également qu'il ne vous reste plus beaucoup d'amis à partir de ce jour...

— Peut-être, en effet, dit Skorrogan. J'ai agi comme j'ai agi, et même si j'étais en mesure de fournir de plus amples explications à cet égard, cela me serait dorénavant impossible, après avoir essuyé pareilles insultes. Mais, si vous souhaitez connaître mon opinion sur l'avenir de Skontar...

— Non, l'interrompit le Valtam. Vous avez déjà fait assez de mal comme cela.

— ... Vous devrez prendre trois facteurs en considération », poursuivit Skorrogan comme si de rien n'était. Il pointa sa lance en direction des quelques étoiles encore visibles. « En premier lieu, ces soleils là-bas. Ensuite, une certaine évolution scientifique et technologique sur notre planète – due en particulier aux travaux de Dyrin dans le domaine de la sémantique. Enfin, regardez autour de vous : regardez les maisons que vos pères ont bâties, regardez les vêtements que vous portez ; écoutez aussi la langue que vous parlez. Et je vous le dis : vous viendrez me trouver dans une cinquantaine d'années pour me demander pardon ! » Il rabattit sa cape contre sa poitrine, salua le Valtam et traversa le spatioport à longues enjambées en direction de la ville. Ils le suivirent tous du regard, l'amertume et l'étonnement dans les yeux. La faim sévissait dans la ville ; il la sentait presque à travers les murs sombres, cette faim d'un peuple en haillons, d'un peuple désespéré, recroquevillé devant son feu ; et il se

demandait s'il survivrait à l'hiver. Il commença même à essayer d'imaginer combien mourraient, mais il n'osa pas pousser plus loin ses pensées.

Il entendit que quelqu'un chantait et s'arrêta. C'était un barde itinérant, qui allait de ville en ville en demandant l'aumône, et qui remontait en ce moment la rue, sa cape en lambeaux flottant autour de lui en une vision presque irréelle. Ses doigts maigres couraient le long de sa harpe, et il chantait une vieille ballade qui exprimait à la fois l'âpre sonorité musicale et le cri véhément et farouche de la langue des ancêtres, la langue de Naarhaym de Skontar. Skorrogan s'amusa pendant quelques instants à en transposer quelques strophes en terrien :

*Les oiseaux fous de la guerre
Furieusement réveillent par leur vol
En chacun l'appel de la mer
Longtemps étouffé par l'hiver.
Mon amour, ils m'appellent
Et leur chant parle de fleurs
De bon augure pour le voyage.
Adieu, je vous aime !...*

Mais cela ne rendait rien. Ce n'était pas seulement qu'on n'y retrouvait pas le rythme martelé, la succession heurtée, métallique des syllabes, d'habitude presque aboyées, de même que l'enchevêtrement luxuriant de la rime et de l'allitération ; il y avait aussi le fait que le sens se perdait à peu près complètement en terrien. Chaque concept était vidé de sa substance. Comment pouvait-on rendre par exemple un mot comme *vorkansraavin* par « voyage » et espérer obtenir davantage qu'un fragment d'idée mutilé ? Non, décidément, les psychologies étaient trop différentes.

Et c'était là sans doute qu'il trouverait la réponse à donner aux hauts dignitaires. Mais ils n'en sauraient jamais rien, ils en étaient incapables. Pendant ce temps, il se retrouvait seul et l'hiver était déjà revenu.

Assis dans son jardin, Valka Vahino laissait le soleil baigner son corps nu. Il ne lui était pas arrivé souvent, ces derniers jours, d'avoir l'occasion de se livrer à *aliacaui* – quel était cet ancien équivalent en terrien ? Ah ! oui, la « sieste ». Mais cette traduction n'était pas fidèle : un Cundaloien qui se repose ne dort pas l'après-midi ; il reste assis ou s'allonge dehors, en laissant le soleil pénétrer jusque dans ses os ou au contraire une pluie tiède tomber sur lui comme une bénédiction, pendant qu'il laisse vagabonder son esprit. Les Soliens appelaient cela « rêverie », mais ce n'en était pas exactement : c'était plutôt... non, il n'y avait vraiment pas de terme rigoureusement équivalent. « Récréation psychique » était une formule maladroite, et les Soliens ne comprendraient jamais.

Parfois, il semblait à Vahino qu'il n'avait jamais réellement pris de repos depuis une éternité. Ç'avaient été d'abord les urgentes et impitoyables nécessités de sa charge en temps de guerre, puis cette période trépidante de voyages dans le Système Solien, et enfin sa nomination par la Grande Maison, il y a trois ans, en qualité officielle de chargé de relations au plus haut niveau, en partant du principe qu'il était l'homme connaissant le mieux les Soliens dans toute la Ligue.

Peut-être était-ce vrai, en effet : il avait passé énormément de temps chez eux et il les aimait bien en tant que race et en tant qu'individus. Mais... par tous les esprits, ils avaient une manière incroyable de concevoir le travail ! Comme s'ils avaient des démons aux trousses !

Certes, il n'existait pas trente-six façons de reconstruire, de réformer les vieilles méthodes et de saisir cette fantastique nouvelle richesse qui n'attendait plus que d'être créée. Mais, en ce moment, il trouvait suprêmement apaisant de se reposer dans son jardin, entouré de ces grandes fleurs dorées aux longues tiges recourbées qui répandaient dans l'air d'été leur parfum qui vous incitait au sommeil, bercé par le bourdonnement de quelques insectes à miel et la naissance d'un nouveau poème dans la tête.

Les Soliens paraissaient éprouver des difficultés à comprendre une race de poètes. À comprendre par exemple que le plus pauvre et le plus stupide des Cundaloiens puisse s'étendre au soleil et composer des poèmes. En fait, chaque race a ses talents bien à elle. Qui pouvait

rivaliser avec le génie technicien que possédaient les Humains ?

Les vers aux sonorités limpides commençaient à faire un chant majestueux dans sa tête. Il les pétrit, les modela de nouveau, peaufinant chaque syllabe et reformant l'ensemble d'une façon définitive avec un sentiment de délice. Celui-ci serait bon, très bon ! Il passerait à la postérité, il serait chanté encore dans un siècle, et personne n'oublierait Valka Vahino. Il laisserait même un souvenir au titre de maître-compositeur de vers : *Alla Amaui cauianriho, valana, valana, vro !*

« Pardonnez-moi, monsieur, mais M. Lombard désire vous voir. »

La voix provenait d'un rayon sonique du roboréceptionniste que Lombard lui-même avait offert à Vahino. Le Cundaloien avait ressenti toute l'incongruité qu'il y avait à incorporer le métal brillant de l'appareil au milieu des boiseries sculptées et des tapisseries anciennes qui décoraient son appartement, mais il n'avait pas voulu vexer l'auteur du cadeau. En outre, l'appareil s'avérait utile.

Lombard, chef de la Commission Solienne de Reconstruction, était l'Humain le plus important dans le système avaikien. De plus, en ce moment, Vahino pouvait apprécier la courtoisie d'un homme qui se déplaçait pour venir le voir au lieu de l'envoyer simplement chercher. Seulement... pourquoi fallait-il qu'il choisisse spécialement ce moment pour venir ?

« Dites à Mr. Lombard que j'arrive dans un instant. »

Vahino alla mettre un vêtement. Les Humains ne s'étaient pas encore complètement faits à la nudité qui était chose courante chez les Cundaloïens. Puis il passa dans le hall d'attente. Il y avait disposé quelques fauteuils destinés aux Terriens qui n'appréciaient pas de devoir s'asseoir sur une natte tissée – autre incongruité ! À son entrée, Lombard se leva.

L'homme était petit, trapu, avec une épaisse broussaille de cheveux gris surmontant un visage marqué de cicatrices. Il avait gravi les échelons, partant du niveau d'ouvrier et passant par celui d'ingénieur, jusqu'au poste de Haut Commissaire, et il portait encore sur lui les marques du combat incessant qu'il avait dû mener. Il s'attaquait au travail avec ce qui ressemblait presque à un furieux désir

de vengeance personnelle, ce qui le rendait parfois plus dur que l'acier. Mais le reste du temps, c'était une personne agréable qui témoignait d'une gamme étonnante d'intérêts et de connaissances. Sans oublier naturellement qu'il avait fait des miracles pour le Système Avaikien.

« Paix sur votre maison, frère, dit Vahino.

— Comment allez-vous ? » fut le salut moins cérémonieux du Solien.

Comme son hôte faisait signe à des domestiques, il s'empressa de poursuivre :

« Non, je vous en prie, épargnons-nous le cérémonial habituel de votre hospitalité. Je l'apprécie beaucoup, mais je ne pense pas que ce soit le moment de nous installer tranquillement devant un repas pour discuter de sujets culturels pendant trois heures avant de nous mettre à travailler. Je souhaiterais d'ailleurs... Enfin, vous êtes de cette planète, moi pas : aussi j'aimerais que vous donniez personnellement des instructions autour de vous – avec le plus de tact possible naturellement – pour que soient abandonnés ce genre de préliminaires.

— Mais... ils font partie de nos plus anciennes traditions...

— Précisément ! Ancien équivaut souvent à rétrograde, donc retardant le progrès. Loin de moi l'intention d'être désobligeant, monsieur Vahino ; je souhaiterais que nous autres Soliens ayons des coutumes aussi agréables que les vôtres. Mais pas... pendant les heures de travail. Vous me comprenez ?

— Eh bien... oui... je suppose que vous avez raison. Cela ne convient certainement pas à un type de civilisation industrielle moderne, chose que nous sommes en train d'essayer de construire, naturellement. »

Vahino s'installa dans un des fauteuils et offrit une cigarette à son visiteur. Fumer était l'un des vices typiques de Sol, sans doute le plus facilement transmis et sûrement le plus facilement défendable. Vahino alluma sa cigarette avec la béatitude du néophyte.

« C'est exactement cela, reprit Lombard. Et c'est précisément pour discuter de cette question que je suis venu vous voir, monsieur Vahino. Je n'ai aucune doléance particulière à formuler, mais je constate simplement l'existence d'une foule de petits problèmes

auxquels vous seuls, Cundaloïens, pouvez apporter une solution. Nous autres Soliens ne le pourrions pas et ne souhaitons de toute façon pas nous immiscer dans vos affaires internes. Mais il vous faut changer certaines choses, sinon nous ne serons plus du tout en mesure de vous aider. »

Vahino se doutait plus ou moins de ce qui allait suivre : cela faisait malheureusement quelque temps déjà qu'il s'y attendait et il ne voyait pas très bien ce qu'il pouvait y faire. Pour le moment, il se contenta de tirer une bouffée de sa cigarette et de laisser filtrer lentement la fumée entre ses lèvres tout en prenant une expression d'interrogation polie. Puis, se rappelant que les Soliens n'étaient pas habitués à interpréter les nuances dans l'expression du visage comme une forme de langage, il dit tout haut :

« Dites le fond de votre pensée, je vous en prie. Croyez bien que je n'y vois à priori aucune intention d'offenser.

— Très bien. » Lombard se pencha en avant, croisant et décroisant sans arrêt ses mains dans un geste de nervosité. « Il est un fait patent que toute votre culture, toute votre psychologie ne sont pas adaptées aux nécessités de la civilisation moderne. Cet état de choses peut changer, mais le changement devra être radical. Vous pouvez y arriver – par des lois, par des campagnes d'information, par une modification du système d'éducation, et cætera. Mais il *faut* absolument que cela se fasse. Tenez, par exemple, prenons simplement cette coutume de la sieste. À l'heure où je vous parle et dans cette zone de votre planète, pratiquement aucune machine ne tourne, personne n'est au travail : tout le monde est en train de se dorer au soleil, qui composant un poème, qui fredonnant une chanson, qui encore dormant tout simplement. Il reste toute une civilisation à construire, Vahino ! Des plantations, des mines, des usines, des cités entières à faire tourner, à surveiller. Vous n'y arriverez certainement pas au régime de quatre heures de travail par jour !

— Non. Mais peut-être n'avons-nous pas l'énergie de votre race. Vous êtes une espèce hyperactive, vous savez.

— Ce sont des choses qui s'apprennent. Le travail n'a pas nécessairement besoin d'être éreintant. Le but recherché en mécanisant votre culture est précisément de vous soulager de l'effort

physique et de l'incertitude due à une totale dépendance de la terre. Et une société mécanisée ne peut s'embarrasser de toutes ces vieilles croyances, rites, coutumes, traditions, qui sont les vôtres. Ce temps est révolu. La vie est trop courte, et le style de la vôtre n'est pas adapté à cette réalité. Vous êtes encore comme les Skontariens, qui n'en finissent plus de trimbaler partout leurs lances ridicules alors qu'elles ont perdu toute utilité depuis très longtemps.

— La tradition *fait* la vie... le sens de la vie...

— La civilisation de la machine a sa propre tradition : vous l'apprendrez. Elle a son propre sens, et je pense que c'est celui de l'avenir. Si vous persistez à vous accrocher désespérément à des habitudes périmées, vous ne rattraperez jamais l'histoire. Tenez, votre système monétaire...

— Il est pratique.

— Dans son propre domaine, peut-être. Mais comment pourrez-vous commercer avec Sol si vous continuez à gager vos crédits sur l'argent-métal alors que ceux de Sol représentent une quantité actuarielle abstraite ? Vous devrez, là encore, adopter notre système pour les besoins de votre commerce extérieur – comme vous pourriez du reste le faire, pendant que vous y êtes, sur le plan intérieur. Parallèlement, vous devrez apprendre le système métrique si vous voulez utiliser nos machines ou vous faire comprendre de nos savants. Vous devrez aussi adopter... eh bien, tout !

« Votre type de société même est en cause. On ne s'étonne plus que vous n'ayez pas exploité les planètes de votre propre système quand on sait que tout le monde chez vous insiste pour être enterré dans son lieu de naissance ! C'est un souci honorable, certes, mais qui ne devrait pas avoir autant d'importance, et dont vous devrez vous débarrasser si vous voulez un jour partir à la conquête des étoiles.

« Même votre religion... Excusez-moi, mais vous devez prendre conscience que beaucoup de ses aspects ont été catégoriquement désapprouvés par la science moderne.

— Je suis agnostique, fit observer Vahino sans se départir de son calme. Mais la religion de Mauiroa a une profonde signification pour beaucoup de gens.

— Si la Grande Maison nous permet d'amener quelques

missionnaires, nous pourrions les convertir, par exemple, au Néopanthéisme – religion qui, soit dit en passant, apporte à mon avis bien plus de réconfort sur le plan individuel et contient certainement bien plus de vérité scientifique que votre mythologie. Si votre peuple doit continuer à avoir une foi, celle-ci ne doit pas entrer en conflit avec des faits que l'expérience, dans le cadre d'une technologie moderne, fera bientôt apparaître comme incontestables.

— Peut-être. Et je suppose que notre système de relations familiales est trop compliqué et rigide pour une société industrielle moderne... Oui... je me rends compte que cela implique bien davantage qu'une simple transformation d'équipement technique.

— Absolument. Il s'agit d'une complète transformation des mentalités. » Lombard esquissa un geste d'apaisement. « Mais je suis sûr que vous y parviendrez. Vous étiez d'ailleurs en train de construire des vaisseaux spatiaux et des centrales nucléaires au moment du départ d'Allan. Je suggère simplement que vous accélériez quelque peu le processus.

« J'allais oublier le problème de la langue... À cet égard, et sans vouloir faire preuve de chauvinisme, j'estime que tous les Cundaloïens devraient se voir enseigner le solien. Il serait étonnant qu'ils n'aient pas à s'en servir à un moment ou à un autre de leur vie, sans parler de vos savants et de vos techniciens qui auront à l'utiliser sur le plan professionnel. Les langues de Laui et de Muara, ainsi que toutes les autres, sont très belles, mais elles ne sont pas appropriées à des concepts scientifiques. Il suffit de regarder ne serait-ce que l'agglutination des mots... Franchement, vos ouvrages de philosophie me font parfois l'effet de... ne m'en veuillez pas de vous dire ça, mais d'un véritable baragouin. Beau peut-être, mais totalement vide de sens. Votre langue manque vraiment trop de... *précision*.

— Araclès et Vranamaui ont pourtant été considérés de tout temps comme des modèles de pensée limpide, souligna Vahino d'un air navré. Et je dois avouer de mon côté que je ne saisis pas toujours clairement la pensée de vos Kant, Russell ou même Korzybski... Mais je suppose que cela vient de ce que mon esprit n'est pas familiarisé avec certains modes de pensée. Au demeurant, vous avez certainement raison, et la jeune génération se retrouvera probablement en plein

accord avec vous. J'en parlerai à la Grande Maison et obtiendrai peut-être que quelque chose soit entrepris dès maintenant. Mais, quoi qu'il en soit, vous n'aurez pas à attendre beaucoup d'années : tous nos jeunes n'ont de cesse aujourd'hui qu'ils ne soient devenus ce que vous souhaitez. Ce sont eux la voie de notre réussite.

— En effet. » Lombard prit un instant un air songeur. « Parfois je me prends à souhaiter que la réussite ne s'obtienne pas toujours à un tel prix. » Puis il se ressaisit. « Mais il vous suffit de regarder l'exemple de Skontar pour vous rendre compte combien de sacrifices sont souvent nécessaires.

— Pourtant... ils ont fait des miracles au cours de ces trois dernières années. Ils se sont relevés de la grande famine, ils ont reconstruit par leurs propres moyens ; ils ont même envoyé des explorateurs prospecter d'éventuelles colonies parmi les étoiles. » Vahino esquissa un sourire amer. « Je n'aime pas nos anciens ennemis, mais je ne peux faire autrement que de les admirer.

— Ils ont du courage, reconnut Lombard. Mais que vaut le courage seul ? Ils sont toujours en train de se débattre dans un fouillis de structures et d'habitudes périmées. Déjà la production globale de Cundaloo est trois fois supérieure à la leur. Leur œuvre de colonisation n'est tout au plus qu'une initiative mineure due à quelques centaines d'individus, c'est tout. Certes, Skontar peut subsister, mais elle sera toujours une puissance de dixième ordre. Sous peu même, elle deviendra un état satellite de Cundaloo.

« Et ce n'est pas qu'ils manquent de ressources, naturelles ou autres, mais, ayant envoyé promener notre offre d'aide comme ils l'ont fait, ils se sont mis tout seuls à l'écart du grand courant de la civilisation galactique. Pire même, ils sont en train d'essayer d'élaborer des principes et des méthodes scientifiques comme nous en connaissions déjà il y a cent ans, et ils s'éloignent tellement de la vérité que j'en rirais si ce n'était pas si pathétique. En outre, leur langue, comme la vôtre, n'est absolument pas adaptée à la pensée scientifique et ils continuent à traîner derrière eux des chaînes de traditions complètement rouillées. J'ai vu par exemple quelques-uns des vaisseaux spatiaux qu'ils ont conçus eux-mêmes au lieu de copier les modèles soliens : ils sont ridicules d'aberration technologique ! Ils en

arrivent à passer par une cinquantaine de modes d'approche différents pour essayer désespérément de trouver le seul valable, comme nous y sommes nous-mêmes parvenus il y a déjà très longtemps. Des sphères, des ovales, des cubes... J'ai même entendu dire que quelqu'un pensait pouvoir construire un vaisseau tétraédrique !

— Peut-être est-ce possible, fit Vahino d'un air songeur. La géométrie riemannienne sur laquelle est fondée la balistique interstellaire pourrait permettre...

— Mais non ! La Terre a déjà expérimenté cette méthode et en est arrivée à la conclusion qu'elle ne pouvait pas marcher. Seul un cerveau dérangé – et, en s'isolant ainsi, les savants skontariens sont en train de devenir une race de cerveaux dérangés – peut continuer à croire qu'elle est applicable. Nous autres Humains avons eu de la chance, c'est tout. Nous avons nous aussi un long passé historique derrière nous avant que notre culture s'éveille à une mentalité appropriée à une civilisation scientifique. Au début, notre technologie en était au point mort. Par la suite nous avons atteint les étoiles. D'autres races peuvent y parvenir elles aussi, mais elles devront d'abord adopter le type de civilisation adéquat, la mentalité adéquate ; et, sans notre aide, Skontar, comme n'importe quelle planète, n'a aucune chance de faire évoluer cette mentalité pour les nombreux siècles à venir. Ce qui me fait penser, d'ailleurs... »

Lombard fouilla dans sa poche : « J'ai ici un journal édité par l'une des sociétés savantes de Skontar. Vous constaterez en passant qu'un certain courant d'informations continue à circuler entre nos planètes ; il n'y a pas d'embargo officiel d'un côté ni de l'autre. Disons simplement que Sol a renoncé à Skang dans la mesure où celle-ci représente une mauvaise affaire. Quoi qu'il en soit... – il finit par trouver son journal –... un de leurs philosophes, Dyrin, est en train d'effectuer un certain travail en matière de sémantique générale, travail qui a l'air de susciter pas mal d'enthousiasme chez eux. Vous lisez le skontarien, n'est-ce pas ?

— Oui. J'étais au service des renseignements de l'armée pendant la guerre. Permettez ?... »

Vahino parcourut le journal jusqu'à ce qu'il trouve l'article et commença à traduire tout haut :

« Les précédents ouvrages de l'auteur montraient que le principe de non-élémentalisme n'est nullement une proposition universelle en soi mais doit faire l'objet au contraire de certaines réserves d'ordre psycho-mathématique qui s'élèvent dès que l'on prend en compte le champ de *broganar*... – *Broganar* : c'est un mot que je ne comprends pas. –... lequel se combine avec des nucléons d'ondes électroniques pour...

– Mais que veut dire tout ce charabia ? explosa Lombard.

– Je ne sais pas, dit Vahino d'un air désolé. La mentalité skontarienne m'est aussi étrangère à moi qu'à vous.

Ce n'est que du charabia ! répéta Lombard. Assaisonné de ce fichu dogmatisme si cher aux Skontariens. » Il jeta le journal dans le petit brasero en bronze, où le feu commença instantanément son travail de destruction. « N'importe qui ayant un minimum de connaissances en sémantique générale, ou ne serait-ce qu'un atome de bon sens, se rendrait compte que ce sont des inepties flagrantes. »

Pour finir, il esquissa un petit sourire navré en secouant la tête :

« Une race de cerveaux dérangés !... »

« Je serais heureux que vous puissiez me consacrer quelques heures demain », dit Skorrogan.

Thordin IX, Valtam de l'Empire de Skontar, agita doucement sa tête ornée seulement d'une crinière très mince :

« Ma foi... je pense que c'est tout à fait possible. Encore que la semaine prochaine m'eût convenu davantage.

– Permettez-moi d'insister pour *demain*. »

La nuance implorante dans cette requête n'avait pas échappé à Thordin :

« Soit. Mais que va-t-il donc se passer demain ?

– J'aimerais vous emmener faire un petit tour sur Cundaloo.

– Cundaloo ? Mais... pourquoi Cundaloo ? Et pourquoi spécialement demain ?

– Je vous le dirai à ce moment-là. » Skorrogan inclina la tête, cette tête dont la crinière était toujours aussi épaisse bien que complètement blanche à présent, et il coupa le télécran de son côté.

Thordin sourit d'un air quelque peu intrigué. Skorrogan était un

curieux personnage à pas mal de titres, mais... malgré tout la vieillesse rassemble : il y avait une nouvelle génération, et encore une autre derrière, qui se pressaient sur leurs talons.

Sans doute une trentaine d'années d'existence en quasi-ostracisme avaient-elles changé l'ancien Skorrogan optimiste et sûr de lui. Mais du moins ne l'avaient-elles pas aigri. Quand la lente mais sûre réussite de Skontar était devenue si évidente que son propre échec pouvait être oublié, le cercle de ses amis s'était de nouveau resserré autour de lui. Il vivait encore seul la plus grande partie du temps, mais il n'était désormais plus indésirable partout où il allait. Thordin, en particulier, s'était rendu compte que leur ancienne amitié pouvait revivre comme avant, et il leur arrivait souvent de se rendre visite, le Valtam à la Citadelle de Kraakahaym, Skorrogan au Palais. Thordin avait même de nouveau offert au vieux noble un poste au sein du Haut Conseil, mais l'autre l'avait refusé, et dix autres années – n'était-ce pas même vingt ? – s'étaient ainsi écoulées sans que Skorrogan fût investi d'autre mandat que ses fonctions héréditaires de duc. Jusqu'à ce jour où, pour la première fois, quelque chose qui ressemblait à une faveur venait d'être demandée par lui... Oui, Thordin irait demain. Au diable le travail pour une fois ! Les monarques méritent bien des vacances eux aussi.

Thordin se leva de son fauteuil et s'approcha en boitant de la grande fenêtre. Le nouveau traitement à base de glandes endocrines contre les rhumatismes faisait des merveilles, mais ses effets n'étaient pas encore complets. Il frissonna légèrement en contemplant dans la vallée la neige chassée par le vent. L'hiver était de retour.

Les géologues disaient que Skontar était en train d'entrer dans une nouvelle ère glaciaire. Mais on n'en arriverait jamais à un stade avancé : dans une dizaine d'années les ingénieurs météorologistes auraient perfectionné leurs techniques, et les glaciers seraient tous repoussés vers le nord. En attendant, il faisait froid dehors ; tout était recouvert par la neige, et un vent glacial mugissait entre les tours du Palais.

Ce devait être l'été en ce moment, dans l'hémisphère sud ; les champs devaient être verts, et dans le ciel bleu et chaud devait monter la fumée qui sortait des petites maisons individuelles. Qui avait dirigé

cette mission scientifique déjà ? Ah ! oui : le fils d'Aesgayr Haasting. Son travail dans le domaine de l'agronomie et de la génétique avait permis à une population de petits propriétaires indépendants de produire de la nourriture en quantité suffisante pour la nouvelle civilisation scientifique. La notion de citoyen libre, colonne vertébrale de Skontar tout au long de son histoire, ne s'était pas éteinte.

D'autres choses avaient changé, bien sûr. Thordin ne put s'empêcher de sourire en revoyant à quel point le Valtamat avait changé au cours des cinquante dernières années. C'était l'œuvre de Dyrin en matière de sémantique générale qui, en servant de base à toutes les sciences, avait conduit aux nouvelles techniques psychosymbologiques de gouvernement. Skontar n'avait plus d'empire que le nom aujourd'hui. Elle avait mis en application avec succès le paradoxe d'un état libertaire doté d'un gouvernement non électif et efficace. Il n'y avait lieu que de s'en féliciter naturellement, car c'était là ce vers quoi Skontar évoluait lentement et douloureusement depuis le début de son histoire. Et puis la nouvelle science était venue accélérer le processus et permettre de ramener des siècles d'évolution à deux courtes générations. Mais pendant que la physique et la biologie se transformaient de façon stupéfiante, il était étonnant de constater que les arts, la musique, la littérature, tout cela n'avait pratiquement pas changé, que l'artisanat se maintenait, que l'on parlait toujours l'ancien haut-naarhaym.

Tel avait été le cours des choses. Thordin retourna à son bureau. Il y avait encore pas mal de questions à examiner ; comme par exemple celle de la colonie sur la Planète d'Aesric. Mais qui penserait pouvoir gérer plusieurs centaines de colonies interstellaires prospères sans rencontrer quelques difficultés ? L'empire était en sécurité. Et il se développait.

Comme ils étaient loin aujourd'hui de ce fameux jour de désespoir, il y a cinquante ans, et de la famine, de la peste et de la désolation qui avaient suivi ! Oui, très loin ! Thordin n'était même pas sûr de mesurer exactement tout le chemin parcouru.

Il prit le microlecteur et parcourut les pages du document étalé sur son bureau. Il ne maîtrisait pas les nouvelles techniques comme la jeune génération, qui était formée à ces techniques pratiquement

depuis la naissance, mais ce qu'il en savait était suffisant pour lui permettre d'assimiler rapidement les données, de les intégrer à un ensemble dans son subconscient et de produire presque instantanément une série de calculs de probabilités. Il se demandait même comment il avait pu survivre autrefois en raisonnant à partir d'une base purement consciente.

Thordin émergea de la rampe juste à l'extérieur de la Citadelle de Kraakahaym. Skorrogan avait fixé le lieu de rencontre à cet endroit, plutôt qu'à l'intérieur, parce qu'il aimait le panorama qu'on y avait sous les yeux. Le Valtam devait admettre qu'il était majestueux, même un peu vertigineux : il consistait en une perspective tourmentée de rochers gris à pic, d'aspect lugubre, et de nuages éclatés par le vent, le tout se prolongeant sur une centaine de mètres jusqu'à la vallée verte tout au fond. Au-dessus de Thordin se dressaient les immenses remparts à créneaux, avec le kraakar aux ailes noires qui avait donné son nom à l'endroit, planant et croassant dans le ciel. Le vent grondait autour du Valtam, poussant devant lui une neige très blanche et très dure.

Les gardes levèrent leur lance en guise de salut. Ils n'avaient pas d'autre arme, et les fulgureurs aux murs du château étaient en train de rouiller irrémédiablement. Il n'y avait pas besoin d'armes au cœur d'un empire qui venait seulement après les dominions de Sol. Skorrogan attendait dans la grande cour. Cinquante années avaient à peine voûté son dos ou ôté sa férocité à l'éclat doré de ses yeux. Pourtant il semblait à Thordin que son visage exprimait aujourd'hui une sorte d'impatience, de passion couvant sous la cendre. Comme quelqu'un qui attendrait d'arriver au bout d'un voyage.

Skorrogan lui adressa les paroles rituelles de bienvenue et l'invita à entrer.

« Non, non, merci, dit Thordin. J'ai vraiment beaucoup de travail. J'aimerais que nous partions tout de suite si c'est possible. »

Visiblement, le duc n'était pas mécontent, lui non plus, de ne pas perdre de temps. Sans attendre davantage, il le conduisit à son vaisseau stationné derrière la citadelle. C'était un petit robonef luisant qui possédait la forme, devenue courante dans la flotte spatiale

skontarienne, d'un tétraèdre. Ils montèrent et s'installèrent dans leurs sièges, au centre de l'appareil, d'où ils avaient la meilleure vue.

« À présent, fit Thordin, peut-être allez-vous me dire pourquoi vous tenez à aller à Cundaloo aujourd'hui ? »

Skorrogan lui lança un regard dans lequel on pouvait sentir une ancienne douleur se raviver.

« Aujourd'hui, dit-il lentement, cela fera très exactement cinquante ans jour pour jour que je suis revenu de Sol.

— Oui ? Eh bien ?... »

Thordin était intrigué mais se sentait aussi quelque peu mal à l'aise. Cela ne ressemblait pas au vieux noble taciturne de remuer ainsi les cendres.

« Vous ne vous souvenez probablement pas, reprit Skorrogan, mais si vous faites un effort pour l'extirper de votre subconscient, vous reverrez ce jour où j'ai dit aux dignitaires qu'ils pourraient venir me trouver dans cinquante ans pour me demander pardon.

— Vous tenez à vous justifier, si je comprends bien. »

Thordin n'éprouvait aucune surprise : c'était typiquement dans la psychologie skontarienne. Mais il n'en continuait pas moins à se demander de quoi il pouvait bien être question de s'excuser.

« Oui, répondit Skorrogan. À ce moment-là, je ne pouvais pas m'expliquer : personne ne m'aurait écouté, et même moi, je n'étais pas absolument sûr d'avoir agi comme il le fallait. » Il sourit tandis que ses mains fines se posaient sur les commandes. « À présent je le suis. Le temps est venu de justifier mon acte. Et je veux racheter tout l'honneur que j'ai perdu ce jour-là en vous montrant aujourd'hui que je n'avais pas vraiment échoué. Au contraire, j'ai pleinement réussi. Voyez-vous, c'est exprès que j'avais éconduit les Soliens. »

Il appuya sur le bouton de propulsion principal et le vaisseau traversa une demi-année-lumière d'espace. Le grand bouclier bleu de Cundaloo roulait majestueusement devant leurs yeux, irradiant une douce lumière sur un fond de millions d'étoiles scintillantes.

Thordin ne disait rien. Il laissait simplement la déclaration qu'il venait d'entendre s'insinuer dans tous les compartiments de son esprit. Sa première réaction émotionnelle était la constatation à peine surprise que, subconsciemment, il s'attendait à quelque chose de ce

genre. Il n'avait jamais réellement cru, au plus profond de lui-même, que Skorrogan ait été un incapable. Pas plus qu'un traître, non, mais... Disons qu'il était tout de même permis de se demander à quoi il voulait en venir.

« Vous n'avez pas souvent été à Cundaloo depuis la guerre, n'est-ce pas ? demanda Skorrogan.

— Non, en effet : seulement trois fois, et dans le cadre de visites de travail extrêmement brèves. C'est un système prospère. L'aide solienne les a remis complètement sur pied.

— Prospères... certes, ils le sont... »

Pendant un instant, un sourire retroussa le coin des lèvres de Skorrogan, mais c'était un petit sourire triste, comme s'il essayait de pleurer sans y parvenir. Il reprit :

« Nous avons affaire à un petit système très actif qui a réussi, avec ses trois colonies parmi les étoiles. »

D'un geste brusque chargé de colère, il pressa les commandes d'atterrissage et le robonef vint se poser doucement dans un coin du grand spatioport de Cundalooville. Aussitôt, les robots du berceau se mirent au travail, procédant aux vérifications d'usage après avoir étalé un champ de force autour de l'appareil.

« Et... maintenant ? » interrogea Thordin.

Il se sentit brusquement saisi d'une violente appréhension : il savait déjà vaguement qu'il n'aimerait pas ce qu'il allait voir.

« Nous allons simplement nous promener un peu à travers la capitale, répondit Skorrogan. Avec peut-être quelques petites incursions dans certains coins un peu plus retirés de la planète. Je tenais à ce que nous venions ici discrètement, incognito, parce que c'est la seule manière de voir le monde réel, l'existence de tous les jours des êtres vivants qui l'habitent : c'est tellement plus important et fidèle que n'importe quelles statistiques ou tableaux économiques. Je veux vous montrer ce dont j'ai sauvé Skontar. — Il esquissa un sourire dans lequel perçait une pointe de satisfaction. — J'ai donné ma vie pour ma planète, Thordin. Cinquante ans de cette vie en tout cas ; cinquante années de solitude et de disgrâce. »

Ils traversèrent au milieu d'un bruit assourdissant l'immense étendue d'acier et de béton qui les séparait des portes de la ville. Là, ils

furent aussitôt dans l'énorme flux de gens qui entraient et sortaient, un flux incessant, témoignage de la formidable énergie sans cesse en mouvement de la civilisation solienne. Une partie non négligeable de cette population grouillante présentait une apparence humaine et venait à Avaiki pour son travail ou pour ses loisirs ; il y avait aussi quelques représentants d'autres races. Mais la grande masse était naturellement constituée par des Cundaloïens d'origine. On avait d'ailleurs parfois quelque difficulté à les distinguer des Humains. Après tout, les deux espèces se ressemblaient, et comme, de plus, les Cundaloïens portaient tous des vêtements soliens...

Tout étourdi par le brouhaha de voix, Thordin secouait la tête avec une expression d'ébahissement dans le regard. Il dut presque crier pour parler à Skorrogan :

« Je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent. Je connais pourtant le cundaloïen, les deux langues Laui et Muara, mais...

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, lui dit Skorrogan. La plupart parlent solien. Les langues natales sont en train de disparaître rapidement. »

Un Solien grassouillet en vêtements de sport criards était en train d'interpeller un commerçant qui, impassible, se tenait sur le seuil de sa boutique :

« Hé ! toi ! Toi donner à moi souvenir, là, vite vite !...

— Du solien petit nègre, fit Skorrogan avec une grimace. Lui aussi est en voie de disparition, étant donné que tous les jeunes Cundaloïens apprennent entièrement la manière correcte de parler. Mais les touristes, eux, n'apprendront jamais. »

Il lança un regard menaçant à l'adresse du touriste solien et, l'espace d'un instant, il fit le geste de porter la main à son fulgureur.

Mais non... les temps ont changé. On ne supprime pas quelqu'un simplement parce qu'il vous a personnellement déplu. Même pas sur Skontar. Cela ne se fait plus.

Le touriste se retourna et faillit se heurter à lui.

« Oh ! je suis vraiment désolé ! fit-il aussi poliment qu'il le put. J'aurais dû faire attention où je marchais.

— Cela n'avoir pas d'importance », dit Skorrogan en haussant les épaules.

Alors le Solien se mit à lui parler dans un haut-naarhaym laborieux encore alourdi par un fort accent :

« Permettez-moi cependant de vous présenter toutes mes excuses. Puis-je vous offrir un verre ?

— Pas d'importance, répéta Skorrogan, agacé.

— Quelle planète ! Aussi arriérée que... que Pluton ! D'ici, je me rends à Skontar ensuite : j'espère y décrocher un contrat, car au moins vous savez vous y prendre en affaires, vous autres Skontariens ! »

Skorrogan le gratifia d'un regard de profond mépris et tourna les talons, tirant littéralement Thordin par le bras pour l'entraîner à sa suite. Lorsqu'ils eurent parcouru une centaine de mètres, le Valtam s'enquit :

« Mais que vous est-il arrivé ? Il faisait tous ses efforts pour être courtois envers nous. Est-ce parce que vous ne pouvez pas vous empêcher de détester les Humains ?

— Je les aime bien dans l'ensemble, mais pas leurs touristes. Louons le Destin que nous n'ayons pas beaucoup de représentants de cette engeance sur Skontar. Je n'ai rien à redire à propos de leurs ingénieurs, hommes d'affaires et étudiants ; je me réjouis même que nos relations avec Sol soient suffisamment étroites pour que nous puissions recevoir en grand nombre les représentants de ces groupes. Mais que le Destin nous préserve éternellement des touristes !

— Pourquoi ? »

Skorrogan désigna d'un geste rageur une affiche illuminée par le néon :

« Voilà pourquoi ! »

Et il traduisit du solien :

ASSISTEZ AUX CÉRÉMONIES ANTIQUES
DE MAUIROA
COLORÉE ! AUTHENTIQUE ! TOUTE LA MAGIE
DE L'ANCIENNE CUNDALOA !
VISITEZ LE TEMPLE DU TRÈS-HAUT
PRIX D'ENTRÉE MODÉRÉ

« La religion de Mauiroa représentait quelque chose autrefois,

expliqua-t-il. Elle reposait sur une noble foi, même si elle comportait certains aspects peu scientifiques. Ces aspects auraient pu être changés... mais il est trop tard maintenant. La plupart des Cundaloïens sont ou bien néopanthéistes, ou bien agnostiques, et ils célèbrent les anciens rites pour de l'argent. Comme un spectacle !

« Cundaloa n'a pas perdu ses vieilles maisons, son folklore, sa musique, tout ce que sa culture compte de pittoresque : mais elle est devenue consciente, précisément, que c'est pittoresque, ce qui est pire.

— Je ne vois pas très bien ce qui vous rend si furieux, dit Thordin. Les temps ont changé. Il en est de même sur Skontar.

Pas de cette façon. Regardez autour de vous ! Vous n'avez jamais été dans le Système Solien, mais vous en avez certainement vu des photos. Vous devez alors vous rendre compte que ceci est une cité solienne typique – un peu arriérée peut-être, mais typique. Vous ne trouverez aucune cité dans le Système Avaïkien qui ne soit essentiellement-humaine.

« Vous ne trouvez plus ici d'art original, de littérature, de musique originales : seulement des imitations bon marché de produits soliens, ou alors carrément l'expression archaïque de traditions parfaitement dépassées, une contrefaçon romantique du passé. Vous ne trouvez plus de science qui ne soit essentiellement solienne, de machines qui soient fondamentalement différentes de celles des Soliens, vous verrez peu de maisons qui se distinguent réellement des constructions humaines. L'ancienne société est morte ; il n'en reste aujourd'hui que quelques infimes fragments. La cellule familiale, base même de toute culture propre, a disparu, et les liens consécutifs au mariage sont aussi distendus que sur la Terre elle-même. L'amour de la terre natale n'existe plus. Il ne reste pratiquement plus de fermes tribales : les jeunes affluent tous dans les villes pour gagner toujours plus d'argent. Ils mangent les produits fabriqués par des usines alimentaires de type solien, et l'on ne fait plus de cuisine originale que dans quelques restaurants très chers.

« Il n'existe plus de poterie artisanale, de vêtements tissés à la main. Tout le monde ne porte plus aujourd'hui que ce qui sort d'une usine. Il n'y a plus de bardes pour chanter les vieux lais d'autrefois et en composer de nouveaux. On ne regarde plus que le télécran

maintenant. Il n'y a plus de philosophes de l'école aracléienne ou vrana-mauienne, mais désormais seulement quelques mauvais ouvrages opposant Aristote à Korzybski ou traitant de la théorie du savoir de Russell... »

La phrase de Skorrogan resta en suspens, inachevée. Au bout d'un moment de silence, Thordin reprit la parole d'une voix douce :

« Je vois ce que vous voulez dire : Cundaloo s'est aliénée au modèle solien, c'est cela ?

— Exactement. Et cela était inévitable à partir du moment où ils acceptaient l'aide de Sol. Ils étaient *obligés* d'adopter la science solienne, l'économie solienne, et finalement toute la culture solienne. Parce que c'était le seul modèle qui paraissait concevable aux Humains qui prenaient la direction de la reconstruction. Et, comme cette culture semblait avoir fait ses preuves, Cundaloo l'a adoptée. À présent, il est trop tard pour espérer revenir en arrière. De toute façon, personne ne veut plus retourner en arrière.

« Ce phénomène s'est déjà produit, vous savez. J'ai étudié l'histoire de Sol. Bien avant que la race humaine ait atteint les autres planètes de son système, il existait de nombreuses cultures, souvent radicalement différentes les unes des autres. Mais en fin de compte, une seule, celle de ce qui s'appelait la Société Occidentale, est parvenue à acquérir une supériorité technologique tellement écrasante que... eh bien, qu'aucune autre n'a pu coexister avec elle. Pour être concurrentielles, elles ont dû adopter les techniques de l'Occident. Et quand l'Occident les a aidées à rattraper leur retard, il les a évidemment aidées selon le modèle occidental. C'est ainsi qu'avec les meilleures intentions du monde l'Occident a fait disparaître tous les autres modes de civilisation.

— Et c'est de cela que vous vouliez nous sauver ? interrogea Thordin. Je comprends votre point de vue, en un sens. Pourtant je me demande si la valeur sentimentale attachée à de vieilles institutions compensait des millions de vies perdues, une génération de sacrifices et de souffrances.

— C'était bien plus que du sentiment ! fit Skorrogan avec véhémence. Ne voyez-vous donc pas ? L'avenir est dans la science, c'est vrai. Pour parvenir à un résultat, nous *devions* en passer par la

science. Mais la science solienne était-elle la seule possible ? Fallait-il que nous devenions des Humains de second ordre pour survivre... ? Ou pouvions-nous choisir résolument une voie inédite, où nous n'aurions pas à porter le fardeau écrasant que représentait l'influence d'un type de civilisation hautement développé mais essentiellement *autre*. J'ai pensé que nous pouvions. J'ai pensé que nous *devions*.

« Voyez-vous, aucune race non humaine ne pourra jamais devenir vraiment une race humaine digne de ce nom. Les psychologies, les métabolismes, les instincts, les types de pensée, *tout* est trop différent. Une race peut parvenir à saisir les caractéristiques d'une mentalité qui n'est pas la sienne, mais jamais complètement. Voyez déjà les difficultés que l'on éprouve à transposer d'une langue à l'autre. Et toute pensée est un langage, et le langage reflète les types fondamentaux de pensée. Même si elles sont les plus précises, les plus rigoureuses, les plus hautement élaborées que l'on puisse imaginer, la philosophie et la science d'une espèce donnée ne seront jamais totalement compréhensibles pour une autre espèce. Parce que, à partir d'une même réalité de base, chacune tirera des abstractions sensiblement différentes.

« Je voulais nous empêcher de devenir les esclaves spirituels de Sol. Skang était en retard : elle devait changer ses habitudes. Mais pourquoi le faire en adoptant un modèle totalement étranger ? Pourquoi ne pas suivre plutôt une voie naturelle pour nous, *notre* voie ? »

Skorrogan haussa les épaules avant de conclure :

« C'est ce que j'ai fait. C'était un formidable pari, mais il a réussi. Nous avons sauvé notre culture ; elle reste *la nôtre*. Poussés par la nécessité à devenir une civilisation scientifique, nous avons évolué selon nos propres méthodes.

« Vous connaissez le résultat. La sémantique de Dyrin a pris son essor, alors que les savants soliens la vouaient à l'échec dès le début. Nous avons mis au point le vaisseau tétraédrique, que tous les ingénieurs humains jugeaient inconcevable, et nous traversons aujourd'hui la Galaxie pendant qu'une flotte spatiale ancienne fait le trajet de Sol à Alpha du Centaure. Nous avons perfectionné l'utilisation de l'espace, la psychosymbologie propre à notre race – et

qui n'est valable pour aucune autre – le nouveau système agronomique qui sauvegarde l'existence du propriétaire individuel, institution qui est le fondement de notre culture. Bref, tout ! En cinquante ans, Cundaloo a été révolutionnée, mais Skontar s'est révolutionnée : il existe entre les deux un univers de différence.

« Et nous avons par là même sauvé les valeurs immatérielles qui nous sont propres : l'art, l'artisanat, les coutumes originales de notre peuple, la musique, la langue, la littérature, la religion. L'ampleur de notre réussite ne nous a pas seulement emmenés jusqu'aux étoiles, faisant de nous l'une des grandes puissances de la Galaxie, elle est en train de provoquer une renaissance du culte de ces valeurs intangibles comme en ont connu peu d'Âges d'Or dans l'histoire de la civilisation. Et ce, uniquement parce que nous sommes restés nous-mêmes. »

Il se tut, et Thordin ne trouva rien à dire pendant un moment. Ils étaient arrivés dans une petite rue plus tranquille située dans un vieux quartier où la plupart des maisons remontaient à une époque antérieure à la venue des Soliens, et où l'on pouvait encore voir porter le vieux costume original cundaloien. Un groupe de touristes humains en visite dans ce secteur de curiosités était agglutiné autour d'un étalage de poterie en plein air.

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? interrogea Skorrogan au bout d'un moment. N'êtes-vous pas convaincu ? »

Thordin se caressa le menton dans un geste embarrassé :

« Je ne sais pas. Tout ceci est si nouveau, si brusque pour moi. Peut-être avez-vous raison, peut-être pas. Il faut que je réfléchisse un peu.

— J'ai eu cinquante ans pour y réfléchir moi-même, fit Skorrogan sur un ton glacial. Je suppose que vous avez droit à quelques minutes. »

Ils s'approchèrent de l'étalage. Un vieux Cundaloien était assis derrière, au milieu d'un bric-à-brac d'articles divers, de vases, bols, coupes aux couleurs brillantes. De l'artisanat du pays. Une touriste était en train de marchander un article.

« Regardez, dit Skorrogan à Thordin. Avez-vous déjà vu de l'artisanat cundaloien ? Ceci n'est qu'une production bon marché fabriquée en milliers d'exemplaires pour les touristes. Tout, dans la

conception comme dans la façon, sent la mauvaise qualité. Pourtant, chaque dessin, chaque ligne avait une signification autrefois. »

Leur regard tomba sur un vase posé à côté du vieil artisan, et même le Valtam, pourtant peu sujet aux manifestations extérieures d'émotion, ne put s'empêcher de laisser échapper un « oh ! » d'admiration. Quelle lumière dans ce vase ! On aurait pu croire qu'il vivait. Quelqu'un avait mis toute sa passion, tout son amour dans la perfection dépouillée, lumineuse, du dessin et la grâce des longues courbes lisses. Peut-être l'auteur avait-il pensé : « Ce vase continuera à vivre même après ma mort. »

Skorrogan ne put retenir lui non plus une exclamation d'appréciation :

« Voilà un vase ancien authentique. Il doit bien avoir un siècle. Une véritable pièce de musée ! Comment peut-il se trouver ici ? »

Les touristes humains s'écartèrent légèrement pour laisser s'approcher les deux géants skontariens, et, au fond de lui-même, Skorrogan éprouva une satisfaction amusée en voyant l'expression qui se peignait sur leur visage : *Ils nous respectent et ont peur de nous. Sol ne hait plus Skontar : il l'admire. Il envoie sa jeunesse apprendre notre science et notre langue. Mais qui attache encore de l'importance à Cundaloo ?*

La touriste suivit la direction de leur regard et, découvrant à son tour le splendide vase, elle se tourna vers le marchand :

« Combien celui-ci ? »

— Pas vendre », répondit le Cundaloien.

Sa voix n'était presque qu'un murmure, et il serra un peu plus sur sa poitrine sa cape toute râpée.

« Toi vendre, insista-t-elle avec un sourire étincelant qui sentait l'artificiel à plein nez. Moi te donner beaucoup d'argent. Te donner dix crédits.

— Pas vendre.

— Je te donne cent crédits. Vends !

— Celui-ci à moi. Famille l'avoir depuis longtemps, longtemps. Pas vendre.

— Cinq cents crédits ! » cria-t-elle presque en lui agitant l'argent devant le nez.

Il serra le vase contre sa poitrine décharnée en levant vers elle des yeux sombres où les larmes commençaient à affluer :

« Pas vendre. T'en aller ! Pas vendroamawt !... » Thordin saisit Skorrogan par le bras et l'entraîna en murmurant :

« Allons-nous-en. Partons. Rentrons à Skontar.

— Déjà ?

— Oui, oui. Vous aviez raison, Skorrogan. Vous aviez raison, et je vais faire des excuses publiques. Vous êtes le plus grand sauveur de notre histoire. Mais, de grâce, rentrons ! »

Ils remontèrent rapidement la rue. Thordin essayait de toutes ses forces d'oublier le regard du vieux Cundaloien. Mais il se demandait s'il y parviendrait jamais.

Traduit par Maxime Barrière.
The helping hand.

© *Street and Smith, 1950.*

© *Librairie des Champs-Élysées, 1977, pour la traduction.*

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Anderson (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et couronnées par un diplôme obtenu en 1948 –, s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 14 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents périodiques spécialisés. Un sens de l'épopée, sans équivalent dans la science-fiction, anime beaucoup de ses récits. Ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui lui est propre, et qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of time (La Patrouille du Temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade (Les Croisés du Cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, montrant une aisance égale dans les dimensions du roman et dans celles de la nouvelle, et continuant à gagner des prix *Hugo* et *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire du futur », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

Bixby (Jerome). – Si les apparitions de Jerome Bixby dans les magazines de science-fiction sont rares, c'est parce que ce domaine ne représente qu'un des nombreux champs d'activité d'un personnage aux intérêts remarquablement variés. Né en 1923, Jerome Bixby commença une carrière de pianiste classique, et il a également composé de la musique de chambre. Il s'est en outre signalé dans le domaine de la peinture et a de plus travaillé comme rédacteur en chef de plusieurs périodiques, comme publiciste, ainsi que comme scénariste de télévision. C'est à son travail de scénariste, pour la télévision et pour le cinéma, qu'il consacre depuis plusieurs années la plus grande partie de son activité professionnelle.

Condit (Tom). – Dans le domaine de la science-fiction, cette signature ne paraît qu'une fois à un sommaire, avec celle de Katherine MacLean, pour le récit qui figure dans ce volume.

del Rey (Lester). – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par des romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète, dans une certaine mesure, sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a jealous people* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extra-terrestres. En 1971, il publia *Pstalemate (Psi)*, un des romans majeurs sur le motif des pouvoirs extra-sensoriels. Lester del Rey a été critique de livres dans *If* et dans *Analog*, et il a déployé une activité considérable d'éditeur et d'anthologiste. En 1980, il a fait

paraître *The world of science-fiction 1926-1976*, qui constitue un bon survol historique du domaine.

Galouye (Daniel Francis). – Journaliste dans le civil, pilote d'avions à réaction pendant la seconde guerre mondiale, Galouye (1920-1976) excellait dans l'exploitation minutieuse des conséquences détaillées d'une hypothèse choisie au départ, ainsi que dans les implications retournées de thèmes classiques. *Dark universe (Le Monde aveugle, 1961)* est l'évocation réaliste d'une société dont les membres vivent dans une obscurité totale, et ont de ce fait perdu l'habitude d'utiliser leur sens de la vue ; *Lords of the psychon (Les Seigneurs des sphères, 1963)* renouvelle le motif des envahisseurs dont les mobiles demeurent mystérieux faute d'une possibilité de communication avec les Terriens ; *Simulacron 3 (1968)* fait partager les problèmes d'un homme envoyé en mission dans un univers fictif et bientôt guetté par la folie. Philip K. Dick n'a pas fait mieux.

Harrison (Harry). – Né en 1925, Harry Harrison réalisa une transition unique en science-fiction : il est, en effet, le seul illustrateur devenu écrivain (et même rédacteur en chef de revues) dans ce domaine. Après des études d'arts graphiques, il devint dessinateur de bandes dessinées, et c'est avec ses illustrations que sa signature apparut d'abord dans les magazines spécialisés. Ses premiers récits furent publiés en 1951, et il se consacra bientôt à une activité littéraire, écrivant des récits policiers, des westerns, et des « confessions ». Il a longtemps résidé en Europe. Au cours de ces dernières années, Harry Harrison a réalisé une nouvelle transition, toujours à l'intérieur de la science-fiction : il a en effet compilé plusieurs anthologies, obtenant pour certaines d'entre elles (*SF : Author's choice, 1968-1974*) les commentaires des auteurs respectifs. Cet intérêt pour l'étude de la science-fiction « à partir de l'intérieur » l'avait amené à publier en collaboration avec Brian W. Aldiss un éphémère mais remarquable magazine de critique littéraire, *SF Horizons*. Il collabora encore à plusieurs reprises avec Aldiss, faisant paraître neuf anthologies annuelles, *Best sf : 1967 à... 1975*, ainsi que *Hell's cartographers (1975)*, un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de

science-fiction, dont Aldiss et lui-même. L'activité inlassable de Harry Harrison est encore illustrée par l'anthologie qu'il a préparée des éditoriaux de John W. Campbell Jr, rédacteur en chef de la revue *Astounding*, devenue ultérieurement *Analog*.

Knight (Damon). – Né en 1922. Débuts en 1941. A raconté, dans *The futurians* (1977), ses expériences au sein du groupe d'amis new-yorkais qui vivaient plus ou moins en communauté et d'où devaient sortir plusieurs des principaux auteurs, éditeurs et anthologistes de sa génération. Se fait connaître en 1945 par un éreintement ultérieurement célèbre du *Monde des non-A* de van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complétée en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit assez peu et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années 60, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe temporairement partout, ce qui lui vaut une belle carrière d'anthologiste commencée avec *A century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux recueils par an approximativement, depuis 1962) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue avec les *Dangerous visions* de Harlan Ellison à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre. Depuis lors, Damon Knight a été moins actif comme écrivain et critique que comme anthologiste et animateur. Il organisa les *Milford Science Fiction Writers Conférences*, et contribua à la fondation de l'association des *Science Fiction Writers of America* dont il fut le premier président (1965-1966). Un numéro spécial lui a été consacré, en novembre 1976, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

Kornbluth (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, C. M. Kornbluth (1922-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses

confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora notamment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants* (*Planète à gogos*, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. C. M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice de leur co-auteur. Un récit qu'il avait écrit avec Frederik Pohl, *The meeting*, a reçu un *Hugo* comme meilleure histoire courte ex-aequo pour l'année 1973 – quinze ans après le décès de Kornbluth.

Le Guin (Ursula Kroeber). – Née en 1929, fille d'un anthropologiste, épouse d'un professeur d'histoire, Ursula Le Guin étudia les langues romanes, présentant une thèse sur *Les Idées de la mort dans la poésie de Ronsard* en 1952. Elle est venue relativement tard à la science-fiction, son premier roman notable étant *Rocannon's world* (1966), récit d'un savant échoué sur une planète primitive, important pour l'esquisse du décor galactique sur lequel elle allait développer beaucoup de ses récits ultérieurs. Parmi ceux-ci, *The left hand of darkness* (*La Main gauche de la nuit*, 1969) gagna les prix *Hugo* et *Nebula* de l'année et imposa définitivement Ursula Le Guin parmi les auteurs principaux du genre. Ce roman met en scène un ethnologue qui visite une planète très froide dont les habitants humanoïdes sont ambisexués. En plus du soin avec lequel le décor était brossé, ce fut le style de l'auteur, aisé, fluide et profondément évocateur, qui attira l'attention. Comme *The left hand of darkness*, *The dispossessed* (*Les Dépossédés*, 1974) remporta les prix *Hugo* et *Nebula* ; ce récit allégorique au thème social est placé devant le même décor galactique que les deux autres romans précédemment

mentionnés, mais son action est antérieure chronologiquement. Dans ce roman, Ursula Le Guin oppose un monde bâti sur le capitalisme à une société anarchique sans prononcer de jugement absolu. Parmi les autres romans d'Ursula Le Guin figure la trilogie *Earthsea (Terremer, 1968-1972)*, qui raconte l'ascension d'un magicien dans une sorte d'archipel planétaire, sur une planète où la magie obéit à des lois déterminées. En 1979, Susan Wood a fait paraître un volume réunissant des essais écrits par Ursula Le Guin sur différents thèmes du fantastique et de la science-fiction, *The language of the night*.

MacLean (Katherine). – Travaillant comme laborantine dans un établissement de recherches, Katherine MacLean (qui est née en 1925) finança ses études au terme desquelles elle obtint un diplôme ès sciences économiques. Elle publia en 1949 son premier récit de science-fiction, et elle s'est maintenue depuis cette date parmi les plus estimables spécialistes du genre, puisant fréquemment ses sujets dans les deux domaines qu'elle a effectivement fréquentés. En général, elle reste fidèle à la rigueur scientifique en imaginant ses extrapolations. Dans *Fantastic lives*, un recueil de textes autobiographiques d'auteurs de science-fiction que Martin H. Greenberg a fait paraître en 1981, Katherine MacLean a raconté (*Wight in space : An autobiographical sketch*) comment elle a découvert ce domaine littéraire.

Phillips (Peter). – Né en 1920, Peter Phillips est un journaliste anglais qui a eu une carrière professionnelle variée : il fut notamment chroniqueur criminel, et aussi « rédactrice » (signant « Anne ») d'une page féminine. Il connut sa plus grande période de production littéraire entre 1948 et 1952, écrivant une trentaine de récits policiers et de nouvelles de science-fiction – souvent mémorables – qui firent de lui un auteur estimé aux États-Unis aussi bien qu'en Grande-Bretagne.

Saberhagen (Fred). – Auteur américain né en 1930. Collabora à *l'Encyclopaedia Britannica* (entre 1968 et 1973) et écrivit pour cet ouvrage l'article sur la science-fiction. En tant qu'auteur d'imagination, il fit sa première apparition dans *Galaxy* en 1961. Il est

surtout connu pour son cycle de nouvelles sur les « Berserkers », qui sont de redoutables machines spatiales de guerre programmées pour s'attaquer à toute forme de vie organique. En 1978, dans *The Holmes-Dracula file*, il a imaginé la rencontre de ces deux célèbres personnages littéraires sur un fond de science-fiction.

Smith (Cordwainer). – Ce pseudonyme a dissimulé – de façon incontestablement efficace – l'identité de Paul Myron Anthony Linebarger (1913-1966), universitaire, polyglotte, expert en sciences politiques. Ses écrits principaux, dans le domaine professionnel, se rapportaient aux problèmes de la politique asiatique. Conseiller du Département d'État américain, partisan de la Chine nationaliste, Paul Linebarger était un lecteur insatiable (en sept langues) et ses lectures influencèrent les écrits de Cordwainer Smith. À partir de 1955, on trouve sous la plume de ce dernier des transpositions de mythes de l'Antiquité et de divers classiques littéraires, incorporées à la vision d'un empire galactique futur. Dans chaque récit particulier, Cordwainer Smith décrit rarement plus d'une époque ou d'une région limitée de cet empire : il évite les visions panoramiques et les survols historiques, mais il place invariablement quelques allusions aux thèmes d'autres récits. Cet univers est haut en couleurs, animé et envoûtant ; il est bien dommage que son créateur soit décédé avant d'avoir intégré en un ensemble suivi les aperçus qu'il nous en offrait, récit après récit.

Vance (Jack Holbrook). – Né en 1920, Jack Vance entreprit des études d'ingénieur, obtint un diplôme de physicien, puis se recycla dans le journalisme. Son premier récit fut publié en 1945. Auteur prolifique, il se spécialisa d'abord dans le *space-opera* de série comme *The Big Planet (Planète géante, 1957)*. Le tournant vint avec *The Languages of Pao (Les Langages de Pao, 1958)* : dépaysement écologique et sociologique, goût baroque du factice et du déguisement, poésie de l'évasion et de l'aventure composent un univers beaucoup plus original qui se montre aussi bien dans *l'heroic fantasy* que dans le *space-opera*. Dans le premier genre, il donne de longs récits comme *The Dragon Masters (Les Maîtres des Dragons, 1963)* qui remporta

un *Hugo*, ou des cycles de nouvelles comme celui de Cugel l'Astucieux (1965-1966) ; dans le second domaine, il publie des romans comme *The Blue World* (*Un monde d'azur*, 1966), mais surtout de longs cycles comme celui de Kirth Gerson, qui comprend *The Star King* (*Le Prince des Étoiles*, 1963-1964), *The Killing Machine* (*La Machine à tuer*, 1964) et *The Palace of Love* (*Le Palais de l'amour*, 1966-1967), ou celui de Tschai, qui comprend *City of the Chasch* (*Chasch*, 1968), *Servants of the Wankh* (*Wankh*, 1969), *The Dirdir* (*Dirdir*, 1969) et *The Pnume* (*Pnume*, 1970). D'une manière générale, Jack Vance est un auteur dont la célébrité n'est pas à la mesure du talent ; cela tient, en partie, à la régularité même de ce talent, qui rend difficile la désignation d'œuvres marquantes dans une production quantitativement et surtout qualitativement importante.

[1] L'acide désoxyribonucléique, base de l'hérédité.

[2] Thypon imminent

[3] Nourriture

[4] Secours

[5] Introduisez le papier ici.